



LOUISE VOSS

Je
t'ai
donné
la vie

ROMAN
P a s s i o n n é m e n t

« Vous ne me connaissez pas – ou
plutôt vous ne nous connaissez pas.
Je m'appelle Adam Ferris et mon fils
se nomme Max. Il a quatre ans –
bientôt cinq – et c'est à son propos que
je vous écris. Il y a deux ans, Max
était très malade : il souffrait d'une
leucémie aiguë. Vous lui avez sauvé
la vie grâce à votre généreux don
de moelle... Vous avez rendu la vie
à mon petit garçon. Vous me l'avez
rendu, à moi, alors que je croyais
le perdre – oh zut, maintenant
évidemment je pleure en écrivant... ! »

Je t'ai donné la vie

LOUISE VOSS

Je t'ai donné la vie

Traduit de l'anglais par Laurence Kiéfé

FRANCE LOISIRS

Titre original : *Lifesaver*
publié par Black Swan, Londres.

Édition du Club France Loisirs,
avec l'autorisation des Presses de la Cité.

France Loisirs,
123, boulevard de Grenelle, Paris
www.franceloisirs.com

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les « analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© Louise Voss, 2004.

© Presses de la Cité, 2004, pour la traduction française.

ISBN 2-7441-7701-6

REMERCIEMENTS

Je t'ai donné la vie m'a en partie été inspiré par ma propre expérience : j'ai en effet failli être une donneuse de moelle osseuse au profit d'un patient atteint d'une leucémie. Malheureusement, je n'étais pas assez compatible avec l'intéressé, ce qui ne m'a pas empêchée de beaucoup penser à ce mystérieux inconnu. J'espère qu'un donneur compatible a été trouvé à temps pour sauver la vie de cette personne.

Les hôpitaux publics ont toujours besoin de donneurs potentiels supplémentaires (en particulier d'hommes entre dix-huit et trente ans). Une simple prise de sang permet d'avoir son nom inscrit sur un registre. Il y a très peu de chance d'être convoqué pour donner sa moelle (pour ma part, j'étais inscrite depuis quinze ans quand on m'a simplement demandé d'effectuer un test supplémentaire), mais, le cas échéant, il ne s'agit nullement d'une opération lourde et ce don peut sauver une vie.

Un grand merci à Selina Walker, Diana Beaumont, Judith Welsh et tous ceux de Transworld ; à Vivienne Schuster et à tous les gens de Curtis Brown ; à Angela Martin ; Jo Franck ; Vicky Longley ; à mes indispensables copines écrivains – Jacqui Loft-house, Linda Buckley-Archer, Stephanie Zia et Jacqui Hazell ; à Mark Edwards ; Marian Keyes ; Louise Harwood ; Jane Landymore ; Sharon Malrooney ; Claire Harcup ; Clare Jackson ; et (pour la blague sur la musique country et le commentaire sur le directeur financier homo) Freya Pace. Enfin, au club Save the World, source d'inspiration avec ce superbe projet de mosaïque communautaire à Kingston.

Pour la belle et inimitable
Gracie T. Voss.

PROLOGUE

Je l'ai intercepté alors qu'il se dirigeait vers la porte, avec ce regard à la fois distrait et précis qu'il a toujours quand son esprit est en avance sur son corps.

— J'ai quelque chose à te dire.

Mes paroles hésitantes faisaient tellement cliché ! À peine moins que ces pures répliques de *soap* genre « Il faut que nous parlions », vraiment à peine. Depuis un an, ma vie ressemblait bel et bien à un *soap*.

— Je suis un peu pressé, chérie, ça peut attendre ?

— Non. Désolée, mais c'est urgent.

Il a tourné vers moi un visage anxieux ; j'étais plantée là, terrifiée, avec sous le bras ma boîte d'accessoires soigneusement préparée. Prête comme je ne l'avais jamais été. Je me représentais mes mensonges comme de sombres silhouettes de poissons, jusqu'à là planqués au fond d'une mare pleine d'algues, qui montaient tous en même temps vers la surface.

J'avais rédigé des excuses par écrit. J'avais d'abord voulu utiliser des fiches, comme s'il s'agissait de présenter un rapport : puces, en-têtes, légendes bien propres. Mais je n'avais pas réussi à trouver la moindre fiche. Le seul support un peu convaincant que j'avais déniché, c'était un carnet de cartes postales représentant les joueurs de tennis célèbres du

xx^e siècle. Je les avais toutes détachées, une par une, attentive à ce petit bruit de déchirure le long des perforations, mélangeant l'air concentré de Nastase et le bandeau de Borg, le smash d'Agassi et le service de Sampras. Le monde du tennis paraissait tellement pur, un concentré d'énergie, d'ambition et de talent, à des années-lumière de la confession embrouillée que je m'apprêtais à faire.

Une fois, j'ai joué dans un clip. Ce fut l'apogée de ma carrière d'actrice – voilà un constat bien déprimant. J'ai joué également dans de nombreuses pièces de théâtre, et j'ai parfois même eu le rôle principal. Mais le clip, c'était celui d'un célèbre musicien country, un nouveau cow-boy qui louchait légèrement, Dwight Unsworth. Je jouais sa petite amie. J'ai oublié l'histoire, en revanche je me souviens qu'il fallait rester figée une éternité pendant qu'une foule de figurants passait devant moi. Le metteur en scène avait ensuite accéléré la vitesse du film pour donner l'impression que ces flots de gens passaient très rapidement devant moi qui demeurais immobile, à attendre Dwight.

Voilà exactement à quoi a ressemblé ma vie pendant un bon bout de temps : j'étais immobile tandis qu'autour de moi, ça bougeait. Jusqu'au moment où j'ai rencontré Adam et Max, et tout a changé.

Et maintenant, tout va encore changer.

PREMIÈRE PARTIE

Huit mois plus tôt.

— *Anna, je t'en prie, viens le plus vite possible. C'est urgent. Je ne sais pas quoi faire. Je t'en prie ! J'ai besoin d'aide.*

Je revenais de courir et, affolée, j'ai dû retenir mon souffle pour écouter le message du répondeur.

C'était ma grand-tante Lil. La culpabilité m'a mordu le cœur, parce que j'étais passée devant chez elle moins d'un quart d'heure auparavant ; j'aurais pu alors m'assurer qu'elle allait bien. Mais en vérité, ça faisait dix mois que j'étais incapable d'affronter Lil, mis à part les saluts contraints que je lui adressais quand nous nous croisions. J'avais traversé la rue en détournant les yeux, refusant de regarder son jardin bien tenu et les magnifiques pensées violettes qui fleurissaient dans ses jardinières. Violet, la couleur de la guérison, avais-je lu quelque part. Je détestais le violet, ça m'évoquait quelque chose d'étranglé, comme du sang qu'on empêcherait de couler. Plutôt la couleur des hernies, d'après moi.

Dans mon propre corps, le sang coulait sans problème, j'avais les jambes en compote et mon T-shirt me collait au dos mais j'ai fait aussitôt demi-tour et je suis ressortie, sans prendre la peine de fermer la

porte à double tour. Plus rapide d'y aller en courant que de prendre la voiture, à l'heure de pointe. Je me cognais contre des gens qui promenaient leur chien en essayant d'éviter sans les regarder poussettes et landaus. J'obligeais mes jambes à avancer suffisamment vite pour ne pas distinguer les petits visages qui s'y cachaient, les joues rebondies tournées comme des pétales vers le soleil.

« Regarde devant toi, Anna. Ne fais pas ça. » Je devenais une championne des tactiques d'évitement. De l'autoprotection, ai-je pensé en refoulant le ton blessé qu'avait Tante Lil sur tous ses précédents messages téléphoniques.

« Je vous en prie, qu'elle ne soit ni blessée ni menacée », ai-je prié, malade de peur, en m'arrêtant hors d'haleine devant chez elle. Je ne me le serais jamais pardonné. Aucune fumée ne sortait de la fenêtre de sa chambre, aucun camion de pompiers, aucune ambulance, pas le moindre groupe de passants inquiets sur le trottoir ; mais cela ne suffit pas à apaiser mes craintes. Elle était peut-être tombée dans les pommes, me suis-je dit en soulevant le marteau du numéro vingt et un.

— Bonjour, ma chérie, a dit Lil en ouvrant la porte alors que j'avais encore la main sur le heurtoir. Entre donc. Je viens de brancher la bouilloire.

Incrédule, je suis restée immobile ; j'étais en sueur et hors d'haleine (je n'avais retrouvé l'énergie de courir que peu de temps auparavant et je n'étais pas encore en grande forme).

— Qu'est-ce qu'il y a ? ai-je demandé, essoufflée, cherchant sur elle des signes de sa détresse.

Sa chevelure gris perle était tirée en arrière ; quand elle s'est penchée pour ramasser un papier de bonbon

qui voletait sur son seuil, j'ai vu que ses cheveux étaient retenus avec désinvolture sur sa nuque par une barrette.

Son rouge à lèvres rose n'aurait pas été mieux appliqué par un maquilleur professionnel ; elle portait un ensemble en laine couleur lavande et d'élégants escarpins gris fer. Elle avait l'air parfaitement en forme. Non, encore mieux, elle était impeccable.

— Eh bien, dépêche-toi, Anna, a-t-elle dit en se redressant avec la souplesse d'une femme plus jeune de vingt ans, tu ne vas pas rester plantée là toute la journée ! Je vais te chercher une serviette pour que tu te sèches les cheveux. Faire autant d'exercice, ce n'est sûrement pas bon pour toi !

Ça, sûrement pas. Sans parler du fait que j'étais au bord de la crise cardiaque à cause d'elle. Je me suis laissé guider à l'intérieur et je me suis adossée à la rampe d'escalier, le souffle toujours court.

— Alors, il n'y a rien de grave, en définitive, ai-je dit après avoir retrouvé ma respiration.

Lil a eu un sourire désarmant – à soixante-dix-neuf ans, elle a toujours des dents exceptionnelles – et m'a tendu une petite serviette couleur prune avec laquelle je me suis essuyé le visage et la nuque.

— Eh bien, je ne savais vraiment pas quoi faire. Et j'ai besoin d'aide – à l'office, il y a une ampoule coincée dans la douille, et il faut quelqu'un de costaud pour la dévisser. J'ai toujours peur de la casser et d'être obligée, ensuite, de passer des heures aux urgences pour me faire enlever les bouts de verre des doigts. Je regardais justement par la fenêtre au moment où tu passais en courant et j'ai deviné que tu rentrais chez toi.

J'ai enfoui mon visage brûlant dans la serviette. Ça

sentait l'intérieur de son séchoir à linge : la levure, le romarin et les pétales de rose, le tweed et quelque chose d'indéfinissable datant de mon enfance. Elle savait que j'étais incapable de résister aux parfums du passé. Je me suis laissé submerger par les sentiments : colère, culpabilité, tendresse, chagrin.

— C'est très malin, ai-je dit en la suivant dans la cuisine.

Je me suis écroulée sur un des tabourets recouverts de vinyle orange qu'elle a achetés dans les années soixante-dix. Dans mon enfance, j'adorais qu'il y ait un bar et des tabourets pour prendre le petit déjeuner chez Lil ; c'était tellement exotique, on ne trouvait ça nulle part ailleurs.

Les tabourets étaient assez hauts, avec de grands pieds en bois verni qui accomplissaient l'exploit de ressembler à du plastique. Lorsque je m'asseyais dessus, quand j'étais petite, je me sentais une star du Top 50 : Mary Hopkins peut-être. Il me manquait juste la guitare, la robe en mousseline et les cheveux blonds tombant en rideau. Avec mon petit frère Olly, on se balançait sur ces tabourets, savourant le bonheur d'être ainsi perchés, les jambes dans le vide. Nous mangions notre goûter la tête baissée, tournés vers le mur.

« On dirait des chevaux à l'abreuvoir », disait Oncle Norm quand il nous trouvait là en rentrant du travail.

Aujourd'hui, Norm était mort et j'avais peur que Lil se casse un jour le col du fémur, à vouloir monter et descendre de ces tabourets.

— Pourquoi, ma chérie ? a-t-elle demandé innocemment.

Je n'ai su que répondre. J'ai glissé mon index dans

une déchirure du vinyle recouvrant le tabouret pour tâter le rembourrage jaunâtre qui partait en miettes. Cette déchirure existait depuis des années et il était toujours tentant de tirer sur la mousse, comme d'arracher une croûte. Mais elle était incroyablement dure et résistante, s'accrochant au siège de bois comme une moule à son rocher. Ça me faisait penser à Lil elle-même.

Lil a posé devant moi une tasse d'un thé noir et épais, incongru dans cette délicate porcelaine, ainsi qu'un grand verre d'eau que j'ai avalée illico. J'ai reposé le verre sur le comptoir et elle a pris ma main entre les siennes.

— Tu habites à un kilomètre d'ici. Nous étions tellement proches. Je t'en supplie, Anna, ne me rejette plus ainsi. Tu me manques. Ça fait des mois maintenant — pas loin d'un an — et tu sais le chagrin que cela m'a fait à moi aussi...

Je me suis mordu la lèvre, incapable de croiser son regard. Une partie de moi estimait impossible d'assumer cette situation, pas à neuf heures du matin dans mon survêt trempé de sueur ; mais une partie plus grande était soulagée qu'elle ait décidé de prendre les choses en main. Ces mêmes mains fines qui tenaient la mienne, avec leurs veines bleues et leur constellation de taches brunes. Ces mains qui avaient tant de fois donné la vie.

— Ce n'est pas toi... ai-je commencé.

— Je sais. Mais de n'en parler à personne, ça n'arrangera rien. Tu ne vois personne, non ?

— Je suis allée chez un psy un moment, ai-je marmonné, sentant le thé brûlant chauffer mes joues déjà empourprées.

— Et le groupe de soutien, SANDS¹ ?

— J'y suis allée une ou deux fois. Insupportable. Tous ces gens qui attendaient que je pleure, rien que parce qu'eux, ils pleuraient. À me dire qu'ils savaient ce que je ressentais, comme si ça arrangeait tout.

Lil s'est levée, elle a mis un tablier à fleurs et des gants de caoutchouc et a entrepris de laver méticuleusement une casserole posée sur l'évier. Elle l'a rincée, l'a posée sur l'égouttoir, a retiré ses gants, a fait doucement passer le tablier au-dessus de sa tête, l'a racroché au clou derrière la porte de l'office. J'avais beau être en pleine détresse, je ne pouvais m'empêcher d'être émerveillée que quelqu'un pût faire tout ça rien que pour laver une casserole. Voilà pourquoi elle me manquait.

— Je suis désolée.

— Moi aussi, ma chérie, a-t-elle répondu en me tendant les bras. Moi aussi.

Nous nous sommes embrassées. L'odeur de son pull lavande m'a enchantée et je me suis appuyée contre son épaule sans regarder si elle pleurait. Je l'avais vue en larmes une fois et je ne voulais plus jamais voir ça. C'était un tel soulagement d'être dans ses bras, à l'abri de sa haute silhouette émaciée.

— Alors, quoi de neuf ? m'a-t-elle demandé ensuite, forte de notre intimité retrouvée.

J'avais changé son ampoule puis nous nous étions installées dans le salon, face à face dans les vastes fauteuils recouverts de tissu à fleurs.

J'ai haussé les épaules, sentant le voile noir de la

1. SANDS : groupe de soutien pour les parents ayant subi la perte de leur bébé (fausse couche, enfant mort-né ou décédé peu après la naissance). (N.d.T.)

dépression s'abattre doucement sur moi, écœurant, gluant.

— Rien. Rien du tout. Il n'y a pas de travail. J'ai une audition demain pour un *soap*, mais c'est pour le câble, un tournage à Bristol ou je ne sais où.

J'étais sur le point d'ajouter « De toute façon, on ne me prendra pas » ; mais je me suis rendu compte à temps à quel point je donnais dans l'auto-apitoiement et j'ai fait un effort colossal pour alléger mon ton. Je ne voulais pas accabler ma tante Lil.

— Mais au moins, c'est déjà quelque chose, ai-je conclu vaguement. Et je vois Vicky davantage maintenant que c'est moins difficile pour moi avec les enfants. Ils sont tous venus samedi. Elle trouve ça dur, avec deux.

Lil a hoché la tête d'un air compréhensif. Elle a toujours bien aimé mon amie Vicky (essentiellement parce que Vicky ressemble étrangement à Thora Hird, l'actrice préférée de Lil).

— Embrasse-la pour moi quand tu la verras, d'accord ?

— Oui. En fait, j'ai rendez-vous avec Crystal et elle tout à l'heure. On va fêter un anniversaire dans un bowling. Vicky redoute cette épreuve, elle m'a demandé de l'accompagner.

— Ça devrait être amusant, ma chérie, a répondu Lil d'un ton peu convaincu. Et comment va Ken ? Il travaille toujours trop ?

— Oui, ai-je dit en soupirant. La plupart du temps, je ne le vois qu'au moment de me coucher. Il travaille même le week-end ; soit il voyage, soit il sort avec des cadres d'autres boîtes. Ça, c'est quand il ne joue pas au tennis — maintenant, il est dans la « première division » de son club. Il prend ça très au sérieux.

J'ai examiné la pièce, appréciant son calme. Le seul bruit, c'était une radio qui jouait très doucement de la musique classique. Quelque chose avait changé, mais pendant quelques instants, j'ai été incapable de savoir quoi. Puis j'ai compris.

— Ta table des bébés n'est plus là !

Là où, auparavant, trônaient des douzaines de photographies encadrées, la plupart en noir et blanc, de nourrissons et de bébés vêtus de layette tricotée main, il n'y avait plus qu'une table vide en acajou brillant. Une surface lisse et vaguement menaçante, comme de la glace brun foncé.

Tante Lil m'a regardée et je l'ai admirée pour ne pas détourner les yeux.

— Je les ai rangées il y a quelques mois. Ça fait longtemps que tu n'es pas venue dans cette pièce.

— Mais pourquoi ? ai-je demandé, sans réfléchir mais incapable de me taire. Tu les aimais, ces photos.

— Oui. Je les ai gardées. Mais je n'avais plus envie de les voir tous les jours. Tous ces bébés sont des adultes maintenant. La plupart ont eux-mêmes des bébés...

La douleur physique m'a assaillie, montant du sternum jusqu'à mes clavicules pour m'écraser la poitrine. J'ai hoché la tête.

Tante Lil a été sage-femme pendant soixante ans. Ça représentait un sacré paquet de bébés : des centaines et des centaines au fil des années. Le plus extraordinaire, c'est qu'elle a réussi à garder le contact avec beaucoup d'entre eux ; d'abord avec leur mère, évidemment, puis ensuite avec les bébés eux-mêmes. « Les bébés de Lil », on les appelle. Certains ont même fini par se rencontrer, membres d'un club très fermé. Aujourd'hui, les bébés de Lil sont avocat, mère de

famille, jongleur, prof, prêtre. Quelques-unes sont même déjà grand-mères, ce qui me semble incroyable.

Dès mon adolescence, j'ai dit à Lil que c'était elle qui mettrait mes bébés au monde. Je voulais accoucher à la maison, avec elle et mon futur époux, encore inconnu.

Et c'est ce qui s'est produit, même s'il y avait une sage-femme supplémentaire, une Irlandaise jeune et bien en chair qui s'appelait Teresa, parce que Lil estimait qu'il nous fallait du renfort. Au cas où quelque chose clocherait. Teresa était au début de sa carrière et j'imaginai qu'elle pensait à tous ces bébés qu'elle allait mettre au monde pour qu'ils deviennent « les bébés de Teresa » ; garderait-elle le contact avec eux, comme l'a fait Lil pendant un demi-siècle ?

Lil a mis notre enfant au monde. Nous l'avons appelée Holly, et elle était incroyablement belle. Mais elle a cessé de respirer vingt-sept minutes après sa naissance ; tous les efforts de Lil pour la ranimer ont été vains. Elle est morte avant l'arrivée de l'ambulance. Nous n'avons jamais compris pourquoi – l'autopsie n'a pas été concluante.

J'ai appris plus tard que peu de temps après la mort de Holly, Teresa a renoncé à être sage-femme pour aller travailler chez Barclays, dans High Street. J'ai eu du mal à l'imaginer sans son uniforme bleu, en jupe droite et chemisier strict. J'ai surtout essayé de ne pas l'imaginer du tout.

— Il faut que j'y aille, ai-je dit en me levant brusquement. J'ai... euh... j'ai des tonnes de choses à faire. Une voisine doit venir déjeuner et il faut que j'aille faire des courses. Et puis, il y a cet anniversaire...

En repensant un peu plus tard à cette histoire de voisine invitée pour le déjeuner, je me suis dit que

j'avais sans doute toujours eu un penchant pour le mensonge, que je n'avais pas voulu voir. J'estimais que ce genre de mensonges n'étaient que des mots qui rendaient les choses plus acceptables pour les autres, comme si je leur faisais une fleur en mentant – les pieux mensonges de la jeunesse : « Mais non, cette robe ne te fait pas des grosses fesses. » Sincèrement, je ne voulais pas que Lil sache que je rentrais dans une maison vide. Mais j'ai fini par comprendre qu'un mensonge, c'est un mensonge. Ça commence petit, comme deux élastiques noués, et puis ça grossit, de plus en plus, jusqu'à ce que la pelote atteigne la taille d'un pamplemousse et chaque mensonge doit s'étirer de plus en plus pour parvenir à en faire le tour.

Lil s'est levée pour reprendre mes mains dans les siennes. C'était justement ça que je redoutais et qui me faisait fuir : je pensais être incapable de maîtriser l'émotion brute qui allait me saisir en revoyant ces mains fortes ; ces mains qui, finalement, n'avaient pas su amener au monde le bébé qu'elle souhaitait par-dessus tout.

Mais, tandis que nous nous disions au revoir, je me suis plutôt sentie submergée par une immense vague de gratitude à l'idée que Lil m'avait lancé ce faux appel à l'aide pour m'attirer chez elle.

De toute façon, ce n'était pas sa faute, me suis-je dit en partant. Et je le pensais vraiment pour la première fois. Holly n'était tout simplement pas prête pour nous, voilà tout.

Quand je suis rentrée, la maison était vide et silencieuse. Je m'y attendais, évidemment, mais j'en étais toujours déconcertée pendant un quart de seconde, comme si j'espérais que des gens s'étaient introduits chez moi en mon absence pour faire une déco de fête et se cacher ensuite derrière les fauteuils et les canapés, prêts à surgir en criant « Surprise ! »

« Espère toujours », ai-je pensé avec tristesse avant de monter lentement ôter mon survêtement humide et froid.

Ce n'était pas seulement l'absence de Ken que je ressentais avec tant de force – après tout, j'y étais accoutumée. Depuis quatre ans, j'avais en permanence l'impression que mon mari était un homme sur le départ. Toujours sur le point de quitter la maison : pour aller au travail, au tennis, à une fête ; comme si la maison était une espèce de prison dont il fallait s'échapper à tout prix, pour vivre enfin. Peut-être était-ce en partie parce que ses parents avaient été des demandeurs d'asile : dans les années soixante-dix, ils avaient émigré d'Ouganda en Angleterre pour fuir le régime d'Idi Amin.

« Il faut que je me dépêche », avait-il encore dit pas plus tard que ce matin.

Il ne cessait jamais de courir et cela avait encore empiré depuis la mort de Holly. Nous ne parlions jamais d'elle, et pourtant j'aurais bien voulu.

« Je vais m'offrir une petite partie vite fait avec Chris avant de prendre le train. Repose-toi bien aujourd'hui, d'accord ? »

Tout en me faisant couler un bain, je pensais à Ken

sur le court de tennis, à ses belles jambes musclées et noires dans le short blanc et à son T-shirt qui remontait, découvrant son ventre poilu, dès qu'il servait. Jadis, nous adorions faire l'amour le matin, mais ça faisait belle lurette que ça n'était plus arrivé. La plupart du temps, Ken quittait la maison alors que je dormais encore.

Puis je l'imaginais dans le train, douché, luisant, les cheveux encore humides et lissés, son PDA émettant des petits bips dans sa poche comme un animal électronique, ou peut-être un Clanger¹. Je le voyais les doigts tachés d'encre par un exemplaire abandonné de *Metro*. Ce à quoi je n'aimais guère penser, c'était à ses collègues féminines qui devaient le regarder avec admiration, puis se sentir déçues après avoir vérifié à la dérobée et vu qu'il portait une alliance.

Je suis restée longtemps dans mon bain. Le seul bruit qu'on entendait, c'était l'eau froide qui gouttait lentement du robinet et une mouche bleue qui bourdonnait dans la pièce en se déplaçant à la vitesse de l'éclair. Je tentais de me concentrer sur elle, la regardant zigzaguer puis voler en cercles concentriques, comme si elle était retenue au plafond par une ficelle. Pas étonnant qu'elle se cogne partout – à pareille allure, impossible de voir où on va ! Et quand elle se cognait contre la fenêtre, pourquoi ne tombait-elle pas, assommée ?

Dans beaucoup des livres « inspirés » sur la vie après la mort que j'avais lus au cours des dix derniers mois, les gens qui avaient perdu un être cher se voyaient

1. Personnage d'une série télévisée pour enfants dans les années soixante. (N.d.T.)

honorés en plein hiver par la visite d'un oiseau rare ou d'un papillon qui voletait autour d'eux en leur donnant le sentiment que l'âme du défunt ne les avait pas quittés. J'ai mis le mot « inspiré » entre guillemets parce que ces livres m'ont donné un sacré cafard. Pourquoi aucun chat, magnifique mais inconnu, n'a-t-il jamais surgi au moment même où je touchais le fond ? Moi, je n'avais droit qu'à cette mouche énervante et je doutais fort qu'elle fût porteuse de quelque message de sagesse éternelle susceptible de me consoler.

Plutôt que de sortir du bain, j'ai fermé les yeux et je me suis enfoncée sous l'eau, m'y ensevelissant tout entière, mes cheveux me chatouillant la joue. Je n'avais rien d'autre à faire avant la fête de l'après-midi. J'aurais très bien pu relire le texte de mon audition du lendemain, mais ça ne valait pas le coup. Ce n'était qu'un rôle dans un *soap* sur une chaîne câblée de province, rien d'intéressant.

Le personnage que je devais interpréter était une belle femme, mère épuisée de jumeaux – ce qui était un peu délicat comme rôle pour moi. Mon agent, Fenella, marchait sur des œufs en me proposant ça, pleine d'excuses et de justifications : peut-être que je n'aurais pas envie de me lancer là-dedans mais pour le câble, c'était bien payé et ça me ferait sans doute du bien de travailler régulièrement. Mais bon, prendre des bébés dans mes bras... je n'étais pas très sûre.

Je me suis demandé comment Ken allait réagir à cette audition. Autrefois, il m'aurait aidée à répéter mon rôle, il m'aurait encouragée en m'apportant du thé et en m'adressant des petites cartes d'encouragement. Cette fois, impossible de me souvenir si je lui

en avais ou non parlé. En tout cas, il n'y avait fait aucune allusion. Il m'avait simplement conseillé de me reposer et il avait fichu le camp au tennis.

Pour Ken, puisque je passais tant de temps à traîner dans la maison, j'aimais me « reposer ». Il ne se rendait pas compte que c'était précisément l'idée que je me faisais du purgatoire : une maison vide, du temps à revendre, de la frustration, de l'ennui, de la dépression. Et la culpabilité... J'aurais dû aller à la gym ou au supermarché ou faire une promenade, mais je préférais m'ennuyer cloîtrée chez moi que de sortir, parce que dans la journée, les mères sont dehors. Il y en a partout, et avec un tel déploiement de matériel ! Poussettes, landaus, porte-bébés, sièges-auto, trottinettes, tricycles. « On a vraiment l'impression d'appartenir à la tournée de la plus petite rock star du monde », disait Ken pour plaisanter quand il croyait être bientôt papa. Je ne trouvais plus cette plaisanterie drôle. N'importe quoi suffisait à me déstabiliser : le grincement de la roue d'une poussette, une petite chaussette oubliée, des traînées de glace fondue sur un menton à fossette.

Si je sortais durant la journée, mes mains pendaient mollement au bout de mes bras sans rien ni personne à porter ou à pousser et ça me donnait immédiatement envie de rentrer me planquer.

Allongée dans mon bain, j'ai observé la mouche à m'en faire mal aux yeux à force de la poursuivre du regard ; l'eau était presque froide. Brusquement, j'ai vraiment eu envie d'obtenir ce rôle dans le *soap*. Je voulais de nouveau sentir un bébé dans mes bras. Je me suis arrachée à l'eau et séchée avec une serviette qui aurait dû passer à la machine plus de trois semaines auparavant.

Le téléphone a sonné au moment où j'entrais dans la chambre, enveloppée dans le peignoir de Ken. J'ai décroché.

— Allô ?

— Salut, Anna, j'appelle juste pour vérifier que tu viens bien à la fête. Crystal meurt d'envie de te voir ! Et merci encore pour samedi, au fait. On s'est bien amusés.

— Oh salut, Vic ; oui, c'est vrai. Merci d'être venus.

Je mentais. Vicky était venue dîner avec son mari, Peter. Peut-être parce que nous avions perdu l'habitude de recevoir des amis, ou à cause de la présence de Crystal, ma filleule, et de son petit frère Pat, la soirée avait été particulièrement fatigante. La baby-sitter leur avait fait faux bond au dernier moment et Vicky avait trouvé amusant que ses enfants dorment chez nous. Mais pas de danger ! Crystal et Pat avaient décidé que pleurer pour accaparer l'attention de Vicky, bien après l'heure du coucher, était un excellent moyen de passer quelques heures hors de la maison.

Le fait que ni Ken ni moi n'aimions beaucoup Peter n'avait rien arrangé. Peter avait des taches de rousseur et une imposante crinière rousse, mais à mon avis, il ne s'occupait pas suffisamment de ses enfants. Chaque fois que je le voyais, il me faisait penser à l'un de mes albums préférés quand j'étais petite : « Moi, dans la vie ce que je préfère/C'est de ne pas voir cet ébouriffé de Peter. » Crystal était son portrait craché mais comme elle avait quatre ans, elle réussissait encore à être incroyablement mignonne.

J'avais beau adorer Crystal, je n'ai accepté de la revoir et de passer du temps avec elle que très

récemment. Ça faisait encore mal de voir à quel point elle progressait. Je ne pouvais pas m'empêcher de penser à ma petite Holly, qui a tout raté. Elle aurait tellement idolâtré Crystal. Crystal lui aurait appris toutes ses mauvaises manières. Elle lui aurait donné des cours en hypochondrie avancée, en cri primal et bien sûr en grosse colère, niveau deux – le grand jeu.

C'était un peu injuste, même si Crystal traversait en ce moment une phase délicate. Avec moi, elle était gentille mais elle en faisait voir des vertes et des pas mûres à la pauvre Vicky ; on aurait pu inventer pour elle l'expression « la reine du drame ».

— Qu'as-tu fait hier ?

J'ai tenté de m'en souvenir.

— Hum. Pas grand-chose. Ken a joué au golf avec des collègues de bureau. J'ai regardé le texte de mon audition.

— Quelle audition ? Tu ne m'en as pas parlé ! Quand ? Pour quoi ?

Vicky paraissait blessée et moi, je me sentais trop léthargique pour soutenir que je lui en avais parlé.

— Demain. Ce n'est qu'un *soap* sur une chaîne câblée régionale et, en plus, le tournage m'obligerait à partir plusieurs jours d'affilée, presque toutes les semaines, à Bristol. Je ne suis pas sûre d'en avoir envie.

— Oh, Anna, vas-y. Je serais prête à tuer pour obtenir un rôle comme ça – un travail régulier, une certaine célébrité, mais au niveau régional, comme ça on ne se retrouve pas mitraillée chaque fois qu'on sort d'un bar avec la jupe remontée dans le collant et le rouge à lèvres en déroute...

Il n'y avait pas que de la nostalgie dans la voix de Vicky, il avait aussi le spectre du désir. Elle mourait

d'envie de reprendre le travail, mais depuis sa dernière grossesse, personne ne lui avait offert de rôle. Il était très compliqué pour elle de s'échapper pour aller aux auditions, sans parler de coller à un quelconque horaire de tournage ou de théâtre.

— Oui. J'assumerais d'être célèbre dans le West Country.

— C'est exactement ça. En tout cas, tu viens à quatre heures à la fête, hein ? Passe à la maison et on prendra ma voiture.

Dix minutes après avoir raccroché, j'étais encore assise sur le lit défait, toujours enveloppée dans le peignoir de Ken. J'ai fini par me traîner au rez-de-chaussée ; j'ai branché la bouilloire en écoutant d'une oreille distraite une émission de radio animée, où l'on parlait des encombrements. J'ai laissé les voix m'engloutir et m'arracher à moi-même, comme le sommeil. La bouilloire s'est mise à siffler, mais je n'ai pas réagi. J'ai tout oublié de l'audition. Je me suis débranchée, clic, comme la bouilloire, assise sans bouger. J'avais beaucoup pratiqué cet exercice ces dix derniers mois. Engourdissement immédiat, comme une péridurale mobile. J'en avais un besoin maladif et j'étais devenue une championne. C'était une technique à perfectionner, comme un exercice de Stanislavski ou la respiration dans le yoga.

Je croyais vraiment n'être là que depuis dix minutes quand j'ai soudain regardé la pendule ; je me suis alors brusquement rendu compte qu'une heure ou presque s'était écoulée sans que je bouge. Pas étonnant que je me sente raide. Le temps me jouait souvent de drôles de tours. Soit il s'étirait interminablement en écheveaux de minutes poisseuses dont je

ne savais que faire, soit il se durcissait en petits atomes compacts qui se déplaçaient tellement vite que je ne parvenais pas à les suivre.

J'aurais bien aimé ne pas me battre ainsi avec le temps. Je n'aurais même pas dû en avoir conscience, c'était trop injuste. J'aurais dû être en train de fabriquer des papillons en cure-pipes avec des ailes décorées au feutre ou de coller des dalles de liège dans une maison de poupées. Inviter d'autres enfants à venir jouer chez nous, coudre des étiquettes dans des manteaux, nettoyer des mains collantes, ôter des vitres la trace de petits doigts ou n'importe laquelle des douzaines de choses que Vicky renâclait tant à faire. Si la situation avait été différente, je n'aurais pas eu le temps de rester oisive sur un tabouret de la cuisine pendant une heure, toujours en peignoir de bain.

« Au moins, Lil et moi, on est redevenues amies. Essayons d'être un peu positive. »

Alors que je réussissais enfin à me faire une tasse de café, j'ai entendu dehors un bruit grinçant qui m'a fait sursauter. Les éboueurs ! Si leur broyeuse marchait, cela signifiait qu'ils avaient déjà ramassé les sacs noirs des voisins et qu'on ne les reverrait pas avant la semaine prochaine.

Je me suis levée d'un bond – c'était presque un soulagement de bouger – et je suis sortie, j'ai arraché les couvercles des poubelles et foncé dans la rue, deux sacs dans chaque main. Les éboueurs m'ont adressé un petit sourire que je leur ai rendu en balançant les sacs dans les mâchoires du camion, puis je suis rentrée dans la maison sous la pluie tiède qui tombait dru.

Il était vraiment temps que je m'habille. J'avais même honte d'être sortie en peignoir et chaussée de

mules à paillettes – mais nos voisins nous considéraient d'ores et déjà comme des souillons. Nous avions une jolie maison mitoyenne, assez grande, datant de l'époque victorienne, mais ni Ken ni moi n'avions jamais eu le courage d'y faire quoi que ce soit, en dépit des projets ambitieux que nous formions à notre arrivée, alors que j'étais enceinte de sept mois. La glycine encombrait les gouttières et à l'étage, elle masquait les fenêtres sur l'arrière ; la porte d'entrée et celle du garage, jadis peintes en blanc, étaient aussi pelées que si elles avaient du psoriasis et les mauvaises herbes poussaient gaiement entre les cailloux de l'allée. Comme pour atténuer l'effet de ma négligence vestimentaire, je me suis penchée pour arracher un pissenlit.

Les voisins n'ont jamais parlé de Holly. Ils ne me connaissaient pas suffisamment pour compatir quand il est devenu évident qu'il y avait eu un gros ventre mais pas de bébé ; et plus le temps avait passé, plus il est devenu difficile pour eux d'aborder le sujet. Ils ne s'en sont donc pas donné la peine. Nous ne connaissons personne dans le voisinage. Ken s'en fichait, bien sûr, puisqu'il n'était jamais là ; mais moi, j'aurais apprécié de boire un café en discutant du mauvais éclairage de la rue ou de l'abondance des crottes de chien sur les trottoirs.

Le facteur est arrivé sur son vélo tandis que je jetais le pissenlit dans notre poubelle vide. Il avait une longue queue de cheval raide et un éternel mégot entre les lèvres, qui faisait presque partie de son uniforme. Il a posé son vélo rouge contre la barrière, a fouillé dans sa sacoche et m'a tendu une pile d'enveloppes de tailles différentes, celle du dessus humide à cause de la pluie persistante, l'adresse un peu effacée.

Il ne parlait jamais, ce facteur, mais il souriait en m'adressant un signe de tête, ce qui faisait osciller son mégot et parfois, un peu de cendre tombait. Notre courrier sentait toujours le tabac, mais au moins, il se montrait plus amical que la plupart des voisins.

— Merci, ai-je dit en essuyant mes doigts tachés de sève de pissenlit sur le peignoir de Ken avant de feuilleter la pile de lettres.

Un abonnement à *Vogue* ; le magazine du club du livre ; de la pub pour les Air Miles ; une carte postale, adressée à nous deux, de mon frère Olly qui voyageait avec Russ, son amoureux, et qui apparemment s'était installé à Ibiza ; et une vraie lettre pour moi : une enveloppe épaisse, l'adresse rédigée à la main d'une écriture inconnue. Je me suis aussitôt livrée au processus d'élimination habituel quand on reçoit une lettre inattendue, passant en revue tous les expéditeurs potentiels : mon agent ? Non, elle aurait téléphoné. Une invitation à une fête ? Possible, mais l'enveloppe n'avait pas le format requis. Un parent éloigné ? Peu probable, je connaissais l'écriture de presque tout le monde.

Il y a quelque chose d'assez excitant à recevoir une vraie lettre à l'époque des e-mails. Pourvu qu'il ne s'agisse pas d'un truc ennuyeux, comme une invitation de mon médecin à venir faire un frottis.

Je me suis assise sur la dernière marche de l'escalier pour examiner l'enveloppe. Il n'y avait aucune adresse d'expéditeur derrière et le tampon était illisible. Une écriture ample et pleine de boucles, inhabituelle. D'où cela venait-il ?

Savourant ce moment, j'ai glissé mon pouce sous le rabat de l'enveloppe pour la déchirer lentement ; j'en ai sorti deux feuillets pliés, couverts d'une

écriture différente de celle de l'enveloppe. L'en-tête mentionnait l'Établissement d'enseignement pour adultes de Gillingsbury, ce qui m'a troublée encore plus – jusqu'à ce que je lise.

27 juillet 2002

Chère madame Sozi,

Vous ne me connaissez pas – ou plutôt vous ne nous connaissez pas. Je m'appelle Adam Ferris et mon fils se nomme Max. Il a quatre ans – bientôt cinq – et c'est à son propos que je vous écris.

Il y a deux ans, Max était très malade : il souffrait d'une leucémie aiguë. Vous lui avez sauvé la vie grâce à votre généreux don de moelle. Comme vous le savez sans aucun doute, la Fondation Anthony Nolan n'autorise aucun contact entre le donneur et le bénéficiaire pendant au moins deux ans après la transplantation, mais depuis huit mois que Max est en rémission complète, j'ai eu envie d'entrer en relation avec vous. J'ai mis un mot dans mon agenda à la date exacte à laquelle je pouvais vous écrire, parce que c'est un tel plaisir, dont je vous suis tellement reconnaissant, de le faire.

Je pourrais remplir des pages et des pages de mercis, mais cela ne suffirait pas pour vous exprimer toute ma gratitude. Vous avez rendu la vie à mon petit garçon. Vous me l'avez rendu, à moi, alors que je croyais le perdre – oh zut, maintenant évidemment je pleure en écrivant... ! Comment pourrait-il en être autrement ? Max est tout pour moi. C'est mon seul enfant. Je suis séparé de ma femme et même si je sais qu'elle l'aime infiniment, elle affronte la situation autrement. Nous ne l'avons pas vue depuis un

certain temps. Mais vous n'avez sûrement pas envie d'entendre tout cela ! Je crois que je me sens proche de vous, maintenant que vous êtes un morceau de mon fils, ce morceau qui lui a sauvé la vie.

Je ne sais rien de vous, Anna (j'espère que cela ne vous dérange pas que je vous appelle ainsi), même pas votre adresse – comme vous le voyez, cette lettre vous parvient par le biais de la Fondation Anthony Nolan. Vous avez sans doute vous-même une famille ; auquel cas, vous comprendrez sûrement à quel point je suis passé des pires craintes aux plus grandes joies depuis que la maladie de Max a été diagnostiquée, alors qu'il avait deux ans. J'avoue que je suis très curieux et que j'aimerais en savoir davantage sur vous. Bien sûr, si vous décidez de ne pas nous contacter, nous respecterons votre désir – à la Fondation, on m'a expliqué que c'était courant, ce qui est compréhensible, surtout dans les cas où la transplantation échoue. Le temps nous le dira pour Max, mais pour le moment, Dieu merci, la rémission est complète et il est en pleine santé, aussi heureux et joyeux que n'importe quel autre enfant. Alors, si vous acceptez de nous répondre (par lettre ou par e-mail), n'hésitez pas (à l'e-mail de l'en-tête : c'est mon adresse professionnelle ; j'enseigne la céramique et la poterie. Pas à plein temps, pour avoir justement le temps d'être un papa). Max et moi, nous aimerions vous rencontrer un jour pour vous remercier de vive voix.

Avec une reconnaissance sincère et éternelle,

Adam (et Max) Ferris.

Sans m'en rendre compte, tout en lisant lentement chaque mot de la lettre, j'avais monté l'escalier et j'étais entrée dans la plus petite de nos deux chambres d'amis. Elle n'avait pas été prévue pour être une chambre d'amis, mais j'ai insisté pour que la frise de papillons et d'éléphants, assortie aux rideaux et aux murs jaune primevère, soit recouverte d'une peinture blanc cassé. Nous avons gardé le tapis bleu acheté pour Holly. La seule trace visible que cela a un jour été une chambre d'enfant, et la seule pièce refaite de la maison. Il y avait dedans un lit flambant neuf dans lequel personne n'a jamais dormi.

Cette frise me manquait ; les murs avaient l'air nus. Mais je ne regrettais pas ma décision. Certaines personnes conservent la chambre de leur enfant comme un sanctuaire, mais pour moi, cela n'avait pas de sens. Cela aurait été différent si la pièce avait conservé des souvenirs de Holly elle-même, mais elle n'avait jamais pu découvrir ses papillons et ses éléphants.

J'ai laissé tomber la lettre sur le tapis bleu et moelleux puis je me suis accroupie contre le mur, la tête entre les bras. Je n'entendais que le grondement du sang dans mes oreilles et le bruit lointain d'un avion haut dans le ciel.

J'ai pris peu à peu conscience que j'étais en train de sourire. J'ai relu la lettre deux, trois fois et même si j'avais la gorge serrée, mon sourire s'élargissait lentement. C'était la première fois que je souriais dans cette chambre depuis qu'on l'avait refaite.

— Je suis morte et me voilà en enfer ! a crié Vicky par-dessus le vacarme tandis que nous pénétrions dans le hall de l'Ultra-Bowl.

Même Crystal, d'habitude si sûre d'elle, se cramponnait à ma main sans me lâcher d'une semelle. Le bruit était intense : des machines à sous crépitaient ; des boules de billard s'entrechoquaient sur dix tables à notre gauche ; des adolescents au crâne rasé, assis sur la selle de motos factices, les yeux collés à l'écran, oscillaient tandis qu'ils prenaient des virages à la corde sur des routes parfaitement virtuelles... Je me sentais tout à fait décalée, sans T-shirt à l'effigie d'un groupe de hard ni piercing.

— L'endroit idéal pour fêter l'anniversaire d'un enfant de cinq ans, non ?

— Nooon, Tatie Anna, pas du tout, a dit Crystal, affolée. Maman, ma fête à moi, je la ferai pas ici. Je veux rentrer à la maison.

— C'était une plaisanterie, chérie, ne t'inquiète pas. Je suis sûre que maman va s'en tenir à un gentil clown, pas vrai, Vic ?

Soulagée, Crystal a entrepris d'arracher une croûte sur son coude.

— C'est où la fête, maman ?

Vicky a montré du doigt un panneau en néon fluo annonçant « Coin des enfants ».

— Par là, je pense. Ne l'arrache pas, Crystal, ça ne va jamais guérir.

Après que l'on s'est faufilees au milieu des machines à sous sur un tapis à motif casino, le bruit a changé de nature quelques marches plus bas. Le

raffut n'était plus qu'un grondement assourdi, mais vite remplacé par les cris gonflés au sucre des six fêtes d'anniversaire qui avaient lieu en même temps, chacune sur sa propre piste de bowling. Chaque écran de résultats augmentait encore le volume sonore et pour couronner le tout, une musique pop martelait l'atmosphère en arrière-fond, comme un courant toxique.

Indécise, Crystal ne bougeait pas, vêtue de sa robe de fête, cramponnée au cadeau qu'elle apportait à la petite fille qui fêtait son anniversaire. Le rose de la peau sous la croûte arrachée me serra le cœur : elle paraissait si fragile.

— Au moins, ça n'a pas taché sa belle robe, a remarqué Vicky qui avait suivi mon regard. Regarde, Crystal, voilà Lottie !

Lottie était une petite fille robuste, avec les oreilles percées. Elle portait du vernis à ongles rouge, des chaussures à semelles compensées, une colonie de tatouages à l'éponge et du rouge à lèvres rose.

— Bon anniversaire, Lottie, a dit Vicky tandis que Crystal lui tendait le paquet.

Lottie s'en est emparée sans un mot et l'a jeté sous un banc avec un tas d'autres cadeaux avant de se diriger vers la piste de bowling, bousculant Crystal au passage.

— Je n'avais encore jamais rencontré de gamine de cinq ans avec de la cellulite, m'a chuchoté Vicky. Je suis sûre que Lottie va adorer ton cadeau, a-t-elle ajouté en se penchant pour consoler Crystal. Elle est surexcitée, voilà tout.

— Je veux rentrer à la maison, répétait Crystal d'un air malheureux.

En dépit d'un début catastrophique, la situation

s'est vite améliorée. Après avoir observé quelques minutes les enfants qui faisaient rouler leur balle le long de la piste, Crystal m'a autorisée à lui montrer comment s'y prendre. Nous avons marqué des points d'emblée, ce qui l'a consolée immédiatement, et je l'ai laissée reprendre la queue pour s'offrir un autre triomphe.

— Bravo ! a crié Vicky, les pouces levés en signe de victoire.

— C'est amusant, le bowling, non ? ai-je remarqué. Dommage qu'il y ait autant de raffut.

— Et que ce soit aussi... popu, a ajouté Vicky d'un ton snob.

Nous étions assises sur un banc instable près de la piste ; les enfants étaient de plus en plus excités et engloutissaient de la limonade dans d'immenses gobelets de carton distribués par la mère de Lottie. Je détestais voir Crystal boire cette saleté, mais on ne pouvait rien dire à Vicky. Je ne pus m'empêcher de marmonner :

— Ils pourraient au moins offrir un choix de boissons.

— Anna, c'est censé être la fête. C'est à peu près inévitable que Crystal saute sur les colorants. De toute façon, s'il y avait le choix, ce serait entre cola et limonade. Dans ce genre d'endroit, on ne trouve aucune boisson bio à la fleur de sureau.

« Eh bien, c'est dommage », ai-je pensé en réussissant à tenir ma langue. J'aurais dû apporter une bouteille d'eau minérale.

— Alors, comment va la vie ? a demandé Vicky en changeant de sujet. Tu es prête pour ton audition ? Je suis tellement jalouse.

— Mmh, ai-je répondu, la tête ailleurs.

Je pensais à la lettre d'Adam Ferris, rangée dans la poche intérieure de mon sac. Je regardais Vicky, son joli visage familier et fatigué. J'avais vraiment envie de lui en parler – la peur et l'excitation se combinaient pour me serrer le ventre – mais j'avais encore plus envie de me taire. Je pourrais toujours lui raconter plus tard, quand j'aurais décidé ce que j'allais faire. Il y a des choses trop importantes pour être dites ; du moins tant qu'on ne les a pas examinées sous toutes les coutures. C'est en tout cas ce que je ressentais avec Max.

— Ne sois pas jalouse. Je suis sûre que ça ne marchera pas. Comment va le petit Pat ? ai-je demandé, changeant à mon tour de sujet.

J'ai avalé une grande gorgée de la limonade de Crystal ; plus j'en boirais, moins elle s'empoisonnerait avec.

— En ce moment, a répondu Vicky en soupirant, il est épouvantablement collant. Je ne peux pas le poser. Quand je l'ai laissé chez la voisine avant ton arrivée, il s'est mis à crier tellement fort que j'ai cru que les vitres allaient voler en éclats.

Elle était au bord des larmes mais quand j'ai tendu la main pour lui toucher le genou, elle a reculé sa jambe, et j'ai retiré ma main.

Je pensais à Pat, treize mois et absolument délicieux. S'il était à moi, ça ne me dérangerait pas qu'il soit collant. Quelle merveille d'être ainsi aimée. Ça non plus, je ne pouvais pas le dire à Vicky.

Nous étions silencieuses, regardant Lottie hisser une grosse boule en haut de la rampe métallique et la lancer. Six quilles tombèrent et Lottie effectua une petite danse indienne de bonheur en ondulant des fesses. Elle se mit à courir en embrassant tous les

enfants au passage, Beckham grassouillette qui avait marqué un but pour l'Angleterre. Je m'apprêtais à faire ce commentaire à Vicky, mais son visage avait à nouveau cette expression fermée.

— Oh, encore une nouvelle saleté, me suis-je exclamée en voyant arriver le goûter des enfants.

Ça consistait en paniers de plastique remplis de frites dures et froides et de bâtonnets panés d'origine indéterminée. Je ne m'attendais pas à une salade verte croquante ni à rien de ce genre, mais ils auraient pu au moins couper une ou deux tranches de concombre, quelques rondelles de carottes... c'était sans doute une vision trop optimiste. Les gosses n'auraient pas touché à quelque chose d'aussi sain, même avec des pincettes. Nous nous sommes levées pour aider les parents à distribuer tout ça.

— C'est quoi, d'après toi ? ai-je demandé en montrant un de ces bâtonnets peu ragoûtants.

— Je n'en ai pas la moindre idée, a répondu Vicky. Ça ressemble à ce que recrache mon chat.

Une autre mère s'est jointe à nous, une femme mince et séduisante, avec des cheveux blonds ondulés et un bracelet à la cheville.

— C'est censé être des beignets de poulet. Mais je n'en jurerais pas. Je m'appelle Diana et je suis la mère de Susie – là-bas avec la robe à rayures. Et vous, vous êtes la mère de qui ?

C'était à moi qu'elle s'adressait, mais Vicky s'interposa.

— De Crystal ; celle qui n'a pas de chaussures de bowling. Il ne leur restait plus de taille dix, alors le gars a dit qu'elle pouvait garder ses sandales – et c'est aussi bien parce qu'elle n'a pas de chaussettes. Ça ne me plaisait pas qu'elle se retrouve pieds nus dans des

chaussures qui ne lui appartiennent pas. Je suis sûre qu'elle aurait attrapé des ampoules.

Prenant brutalement conscience que le panier de plastique était dangereusement incliné, je revins au moment présent.

— Et Dieu sait quoi d'autre encore. Heureusement, Susie avait des chaussettes. Alors, a dit la jeune femme en se tournant vers moi, de qui êtes-vous la mère ?

Il y a eu un silence. Le regard de Vicky a croisé le mien avant de se détourner.

— Je suis la marraine de Crystal. Je suis là pour soutenir le moral des troupes. Il y a un bar par ici ? Je boirais volontiers un gin-tonic.

— Je ne crois pas. Il n'y a que des boissons sans alcool, je pense.

— Cet endroit est cauchemardesque, ai-je dit en levant les yeux au ciel. Autant de bruit, et rien à boire ? Dommage... le bowling, c'est tellement amusant !

Soulagée de voir que la crise était évitée, Vicky s'est mise de la partie.

— Oui. On devrait ouvrir un bowling pour la *middle-class*. Pas de machines à sous. Sauvignon frappé et canapés.

Diana a ri.

— Musique classique au lieu de cette saleté d'Eurodisco.

— Réservé aux membres, sur présentation et parrainage...

— Boissons aux fleurs de sureau pour les enfants – biologiques, bien entendu.

J'ai vu l'expression moqueuse de Vicky. Je l'avais sans doute bien cherché, avec mes critiques sur la

limonade, mais d'un seul coup, tout ce badinage m'a paru insupportable. La déprime que je parvenais généralement à maîtriser en public m'a submergée comme une vague, menaçant de m'engloutir.

— Je vais aux toilettes, ai-je dit en m'éloignant.

J'ai donné un coup de pied dans un panier abandonné par terre et si je me suis penchée pour le ramasser, je n'ai pas pris la peine d'y remettre les frites éparpillées.

Pour atteindre les toilettes, il fallait retraverser la salle de jeux, jusqu'à ces machines où on met des pièces de dix pence pour essayer de déloger celles qui sont posées sur un rebord. Ça ne marche jamais ; le tas de pièces grossit de plus en plus, il est de plus en plus chancelant, si j'en crois mes souvenirs de jeunesse de station balnéaire. La pression qui monte, de plus en plus, voilà quel était mon lot la plupart du temps. Se rapprocher du bord, sans jamais l'atteindre. Pour le moment. Holly était morte depuis dix mois, mais pour moi, c'était hier.

Aux toilettes, je me suis contemplée dans le miroir, examinant mon reflet dans la lumière artificielle. Tout était artificiel dans cet endroit. La lumière, la limonade, la nourriture. Ma capacité à me conduire normalement.

La porte s'est ouverte et Vicky est entrée, amenant avec elle le vacarme des machines à sous. Elle m'a rejointe près des lavabos.

— Tu me suis ?

— Pas vraiment. J'avais envie de faire pipi moi aussi.

— Où est Crystal ?

— Diana la surveille, a répondu Vicky en me regardant. Elle est sympa. Qu'est-ce qui ne va pas, Anna ?

— Rien. Franchement. Rien de nouveau.

Et c'était vrai. J'avais reçu des nouvelles merveilleuses. Pourquoi mes sentiments étaient-ils aussi ambivalents ? En outre, d'après moi, c'était Vicky qui me cachait quelque chose. Elle se conduisait d'une manière plus étrange que moi — l'air boudeur et malade une minute, enjouée et chaleureuse la minute d'après.

— Bon, tu sais où me trouver si tu as besoin de parler.

— Merci.

J'ai eu envie de lui dire la même chose mais, avec Vicky, c'était inutile. Elle se confierait quand elle serait prête, pas avant.

Elle a tapoté les cernes grisâtres et gonflés sous ses yeux en contemplant d'un air abattu son reflet dans la lumière impitoyable du néon.

— Regarde de quoi j'ai l'air. Je suis épouvantable. Je suis très fatiguée, et cet endroit m'a collé mal à la tête.

C'était vrai, Vicky n'était plus aussi séduisante qu'autrefois mais tout le monde sait qu'avec des enfants, on n'a plus de temps à consacrer à son apparence. Je pourrais peut-être la convaincre d'aller se faire les racines et s'offrir un massage. Ça aide toujours. J'aurais voulu qu'elle cesse de se plaindre continuellement d'être fatiguée. Moi, dans sa situation, je ne me serais pas plainte. Je n'aurais pas trouvé ça cher payé pour avoir deux enfants magnifiques. D'ailleurs, je ne dormais moi-même pas beaucoup, à moins de m'assommer de tranquillisants en quantité industrielle ; le lendemain, j'étais toujours de mauvaise humeur et complètement abrutie.

— Pourquoi es-tu si fatiguée ? Pat n'est pas malade ?

— Non, mais il continue à tousser. Il m'a réveillée quatre fois la nuit dernière et après, Crystal a décidé de se lever à cinq heures un quart. Je n'arrête pas de lui dire qu'elle doit rester dans sa chambre jusqu'à sept heures, mais rien à faire. Après, elle réveille Pat et c'est parti. Je ne sais pas comment ils tiennent toute la journée – moi, à midi, je suis en miettes.

Je ne comprenais toujours pas le problème. Le manque de sommeil, on finit par prendre le rythme, non ? Ces petits corps parfaits pourraient bien sauter dans mon lit à n'importe quelle heure de la nuit. Je ne les virerais jamais, ça non. Le souvenir des petits bras tièdes autour de mon cou, la fois où Crystal était venue dormir à la maison, était imprimé pour l'éternité dans ma conscience. Ses caresses maladroitement sur mon visage avaient été le plus beau des cadeaux.

Je proposais régulièrement de prendre Crystal – Pat également, si Vicky et Peter voulaient aller passer une nuit quelque part dans un hôtel. J'aurais été contente de les avoir tous les deux, même si Pat était collant et Crystal toujours prête à rouspéter. Mais Vicky refusait systématiquement. À vrai dire, nous avons presque failli nous disputer à ce sujet – Vicky râlant parce que Crystal ne voulait plus dormir dans son lit et qu'elle ne comprenait pas pourquoi papa et maman refusaient de la laisser dormir avec eux, comme elle avait fait chez Tatie Anna.

— Peter continue à ne pas se lever la nuit pour les gosses ? ai-je demandé en sachant la réponse.

— Hum... laisse-moi réfléchir... a ricané Vicky.

Non. Bon, de temps en temps, le week-end. Mais tu sais, menuisier, c'est un boulot crevant...

Elle est entrée dans un des cabinets.

— Tu devrais lui demander de t'aider un peu plus. Une nuit sur deux, peut-être. Il faut que tu fasses quelque chose si tu te sens aussi épuisée.

Le soupir de Vicky est passé par-dessus la porte des toilettes, suivi de près par le bruit de la chasse d'eau.

— Je suis sûre que ça finira par s'arranger, a-t-elle dit d'un ton las. D'ici seize ans...

J'ai sorti ma trousse de maquillage pour me remettre du rouge à lèvres. Je savais que ce n'était pas très charitable de ma part, mais il m'arrivait de penser que, mis à part les problèmes avec Peter, Vicky faisait vraiment des histoires pour rien : ses enfants étaient magnifiques et en excellente santé. Qu'aurait-elle bien pu demander de plus ? Même si elle avait l'air un peu fatiguée, elle n'avait pas la moindre vergeture, pas un gramme de cellulite, et son ventre était plus plat que le mien.

— Allez viens, a-t-elle dit par-dessus le bruit du séchoir à mains. C'est reparti, chers amis, c'est reparti une fois de plus...

Quand nous avons enfin quitté l'Ultra-Bowl, Vicky n'était pas la seule à avoir mal à la tête. Crystal et elle se disputaient violemment – Crystal avait repéré une aire de jeux à l'intérieur et exigeait d'y aller ; leurs cris discordants, en plus du reste, me donnaient l'impression que mon crâne allait exploser.

— Je préférerais mourir, m'a chuchoté Vicky. Cette aire de jeux doit être un vrai nid à microbes. Non, chérie, a-t-elle ajouté en se tournant vers sa fille, il faut rentrer récupérer Pat chez les voisins. On doit commencer à lui manquer !

Il a finalement fallu porter Crystal qui hurlait jusqu'à la voiture où elle a réussi à se cogner la joue contre la portière. Vicky a essayé de la calmer avec la tranche de gâteau d'anniversaire hyperlourd offert par l'Ultra-Bowl dans leur panier de fête.

— Ah-ah-ah, Tatie Anna ! sanglotait Crystal en postillonnant des miettes de gâteau dans toute la voiture. Tu t'assois derrière avec moi ? J'ai trop mal à la joue !

— Non, chérie, les adultes s'installent devant... a commencé Vicky.

Mais j'avais déjà enjambé le siège-auto de Pat pour me coincer dans ce qui restait de place sur la banquette arrière et consoler Crystal. J'avais tellement de mal à lui dire non.

Vicky a émis un petit bruit désapprobateur et je me suis sentie légèrement coupable ; Crystal était déjà une hypocondriaque d'enfer et si je cédaï à tous ses caprices, ça ne ferait qu'empirer la situation. Il ne fallait surtout pas que Crystal attrape quoi que ce soit de grave, elle se laisserait immédiatement couler. Pour l'instant, elle nous rebattait les oreilles de la plus minuscule égratignure, en insistant pour qu'on lui mette de la pommade et un pansement-qui-brille-dans-le-noir. Crystal aurait vendu son âme pour un pansement adhésif.

Moi, j'étais partisan des médicaments homéopathiques à l'apparition de n'importe quel symptôme : gorge irritée, bosses, *malovente* (comme disait Crystal quand elle était plus petite)... et même si Vicky affirmait que ça ne la dérangeait pas, elle n'y avait jamais recours. J'ai sorti le tube de granules d'arnica de mon sac.

— Oh, miam ! s'est exclamée Crystal. Des médicaments ! Il m'en faut plein, Tatie, parce que ma joue me fait vraiment, vraiment mal !

— Non, juste deux granules. Tire la langue.

Vicky a tourné la clé du démarreur mais a dû s'y reprendre à trois fois avant que la vieille Escort n'obéisse.

— On aurait vraiment besoin d'une nouvelle voiture, a-t-elle marmonné.

— Maman, les voitures neuves, ça coûte très très cher, a répliqué Crystal, les lèvres pincées.

— Tu te prends pour qui maintenant, le directeur financier ? a rétorqué Vicky en sortant lentement du parking.

Crystal s'est redressée de toute sa hauteur sur son siège-auto.

— Maman, a-t-elle déclaré calmement comme si elle expliquait quelque chose de très simple à quelqu'un de très bête, je suis à moitié fée. Comment je pourrais être directeur financier ?

Vicky a souri pour la première fois de la journée, mais son visage a repris immédiatement son expression maussade et j'ai senti monter le conflit.

— Anna ?

— Oui ?

— À propos de l'arnica. Je ne suis pas contre l'homéopathie, tu le sais très bien ; mais ces granules ont un goût sucré, et ça ne fait que renforcer ses tendances à faire des milliers d'histoires pour ses bosses et bobos afin d'obtenir le maximum d'attention. Elle va se mettre à en réclamer même quand elle n'aura rien du tout – et rien du tout, selon ses critères...

— Désolée, ai-je dit, blessée, en remettant l'arnica dans mon sac. Je voulais seulement rendre service.

— Je peux avoir encore des médicaments ? a demandé Crystal.

Vicky a pris à gauche au rond-point pour quitter la zone industrielle qui abritait avec fierté l'Ultra-Bowl. Son téléphone portable a sonné au moment où nous atteignions la grande route ; elle s'est arrêtée et a éteint le moteur.

— Tu veux que je te le cherche ? ai-je proposé depuis la banquette arrière.

J'ai fouillé dans les profondeurs de son sac, attrapant au passage des paquets de lingettes pour bébés, deux couches, une culotte à fleurs de rechange pour Crystal et la trousse de maquillage de Vicky, avant de repérer le petit mobile argenté. J'ai réussi à le lui passer juste avant que le répondeur ne s'enclenche.

— Salut ! a dit Vicky, retrouvant son entrain. Comment ça va ?

« C'est Katriona », a-t-elle articulé. J'ai hoché la tête avant de regarder par la fenêtre. Je n'aimais pas les amies du NCT¹ de Vicky, pour la bonne raison que le NCT formait un groupe dont j'étais désormais exclue, même si je n'avais pas raté un seul rendez-vous pendant ma grossesse.

Crystal était provisoirement occupée à décoller un autocollant « J'ai vu les lions et les labyrinthes de Longleat » sur la vitre intérieure ; j'ai donc saisi l'occasion de jeter son gâteau bourré de gélatine par terre et je l'ai piétiné, histoire de le rendre vraiment immangeable. J'avais du raisin dans mon sac, qui ferait parfaitement l'affaire. Je me demandais si Adam Ferris

1. NCT : National Childbirth Trust. Organisme qui propose, entre autres, des cours d'accouchement. C'est un lieu de rencontre pour les femmes enceintes. (N.d.T.)

laissait Max manger des saletés. Comme il enseignait la poterie, j'aurais dit que non. Je l'imaginais grand et maigre, avec un pull-over tricoté main et une barbe. Il ne devait nourrir Max que de légumes biologiques. Du moins je l'espérais. Le pauvre petit Max avait déjà absorbé suffisamment de poison pendant sa chimiothérapie. N'empêche, ça avait marché. La chimio plus mon don de moelle.

Vicky riait et paraissait de bien meilleure humeur.

— Oui, je sais, disait-elle. J'ai fantasmé là-dessus toute la journée ; avec des bougies, de la musique – tout le bazar. C'est vraiment le moment le plus dur, non ? Les trois heures interminables avant le coucher... je n'en peux plus.

— Où est mon gâteau ? a couiné Crystal.

— Désolée, chérie, ai-je répondu, il est tombé par terre. Beurk, il est tout sale. C'est pas grave. On va plutôt jouer aux charades. Commence.

Le visage de Crystal s'est plissé, comme celui d'une vieille dame qui a ôté son dentier.

— JE-VEUX-MON-GÂTEAU !

— Faut qu'on y aille, a dit Vicky par-dessus le raffut. Oui, bien sûr, je viens demain. À onze heures.

Elle a refermé son téléphone et s'est retournée, son expression exaspérée dirigée autant vers moi que vers Crystal.

— Tu ne pouvais pas lui laisser son gâteau ?

— Non, regarde dans quel état il est, il est tout écrasé. Je peux peut-être lui donner du raisin à la place ?

— PAS DE RAISIN ! GÂTEAU !

— Tu auras du gâteau quand on arrivera à la maison, chérie, a répondu Vicky en soupirant.

— Alors, tu as une liaison ? ai-je demandé d'un ton badin.

Je savais que ce n'était pas vrai mais cette complicité avec d'autres que moi me déplaisait. La mine horrifiée de Vicky m'a fait plaisir.

— Mais non ! Pourquoi dis-tu une chose pareille ?

— Mais alors, ai-je répondu en souriant, ce dont tu parlais à Katriona et sur quoi tu as fantasmé toute la journée ? Bougies et musique ?

— Oh, franchement, Anna ! Il ne s'agissait que de prendre un bain ! Toute seule, sans balles en forme d'étoile de mer détrempées, sans Barbie dénudée et surtout sans petits enfants savonneux qui m'escaladent en commentant chaque centimètre carré de mon anatomie. Je compte les minutes. Une liaison ! a-t-elle ajouté en riant avec amertume. Comme si j'avais l'énergie nécessaire pour ça !

Dans un brusque accès de colère, Vicky a monté le son de la radio pour noyer les cris de Crystal. « Et maintenant nous allons écouter les Audio Bullys, hurlait le DJ, avec une chanson intitulée *Real Life*. »

« Adaptée aux circonstances », me suis-je dit tandis que la musique envahissait la voiture, mais Crystal s'est contentée de hausser la voix d'autant. S'il s'agissait de savoir qui était la plus décidée, Vicky n'avait pas une chance. Elle a éteint la radio.

— Calme-toi, Vic. Écoute, si tu te sens vraiment épuisée, pourquoi on n'irait pas au spa un de ces jours ? Ou même un de ces soirs. Celui de Grayshott Hall est très agréable.

— Ouais, t'as raison, a riposté Vicky, on va faire ça !

Je ne savais pas si elle doutait de ma capacité à

organiser une telle sortie ou si elle pensait que Peter ne la laisserait jamais y aller.

Elle a appuyé sur l'accélérateur et nous avons foncé dans les rues désertes de la zone industrielle. Crystal et moi, nous échangeons des regards inquiets, ballottées sur la banquette ; la voiture couinait dans les virages et les roues avant heurtaient les trottoirs. Je m'attendais plus ou moins à la voir foncer dans les poubelles et enfiler les ruelles à la Starsky et Hutch. J'ai posé une main timide sur son épaule avant de l'agripper lourdement en voyant un jeune skater sortir de nulle part juste devant nous.

— Vicky !

— Maman !

Vicky a écrasé le frein, la voiture a fait une embardée et évité le skater de justesse. Celui-ci l'a injuriée copieusement et a fait un bras d'honneur avant de récupérer sa planche et de remonter sur le trottoir en tirant sur la ceinture de son pantalon pattes d'ef surdimensionné.

— Tu voudrais bien conduire, Anna ? a marmonné Vicky. Je ne me sens pas très bien.

— C'est quoi un enculé, maman ? a demandé Crystal juste avant que Vicky n'ouvre la portière pour aller vomir en chancelant dans le caniveau.

Je suis sortie et je l'ai prise par les épaules, dégageant son visage.

— Je crois que je suis de nouveau enceinte, m'a-t-elle chuchoté, blême.

Une fois rentrée chez moi, je me suis sentie terriblement mal. Vicky m'avait fait jurer le secret, en tout cas jusqu'à ce qu'elle ait fait un test de grossesse — mais elle semblait déjà sûre du résultat. Elle m'aurait volontiers arraché la tête quand je l'avais félicitée avec un enthousiasme à la fois sincère et forcé. Je pensais à son regard traqué.

« Ça serait franchement une catastrophe », avait-elle lâché avec une véhémence telle que j'avais reculé d'un pas, manquant tomber du trottoir.

La colère m'avait brutalement envahie. Nous nous étions séparées froidement et elle m'avait seulement dit qu'elle me rappellerait une fois le test fait.

Je me suis effondrée sur le canapé, le téléphone à la main, et j'ai appelé Lil.

— Allô ?

Avant, Lil avait l'habitude de réciter son numéro quand elle décrochait l'appareil et cela me manquait. Plus personne ne faisait ça. Je me demandais pourquoi.

— C'est moi, Anna.

— Anna ! Comme c'est gentil ! Comment vas-tu, chérie ?

Entendre le sourire dans sa voix m'a remonté le moral.

Sans répondre, j'ai laissé mon regard suivre le dessin de la rosace du plafond dans son cercle chargé.

— Bof. Plus ou moins.

— Quelque chose ne va pas ?

Je commençais à regretter de l'avoir appelée — comment dire ce qui n'allait pas sans trahir la

confiance de Vicky ? Mais je me suis souvenue de la lettre dans mon sac.

— J'ai reçu une lettre.

Je lui ai parlé de Max et de son père, et j'ai dit à quel point j'avais envie de les rencontrer.

— C'est merveilleux ! s'est-elle exclamée.

Je l'imaginais en train de coincer l'appareil entre son épaule et son oreille pour pouvoir serrer ses mains l'une contre l'autre – un geste qu'on ne voit plus que chez les gens de sa génération. Un geste qui me manquait, lui aussi.

— Je me suis souvent demandé à qui tu avais fait ce don, et si nous le saurions un jour. Bien sûr qu'il faut que tu le rencontres !

J'avais vraiment eu l'intention de restaurer la rosace de ce plafond, et même la corniche. Elles avaient été si souvent peintes que ce qui était autrefois des grappes de raisin ne formait plus que de vagues bosses informes. Si on collait dessus des compresses imbibées de white spirit, ça devrait marcher. Mais ça prendrait des semaines. J'avais du mal à me laver les dents tous les jours, alors je me voyais mal m'atteler à une telle tâche.

— Anna ?

— Oh, Tante Lil, ai-je fini par articuler, je ne peux pas.

Elle comprenait sans que j'aie besoin d'expliquer ce qui me faisait tellement peur.

— Il est toujours en bonne santé ? a-t-elle demandé.

— Oui. Mais si...

— Nous sommes pareilles, toi et moi. C'est exactement ce qui m'inquiéterait, à ta place. Ces mais-si, ça te bloque tout le temps.

— J'ai tellement envie de le connaître. Mais je ne veux pas qu'il sache qui je suis. Et son père n'a pas donné leur adresse personnelle, seulement celle de l'établissement où il enseigne. Il est prof d'arts plastiques pour adultes. Qu'est-ce que tu ferais à ma place ?

Lil a réfléchi un moment.

— Gillingsbury n'est pas si loin. Puisque tu ne travailles pas en ce moment, pourquoi ne vas-tu pas là-bas demander un rendez-vous au père, sous le prétexte que tu veux t'inscrire dans son cours, quelle que soit la matière qu'il enseigne ? Évidemment, il ne va pas se mettre à parler de son fils d'emblée, mais tu pourrais tâter le terrain, comme on dit. Lui demander où il habite. Oh, je ne sais pas. J'ai toujours eu envie de jouer les détectives.

— C'est une idée abominable mais merci quand même, ai-je dit en riant. En plus, j'ai une audition demain. Qui sait, je vais peut-être retravailler bientôt.

Nous n'avons plus parlé de Max mais ça m'avait fait énormément de bien de tout raconter à Lil. Il était ainsi devenu un vrai petit garçon, puisque le souffle magique de Lil avait donné vie au frêle petit corps que j'imaginais, comme Gepetto avait donné vie à Pinocchio.

— Bonne chance, ma chérie, a dit Lil à la fin de notre conversation.

Décidément, quel bonheur de l'avoir retrouvée.

— On vous écrira, a dit le metteur en scène le lendemain après-midi après mes tentatives lamentables pour prendre l'accent de l'Ouest.

Je n'étais guère optimiste sur les résultats de l'audition. En dépit des bons vœux de Lil, j'avais eu du

mal à me concentrer ; j'ignorais si c'était parce que je manquais d'entraînement, parce que je me faisais du souci pour Vicky ou – plus probablement – parce que j'avais la tête pleine d'images de Max, comme un film granuleux qui se déroulait alors que j'aurais dû me concentrer sur le scénario.

C'étaient des clichés, je le savais ; dans mon imagination, Max, coiffé d'un chapeau de cow-boy, jouait avec un pistolet à bouchon. Il avait des taches de rousseur, comme le gamin des pubs pour les barres de chocolat Milky Way, même si je le voyais plutôt roux que blond. Il n'avait pas encore cinq ans, mais il offrait une sagesse venue d'un autre monde. Il appréciait la vie. Il n'était pas pleurnichard comme Crystal, qui se plaignait d'avoir mal aux cuisses dès qu'elle marchait plus de dix mètres. Vicky devait faire semblant de la chronométrer avec l'aiguille des secondes pour qu'elle aille d'un endroit à un autre. « D'accord, d'ici au réverbère ! Vas-y ! » et Crystal démarrait en trombe, ses douleurs miraculeusement oubliées. Dans mon imagination, Max ne râlait jamais et ne se prenait pas pour une star. Après tous les épouvantables traitements qu'il avait subis, il devait être tellement habitué à la douleur que plus rien ne pouvait le déranger.

Oui, d'accord, je sais que ce n'était pas raisonnable. Une bonne raison pour le rencontrer, me débarrasser de tous ces fantasmes. Les gosses, c'est des gosses. Ils se plaignent tous ; il n'y en a pas un seul de parfait. Si seulement Adam avait mis une photo dans la lettre, je n'aurais pas été obligée d'imaginer à quoi Max ressemblait.

Mon désir de le voir était si fort que j'en étais troublée. Un désir qui comblait mon ventre vide, cet

espace en négatif, un espace avide défini par mon corps, comme les sculptures filiformes de Giacometti avec un trou au milieu. Ou comme mes mains inutiles parce qu'elles n'avaient pas de poussette à pousser.

De toute façon, ça semblait infiniment plus important qu'une audition imbécile.

Je me suis couchée avant le retour de Ken, épuisée par le voyage inhabituel jusqu'à Londres et l'angoisse de l'audition. La soirée était chaude et le lit avait rapidement perdu son appétissante fraîcheur initiale. La couette me collait à la peau, j'ai sorti une jambe ; je me serais bien contentée d'un drap, mais j'étais trop fatiguée pour bouger.

— J'étais sûr de te trouver là, a dit Ken en entrant dans la pièce.

Il s'est assis sur le lit et m'a embrassée. Il dégageait une odeur de représentant en photocopieurs, une odeur de bière, de train et de photocopies ; ses lèvres étaient chaudes et sèches contre les miennes. Mais j'étais contente de le voir et j'ai pointé ma langue fraîche de dentifrice pour toucher la sienne. Je n'étais peut-être pas si fatiguée, après tout...

— Mmh, a-t-il marmonné doucement en me rendant mon baiser. Pardon d'être rentré trop tard pour le dîner. Il y avait un pot d'adieu pour Colin, à la promo. Tu t'en souviens ? Celui qui s'est fait prendre avec une intérimaire à poil dans la salle de réunion.

— Ah, oui.

Je n'avais pas la moindre idée de qui il s'agissait mais puisqu'il avait quitté la boîte, inutile de l'avouer.

Ken parlait régulièrement de ses collègues de travail, mais en phrases toutes faites ; je hochais

machinalement la tête en faisant mine de savoir de qui il s'agissait. Pour être sincère, je ne savais pas exactement à quoi Ken passait ses journées, en dehors de ses luxueux déjeuners.

— Alors, qu'est-ce que tu as fait aujourd'hui ?

Il s'est levé, a ôté sa chemise et l'a lancée vers le panier à linge. Qu'il a raté, mais la chemise est restée où elle était.

— Je suis allée à Londres pour cette audition. Tu sais, la série.

Aussitôt plein de remords, il a cessé de dénouer les lacets de ses chaussures.

— Oh, Annie, je suis navré, j'avais oublié. Comment ça s'est passé ?

— Je ne sais pas. Comme d'habitude. Mais au moins, je n'étais pas nerveuse. En fait, ça m'est un peu égal, on verra. On tourne à Bristol, alors il faudrait sûrement que j'aille là-bas plusieurs jours par semaine.

Je m'attendais à ce qu'il proteste, mais il n'en a rien fait.

— Bien, a-t-il dit. Téléphone-moi dès que tu auras la réponse de Fenella. Au fait, tu n'as pas oublié la soirée de demain ?

Je l'ai dévisagé en feuilletant mon agenda mental à la recherche des soirées en perspective.

— Demain... ?

— L'opération Cherries, a-t-il dit en soupirant. Ce groupe avec lequel j'ai signé il y a quelques mois.

Tout m'est revenu d'un coup et je me suis sentie découragée. Les Cherries : trois filles nubiles à la peau café au lait, avec des jambes interminables et un air de supériorité hautaine cultivé du haut de leurs dix-sept ans. J'avais écouté les bandes et vu les Polaroids :

elles étaient incapables de chanter, et alors ? Elles avaient une allure d'enfer.

— Ça commence à six heures et demie, comme ça après on pourra s'offrir un curry, si tu veux. Je ne pense pas être obligé de dîner avec elles.

— Qu'est-ce que je vais mettre ? ai-je demandé par habitude.

Je ne savais même pas pourquoi je prenais la peine de poser cette question. Pas une seule fois, en six ans de mariage, je n'avais eu une réponse sérieuse. J'aurais tellement aimé que Ken fronce les sourcils, se dirige vers mon armoire et en contemple le contenu. « Voyons voir, et cette jolie robe avec tes bottines violettes ? » dirait-il, et mon dilemme serait immédiatement résolu.

— Oh, vas-y comme tu es. Tu es bien, a-t-il répondu comme prévu en glissant sa main sous le haut de mon pyjama à carreaux. Peut-être avec des talons aiguilles.

Il caressait ma jambe nue, qui sortait toujours de sous la couette. Je soupçonnais qu'il me voyait en talons hauts. Il avait des doigts magiques : le pouce et l'index traçaient des routes parallèles de haut en bas de ma cuisse en suivant presque un motif abstrait. Ça me chatouillait et ça me faisait frissonner. Je lui ai touché le visage, regardant avec compassion les cernes gris sous ses yeux et la façon dont l'humidité collait ses épais cheveux noirs sur son front. Il avait tellement vieilli en un an. Moi aussi, d'ailleurs.

Je l'ai attiré à moi.

— Tu as l'air aussi épuisé que moi. Il faudrait peut-être qu'on se réveille un peu.

Il s'est enfoui dans l'espace entre mon cou et mon épaule en s'accrochant d'une façon qui était tout sauf

sexuelle — comme s'il cherchait quelqu'un à qui s'agripper, comme si j'étais sa mère. J'ai repensé à Max — pourquoi sa mère l'avait-elle quitté ? Ainsi qu'à son pauvre père : Adam. Mais peut-être qu'Adam avait rencontré quelqu'un. J'espérais que ça se passait bien avec Max. Une autre femme peut-elle remplacer la chaleur des bras d'une mère ?

— À quoi tu penses ?

Ken était couché sur moi et il m'embrassait, de nouveau plein d'ardeur. Il transpirait, mais je sentais des petits picotements de désir sous ma peau, comme un souvenir lointain du plaisir. Nous faisons si rarement l'amour.

— À rien, ai-je dit en glissant ma main dans son pantalon, rejetant Max de mes pensées.

Nous nous sommes caressés un moment en silence mais je voyais bien que Ken était ailleurs. Il a bondi du lit pour se débarrasser du reste de ses vêtements puis, comme s'il avait besoin d'un stimulant supplémentaire, il s'est mis à fouiller dans l'armoire (oh, si seulement il en faisait autant quand je lui demandais des conseils vestimentaires !) pour en sortir mes talons aiguilles les plus hauts et les plus rutilants. Il me les a enfilés sous la couette avant de se recoucher à côté de moi, en souriant d'avance. Rien ne l'excitait davantage que de me voir au lit avec des talons hauts. Un de ses fantasmes avoués. Ça ne me dérangeait pas, quand on était d'humeur, c'était très sexy.

Pendant plusieurs minutes, je lui ai obligeamment caressé la poitrine de la pointe de mes talons, mais je voyais bien qu'il était de nouveau inquiet et tendu ; du coup, j'en ai perdu tout désir moi aussi. J'ai tenté de ranimer la flamme, pour qu'il ait envie de moi ; je lui ai chuchoté des bêtises, je l'ai caressé, je l'ai

embrassé là où ça pique dans sa nuque, je l'ai touché – mais son érection avait disparu et je me suis sentie assez bête, comme si mes caresses étaient gênantes et mal venues.

— Qu'est-ce qui t'arrive, mon cœur ?

Il a aussitôt roulé à côté de moi, comme si je lui avais donné la permission d'arrêter, et il s'est caché le visage dans les bras.

— Je n'y arrive pas, a-t-il dit d'une voix étouffée. Je suis désolé, je n'y arrive pas.

— Ça n'a pas d'importance.

Mais les larmes me sont brusquement montées aux yeux. Il fallait que je sorte de cette chambre triste et étouffante. Je me suis débarrassée des chaussures, j'ai repoussé les draps et j'ai attrapé mon peignoir. Je me suis ruée en bas, j'ai déverrouillé la porte et j'ai marché dans l'obscurité. L'herbe froide faisait du bien, et quel plaisir de sentir mes pieds nus sur la terre humide, avec les petites branches qui me griffaient au passage !

Venant de la maison dont le jardin jouxtait le nôtre, on entendait le son étouffé d'une musique rap. C'était sûrement la fille – les parents n'étaient pas du genre à écouter Ja Rule.

Holly se serait-elle intéressée au rap ? Ken et moi, aurions-nous été du genre à lui crier de baisser le son parce qu'elle dérangeait les voisins ? Ou nous serions-nous souvenu de notre propre adolescence et de l'importance de ces petits actes de rébellion et de libération : les cigarettes en douce à la fenêtre de la chambre ; les vêtements décalés ; les tripotages clandestins avec des douzaines de crapauds avant de trouver le prince ? Si jamais nous avions un autre

enfant, je préférerais un garçon. Avec les garçons, on a moins peur.

En même temps, je savais que ce n'était pas vrai. Ken avait peut-être raison, lui qui craignait tellement de tout recommencer. Et si jamais nous avions un autre bébé, si nous réussissions à donner la vie pour que lui ou elle se retrouve avec une leucémie, comme Max ? Impossible d'assister à un autre enterrement avec un nouveau petit cercueil blanc.

Ken s'est avancé vers moi ; il avait remis son caleçon. Il m'a prise dans ses bras pour m'attirer à lui. Il avait la peau brûlante et la toison de sa poitrine était réconfortante.

— Je suis désolé, a-t-il répété. Tu me plais et je te désire. Tu le sais bien, non ?

— Je sais, ne t'inquiète pas.

Le silence nous enveloppait tandis que les battements profonds de la basse flottaient jusqu'à nous, montant dans le ciel chargé de nuages. Une sensation plus qu'un bruit.

5

Le lendemain soir, je n'avais toujours aucunes nouvelles de Vicky. Je lui avais laissé deux messages ; même si cela lui arrivait souvent de ne pas me rappeler immédiatement, je me faisais du souci. La cassette de son vieux répondeur étirait sa voix en un lent nasillement minable qui, au mépris de toute logique, me paraissait une indication supplémentaire de son état d'esprit.

« J'y passerai demain », ai-je décidé. J'étais à la fête de Ken, installée à une petite table sur un balcon vide, noyée dans un nuage de fumée de cigarettes éclairé de rouge. J'avais les lèvres luisantes comme du papier tue-mouches et je laissais des traces collantes sur le bord de mon verre à cocktail. Mais au moins j'étais là, je souriais de toutes mes dents, j'étais une épouse modèle.

Ken discutait avec la directrice des ressources humaines de son bureau. Une petite blonde qui me dévisageait, à la recherche de symptômes maniacodépressifs (elle avait réglé les détails de mon assistance psychologique avec les gens de l'assurance santé, lors de mon deuil postnatal, elle devait donc avoir l'impression de me connaître). Je les regardais bavarder et je me disais : « C'est ça sa vraie vie, celle qui l'intéresse et qui le stimule, celle où on le respecte et où on l'admire, où les gens rient de ses plaisanteries et se sentent honorés de déjeuner avec lui. Où il n'a pas à se soucier de ses érections, ni de fausses couches ou de bébés morts. Voilà la vie où il est ami avec au moins quatre personnes, dont trois femmes ; leurs noms me sont familiers mais je ne les ai jamais rencontrées. »

À travers quelques bribes de conversations téléphoniques et les rares informations données en direct par Ken, j'étais au courant du petit ami de Corinne qui avait une phobie de l'engagement, des puces dans les tapis hors de prix de Julie et des efforts de Marie-Thérèse pour cesser de fumer, mais je n'aurais pas pu les reconnaître si je les avais croisées dans la rue.

J'avais déjà demandé à Ken si elles seraient là ce soir, mais apparemment, elles n'y étaient pas. Bizarre. Pour ce que j'en savais, n'importe laquelle des trois

aurait pu être folle amoureuse de lui. Elles passaient plus de temps avec lui que moi.

Il faisait une chaleur d'enfer sur le balcon où nous étions installés et le dessus de la table, en métal, était d'une fraîcheur attirante. J'ai eu brusquement envie de remonter mon T-shirt pour me pencher dessus, serrer cette apaisante douceur métallique contre mes seins nus et brûlants. Imaginer la réaction horrifiée de Ken et de ses collaborateurs m'a fait sourire.

— En voilà un petit sourire secret, a dit Ken en faisant signe à la serveuse de nous apporter des boissons fraîches.

En entendant le mot « secret », j'ai pensé à Max. Comme c'est étrange que Max soit un secret alors que, logiquement, il ne devrait pas l'être. « Parles-en à Ken. Il ne s'agit que d'une lettre. » Ça me rassurait et ça m'embêtait tout à la fois, le fait qu'il ne m'ait même pas demandé pourquoi j'avais des petits sourires secrets. Et si j'avais un secret, justement ? Pas seulement Max, mais un vrai secret, bien sordide. Un amant.

— Ken.

Il m'a regardé d'un air méfiant.

— Oui.

— Tu crois à ce vieux dicton chinois qui dit que si l'on sauve la vie de quelqu'un, on en devient responsable ?

Avant qu'il ait pu répondre, une grande femme mince vêtue d'une minijupe en daim marron a surgi sur le balcon ; elle l'a enlacé en l'embrassant avec effusion sur les deux joues.

— Kenneth, chéri ! Comment vas-tu ? Je suis contente que tu aies pu venir – les filles étaient ravies

de savoir que tu étais là. Tu viendras manger des sushis avec nous après, d'accord ?

— Bonjour, Shawna. Je te présente ma femme, Anna. Anna, voilà Shawna McKenzie, la manager des Cherries.

J'ai souri le plus chaleureusement que je pouvais.

— Bonjour, ai-je dit en tendant la main.

Mais Shawna m'avait déjà accordé la nanoseconde d'attention à laquelle j'avais droit et était partie chercher une chaise à une autre table pour se joindre à nous. Elle s'est perchée sur le bord et penchée en avant, ses genoux touchant la jambe de Ken. Ils se sont lancés dans une conversation interminable à propos de budgets de marketing dont je n'ai saisi, étant donné la musique R & B qui tapait, que quelques mots par-ci par-là : « dédommagements », « royalties », « temps de studio ». J'ai tenté d'écouter en hochant la tête d'un air intéressé, mais au bout de quelques minutes, ils avaient manifestement oublié ma présence.

Tandis que la petite salle se remplissait et que le bruit augmentait, porté jusqu'à notre balcon par les nuages épais de la fumée de cigarette, j'ai cessé de m'inquiéter de Ken et de ses conversations incompréhensibles pour dériver de nouveau sur Max, un sujet infiniment plus agréable.

Comment faire ? Comment le rencontrer ? Tout ce que je savais, c'est que je ne voulais pas m'y prendre de la façon dont Adam pouvait s'y attendre – en répondant à sa lettre. Je me rendais compte que ça compliquait tout, mais il fallait que je me protège. Il le fallait absolument. Si je me contentais de répondre, je savais ce qui allait se passer : nous entamerions une

correspondance embarrassée. Comme dans sa première lettre, chaque mot d'Adam ne parlerait que de la reconnaissance qu'il me devait, à moi qui avais sauvé la vie de son fils. Ça ne me dérangeait pas d'être responsable de Max – en fait, c'était la raison pour laquelle j'avais tant envie de le voir, pour remplir le vide de mes mains, de ma tête et de mon âme – mais l'important, c'était que personne, y compris son père, ne sache que j'étais désormais responsable de lui.

Après quelques échanges de lettres gênées, qui se transformeraient sans doute en bavardages électroniques et peut-être en quelques coups de téléphone, nous déciderions inévitablement de nous rencontrer. Dans un café ou dans un parc ; peut-être – cauchemar – en présence d'un photographe appointé par la Fondation Anthony Nolan, pour un article dans leur revue trimestrielle, une petite photo de nous trois souriant gauchement. Et là, tout le monde pourrait le voir, et en couleurs encore : moi, Anna Sozi, j'étais responsable de la vie de cet enfant.

Pour n'importe qui, cela aurait été simplement une source de fierté, mais pour moi, c'était une bombe à retardement. Tout était bel et bon tant qu'il avait les joues roses et plein de bons globules blancs costauds, mais qui savait la force de sa maladie ? Elle pouvait se cacher dans les ombres secrètes de son corps, préparant son coup pour nous prendre par surprise.

Je serais responsable de cet échec et tout le monde en souffrirait. Moi y compris.

La solution la plus évidente, c'était de laisser courir. Déchirer la lettre d'Adam et continuer ma vie. J'étais déjà hantée par un petit fantôme, le geste si bref de doigts minuscules et deux poumons gros

comme des noix qui s'étaient battus, bien plus costauds dans mes rêves qu'ils ne l'avaient été durant leur demi-heure d'existence. Je n'avais pas besoin d'un second.

Mais d'un autre côté, en toute honnêteté, je me considérais déjà comme responsable de Max. Certes, je n'aurais pas pu voler jusqu'au Wiltshire dans mon costume de Superwoman pour me matérialiser devant lui si jamais il décidait de courir après son ballon en pleine rue, mais j'avais besoin de le rencontrer. Pour pouvoir éventuellement le protéger concrètement. Je lui avais sauvé la vie. Depuis qu'il avait un morceau de moi dans le corps, Max était en bonne santé après avoir été malade des années durant.

Je ne pouvais m'empêcher de ressentir un léger sentiment de triomphe. Suivi, immédiatement après, d'une culpabilité pour cette jubilation qui m'amenait à être de nouveau terrifiée. Et s'il ne s'agissait que d'une rémission ? Si son corps rejetait la transplantation et s'il mourait ? Ce serait la troisième fois que j'aurais causé la mort de quelqu'un, même indirectement.

Je savais ce qu'aurait dit Vicky si j'avais pu me résoudre à tout lui raconter : « Ne fais pas tant de drames. On lui a dit que tout allait bien, non ? Il n'a pas plus de chances de mourir que nous autres. »

Mais les médecins ne sont pas infaillibles, les enfants sont des créations fragiles et inconstantes, facilement aspirées par des courants invincibles.

« Oh, arrête ton cinéma », aurait dit Vicky. Je l'entendais aussi clairement que si elle était assise à côté de moi. Elle désignerait Crystal avec ses robustes genoux couronnés et ses bras costauds. « Regarde-la ! Inconstante, oui. Fragile ? Ah, tu plaisantes. »

Vicky, évidemment, n'avait pas idée de sa chance pour être aussi sûre d'elle. C'était la raison pour laquelle je ne voulais pas lui parler de la lettre.

À onze heures et demie, nous étions dans le taxi que nous avions réservé pour rentrer. Je me sentais à nouveau fatiguée, mais moins malheureuse que la veille. Parfois, apparaître en public me donnait un coup de fouet. Ken vérifiait ses e-mails sur son BlackBerry tout en parlant dans son portable ; il expliquait à quelqu'un de LA à quel point le concert avait été réussi. Appuyée contre son épaule, je laissais les phares des voitures qui venaient en sens inverse danser dans une lumière floue. Finalement, après une série de bips divers qui étaient pratiquement devenus partie intégrante du vocabulaire de mon mari, une extension électrique de lui-même, il a remisé ses gadgets.

— Ça va, chérie ? Qu'est-ce que tu en as pensé ?

— Je vais bien. Ça m'a plu. Elles sont formidables.

Est-ce que je pensais vraiment ce que je venais de dire ? Mon T-shirt me collait au dos, j'ai ouvert la fenêtre pour laisser pénétrer un peu de l'atmosphère étouffante de cette nuit sans nuages dans le taxi. Tandis qu'une bouffée d'air chargée de vapeurs d'essence rejetait mes cheveux en arrière, j'ai décidé que « Je vais bien » était contestable ; « Ça m'a plu », vrai ; et « Elles sont formidables », un mensonge éhonté.

Parce que d'une certaine façon, ça m'avait plu. Ça m'avait plu de sortir de chez moi. Le côté glamour m'avait plu ainsi que les espoirs à paillettes du jeune groupe. Pour elles, c'étaient des jours de bonheur, les gens glosaient sur leur talent et leur allure. Le monde s'ouvrait devant elles mais sans qu'elles sentent

encore trop durement la pression, comme lorsqu'on s'efforce de fermer une valise trop pleine. Ça viendrait plus tard, quand le single aurait fait un flop ou quand leur album aurait à peine troublé le limon des succès – sauf si elles avaient beaucoup de chance, évidemment. Je n'étais pas une spécialiste mais quelque chose me disait que les Cherries étaient sans doute bel et bien en train de manger leur pain blanc.

C'est un peu comme d'être enceinte – pour ces bienheureuses qui n'ont jamais connu de fausse couche –, l'optimisme béni, les projets, l'excitation générale. Une fois passée la période dangereuse, les trois premiers mois, la confiance dans l'avenir est fondamentale pour se détendre. On sait, techniquement, que les choses peuvent se gâter, mais il ne faut pas se laisser aller à y penser une seule seconde. Ken n'aurait jamais déclaré à un groupe comme les Cherries : « Bon, je crains que vous n'ayez pas beaucoup de succès. C'est un marché terriblement difficile et à vrai dire, vous n'êtes pas de très bonnes chanteuses. »

Certaines femmes qui ont fait des fausses couches se montrent d'une prudence superstitieuse dans les grossesses qu'elles mènent à terme, refusant d'acheter autre chose que des grenouillères blanches modèle basique – ce qui les oblige à s'agiter frénétiquement à la dernière minute pour décorer la chambre et trouver une poussette. Avec Holly, j'avais été comme cela les trois premiers mois mais une fois que l'on m'avait dit que tout allait bien, en dépit de mes fausses couches antérieures, j'avais eu envie de profiter pleinement de ma grossesse ; d'ailleurs, j'avais eu droit à tout, même au pire : la sciatique, les saignements de nez tous les jours pendant six mois, les démangeaisons aux tibias. Tout avait été merveilleux. J'étais tellement sûre que

Holly était la bonne – et elle l'avait été puisqu'elle était arrivée à terme.

Les médecins n'avaient pas compris pourquoi Holly n'avait pas vécu ; pas plus que Ken ne savait si son groupe aurait du succès ou pas.

6

— Chérie, c'est moi, Fenella. C'est à propos de ton audition... Désolée, ils viennent d'appeler pour dire que Trina, tu as bien failli l'avoir, mais ils ont décidé de revenir à leur idée de départ et d'en faire une rousse. Les bébés sont rouquins, si j'ai bien compris. Dieu seul sait comment ils vont se débrouiller avec des jumeaux sur le plateau – qu'est-ce qu'ils vont leur trouver comme doublure ? En tout cas, désolée, ma chérie. J'espère que tu n'es pas trop déçue.

— J'aurais vachement bien porté la perruque, ai-je rétorqué, la mauvaise humeur m'étouffant comme une masse de boucles synthétiques orange. C'est vraiment l'excuse la plus nulle que j'aie jamais entendue ! La couleur des cheveux ?

Mon agent a allumé une cigarette, inhalé, exhalé. J'imaginais la fumée monter du récepteur jusqu'à mon visage et j'ai réprimé une envie de tousser. Il n'était que dix heures du matin et, couchée dans mon lit, je sentais encore l'odeur enfumée du club de la veille au soir sur ma peau et dans mes cheveux. L'idée que c'était entré dans mes poumons me rendait malade.

— Bon, a dit Fenella. D'après moi, ils savaient qui

ils voulaient depuis le début. Je leur ai dit de ne pas me faire perdre mon temps, ni le tien, mais tu sais comment ça se passe avec ces gens-là.

— Tant pis.

J'ai repoussé la couette et je suis sortie de mon lit. J'ai traversé la chambre pour aller me planter en slip devant le miroir. J'ai examiné les pâles vergetures argentées sur mon ventre. On ne les voyait que dans une certaine lumière.

— Tu as autre chose pour moi ?

Nouvelle inhalation. Nouveau soupir à la nicotine.

— Je te promets que tu es en tête de liste s'il se présente quoi que ce soit d'intéressant. Ça te dirait, les spectacles de Noël, cette année ?

J'aurais pu en pleurer. Rien que d'y penser, j'en frissonnais : la gaieté forcée et la fausse magie, les bourrades et les chapeaux idiots. La corvée des mauvaises blagues deux fois par jour pendant deux mois.

Je suis retournée me fourrer au lit.

— Tu sais que je méprise ces trucs.

— Oui. Je te pose juste la question. Donc c'est non ?

— Absolument. Je préfère être au chômage.

Une fois nos adieux faits – le mien légèrement bougon – j'ai appelé Ken au bureau pour lui dire que je n'avais pas eu le rôle. Mais après avoir attendu une éternité, je suis tombée sur sa boîte vocale. Je déteste laisser des messages sur cette machine, c'est une telle plaie : appuyer sur la touche 1 pour faire ça, sur la touche 0 pour terminer l'appel (pourquoi ne pas simplement raccrocher, si on veut terminer l'appel ?) ; écouter Ken en personne proposer toute une panoplie d'options – par exemple appeler sa secrétaire à tel numéro, essayer de le joindre sur son portable à tel

autre. Puis enfin, quand j'ai déjà perdu toute envie de vivre – ou en tout cas, quand j'ai déjà oublié pourquoi j'appelle – j'ai enfin la possibilité de laisser un message. J'ai raccroché bien avant ça. Après tout, ce n'était pas très important.

La journée s'étendait devant moi, comme toutes les autres, sans même la promesse d'être distraite par le travail. Pas de texte à apprendre, pas de recherches à faire, pas d'équipe à rencontrer. Je n'avais pas l'énergie nécessaire pour aller courir. Lil avait dit qu'elle se rendait en car à la National Gallery avec ses amies du Women's Institute – et en outre, je ne voulais pas trop compter sur sa compagnie, maintenant que nous étions redevenues amies. J'ai eu l'idée d'aller voir Vicky mais le jeudi, elle emmène Pat retrouver d'autres bébés.

J'ai donc décidé de m'offrir un petit tour en voiture. J'aime bien conduire, ça me détend. Après Holly, je suis restée cloîtrée à la maison pendant des siècles ; ma voiture me manquait tellement que j'ai fini par reprendre le volant (Ken s'était discrètement débarrassé du siège-auto en forme de coccinelle flambant neuf) et après, je suis sortie de plus en plus souvent. J'écoutais des disques ou la radio, et bizarrement, cela me semblait plus efficace que de faire la même chose chez moi. Je parcourais des kilomètres, j'avalais des grandes distances. Et je l'avoue, les premières semaines, il y avait bien là un élément auto-destructeur : je mettais Dieu à l'épreuve. Ou moi-même. « Si je monte jusqu'à cent quarante sur cette portion de route, que se passera-t-il ? Vais-je perdre le contrôle de la voiture et partir en vrille dans le terre-plein central ? Est-ce que ça me poserait problème ? Ne serait-ce pas le moyen le plus simple d'en finir ? »

Maintenant, je ressentais cela moins fort. Je prenais moins de risques sur la route, surtout parce que j'avais peur de tuer ou de blesser quelqu'un. Quelqu'un qui, contrairement à moi, était sûr à cent pour cent de vouloir vivre.

Sincèrement, je n'avais pas décidé d'aller à Gillingsbury. J'avais seulement pensé qu'un changement de décor me ferait du bien. Je voulais sortir de la maison et écouter mon CD de Ryan Adams. La M3 n'était qu'à quelques kilomètres de chez nous et j'allais souvent jusque-là – si on était à contre-courant de la circulation, la route était vide et le paysage pas mal. Il fallait faire des kilomètres avant la première sortie, ce qui me plaisait. Une seule solution : rouler.

En arrivant à Fleet, il m'est revenu en mémoire – de façon consciente – que la M3 passait par Gillingsbury. Mon humeur était un peu moins sombre : j'avais subi de nombreux revers dans ma carrière d'actrice et ça ne faisait qu'un de plus, mais l'idée d'aller voir la ville où vivait Max me faisait l'effet d'un coup de fouet et m'arrachait de l'abîme du désespoir. Les paroles de Tante Lil résonnaient dans mes oreilles : « Tu pourrais juste... tâter le terrain. » J'ai pris ce conseil au sérieux pour la première fois. Quand elle avait suggéré ça tranquillement, ça m'avait paru absurde, mais l'idée de rencontrer le père de Max m'excitait de plus en plus. « Comme ma vie est vide et triste, ai-je pensé, pour que ça me fasse un effet pareil. »

Le premier panneau de Gillingsbury m'a fait sortir de l'autoroute et prendre la A303. « Salisbury 39, Gillingsbury 27 », indiquait-il ; mon pied gauche tambourinait sur le sol de la voiture. Un orage se préparait ; le ciel avait pris une étonnante couleur jaune et tout se détachait nettement – je voyais chaque

feuille d'arbre à quinze mètres et j'avais l'impression de regarder les vaches qui paissaient dans les prés droit dans les yeux.

Il m'a fallu moins d'une heure et demie. La ville de Gillingsbury est construite dans une vallée. En m'approchant, je pensais : « Max est quelque part par là, une partie de moi-même s'est épanouie en lui, l'a aidé à retrouver la santé. » J'avais un tel désir de le rencontrer que je me sentais littéralement affamée – mon ventre grondait dans l'attente.

Je me suis arrêtée à une station-service dans la périphérie de la ville pour demander mon chemin au pompiste dans sa cabine en verre.

— C'est facile, m'a-t-il dit en me tendant la monnaie des deux barres chocolatées que je lui avais achetées dans l'espoir qu'elles me calmeraient les nerfs et qu'elles combleraient ce vide que je sentais en moi : le boulevard circulaire puis la première à gauche.

Il restait encore cinq minutes de trajet mais quand je suis arrivée, j'avais liquidé tout le chocolat.

La langue et les dents saturées de sucre, j'ai garé la voiture et me suis avancée d'un pas plus résolu que moi-même vers l'accueil.

L'établissement d'enseignement pour adultes de Gillingsbury ressemblait à la plupart des établissements modernes, comme si la tâche de l'architecte était de rendre les bâtiments le plus anonyme et neutre possible. Impossible d'y relever un trait distinctif ; on aurait plutôt dit un parking à étages qu'un lieu de savoir. Cependant, cela me rassurait ; j'étais juste une personne ordinaire qui entrait dans un bâtiment ordinaire. J'avais autant le droit que n'importe qui d'être là : autant que cette dame d'un

certain âge avec ses gros bras qui sortaient de ses manches courtes, ou ce groupe d'hommes manifestement originaires du Moyen-Orient qui fumaient, assis sur un mur en regardant mes... Aïe ! J'ai jeté un coup d'œil à ma tenue. N'ayant pas prévu cette expédition, je n'étais pas équipée en conséquence. Je portais un ample pantalon en jersey noir et un petit débardeur très serré, rose fuchsia, sans soutien-gorge. J'ai mis mon sac en travers – heureusement la bandoulière était large et venait couvrir un de mes mamelons ; pudiquement, je me suis mise à tripoter mon oreille afin que mon coude gauche cache le reste. Les hommes ricanaient en faisant des commentaires.

J'ai poussé les portes battantes et je suis entrée dans un hall miteux, recouvert de lino. Un homme chauve, entre deux âges, vêtu d'un costume brun, avec une grosse moustache et un nœud papillon à pois, se tenait derrière un long comptoir. On voyait derrière lui deux bureaux sur lesquels étaient posés deux vieux ordinateurs.

— Vous désirez ?

« Sois forte, ai-je pensé. Tu es actrice, tu vas t'en sortir. »

— Pourrais-je avoir un prospectus, s'il vous plaît ?

Aucune loi n'interdisait d'entrer dans une école pour s'enquérir des cours qu'on y donnait, non ?

L'homme a fait un grand geste du bras en direction d'une pile vacillante de brochures au format A4, posées par terre derrière moi. Je suis allée prendre celle du dessus. « Établissement d'enseignement pour adultes de Gillingsbury, était-il écrit en caractères gras. Soyez à la hauteur de vous-même ! » À l'intérieur, il y avait des pages et des pages de listes de

cours, écrites en tout petit, dont la plupart paraissaient terriblement ennuyeuses ou rédigées dans un code obscur : EFL avec IT, TESOL, BCS EDL. Il y avait quelques intitulés étonnants, surtout à la page « Intérêt général » : rôtis classiques, couper les cheveux des enfants, introduction à la géologie, danse des rues (débutants), comment réaliser son propre parchemin... Obsédée par un désir d'évasion, j'ai soudain eu envie de m'inscrire à toutes les rubriques de l'« Intérêt général », puis je me suis souvenue de la raison de ma présence. Je me suis assise sur un banc en bois ciré, comme un banc d'église, et j'ai parcouru rapidement la liste des sujets jusqu'à trouver « Art et artisanat », page 117. J'ai découvert une petite photo en noir et blanc d'un homme à l'air enthousiaste installé devant un tour de potier, ses paumes entourant l'argile humide. Je ne sais pourquoi mais cela m'a rappelé la façon dont Ken m'avait pris la main la première fois qu'on s'était vus. J'avais été une pâte molle entre ses doigts.

Était-ce une photo d'Adam ? On ne le disait pas mais en parcourant la liste, j'ai trouvé « A. Ferris » à côté de plusieurs cours : dessin d'après modèle (débutants), dessin d'après modèle (moyens), poterie (débutants) et mosaïque (débutants). C'était uniquement dans la journée, commençant à différentes dates en septembre – il existait des cours du soir sur les mêmes sujets, mais ils étaient assurés par un certain P. Rumbould. Adam devait refuser de travailler le soir pour rester avec Max, ai-je pensé, la poitrine gonflée d'une fierté injustifiable. Je savais qu'Adam était un bon père.

« Oh ! Arrête d'être aussi ridicule. Pour ce que tu en sais, Adam pourrait aussi bien garder ses soirées

pour s'occuper de son commerce de coke ou gérer son club de danses de salon. »

Mais en fait, je savais que j'avais raison.

Je suis revenue vers l'homme au nœud papillon. Il n'était que onze heures, mais il mangeait déjà un sandwich au thon peu appétissant tout en lisant les petites annonces professionnelles du *Guardian*.

— Excusez-moi ? Je voudrais des informations supplémentaires sur certains de ces cours.

— Lesquels ?

Il a mordu dans son sandwich et un morceau de thon gris est tombé sur le revers de sa veste.

— Hum. Les activités artistiques. Dans la journée.

Il a fallu que j'attende quelques secondes pendant que l'homme mâchait laborieusement, en désignant sa bouche pour indiquer qu'il n'était pas en mesure de répondre. Il a fini par avaler. Il n'avait pas remarqué qu'il avait bavé.

— Je vous prie de m'excuser. Prenez la deuxième à gauche dans ce couloir et vous trouverez la section artistique. La secrétaire s'appelle Pamela Wilkins. Elle saura répondre à toutes vos questions.

— Merci, ai-je dit, contente qu'Adam enseigne plutôt une discipline artistique qu'un truc nul et compliqué comme les mathématiques appliquées ou la technologie de l'informatique.

Dans le couloir, j'avais du mal à contenir mon agitation. Cette secrétaire connaissait Adam. Elle avait peut-être même rencontré Max. J'ai ralenti l'allure pour me donner le temps de penser à ce que j'allais dire.

J'ai passé la tête par la porte ouverte de la section artistique. C'était une grande pièce en désordre, couverte d'une couche de poussière d'argile grise. Des

tables en mélaminé couvertes de graffiti étaient disposées en fer à cheval ; des nus au fusain et des tapisseries abstraites étaient accrochés au mur – plutôt bons, ai-je pensé, moi qui suis incapable de juger une œuvre d'art. Je ne peux pas dessiner le plus banal des chiens sans qu'il ressemble à un âne.

Il n'y avait personne, mais au moment où j'entrais, j'ai entendu un pas vif dans le couloir. Je n'y avais guère réfléchi, mais si on m'avait posé la question, j'aurais dit que la secrétaire de la section artistique était petite et mince comme un elfe et que sa tâche consistait à distribuer les pastels et ranger les pinceaux, vêtue de vêtements ondoyants, probablement réalisés au crochet dans des teintes arc-en-ciel.

Pamela Wilkins, évidemment, était à l'opposé.

— C'est moi que vous cherchez ? cria-t-elle gaiement. Désolée, je suis allée faire un tour chez les dames. Entrez, entrez, dit-elle en passant devant moi.

Je l'observais, impressionnée qu'une femme pût si peu se soucier de son apparence. Elle devait mesurer un mètre trente, elle avait une bonne quarantaine d'années, des grosses jambes en poteau et des hanches énormes, en travers desquelles était drapée une jupe en nylon imprimé et plissé d'un bleu électrique immonde, de dix bons centimètres plus courte dans le dos. Elle avait de longs cheveux noirs et ternes, une moustache noire abondante, et ne portait pas trace du moindre maquillage. J'effaçai cette vision d'elle bondissant nue dans un champ de campanules, le pinceau à la bouche, les cheveux au vent, s'arrêtant de-ci de-là pour barbouiller de peinture une grande toile toute proche...

— Si vous êtes Pamela Wilkins, alors oui, je vous

cherche. L'homme à l'accueil m'a conseillé de venir vous voir pour les cours d'art.

— Ah, pauvre Wilf. Oui. Je peux vous dire tout ce que vous voulez savoir sur cet endroit – j'y travaille depuis vingt-huit ans, depuis sa construction. Les gens disent que j'ai dû être coulée dans les fondations. Coulée dans les fondations !

Ses fondations semblaient effectivement très solides, même si c'était une drôle de chose à dire, pour ces « gens ». Je la soupçonnais d'avoir inventé cette phrase elle-même. J'aurais bien aimé savoir pourquoi Wilf était un objet de pitié, mais j'ai décidé de ne pas trop insister. D'autres choses, plus urgentes, exigeaient mon attention.

— Parfait. Je suis totalement débutante dans les matières artistiques, mais j'ai très envie de faire quelque chose de concret – de la mosaïque, peut-être ?

Je n'avais pas la moindre idée de ce à quoi la mosaïque pouvait bien servir. Des pieds de lampe, peut-être, à moins que ce ne fût un peu ambitieux. L'idée de pulvériser des assiettes pour les réassembler autrement – il y avait quelque chose de si glorieusement inutile là-dedans.

— Oui, oui, a approuvé vigoureusement Pamela, les cours de mosaïque sont excellents. Excellents. Tous les cours que nous proposons ici sont très bons, mais un professeur remarquable, cela fait une différence.

Je me suis sentie toute joyeuse.

— Comment s'appelle ce professeur ?

— Adam Ferris.

Les questions se pressaient dans ma gorge et j'ai dû me contraindre à les avaler. Il n'y avait aucune raison

pour que la secrétaire soit au courant de la vie privée d'Adam. Comme il y avait toutes les raisons qu'elle le soit.

— Il enseigne ici depuis longtemps ?

Le visage de Pamela s'est éclairé et aussitôt, j'ai compris qu'elle était la personne idéale avec qui s'entretenir d'Adam. J'ai adressé un merci silencieux à Tante Lil – ça n'aurait pas pu être plus facile.

— Depuis plusieurs années, depuis la naissance de son petit garçon...

Bingo ! Elle était impatiente de m'en parler, le goût de la conspiration relevait les coins de sa bouche, animait son regard. Peut-être que mon désir si cru de savoir lui arrachait les informations, comme un puissant aimant.

— Quel âge a son petit garçon ? ai-je demandé innocemment.

« Harponne-la, Anna. »

— Presque cinq ans. Adam a eu beaucoup de problèmes avec lui. Il a passé une très sale période. Mais maintenant, il a presque cinq ans.

Elle avait cette habitude exaspérante de répéter la même chose de façon légèrement différente.

— Pourquoi ? Il a fait des bêtises ?

Elle a eu l'air choqué, comme si j'avais blasphémé.

— Oh non, c'est un ange. Il est angélique. Non (elle baissa la voix), il a failli mourir. Pendant deux ans, il a passé son temps à l'hôpital. Il a eu une leucémie.

— C'est terrible. Mais maintenant, il va bien ?

— En pleine forme, a répondu Pamela rayonnante. On ne dirait jamais qu'il a été aussi malade.

— Ses pauvres parents, ai-je dit avec espoir.

J'ai fait mouche encore une fois. Tandis que

Pamela ouvrait la bouche pour lâcher le morceau, je me suis demandé si elle se montrait aussi indiscreète sur la vie privée de tous les membres de l'établissement. Mais elle a dû se faire la même réflexion au même moment, parce que ses lèvres se sont scellées ; l'occasion était ratée.

— Donc, je vous recommande vivement le cours de mosaïque pour débutants. De onze heures à une heure le mardi.

— Parfait. Quel genre d'objets allons-nous faire ?

— Ce qui vous plaît. La plupart des élèves commencent par de petites pièces : des cadres photos ou des miroirs, ou peut-être des boîtes à mouchoirs. Ce qui vous tente.

Il existait des objets moins pathétiques qu'une boîte à mouchoirs.

— Ça, c'est joli, ai-je dit en montrant un magnifique plateau de table en mosaïque dans un coin de la salle.

Je me suis approchée pour l'examiner. Il était rond, avec des motifs symétriques de tessons de porcelaine à fleurs posés suivant un dessin en volutes qui paraissait presque fluide. La porcelaine était vert menthe et rose bonbon sur blanc, des couleurs dans lesquelles il n'aurait sûrement pas été agréable de dîner mais qui semblaient vives et vibrantes une fois réarrangées, comme des atomes, suivant d'autres motifs.

— J'adorerais faire quelque chose comme ça.

— Eh bien, a répondu Pamela en fronçant les sourcils, voilà une pièce que vient juste de terminer un de nos étudiants les plus avancés. Je crois qu'il faudrait discuter avec Adam si vous voulez vous attaquer à quelque chose d'aussi ambitieux. Je ne suis

pas sûre qu'il trouvera que c'est une bonne idée pour une débutante.

— Je lui demanderai. Je pourrais peut-être discuter avec lui avant le début du trimestre ? Il reste de la place dans le cours des débutants ?

Pamela s'est dirigée lourdement vers une étagère, ses hanches accrochant les bords des tables au passage. Elle me faisait penser à la Reine de cœur dans *Alice au pays des merveilles*. Elle aurait eu l'air parfaitement à l'aise avec une ample guimpe à trois cornes nouée sous le menton.

— Oui, je crois qu'il reste encore quelques places. Et je vais regarder l'agenda, pour savoir quand Adam revient. Vous pourriez l'appeler pour discuter.

— Je suppose que vous ne me donneriez pas son numéro personnel ?

Max répondrait peut-être. Mais j'étais allée trop loin.

— Oh non, a dit Pamela d'un ton plus choqué qu'il n'était nécessaire. Nous ne donnons jamais les numéros de téléphone du personnel. Voyons...

Elle a feuilleté les pages d'un gros agenda de bureau, largement maculé d'empreintes d'argile séchée.

— Adam, Adam, Adam, répétait-elle.

Elle prononçait son nom avec une telle tendresse que j'ai failli éclater de rire. Si cette femme n'était pas amoureuse d'Adam Ferris, je voulais bien manger ce morceau de pâte à modeler posé sur la table.

— Oui, a-t-elle repris. Mardi prochain, il sera ici pour préparer ses cours. Appelez-le à ce numéro. Je le préviendrai de votre coup de fil, d'accord ?

Elle attendait, le stylo suspendu au-dessus de l'agenda. Je ne comprenais pas ce qu'elle attendait.

— Vous voulez bien me donner votre nom ?

Panique. Mon nom. Je ne pouvais pas dire « Anna Sozi »...

— Anna Valentine, ai-je répondu en donnant mon nom de scène.

Une rougeur est montée lentement de ma poitrine jusqu'à mon front. Quelle actrice je faisais ! Mais là prochaine fois, je serais mieux préparée. Je m'inventerais une adresse et je lui donnerais mon numéro de portable et...

Attends une seconde. La prochaine fois ? J'ai soudain pris conscience que j'envisageais sérieusement de m'inscrire dans un des cours d'Adam. Peu importait si c'était à cent cinquante kilomètres de chez moi. Si je ne le faisais que parce que je voulais rencontrer le fils de quatre ans de l'enseignant. Si je ne pouvais pas en parler à mon mari parce qu'il aurait pensé que j'avais perdu la tête. Si j'allais devoir mentir sur l'endroit où je me rendrais tous les mardis...

Tout ce à quoi je pouvais penser, c'était à quel point Tante Lil serait intéressée quand je lui raconterais que j'étais effectivement passée à l'action.

7

Revenir chez moi a pris beaucoup plus de temps. Il avait dû y avoir un accident sur l'autoroute parce que vers Londres, la circulation est soudain tombée à dix kilomètres-heure et je me suis retrouvée coincée derrière un break Volvo avec deux enfants qui s'ennuyaient, sanglés dans des sièges dos à la route ; ils

me faisaient des grimaces abominables. Il était extrêmement difficile de ne pas croiser leur regard, parce qu'ils étaient directement dans mon champ de vision ; je me suis donc efforcée de penser à autre chose : à quoi Max pouvait ressembler ; comment Vicky allait accepter un autre enfant ; si j'allais retrouver du travail ; si j'en avais envie ; si Ken et moi allions de nouveau coucher ensemble...

En regardant sur la gauche – les enfants me montraient du doigt en se tordant de rire – j'ai remarqué le panneau d'un village dont le nom m'était familier. Il m'a fallu une éternité pour retrouver pourquoi et finalement, je me suis souvenue que lors de notre premier rendez-vous, Ken m'y avait emmenée à l'hôtel.

Il vivait encore avec Michelle, sa première femme. Michelle était sa secrétaire personnelle dans son premier poste de directeur du marketing chez Range Records. Elle avait six ans de moins que lui, vingt-deux ans, alors qu'il en avait vingt-huit. Elle l'encensait et elle le flattait, même si pendant deux ans – de son propre aveu – il l'avait traitée comme une moins que rien, sortant avec d'autres femmes sans rompre avec elle pour autant. Et puis quelque chose avait changé. Je ne savais pas très bien quoi ; peut-être l'avait-elle eu à l'usure. Elle était américaine et ne s'avouait jamais vaincue, même si elle était assez maligne pour comprendre qu'un ultimatum ne fonctionnerait jamais avec Ken. Il n'aimait pas qu'on lui mette la pression.

Ils avaient fini par se marier. Elle avait convaincu Ken qu'elle serait une épouse parfaite pour un carriériste dans son genre ; mais au bout de six mois, il s'était rendu compte qu'il avait commis une erreur.

Elle avait démissionné de son travail à la seconde où il l'avait demandée en mariage et ne faisait rien de ses journées, si ce n'est jouer au tennis, dépenser l'argent de son mari et tenter d'organiser sa vie comme elle organisait son agenda à l'époque où elle travaillait pour lui. C'était elle qui lui avait collé l'obsession du tennis – il n'avait sans doute appris à y jouer que parce qu'il détestait que quelqu'un soit plus fort que lui.

Michelle était là la première fois que j'ai vu Ken. Vicky et moi, nous jouions toutes les deux dans une pièce d'Arthur Miller, *Ils étaient tous mes fils*, à Reading, et Ken et Michelle étaient venus pour le week-end voir la mère de Ken. Michelle avait dû insister pour emmener Ken au théâtre – je n'imaginais que trop facilement ses plaintes : « Nous ne faisons jamais rien de culturel ! » et malgré moi, je respecte cet exploit car Ken n'apprécie pas du tout le théâtre. Il continue à ne pas venir à bon nombre de mes pièces.

C'était la dernière soirée, Vicky et moi buvions un verre après la représentation avec le reste de la troupe. Ken et Michelle étaient installés à une petite table d'angle et elle me tournait le dos.

« Regarde-le, il est somptueux ! a dit Vicky en le désignant d'un mouvement de tête. Je te parie que je pourrais me le faire. »

J'ai regardé. Il était très beau.

« Qu'est-ce que t'entends par là ? Un rendez-vous, un numéro de téléphone, un palot ? » ai-je demandé.

Je savais qu'elle n'était pas sérieuse – Peter et elle venaient juste de se mettre ensemble mais rien ne lui plaisait davantage qu'un bon vieux flirt.

« En plus, ai-je ajouté, il est avec cette blonde. »

À ce moment-là, Ken s'est aperçu que nous l'observions. Il m'a regardée droit dans les yeux et même à cette distance, je voyais qu'il avait des cils épais, des cheveux noirs et brillants comme un haut de forme, et la peau d'un brun chaud comme une châtaigne. Il avait des traits parfaits, à l'exception d'une cicatrice en forme de sourire qui allait du coin gauche de sa bouche jusque sous sa joue. Cela m'évoquait le point d'exclamation dans les vieux livres de cantiques, celui qu'on trouve en bout de ligne pour indiquer qu'il faut continuer à chanter sans reprendre sa respiration. J'ai eu d'emblée follement envie de savoir l'origine de cette cicatrice mais j'ai réussi à contenir ma curiosité jusqu'à notre deuxième rendez-vous. J'étais persuadée que tout le monde l'interrogeait toujours là-dessus et je ne voulais pas faire comme tout le monde. (Il avait été mordu par un chien Jack Russell quand il avait huit ans. Il détestait toujours les Jack Russell, ce qui est dommage parce que c'est à peu près les seuls chiens que j'aime.)

Je lui ai souri et il m'a rendu mon sourire. Un sourire qui m'a serré le ventre, et Vicky m'a donné un coup de coude mécontent.

« Eh ! Je l'ai vu en premier.

— T'as ce qu'il te faut, ai-je dit d'un ton rêveur.

— Et lui aussi, à en croire les apparences », a-t-elle rétorqué tandis que Michelle sortait d'un pas chancelant pour aller aux toilettes.

Aussitôt, Ken s'est précipité vers le bar, avec leurs deux verres vides.

Vicky a regardé mon expression chavirée d'amour et poussé un soupir.

« Oh, vas-y, alors, a-t-elle dit à contrecœur. Tu en as plus besoin que moi.

— Bon, ai-je répondu en vidant mon verre et en me levant. J'ai très soif. »

J'étais à côté de lui au moment où Crispin, le barman, a pris sa commande. Ken est le genre de personne qui se fait toujours servir immédiatement.

« Bonjour, a-t-il dit en souriant à nouveau. Je m'appelle Ken. Vous avez été magnifique. Puis-je vous offrir un verre ?

— Merci. Je m'appelle Anna. Du vin blanc, s'il vous plaît », ai-je dit m'adressant moitié à lui, moitié à Crispin qui me décochait un clin d'œil manquant de subtilité.

Nous avons échangé une poignée de main et je n'ai pas eu envie de le lâcher. La façon dont il tenait ma main serrée dans la sienne, on aurait dit une caresse.

« Vous vivez à Reading ? » ai-je demandé en m'injuriant aussitôt pour avoir posé une question aussi stupide.

Je voyais Crispin ricaner en remplissant nos verres.

« Non. Ma mère, oui.

— Ne me dites pas que c'est votre mère, ai-je lancé sur le ton de la plaisanterie en montrant la direction des toilettes d'un signe de tête. Cela signifierait que vous n'avez guère plus de douze ans.

— Il s'agit de... hum... de ma femme, a-t-il répondu en riant. Je comprendrais parfaitement que vous m'envoyiez sur les roses, mais allez-vous parfois à Londres ? Je serais heureux de vous emmener déjeuner. »

Rien que sa façon de dire « emmener déjeuner », j'avais l'impression qu'on m'enlevait tous les muscles des cuisses. Mais — sa femme ? Les plus beaux sont toujours mariés. Au moins, il n'avait pas fait semblant d'être libre comme l'air.

« Et j'imagine que votre femme ne vous comprend pas, ai-je dit en ravalant ma déception.

— Trop bien, a-t-il répondu en payant les trois consommations. Elle ne me comprend que trop bien. »

Espèce de salaud arrogant, me suis-je dit en observant son épouse « compréhensive » se frayer un passage dans la cohue. Elle portait comme une provocation un sac doré et des chaussures à talons assorties : « Regardez-moi ! » Ils faisaient trop vieux pour elle. On aurait dit une gamine de cinq ans qui a emprunté les vêtements de sa mère. Sauf qu'aucune gamine de cinq ans ne saurait appliquer son rouge à lèvres avec une telle précision.

« Chérie, je disais justement à Anna à quel point nous avons apprécié sa façon de jouer », a-t-il dit en lui tendant un des verres de vin.

Michelle m'a dévisagée sans cacher sa méfiance.

« Oui. Vous étiez très bien. »

Son accent américain lui donnait un ton plus sarcastique qu'elle ne l'aurait souhaité, ou du moins est-ce ce que j'ai cru. Elle était belle, avec un casque de cheveux blonds impeccable et des pommettes sur lesquelles on aurait pu râper du fromage, mais ses yeux, qui ignoraient les rides, étaient froids. Elle m'a déplu d'emblée.

« Merci », ai-je dit en hochant poliment la tête.

Ken a sorti de la poche de sa veste une carte de visite qu'il m'a tendue.

« Généralement, je ne suis pas du genre à faire ce genre de choses, a-t-il déclaré et l'espace d'une seconde, je me suis demandé de quoi il parlait. Mais je travaille avec un nouveau chanteur qui va réaliser un clip pour son premier single. Un peu country-rock,

mais en plus branché ; il s'appelle Dwight Unsworth. C'est Baz Luhrmann qui réalise, il nous fait une fleur. Bref, je sais qu'ils cherchent une actrice pour jouer la petite amie de Dwight dans le clip. Ils ont un physique très particulier en tête et vous seriez parfaite pour le rôle. Appelez-moi si ça vous intéresse et je transmettrai votre nom à Baz. Enchanté de vous avoir rencontrée. »

De nouveau cette main chaude et charmante, qui serra rapidement la mienne, et il était parti. Michelle, les yeux plissés, m'a jeté un dernier regard avant de le suivre. Son expression disait très clairement : « Pas touche sinon t'es morte. »

Je suis allée rejoindre Vicky, qui avait tenté de déchiffrer notre conversation en lisant sur les lèvres.

« Marié ? »

— Ah oui. Il m'a quand même invitée à déjeuner et demandé si ça me plairait de jouer dans un clip de rock réalisé par Baz Luhrmann.

— Ouais, super ! a ricané Vicky. Sous les yeux de sa femme ? Il manque pas d'air !

— Non. Il m'a invitée à déjeuner avant qu'elle ne revienne. C'est évident qu'ils ne sont pas heureux ensemble ; c'est écrit sur leur visage.

— Tu n'as quand même pas l'intention de poursuivre ?

— Mais si. Il est beau. Et Baz Luhrmann ? Je serais folle de ne pas voir où ça peut mener, au moins. »

Vicky s'est mise à rire et elle a renversé son verre de vodka-tonic. Plusieurs personnes se sont retournées pour voir d'où venait ce raffut – le rire de Vicky a toujours gêné les timorés.

Je me souvenais à quel point elle était belle à cette époque, avec ses longs cheveux bruns et bouclés qui

cascadaient sur ses épaules quand elle rejetait la tête en arrière. Avant d'avoir ses enfants, elle avait le teint nacré. Maintenant, il était beaucoup plus pâteux, presque desséché. Les marques de son rire s'étaient installées à demeure pour devenir des rides et tous ses traits étaient tirés vers le bas. Mais dans le bar de ce théâtre, j'avais du mal à croire que ce n'était pas elle que Ken avait remarquée d'emblée. Elle jouait un rôle moins important que moi dans la pièce, mais elle était rayonnante. Tellement naturelle.

Il y a des acteurs qui devraient avoir un succès phénoménal et on ne comprend pas pourquoi ils ne l'ont pas. Vicky, à cette époque, était plus belle que Gwyneth Paltrow et jouait mieux que Kate Winslet, mais elle n'a jamais réussi à percer. Elle a remporté le prix Laurence Olivier de la débutante la plus prometteuse en 1992 et nous avons tous pensé : « Vas-y, ma fille, c'est parti, Hollywood se profile », mais depuis, elle n'a fait que dégringoler la pente. Récemment, elle a coupé le haut de la robe bleue brodée de sequins qu'elle portait à la cérémonie de remise des prix et elle l'a donnée à Crystal pour faire un déguisement. J'ai trouvé ça terriblement triste.

Aucune de nous n'a jamais percé : ni Vicky, ni moi, ni aucune de celles de notre promo à l'université de Reading. Quelques succès mineurs – le mien ayant été le rôle principal dans le clip de Dwight Unsworth pour une chanson qui est devenue numéro un (oui, la proposition de Ken était franche, et oui, j'ai eu le rôle... et bien davantage) – mais rien qui puisse enflammer Broadway. Ça peut devenir un métier qui vous détruit l'âme si on le laisse gouverner votre vie. Ce qui était en partie la raison pour laquelle je désirais

tant avoir des enfants, pour que le métier d'actrice ne soit pas l'unique pivot de mon existence.

Les voitures avaient avancé d'environ huit cents mètres. Les enfants me faisaient toujours des grimaces et j'avais besoin d'aller aux toilettes. Un panneau sur le bord de l'autoroute disait que Carnegie Manor se trouvait à cinq cents mètres de là, ce qui venait confirmer que c'était bien l'endroit où Ken m'avait emmenée à l'époque.

Je me souvenais de ce que j'avais ressenti en arrivant. Nous étions dans sa BMW de fonction, je portais des dessous tout neufs et une vieille blague me tournait dans la tête : « Quelle est la différence entre une BMW et une réserve de chasse ? » et la réponse était : « Avec une BMW, ça tire à l'intérieur. » Je n'arrêtais pas d'y penser et j'en riais toute seule ; j'ouvrais la bouche pour la raconter à Ken et puis je la refermais en me disant que cela ne serait peut-être pas de son goût. Il devait se dire que je ressemblais à un poisson rouge cinglé.

Ce qui ne l'a pas empêché de me déshabiller avec les dents sur l'épais couvre-lit démodé d'un immense lit, dans une suite mansardée avec vue sur un parc somptueusement entretenu – dont je n'ai guère profité. Nous avons fumé en douce des joints devant les croisées grinçantes et nous n'avons pas quitté la chambre de la journée. Le nom de Michelle n'a pas été prononcé de tout le week-end, même si j'avais une chose à dire sur le sujet :

« Si jamais tu me trompes, je te tue.

— Heureusement que je n'ai pas l'intention de le faire, alors », a-t-il murmuré.

Je ne sais pas pourquoi, mais je l'ai cru. J'ai

continué à le croire, d'ailleurs – Michelle et lui n'étaient pas faits l'un pour l'autre, ce n'était pas plus compliqué que ça. Ken et moi, nous étions destinés l'un à l'autre. Nous allions vieillir et mourir ensemble ; j'en étais persuadée. De préférence entourés de quelques enfants, mais même sans.

Une autre chose dont je me souviens à propos de ce week-end à Carnegie Manor : nous y avons eu notre première dispute. Non, comme je m'y attendais, sur Michelle ou l'infidélité de Ken, mais sur la viande. Une discussion surgie de nulle part, à la fin d'une journée de rêve. Il s'agissait à l'évidence d'un mécanisme de défense de ma part, parce que cela s'est produit au moment où je prenais conscience d'être en face de l'homme avec lequel je souhaitais passer ma vie.

Ça a démarré avec le steak. Nous sommes descendus dîner et j'ai failli vomir en voyant le gros morceau de bœuf saignant sur son assiette. Il paraissait encore frémissant de vie. J'ai réussi à tenir ma langue pendant tout le repas en détournant les yeux ; je me concentrais sur mes délicieux raviolis au potiron, mais, chaque fois que mon regard se posait par inadvertance sur le couteau de Ken entamant la viande, avec le sang qui se mettait à couler, tachant de rose ses pommes dauphine, j'avais le cœur au bord des lèvres. Quand nous sommes remontés dans la chambre, j'ai refusé qu'il m'embrasse. Je me suis brusquement affolée, persuadée que c'était révélateur de notre relation ; une relation impure, morte comme la viande qui pend aux crochets des abattoirs. La querelle a surgi de nulle part, un petit ouragan de fureur dans un ciel limpide.

« Qu'y a-t-il ? a-t-il demandé quand je me suis dérobée à son étreinte.

— Rien, ai-je répondu d'un ton peu convaincant.

— Quoi ? Tu es fatiguée ? Je t'ai épuisée ?

— Ce n'est pas cela, ai-je dit en secouant la tête.

— Alors quoi ? Ne me dis pas que je pue. Mon haleine peut-être ?

— Tu brûles. »

Je me souvenais de son air blessé. Les mains en coupe, il s'est mis à souffler dans ses paumes.

« Ce n'est pas toi, en fait. C'est... c'est ce steak.

— Le steak ?

— Oui. J'aurais dû t'en parler plus tôt mais je ne voulais pas gâcher ton dîner. Je suis végétarienne.

— Et alors ? C'était moi qui le mangeais, pas toi. »

Son ton était devenu plus agressif.

« Je sais. Je suis désolée mais j'ai vraiment du mal à accepter de voir les gens manger de la viande crue.

— Ce n'était pas cru.

— Bon, on n'en était pas loin.

— Je vais me laver les dents, alors », a-t-il déclaré en se dirigeant vers la salle de bains.

Je l'ai suivi et je l'ai regardé ouvrir sa trousse de toilette pour y prendre sa brosse à dents et un tube de Colgate. Même si je me détestais, je n'ai pas pu me retenir.

« Le Colgate contient de la glycérine, tu sais. C'est généralement un dérivé animal. Et c'est testé sur eux. »

Ken m'a dévisagée. L'ambiance était gâchée.

« Alors, je suis censé faire quoi ? Me nettoyer les dents avec mon doigt ? »

En souriant, je lui ai tendu mon propre tube de dentifrice.

« Emprunte le mien, si tu veux.

— Tu es toujours comme ça ? a-t-il grommelé.

— Comme quoi ?

— Aussi... moralisatrice ! Beurk ! Ça a un goût de merde ! a-t-il dit en finissant de se brosser les dents. Mais au moins, j'ai les dents propres. Et regarde, je vais même m'offrir une petite giclée de ce truc si les odeurs t'inquiètent tellement. »

Il s'est vaporisé une généreuse dose d'after-shave dans le cou.

« À vrai dire, ai-je déclaré sentencieusement, un ingrédient qu'on retrouve fréquemment dans les parfums et les after-shave, c'est le castoréum, qui est la glande anale sexuelle du castor. Et un autre ingrédient qu'on emploie souvent comme fixatif, c'est l'ambre gris, qu'on extrait de la baleine. »

Là, il était vraiment contrarié. Il avait la nuque rouge vif, comme s'il était allergique à l'after-shave. Il s'est retourné pour me faire face.

« Essayerais-tu de m'énervé ? Dans ce cas-là, c'est réussi. Je vais me coucher. »

Il est sorti de la salle de bains en claquant la porte tellement fort qu'une des lampes rondes du plafond s'est écrasée par terre, envoyant des débris de verre sur moi, dans mes cheveux, sur mes vêtements et autour de mes pieds nus.

Je restais là, en état de choc, bloquée mais plus ou moins résignée. Oui, j'avais réellement essayé de l'énervé. Au début, je ne comprenais pas pourquoi je faisais ça après la journée de rêve que nous avons passée ensemble. Puis j'ai compris : il était marié. Je le mettais à l'épreuve, je m'efforçais de le faire craquer avant que tout ça n'aille trop loin. Plus que probablement, il ne quitterait jamais sa femme et toute

l'histoire tournerait au triste bazar que Vicky avait prédit. Mais qu'est-ce que j'avais pensé ?

Au bout de quelques minutes, la porte de la salle de bains s'est ouverte lentement. Ken est apparu, vêtu d'un peignoir de l'hôtel et chaussé de ses chaussures de ville. Avec ses mollets nus et poilus, le tableau était complet. Je n'ai pu m'empêcher de sourire. Il a écrasé la mer d'éclats de verre pour venir vers moi.

« Ne bouge pas, a-t-il dit en ôtant tendrement le verre de mes cheveux avec ses doigts.

— Tout est parti ? »

Il a hoché la tête et m'a pris dans ses bras.

« Je suis désolée, ai-je dit en cachant mon visage dans son épaule tandis qu'il me portait hors de la salle de bains et me déposait sur le lit comme une princesse. Je me suis conduite comme une véritable emmerdeuse. Je ne sais pas ce qui m'a pris. Ça doit être le vin.

— J'espère que tu n'es pas toujours comme ça quand tu es soûle, a-t-il dit doucement en défaisant mes jarretelles.

— Non, je te le jure. Et au fait, j'aime beaucoup cet after-shave, ai-je marmonné tandis que sa main remontait le long de ma cuisse.

— Je vais te dire un truc, d'accord ? m'a-t-il chuchoté.

— Quoi ?

— Ce délicieux vin rouge dont nous venons de boire deux bouteilles contient probablement de la gélatine – on l'utilise pour clarifier au cours de la vinification. Et il contenait peut-être également de la cochenille, qui est...

— Oui, oui, je sais, ai-je dit, honteuse. C'est des

insectes écrasés. Je suis une emmerdeuse moralisatrice et une végétarienne à la con. Et je porte des chaussures en cuir. Alors, on ne pourrait pas faire comme si les dix dernières minutes n'avaient jamais existé ? Je te promets de ne plus jamais protester quand tu voudras manger un steak. »

Deux heures plus tard, nous étions sur le point de sombrer dans les bras l'un de l'autre, repus et confortablement installés. J'étais presque endormie quand j'ai senti le doigt de Ken me taper l'épaule.

« Mmh ? ai-je grogné.

— La glande anale sexuelle du castor ? C'était une blague, non ?

— Non, c'est vrai, ai-je répondu en riant mollement.

— Waouh. Je me demande comment ils ont découvert ça. »

Il a continué à mettre de l'after-shave mais depuis ce jour, il n'a plus jamais commandé de steak en ma présence.

8

Le mardi suivant, à l'heure précise donnée par Pamela Wilkins, j'ai composé le numéro du standard de Gillingsbury College. C'était occupé. J'ai imaginé Pauvre Wilf en train de manger son sandwich et qui avait débranché le téléphone pour ne pas être dérangé. J'ai refait le numéro. Toujours occupé. J'ai pris une profonde inspiration. Troisième essai. Toujours occupé.

Devant moi, sur mon bureau, j'avais un Post-it avec mon nom de scène, Anna Valentine, et une fausse adresse : 27, Field End. J'avais regardé sur le site streetmap.co.uk et j'avais décidé de ne pas prendre une vraie rue, au cas où ce serait près de chez Max et Adam. Gillingsbury était une trop petite ville pour courir ce risque. J'avais inventé un nom et vérifié dans l'index du plan pour être sûre que je n'étais pas tombée en fait sur une zone industrielle ou une route à quatre voies existant réellement. Field End pourrait bien être dans un petit village à l'extérieur de Gillingsbury – il existait un endroit qui s'appelait Wealton et qui semblait correspondre à ce que je cherchais. Il fallait juste prier le ciel pour qu'Adam n'habite pas là. Mais j'avais une réponse de rechange – si on me posait la moindre question ou s'il y avait la moindre réaction en entendant ce nom (« Mon frère tient le pub là-bas »), j'annoncerais tranquillement que c'était une adresse provisoire et que j'allais bientôt emménager ailleurs... Après, je me suis dit qu'à moins d'habiter lui-même au 27, Field End à Wealton (impossible puisque c'était une adresse imaginaire), il n'y avait aucune chance pour qu'Adam s'écrie : « Incroyable ! C'est mon adresse ! » À aucun moment de ma vie, scolaire ou professionnelle, mon adresse personnelle n'a provoqué le moindre commentaire.

Ce qui posait d'ailleurs un autre problème. Même si je m'inscrivais à son cours, pouvais-je espérer qu'Adam se mette d'emblée à me parler de son fils ? Bien sûr que non. Je l'imaginais en train de nous apprendre à découper le carrelage ou à choisir la couleur du joint à utiliser une fois le motif achevé (j'avais assisté à une démonstration de mosaïque un

jour dans un salon de loisirs créatifs) avant de déclarer tranquillement « Vous savez, la vie de mon fils Max a été sauvée par un don de moelle. Ça vous ferait plaisir de le rencontrer ? » Ouais, bon. Où avais-je la tête ? La seule et unique façon de connaître Max, c'était d'inventer une amitié extérieure aux cours avec son père. Et son père, je ne l'avais jamais vu de ma vie.

La ligne était encore occupée.

— Allez, Wilf, espèce de con flemmard !

Toute cette histoire était insensée. Et pourtant, plus j'y réfléchissais, plus quelque chose en moi – l'obstination, sans doute ; le désir de faire aboutir un projet aussi ridicule ; ou peut-être simplement une grosse envie d'aventure – me poussait à tenter au moins le coup. Si Adam était laid à pleurer, alors il serait heureux de mon attention et s'il était d'une beauté époustouflante, je n'aurais aucun mal à flirter avec lui.

Tout en continuant à composer le numéro, ligne occupée, raccrocher, recommencer, je refusais d'entendre la petite voix insistante dans ma tête qui me soufflait que ce n'était pas très joli de ma part. J'étais satisfaite de ma relation avec Ken, en dépit de tout ce que nous avons traversé ; il n'y avait donc aucune chance pour que je me laisse séduire par Adam – je devais utiliser à bon escient mes talents d'actrice pour qu'il prenne conscience que je souhaitais seulement être amie avec lui... À dire vrai, j'espérais qu'il était laid. Je n'aurais pas voulu être confrontée à la tentation de flirter avec quelque Apollon aux larges épaules et aux yeux battus. Dommage qu'il y ait peu de chances pour qu'il soit homo, vu les circonstances – je me serais volontiers accommodée d'un bon copain homo. Ce n'était pas exclu – le départ de la

mère de Max l'avait peut-être tellement bouleversé qu'il avait viré sa cuti ? Ou peut-être l'avait-elle quitté parce qu'il était homo ! Cela aurait été parfait.

Numéro. Occupé. Raccrocher. Recomposer. C'était devenu automatique, une suite de gestes, un rythme obstiné accompagnant mes rêves éveillés. Je me rendais compte que la seule raison pour laquelle je divaguais à propos d'Adam, c'était parce que toute l'histoire était irréelle. En dépit de sa lettre et de son nom dans le programme de l'école, en dépit de l'œil enamouré de Pamela quand elle parlait de lui, Adam Ferris était un pur produit de mon imagination. Un fantasme. Un fantasme en amenant un autre, je me représentai soudain Adam sous les traits du David de Michel-Ange, réalisé en mosaïque turquoise sur un mur de mon jardin, avec une feuille de vigne pour protéger sa pudeur. Ladite feuille de vigne faite dans un joli carrelage vert grisé. Ken demanderait ce que faisait ce truc près du cabanon. « C'est ma nouvelle passion », lui expliquerais-je fièrement.

La ligne était libre. J'étais tellement absorbée dans mes pensées que j'ai à peine remarqué le changement et que j'ai dû me retenir de raccrocher automatiquement.

— Établissement d'enseignement pour adultes de Gillingsbury, ne quittez pas je vous prie, a dit Pauvre Wilf du ton douloureux des martyrs débordés.

Avant que j'aie le temps de répondre, quelque chose qui ressemblait vaguement au Requiem de Mozart joué sur un xylophone m'a résonné dans l'oreille. J'ai laissé échapper un soupir d'impatience. Quand j'aurais enfin réussi à dire quelque chose, Adam serait sans doute rentré chez lui.

— Que désirez-vous ? a enfin demandé Pauvre Wilf.

Si Pamela Wilkins est la Reine de cœur, alors Pauvre Wilf est le tout petit Roi.

— Je voudrais parler à Adam Ferris, à la section artistique, ai-je annoncé d'un ton déterminé.

— Ne quittez pas.

Encore un morceau de musique classique torturé par un instrument inadapté.

— La section artistique ?

J'avais la gorge sèche. C'était plus angoissant que la première d'un spectacle. Sûrement parce que je m'apprêtais à mentir. J'avais beau être actrice, je me cachais rarement derrière des faux-semblants – sans doute parce que j'avais trop peur des conséquences.

— Pourrais-je parler à Adam Ferris ?

— C'est moi. Que puis-je faire pour vous ?

Il avait une voix délicieuse : chaleureuse sans l'être trop. J'ai vu aussitôt un gros chandail et des mocassins épais comme des pâtés en croûte ; je me suis répété que je ne faisais rien de mal. Une toute petite touche de sournoiserie, rien de plus.

— Je souhaiterais m'inscrire dans votre cours de mosaïque pour débutants, ai-je dit hardiment. Mais je voulais faire un plateau de table avec des morceaux de vieilles assiettes...

— *Pique-assiette*, m'a interrompue Adam.

— Je vous demande pardon ?

— *Pique-assiette*. C'est le nom de la technique qu'on utilise pour fabriquer de la mosaïque à partir d'objets trouvés, en particulier de la porcelaine cassée. Ça signifie « assiettes volées ». Désolé. Continuez.

— Bon, d'accord, mais votre secrétaire a pensé

qu'il valait mieux que je vous en parle d'abord. Elle estimait que c'était peut-être trop difficile pour moi.

— Eh bien, a répondu Adam, si vous n'avez pas l'intention de faire une table pour huit personnes avec un motif représentant des soldats romains partant à la chasse, réalisé selon un modèle particulièrement compliqué de micro-mosaïque, je ne vois pas le problème, mais...

— Oh, génial ! me suis-je écrié.

De toute façon, même s'il avait dit « Pour les débutants, ce trimestre, on va faire une mosaïque de votre grand-mère », j'aurais aussitôt commencé à préparer les joints. Rien que de parler à Adam, je me sentais tellement proche de Max. Et je savais que je n'aurais aucun mal à devenir amie avec Adam ; il avait une voix douce et agréable. Quelqu'un de méchant n'aurait pas une voix pareille... Pour la première fois, j'espérais qu'il n'était pas fâché que je n'aie pas répondu à sa lettre.

— Malheureusement, a-t-il repris sur un ton d'excuse, il y a un problème. J'ai peur que tous mes cours débutants ne soient complets pour le prochain trimestre. Il y a une liste d'attente.

J'étais anéantie. Je n'avais pas du tout prévu cela.

— Quoi ?

Ce petit établissement merdique d'enseignement pour adultes, saturé ? Les habitants de Gillingsbury n'avaient-ils rien de mieux à faire que de passer des heures à casser des bouts de carrelage ? Et moi maintenant, comment j'allais pouvoir rencontrer Max ?

J'étais prête à renoncer. Prête à me dire : « Bon, d'accord, si je veux le voir, il me suffit de répondre à la lettre de son père, officiellement, en tant qu'Anna

Sozi. C'est simple. Nous nous rencontrerons. Je laisserai même la Fondation Anthony Nolan prendre une photo de nous deux... »

C'est l'idée de cette photo qui m'a glacée. L'idée que, comme Anthony Nolan lui-même, les photos seraient peut-être un jour tout ce qui resterait de l'enfance de Max et que mon don se révélerait finalement inutile, comme tous ces bébés perdus avec leur vie inexistante. Je ne pouvais pas faire ça. Je ne pouvais pas prendre ce risque.

J'ai rassemblé toutes mes forces pour ne pas avoir l'air désespérée. Pourquoi la Reine de cœur ne m'avait-elle pas prévenue de cette éventualité ?

— Tous vos cours ? Pas une place nulle part ? Je ne suis pas fixée sur la mosaïque, je veux quelque chose de créatif. Vous enseignez la poterie aussi, non ?

Les mots commençaient à m'échapper, comme de l'argile humide giclant sans contrôle sur le tour du potier. *Mais je veux rencontrer Max !* Je me sentais devenir enragée.

Il y a eu un bref silence à l'autre bout de la ligne et j'ai tenté de canaliser mes émotions. Le radar à cinglés d'Adam devait tourner à plein régime. On tombe toujours sur des cinglés dans les établissements d'enseignement pour adultes. Il avait de bonnes raisons de croire que j'en faisais partie.

— Je suis désolé. Les inscriptions se font très tôt et les quelques places qui restaient encore viennent d'être prises.

Peut-être que ça ne devait pas se faire. « Voilà une expression que j'emploie plus souvent qu'à mon tour, c'est vraiment triste », me suis-je dit. Mais Adam embrayait sur autre chose.

— Cependant, si vous vous intéressez à la mosaïque...

— Oui, tout à fait, l'ai-je interrompu avec entrain.

Il y a eu un bip de mon côté de la ligne, qui est venu casser les mots d'Adam comme lui-même cassait des carreaux de faïence.

— Excusez-moi. J'ai un signal d'appel. Voulez-vous patienter un instant ?

— Pas de problème.

— Oui, ai-je dit en prenant l'autre appel.

— Avec qui bavardes-tu donc, mon cœur ?

C'était Ken.

— Oh, Ken. Écoute, je te rappelle. C'est... euh... Fenella.

— D'accord. Je vais rentrer en réunion mais si tu m'appelles...

Je suis revenu à Adam sans le laisser finir.

— Excusez-moi.

— Non, je disais seulement que si ça vous intéresse de vous lancer dans un projet de mosaïque, je suis en train d'organiser un grand panneau pour la ville. On le posera dans le souterrain près de la gare, vous voyez ?

— Oui, ai-je menti.

— On prend tout le monde. On va le faire dans les semaines qui viennent, jusqu'au début du trimestre. Et on continuera si, comme je l'espère, j'obtiens une subvention pour trois panneaux supplémentaires. C'est gratuit, vous n'avez qu'à passer. C'est un excellent moyen d'apprendre les techniques de base – couper les carreaux, les motifs, les fonds et tout ça.

— Génial ! me suis-je écriée en boxant l'air de ma main libre. C'est où ?

— À Moose Hall, dans Devizes Road.

— Euh... je crois que je connais.

— En face du virage dans Queens Drive.

— Je trouverai, ai-je dit d'un ton assuré. Merci. Et, ai-je soudain ajouté, vous serez là tous les jours ?

— Presque, a-t-il répondu d'un ton amusé. Comment vous appelez-vous ? Je vous chercherai.

Je me suis éclairci la gorge.

— Anna-Valentine, ai-je bafouillé pour l'empêcher ne serait-ce que de penser à Sozi.

— Bien. Parfait. Alors, on se verra là-bas. Et je suis désolé pour les cours. Vous voulez vous inscrire sur les listes d'attente ? Il y a parfois des gens qui se désistent.

— Non. Non, ça va, merci. Mais je viendrai vous donner un coup de main pour le panneau mural.

Après avoir raccroché, je n'ai pu m'empêcher de sourire. C'était parfait. J'ai froissé le papier sur lequel j'avais écrit la fausse adresse – plus question d'inscription, aucun risque d'être soumise à une quelconque vérification. Tout ce que j'avais à faire, c'était d'aller le voir. En outre, puisque ce n'était pas un véritable cours, il y aurait sans doute davantage d'occasions pour bavarder. Cela aurait paru bizarre d'interroger le prof sur sa vie familiale au beau milieu d'un cours ; en revanche, cela passerait très bien d'aborder le sujet dans un cadre plus informel. Et – calme-toi, mon petit cœur – n'était-ce pas encore les vacances scolaires ? Max lui-même serait peut-être présent !

Je me sentais tellement heureuse et énervée que j'ai dû faire le poirier pendant dix minutes pour tenter de me calmer.

Tomber enceinte n'avait pas été facile pour moi. Ces petites phrases désinvoltes qu'on entend parfois : « Oh ! la la ! la première nuit de notre voyage de noces, on n'a pas fait exprès et hop ! je suis tombée enceinte ! »... Ce n'est pas ainsi que cela s'était passé pour nous. Et c'est la raison pour laquelle Holly était un tel miracle – elle avait vraiment tenu la longueur, revendiquant son droit à ce que j'avais fini par considérer comme les étendues peu accueillantes et, métaphoriquement parlant, arides de mon utérus. Tous les autres bébés en puissance – ou comme les médecins les appelaient quand ils s'apprêtaient à les aspirer « les résidus de la conception » (une expression à côté de laquelle « embryon » et « fœtus » paraissent chaleureux et peu médicaux) – avaient lâché prise beaucoup plus facilement.

La première fausse couche avait été sans problème, parce que j'ignorais que j'étais enceinte. Je croyais simplement que j'avais des règles particulièrement abondantes et ce n'est que rétrospectivement que j'ai pris conscience de ce qui s'était réellement passé. La deuxième a été sévère, à huit semaines, j'avais fait un test positif trois semaines auparavant. Ken et moi, nous avons passé trois semaines entières à faire des projets dans l'euphorie, Ken se délectant de cette nouvelle preuve de sa virilité : « Je suis un homme, un vrai ! » et moi courant les magasins avec enthousiasme : je touchais les amples pantalons extensibles avec leurs vastes panneaux sur le devant comme s'ils sortaient tout droit des ateliers de La Mecque plutôt que de chez Prénatal, attendant avec impatience le moment où je pourrais en toute légitimité porter de

telles horreurs. Puis le saignement était venu, discret au début, suffisamment pour m'inquiéter mais sans m'affoler. « Certaines femmes saignent pendant toute leur grossesse », affirmait le médecin, et je m'étais dit : « Ça doit être charmant pour elles... »

Encore deux jours de taches de sang, quelques coups de fil tardifs et paniqués à la maternité pour ne pas affoler Ken, une échographie incertaine et puis, bang, l'évacuation massive. Foncer aux urgences sans prendre le temps de réfléchir. Le discours tranquille des médecins qui parlent de caillots et la réalité, complètement révoltante, de ce bout de truc semblable à un foie grisâtre qui sort de moi comme une malformation, comme une accusation.

Ça avait beau être dégueulasse, je voulais le garder. Je savais ce que c'était, « les résidus de la conception », mais ça aurait pu devenir mon enfant, un être humain vivant, si les choses s'étaient passées autrement. Je voulais mettre ce truc dans une boîte d'allumettes et l'enterrer dans le jardin, avec une petite croix faite de deux bâtons de sucette – n'importe quoi plutôt que de le jeter dans la cuvette des cabinets et de tirer la chasse avec aussi peu de respect qu'on en aurait eu pour un poisson rouge. J'ai commis l'erreur de raconter à Ken ce que j'aurais aimé faire, mais il n'y a rien compris. Il n'avait pas du tout envie d'y réfléchir, d'après moi. Ken est l'homme le plus délicat du monde. Dès qu'il s'agit de voir plus qu'une goutte de sang, il devient tout vert. Même les téléfilms médicaux, il ne peut pas les regarder ; alors savoir qu'il y a un vrai drame médical dans ses propres cabinets, c'est vraiment trop pour lui. De toute façon, il était au travail quand tout a dégringolé.

Et il était en voyage d'affaires lors de ma troisième

fausse couche. Ç'a été la pire : onze semaines, nous commençons juste à envisager que peut-être cette fois serait la bonne, que celui-là était tenace et qu'il s'accrochait de ses minuscules petits ongles aux parois de mes organes. Nous étions même prêts à croire que non seulement il s'accrochait mais qu'en plus, il prospérait en s'épanouissant comme une rose du désert. Et puis, sans prévenir, je me suis retrouvée au même point, en train de scruter des bouts de papier hygiénique, en pleurant devant les signes révélateurs. Le médecin a dit « C'est un peu triste... » et ses paroles se sont perdues comme s'il se rendait compte à quel point ces mots tellement en dessous de la vérité n'avaient aucune vertu consolatrice. La peur panique m'a submergée à l'idée que ça pouvait recommencer. Avant de pouvoir envisager de refaire l'amour, j'ai dû suivre des séances d'hypnose – et ça, c'était avant Holly.

Le pauvre Ken a pris très mal, lui aussi, cette troisième fausse couche. Il n'arrêtait pas de répéter qu'il ne se pardonnait pas de ne pas avoir été présent, mais en fait, qu'aurait-il bien pu faire ? D'une certaine façon, j'étais contente que cette épreuve lui ait été épargnée – Dieu sait qu'il en a suffisamment bavé avec Holly. Mais à cette période, notre vie sexuelle est tombée dramatiquement dans le néant ; c'est même un miracle si on a réussi à concevoir Holly.

C'est juste avant que j'ai fait ce don de moelle. Rétrospectivement, je me suis demandé si tout ça ne participait pas d'un plan divin, si ce n'était pas pour cela que j'avais eu cette troisième fausse couche. Si j'avais porté ce bébé à son terme, je n'aurais pas pu faire ce don de moelle – la grossesse m'en aurait empêchée. Peut-être qu'on n'aurait pas trouvé d'autre donneur pour Max et il serait mort.

Difficile de ne pas penser que mon bébé, celui avant Holly, avait donné sa vie pour Max. Ça m'aidait beaucoup, de penser cela. Mais cela ne faisait que rendre plus impérieux mon désir de le connaître.

Le prélèvement de moelle en lui-même ne s'était pas trop mal passé. Ce n'était pas ce qu'on pouvait appeler une expérience agréable et j'avais eu le bas du dos raide pendant des semaines après, mais cela n'était pas douloureux. D'une étrange façon, j'expiais quelque chose, comme si je disais à Dieu : « Si j'ai fait quelque chose de mal et si c'est la raison pour laquelle mes bébés meurent, alors je m'excuse, et je fais tout cela pour un inconnu : je vous en prie, laissez-moi avoir un bébé. »

Je me souviens de m'être réveillée à l'hôpital après l'opération ; allongée sur le ventre, la douleur montant en vagues de mes reins, mais j'étais suffisamment droguée pour que cela reste supportable : comme si cela arrivait à quelqu'un d'autre – la douleur ne disparaissait pas, elle restait attachée à moi par un vague cordon. Une sensation étrange. De toutes les violences médicales que j'avais subies ces dernières années, le prélèvement de moelle était une des plus anodines. Ce n'était pas aussi épouvantable que la dilatation et le curetage auxquels j'avais eu droit après ma fausse couche numéro trois.

Il faut avouer qu'à l'époque, je ne pensais guère à celui qui allait recevoir ma moelle. Le fait de sauver une vie, je n'y avais pas beaucoup réfléchi, excepté le bref instant de fierté fanfaronne quand nous nous étions inscrites. Cela semblait la chose à faire. Vicky et moi, nous figurions sur la liste des donneurs éventuels de la Fondation Anthony Nolan depuis des années, depuis l'époque de l'université. Une tante de Vicky était morte jeune de leucémie, alors, avec

Vicky, nous étions allées nous faire faire une prise de sang pour en envoyer un échantillon à la Fondation. Je me souviens qu'on s'était retrouvées dans la salle d'attente et qu'on ricanait devant l'affiche « Méfiez-vous des maladies sexuellement transmissibles » ; on feuilletait des vieux numéros de *Cosmo* et on avait attendu tellement longtemps qu'on avait fini par s'ennuyer ; on avait joué avec le train en bois installé par terre dans un coin – deux grandes godiches de dix-neuf ans penchées sur des wagons abîmés et des rails qui n'allaient pas ensemble, ce qui nous avait valu un savon de la réceptionniste et beaucoup de mines réprobatrices de la part d'une vieille toussotante. Mais nous nous sentions trop pleines de vertu pour en être affectées. « Regardez-nous, avais-je envie de crier. Nous ne sommes pas là pour nous-mêmes, vous savez, bientôt nous allons sauver une vie humaine ! » Mais à l'époque, ça ne signifiait rien ; c'était plutôt un jeu.

Aucune de nous deux n'avait plus jamais entendu parler de la Fondation – à vrai dire, j'avais presque oublié que j'étais sur leurs listes – jusqu'à ce qu'ils reviennent vers moi il y a deux ans parce que j'étais un donneur éventuel pour un malade atteint de leucémie. Max aurait pu être n'importe qui, un homme, une femme, un vieux, un jeune, venu de n'importe quelle région du globe. Encore un autre petit miracle que finalement, il vive à moins de cent cinquante kilomètres de chez moi.

Et voilà pourquoi je m'apprêtais à rencontrer son père dans la brume de ce petit matin d'août, pour l'aider à coller des morceaux de carreaux cassés sur une planche. Une fois de plus, je me suis demandé si Max serait là.

DEUXIÈME PARTIE

En dépit des indications d'Adam, Moose Hall a été beaucoup plus difficile à trouver que l'école. Peut-être parce que, à cause de son nom¹, je m'attendais à trouver un grand bâtiment impressionnant, au moins orné à l'extérieur d'un trophée empaillé, je suis passée devant au moins quatre fois sans le voir.

Moose Hall – ce nom m'évoquait un livre de mon enfance, une improbable histoire de viande d'élan hachée, à moins qu'il ne s'agît d'un hachis sans élan ? Bizarre à quel point ça me semblait infâme maintenant que j'étais adulte, alors que quand j'étais enfant, c'étaient seulement des mots amusants. Un peu comme Peter-l'Ébouriffé, me suis-je dit en conduisant comme Miss Marple, le nez à quelques centimètres du pare-brise, tout en scrutant les maisons le long de la rue. *Struwelpeter*, pour donner à Peter-l'Ébouriffé son nom d'origine, était plein d'histoires qui flanquaient une peur bleue, les filles brûlaient comme des torches après avoir joué avec des allumettes, et les garçons se retrouvaient avec les pouces coupés parce qu'ils les suçaient. On aurait pu croire que les gosses en feraient des cauchemars. Mais, pour les enfants, les mots n'ont peut-être pas

1. Moose Hall signifie « salle de l'élan ». (N.d.T.)

tant d'importance. Ce ne sont que des mots et des images. Elles n'ont aucun impact, aucun lien avec les choses qui comptent vraiment pour eux : la famille, la télévision, les jouets, le soleil.

Je pensais à Max et à quel point sa jeune vie avait dû être cauchemardesque jusqu'à présent. J'espérais qu'il avait pris cela comme les paroles d'une histoire à faire peur – quelque chose à accepter sans se laisser abattre, sans se laisser submerger. Peut-être avait-il réussi à se distancier de sa propre vie, chimiothérapie, seringues, douleur, fatigue, comme quand on lit des histoires d'élans hachés menu ou d'enfants sanguinolents aux pouces coupés.

Bon Dieu, mais où était cette saleté de salle ? L'espace d'un instant, je me suis demandé si tout ça n'était pas que du baratin, une histoire inventée de toutes pièces par Adam pour se débarrasser de moi, la folle au téléphone qui veut à tout prix se lancer dans la création... Auquel cas, j'avais avalé son petit conte aussi facilement qu'un enfant.

Je me suis arrêtée à côté d'un vieil homme qui promenait un petit toutou.

— Excusez-moi, pourriez-vous me dire où se trouve Moose Hall, s'il vous plaît ?

L'homme m'a à peine regardée mais il s'est tourné dans la direction d'où je venais.

— Derrière vous, sur la droite.

— J'en viens.

— Sur la droite, derrière vous, a-t-il répété avec un haussement d'épaules.

— Merci, ai-je dit et je suis repartie.

J'avais dû être trop occupée à penser à l'élan haché et à la chimiothérapie pour la repérer. J'ai fait demi-tour et j'ai roulé à dix à l'heure, en me démanchant

le cou pour examiner toutes les maisons sur la droite de la rue.

Et c'était bien là, inratable. Même si ça ne ressemblait pas du tout à ce que j'attendais, je n'arrivais pas à croire que ça ait pu m'échapper. C'était un de ces minuscules pavillons victoriens mal entretenus qu'on trouve dans toutes les villes et dont personne ne se soucie. La peinture noirçie de la façade partait par pans entiers et le portique qui surplombait la porte, jadis sûrement impressionnant, s'écroulait dangereusement. Devant, un chevalet recouvert d'une grande feuille de papier froissée annonçait « Atelier mosaïque – ouvert à tous » en lettres passées.

J'ai trouvé un endroit pour me garer puis, reprenant mon souffle, je me suis avancée vers la lourde porte de bois.

J'ai repéré d'emblée les enfants, il y en avait quatre ou cinq qui couraient dans la salle dans une confusion de jambes maigrichonnes en shorts ; ils brandissaient des feutres et se disputaient un biscuit au chocolat. Mon cœur a failli s'arrêter – lequel était-ce ? Lequel était Max ?

— Orlando et Spike, a crié une femme, arrêtez ça ! Millie, rends son gâteau à Spike. Et toi, Petra, cesse d'être aussi embêtante. Si vous êtes incapables de travailler tranquillement, on va rentrer à la maison.

Pas de Max. J'en ai été soulagée – je ne croyais pas pouvoir me retrouver face à lui comme ça, sans préambule. La perspective de me présenter à Adam était déjà suffisamment angoissante. J'ai fait rapidement le tour de la salle des yeux, pour tenter d'identifier Adam. Il y avait trois hommes : un noir assez bel homme vêtu d'un mini-short en jean, un autre plus âgé et plus doux, un peu chauve, avec une

petite barbe, et un hippy décharné avec trois anneaux passés dans un seul trou percé dans un nez plutôt protubérant. Il ressemblait à un personnage de Dickens et son air légèrement surpris était parfaitement assorti à cette allure – comme si Uriah Heep se retrouvait habillé d'un petit T-shirt et ne comprenait pas comment il avait pu en arriver là. Ils portaient tous des badges à leur nom mais j'étais trop loin pour les déchiffrer.

Au centre de la salle, une table à tréteaux était couverte d'une grande planche autour de laquelle les trois hommes, plus quatre ou cinq femmes, s'activaient. Des caisses et des caisses de carreaux de toutes les formes, de toutes les tailles et de toutes les couleurs, certains déjà en morceaux, d'autres entiers, masquaient les murs de la pièce. Le parquet usé était couvert de poussière et de débris de carreaux ; les cris des enfants se mêlaient au claquement sec des pinces coupantes.

Sur une autre table, plus petite, il y avait une assiette de sandwiches dont les coins remontaient, une boîte de biscuits, cassés comme les carreaux, et un bol de sucre en poudre dans lequel traînaient plusieurs cuillères ; le thé avait taché le sucre de brun. La voix plaintive et tremblante de Beth Orton sortait péniblement d'une stéréo portable et une bouilloire fumait par terre, me chauffant les mollets au passage. « C'est dangereux, ai-je pensé, avec ces enfants qui courent partout. » J'ai dû m'empêcher de ranger la bouilloire dans un endroit plus sûr.

La femme qui avait grondé les enfants s'est détachée du groupe pour m'accueillir. Au début, j'ai cru qu'il venait de lui arriver quelque chose de particulièrement traumatisant parce qu'elle avait la bouche

ouverte en un rictus douloureux comme si elle devait marcher dans le blizzard. Mais quand elle s'est mise à parler, elle avait l'air tout à fait normal.

— Vous êtes venue aider ? a-t-elle demandé avec un certain entrain.

J'ai hoché la tête. Elle était plus jeune que moi, genre hippy, mais sans aucune agressivité. Elle portait tout un tas de bijoux en ambre, elle avait de longs cheveux bruns et raides tout brillants et des dents blanches. Seule son expression lui donnait l'air malheureux.

— Je m'appelle Serena. Avant que je vous présente à tout le monde, on va noter votre nom. Comment vous appelez-vous ?

— Anna. Anna... euh... Valentine.

Je l'ai observée tandis qu'elle écrivait « Anna » sur une étiquette adhésive que j'ai collée, comme tout le monde, au-dessus de mon sein gauche. J'ai signé la feuille qu'elle me tendait, j'y ai ajouté mon adresse bidon, contente d'y avoir réfléchi avant, même si j'avais cru ne pas en avoir besoin.

— Oh, vous habitez à Wealton ? a dit Serena en me regardant avec un certain respect. C'est joli par là-bas, non ?

Je me suis affolée.

— Eh bien, je n'y habite pas depuis longtemps mais oui, c'est très joli.

J'aurais dû être soulagée qu'elle n'ait pas l'air ébahi et qu'elle n'ait pas dit quelque chose dans le genre : « Alors, qu'est-ce que ça fait d'habiter juste à côté d'une centrale nucléaire/d'un collecteur d'égouts/d'une prison de haute sécurité ? »

« Surtout, surtout ne me demande pas où se trouve

Wealton », ai-je imploré en silence. Mais elle me faisait déjà signe de la suivre.

— Venez que je vous présente à tout le monde.

Un des hommes avait disparu et j'ai vu à leurs badges qu'aucun des deux qui restaient n'était Adam.

— Voilà Ralph, a confirmé Serena en montrant le gars noir.

Il m'a fait un signe de la main en souriant, brandissant sa pince coupante, avant de remettre ses lunettes en plastique qu'il avait relevées sur son front et de casser un carreau de terre cuite en deux coups efficaces.

— Et voilà Paula, Mary, Margie et Mitch, a repris Serena.

J'ai aussitôt rebaptisé les trois derniers Mary, Mungo et Midge. Midge – Mitch – était le hippy et je me suis aperçue un peu tard qu'il me tendait la main.

— Bonjour, ai-je dit en la prenant. Je m'appelle Anna.

Il y a eu un silence gêné. Mitch était vraiment d'une laideur presque dérangeante. Il avait des cheveux filasse, longs et fins, et son nez l'écrasait comme s'il avait été prévu pour le visage d'un autre homme, plus grand. Ses lèvres étaient tellement minces qu'elles étaient invisibles et les anneaux de ses narines paraissaient couverts de crasse.

À ce moment, un rayon de soleil est passé au travers d'un des vasistas poussiéreux, illuminant la mosaïque en cours.

— C'est incroyable, ai-je dit à Ralph. C'est vous qui avez fait cette petite fille qui saute ? Vous avez su rendre son expression à la perfection.

Ralph a eu l'air content.

— Merci. Adam et moi, nous l'avons faite ensemble.

— Adam, c'est le responsable, c'est ça ? Il est là, aujourd'hui ?

— Oui. Il était là il y a une minute. Où est-il passé ?

C'était donc Adam. Le plus âgé, celui qui avait l'air plus doux. Si j'ai ressenti une petite pointe de déception, elle a disparu rapidement dans l'excitation d'avoir vu le père de Max.

Une des femmes – Paula – a relevé la tête. Elle était la seule à porter un masque protecteur et sa voix était légèrement étouffée.

— Il est juste sorti chercher du lait. C'est son tour de préparer le thé.

J'ai remarqué alors qu'elle était fortement enceinte, avec un gros ventre tout rond, très haut dans son ample salopette. Mon cœur s'est serré et j'ai baissé les yeux pour observer le panneau de mosaïque.

Il était magnifique. Comme un miracle inachevé. J'étais ébahie par la façon dont le croquis rapidement dessiné au fusain sur la planche prenait vie dans les parties déjà terminées. Une femme assise dans le bus, en train de regarder une petite fille qui saute à la corde dehors, un poisson dans une mare, des oiseaux qui volent dans un ciel de céramique, les volutes jaune d'or du soleil. Je ne parvenais pas à croire que de tels détails aient pu être créés à partir d'éclats de carreaux maladroitement cassés. Pour la première fois depuis que j'étais entrée, j'ai oublié Max pour me retrouver brûlante du désir de participer à cette œuvre si colorée mais encore fragmentaire.

— C'est fantastique, ai-je soufflé. Vous êtes tous des spécialistes ? Moi, je n'ai jamais fait ça ; j'espère que ça ne posera pas de problème.

— Moi non plus, a dit Mary.

C'était une femme d'âge mûr, l'air soigné, avec un tablier de cuisine à rayures. Ses cheveux, magnifiquement coiffés, étaient recouverts d'une fine couche de poussière. C'était un groupe incroyablement hétérogène.

— On attrape le truc très facilement, a ajouté Margie qui était plus jeune, avec un accent néerlandais.

Serena m'a tendu une paire de lunettes en plastique, que j'ai enfilées maladroitement.

— Je vais vous montrer comment se servir de la pince, a-t-elle dit en m'en donnant une. On la place sur le bord du carreau, en formant un angle de quatre-vingt-dix degrés, et on appuie. Ne prenez pas le carreau trop loin, il sera en miettes. Faites ça au-dessus d'un plateau pour ne pas vous retrouver avec des débris dans l'image. Et si vous voulez faire un cercle, « grignotez » les bords, comme ça.

Elle m'a fait la démonstration avant de m'encourager à me lancer.

J'ai pris un carreau rouge entre les deux branches de la pince et j'ai appuyé. Il ne s'est rien passé. J'ai appuyé plus fort et il s'est cassé en quinze morceaux.

— Ce n'est pas grave, a dit Serena. C'est ça l'avantage – on peut toujours se servir de morceaux de taille différente. Mettez-les dans la boîte là-bas.

— Alors, qui veut du thé ? a dit une voix au fond de la salle.

Je me suis retournée et il était là. Le père de Max. S'avançant vers moi avec une bouteille de deux litres de lait et un large sourire.

— Bonjour ! a-t-il dit avec enthousiasme. Une nouvelle recrue, parfait ! Je m'appelle Adam.

J'avais les jambes flageolantes.

— Anna Valentine, ai-je articulé. Nous nous sommes parlé au téléphone.

— Bien sûr. Je m'en souviens. C'est formidable que vous ayez pu venir.

En le regardant de plus près, j'ai vu qu'il était moins vieux que je le croyais — une trentaine d'années. C'était sa légère calvitie et sa petite brioche qui donnaient cette impression. Il n'était pas exactement beau, mais les cheveux qui lui restaient bouclaient avec énergie, il était bien bâti avec des épaules larges, des yeux d'un bleu étonnant et un sourire irrésistible. J'en ai été choquée, moi qui savais par quelles affres il était passé, mais j'ai vite eu honte de ma réaction. Je n'aurais pas dû savoir des choses pareilles, puisque j'étais venue incognito. C'était du voyeurisme, en fait. J'étais déjà en train d'observer Adam sans qu'il s'en doutât.

— Salut, Anna, a-t-il dit en posant le lait sur la planche encore nue, à côté d'un maçon à moitié terminé qui s'appuyait sur une bêche encore à l'état de croquis au fusain. Enchanté de vous connaître. Vous habitez où ?

Je l'ai regardé droit dans les yeux en me racontant que nous étions sur la scène et qu'il me donnait la réplique.

— Je suis nouvelle dans le coin, ai-je dit sans sourciller. Je loue un petit logement à Wealton.

— C'est joli, a dit Adam du même ton légèrement respectueux que Serena.

Il fallait absolument que j'aie vu sur place à quoi ressemblait cet endroit. Manifestement, j'étais bien tombée.

— Serena vous a montré ce qu'il fallait faire ?

— Elle m'a expliqué comment m'y prendre. Par quel morceau faut-il commencer ?

Cela semblait bien présomptueux de ma part de penser que je pourrais jamais ajouter un élément créatif à une si belle fresque.

Adam a désigné un coin vide, où on voyait le croquis d'un panier d'où sortait quelque chose qui ressemblait à une baguette.

— Vous pouvez vous occuper de ce panier à provisions ? Il vous faudra deux marrons différents et si vous coupez des morceaux à peu près identiques, vous pouvez les disposer en couleurs alternées pour donner une impression de tressage.

« Où est Max ? » Voilà ce que je mourais d'envie de demander. Mais j'ai hoché la tête et bravement, j'ai pris ma pince coupante.

Deux heures plus tard, j'avais le pouce droit raide et douloureux à force de casser des carreaux, les mains maculées d'adhésif gris et bien rêches, mais mon panier de carreaux était tressé. Je me sentais immodérément fière de moi — ça ressemblait à un panier ! Alors que c'était fait de morceaux de carreaux ! J'étais étonnée du plaisir que j'avais eu à le voir émerger maladroitement des traits noirs et épais du croquis.

Au début, je ne disais pas grand-chose, je ne parlais que si on m'interrogeait, mais j'écoutais de toutes mes oreilles tout ce que disait Adam. Il était de l'autre côté de la table, en train de mettre les dernières touches à une mare dont la surface était magnifiquement ondulée ; je n'avais donc guère l'occasion de m'adresser directement à lui, d'autant que Ralph et Mitch s'étaient arrangés, avec un manque total de

finesse, pour m'entourer. Ils rivalisaient sans honte pour attirer mon attention.

Je me suis rendu compte un peu tard que mon sourire enthousiaste avait sans doute été une erreur. Mitch me contemplait avec un air ouvertement concupiscent. Lorsque je lui ai jeté un œil, cela l'a déconcentré et il s'est coupé le doigt sur un morceau de carreau rouge prévu pour le bus sur lequel il travaillait. Au moins, il a débarrassé le plancher un petit moment : Mary l'a emmené chercher un pansement suffisamment grand pour arrêter le flot de sang.

J'ai aussitôt pensé que j'allais enfin pouvoir discuter avec Adam, mais sautant sur l'occasion, Ralph est venu s'insinuer dans mes bonnes grâces. Il était extrêmement beau mais il y avait chez lui quelque chose qui me dérangeait franchement. Rien que son short, à vrai dire, était déjà perturbant – tellement petit qu'on aurait dit un caleçon en jean ; mais l'intensité de sa conversation l'était encore plus. En une demi-heure, j'avais appris que sa femme l'avait quitté pour un autre, qu'il avait des problèmes pour payer son crédit, que son plus jeune enfant avait des otites et des yoyos dans les oreilles, que l'aîné considérait que la rupture de ses parents était sa faute (là, je m'étais demandé si le short pourrait être utilisé comme une preuve contre lui au tribunal), et qu'il jouait au golf avec un handicap de dix-neuf. Tout ça sans reprendre son souffle. J'avais la tête qui tournait dans mon effort pour hocher la tête aux moments opportuns, tout en tendant l'oreille pour surprendre la conversation discrète d'Adam avec les femmes sans pour autant cesser de couper des rectangles le plus réguliers possible de carreaux beiges et bruns. Ce n'était pas facile, surtout avec Beth Orton qui couinait dans le fond et

les cris perçants des enfants qui se disputaient régulièrement les feutres et les gâteaux.

Juste au moment où je commençais à me dire que décidément, je n'ignorais plus rien de la vie de Ralph, il s'est excusé.

— Je vais vider l'eau des olives.

— Où va-t-il ? a demandé Margie, étonnée.

Rien de ce qu'avait raconté Ralph jusque-là ne l'avait intéressée ; j'avais l'impression que les autres femmes avaient toutes eu droit à cette confession obligatoire. Cela devait être un rite de passage que quiconque travaillant sur la mosaïque devait supporter.

— L'eau des olives. Ça veut dire qu'il va aux toilettes.

J'avais la voix légèrement rouillée puisque je n'avais plus dit un mot depuis que Ralph avait monopolisé la parole.

— Je ne comprends pas. Pourquoi ça veut dire qu'il va aux toilettes ?

— C'est de l'argot. Ce n'est pas très distingué.

— Ah ! a-t-elle dit sans rien comprendre. Vos expressions d'argot, c'est pas mon truc. Je serais nulle à l'émission « Qui veut gagner des millions ? ». Je ne serais pas capable de répondre aux questions les plus simples. Il y en avait une l'autre jour : « Il pleut des... quoi ? » Je crois que la réponse, c'était des ficelles. Ça valait cent livres, et moi j'aurais pas su.

Je me suis mise à rire et, en levant les yeux, j'ai vu qu'Adam en faisait autant. Lorsque son visage se détendait et que ses yeux se plissaient, il était infiniment plus séduisant.

— J'ai connu quelqu'un qui s'appelait Charles Hatan autrefois, ai-je raconté en découpant des morceaux très fins pour l'anse du panier. Heureusement,

il n'était pas dentiste, sinon on l'aurait accusé de mentir comme un arracheur de dents !

Tout le monde s'est mis à rire, même Paula, la femme enceinte qui avait l'air hautain. Moi-même, je me sentais détendue et je me suis rendu compte que je m'amusais.

— Alors, qu'est-ce que tu fais dans la vie, Anna ? m'a demandé Adam en passant au tutoiement au moment où Mitch, Mary et Ralph revenaient autour de la table.

Mitch avait un gros pansement autour du doigt et il était suivi par un minuscule petit garçon, qui suçait un pouce sale en se cramponnant à son T-shirt.

J'ouvrais la bouche pour répondre à Adam que j'étais comédienne lorsque Mitch a capté l'attention générale avec son doigt blessé. Le sang commençait déjà à passer à travers la gaze blanche et je craignais qu'il ne se mette à couler sur mon panier.

— Je crois que je ferais bien d'arrêter pour aujourd'hui, les amis, a-t-il déclaré tristement. Ça continue à saigner. Je crois qu'il me faudrait un ou deux points de suture. Alors, Spike et moi, on prend la tangente. À demain, d'accord ?

— Au revoir Mitch, au revoir Spike, a dit tout le monde en chœur, en tentant d'avoir l'air inquiet.

Un autre enfant s'est faufilé près de la table, son petit visage pointu tellement écrasé par les énormes lunettes de sécurité qu'on aurait dit une sauterelle avec des yeux exorbités. Il a attrapé la manche de Mary.

— J'ai faim, maman. Je peux avoir un sandwich ? Mary l'a regardé d'un air exaspéré.

— Orlando, tu as mangé un énorme petit déjeuner

et tu as eu trois gâteaux il y a moins d'une heure. Il va falloir attendre.

— Moi aussi, j'ai faim, a renchéri une fillette brune et plus dodue derrière lui. Et on s'ennuie à faire du coloriage. On peut coller des carreaux ?

— Uniquement si tu mets des lunettes, Petra, a dit Adam. Pas question que tu risques de prendre un morceau de carreau dans l'œil.

— C'est la tienne ? ai-je demandé à Adam en tentant d'avoir l'air naturel.

— Non. Millie et elle sont mes filles, a répondu Serena. Et Orlando est le fils de Mary.

Ça semblait vraiment gros d'insister en demandant à Adam s'il avait des enfants. J'espérais qu'il en parlerait de lui-même pour pouvoir l'interroger sur Max en toute légitimité, mais il n'a rien ajouté. J'allais devoir m'armer de patience.

Cependant la patience n'est pas ma principale qualité. Dès qu'il y a eu un blanc dans la conversation (peu de temps après, alors que c'était au tour de Mary de préparer le thé), j'ai dit à la cantonade :

— Alors, tous vos enfants sont encore en vacances ?

— On voit bien que tu n'en as pas ! a répondu Paula en riant. On a encore des semaines à tenir avant la rentrée !

On voit bien que tu n'en as pas.

L'espace d'un moment, le chagrin a failli me submerger et j'ai cru que j'allais m'effondrer. J'étais incapable de répondre. Je ne parvenais même plus à respirer. Ça me prenait toujours comme ça, par surprise. Elle avait peut-être compris. Ils avaient peut-être tous compris que j'étais là sous un faux prétexte. Pas parce que j'ignorais les dates de rentrée. Mais à cause de ma saleté d'utérus tapissé comme une poêle

Téfal où rien ni personne ne voulait s'accrocher. Ils sentaient mes échecs comme un virus qui aurait flotté dans l'atmosphère pour mieux se mélanger à la poussière ambiante... Rien d'étonnant à ce que Paula fût de l'autre côté de la table, je devais inconsciemment propager des vibrations de mort qu'elle sentait comme une menace à l'égard du bébé parfait qu'elle portait et qui attendait de sortir, tranquillement pelotonné et donnant des coups de pied. Ce serait un magnifique enfant, en pleine santé – après tout, la plupart des femmes ont des enfants sains – et, accablée par une jalousie meurtrière, je me suis sentie maudite. C'était la chose la plus simple et la plus instinctive du monde. Que presque n'importe quelle femme était capable de faire. Pas besoin d'être intelligente, belle ou ambitieuse pour donner la vie ; il suffit de baiser au bon moment et puis de s'installer neuf mois à manger des gâteaux pour ensuite ouvrir les cuisses et pousser. C'est simple comme bonjour.

Mais moi, je n'y parvenais pas.

— Ça va ? s'est enquis Adam.

L'inquiétude dans sa voix a été la goutte d'eau qui a fait déborder le vase. J'ai senti mes jambes flageoler, j'ai lâché la pince qui est tombée sur la table en abîmant le réverbère de Paula.

— Oui, ai-je réussi à dire. Désolée... je... euh... je reviens dans une minute.

En m'efforçant de ne pas courir, je me suis dirigée d'un pas vacillant vers une porte près de l'estrade sur laquelle était collée une feuille au format A4 ; une main enfantine avait écrit « TIOLETE » avec des feutres de couleurs différentes. « Tiolete », comme violettes, ai-je pensé vaguement. Un mot plus sympathique que toilettes. Je me suis retrouvée dans un petit couloir

menant aux « tioletes » annoncées. Je me suis assise sur le siège, tremblante. C'était une petite pièce sale, avec des tuyaux qui couraient sur les murs bruns à la peinture écaillée. Des traces veinées de rouge dans le petit lavabo fendu indiquaient que c'était là que Mitch s'était fait soigner le doigt.

Ça sentait une odeur qui n'était pas désagréable et que je n'avais pas sentie depuis près de trente ans, mais qui m'est revenue immédiatement en tête dès que je l'ai respirée, distraction bienvenue de la souffrance que je ressentais dans mon corps et dans mon cœur : c'était l'odeur exacte des cages dans lesquelles je gardais mes hamsters quand j'étais enfant. Ce souvenir m'est revenu comme un cadeau inespéré ; j'aimais tant ces minuscules boules de poils avec leurs yeux brillants et leur pelage caramel.

La tête dans les mains, je pensais à papa qui m'avait offert les hamsters pour Noël, à sa joie devant ma réaction, et puis je me suis dit que ce serait vraiment abominable si Ken ne devenait jamais père. En dépit de ses horaires de travail déments (après tout, un bébé l'amènerait sans doute à moins s'investir dans son travail), il serait un père extraordinaire.

Brusquement, j'ai eu envie de rentrer chez moi. Tout ça était vain et ridicule. J'ai fait couler l'eau dans le lavabo pour rincer le sang de Mitch puis j'ai essayé d'ôter la poussière de carrelage et de ciment de mes mains avant de m'asperger le visage. Après avoir pris une profonde inspiration, je suis revenue dans la grande salle.

— Tu es sûre que ça va ? a demandé Adam.

— Si ça va ? ai-je dit en feignant la surprise. Mais bien sûr.

J'ai jeté un regard appuyé sur ma montre.

— J'ai bien peur d'être obligée de partir – je ne me suis pas rendu compte que le temps passait aussi vite.

— Mais tu reviendras bientôt, non ? a demandé plaintivement Ralph.

— Oui, je me suis vraiment bien amusée, ai-je répondu en hochant la tête.

Ça au moins, c'était vrai. D'avoir accompli quelque chose pour la collectivité, ça me donnait une réelle satisfaction. D'accord, ce n'était qu'un panier en céramique, et je n'étais même pas membre de cette collectivité, mais ça n'avait pas d'importance. Secrètement, je ne pensais pas revenir, l'absurdité de la situation m'était tombée dessus de façon presque palpable, comme un manteau de neige, mais peu importait. Je n'avais pas rencontré Max mais au moins j'avais vu qu'Adam était un homme bon et un père aimant – sauf si j'étais bien mauvais juge. À vrai dire, il n'y avait rien à gagner à rencontrer Max. Il ne pourrait pas remplacer Holly et les autres ; je devais regarder devant moi et non pas derrière.

J'ai fait mes adieux au groupe et Adam s'est avancé pour me serrer la main. La sienne était grande, poussièreuse, calleuse et dure, et j'ai pensé : « Voilà les mains avec lesquelles il câline Max. » Il m'a regardée droit dans les yeux et dit, comme s'il savait qu'il s'agissait pour moi de bien autre chose que de casser des carreaux :

— Je suis désolé que nous n'ayons pas pu discuter sérieusement. J'espère te revoir.

J'ai souri à m'en donner des crampes aux joues et j'ai hoché la tête avec enthousiasme, en agitant la main et en entonnant des « Bye » à répétition ; mais dès que je me suis retrouvée dehors, mon enthousiasme de commande est tombé comme un vieux

manteau et mes épaules se sont affaissées ; les coins de ma bouche se sont abaissés.

J'aurais voulu n'être jamais venue.

11

J'ai pleuré pendant presque tout le trajet du retour, les larmes tombant régulièrement sur mes cuisses. Je ne pleurais pas seulement pour Holly – c'était aujourd'hui l'anniversaire de papa, un fait que j'avais réussi à occulter jusque-là dans l'excitation de rencontrer Adam.

J'ai essayé de calculer l'âge qu'il aurait, sachant qu'il était mort en 1986, quand j'avais dix-huit ans et lui cinquante-deux, mais j'étais incapable de compter. On aurait pu faire une joyeuse fête d'anniversaire tous ensemble, avec Olly et Russ, chez Lil ; il y aurait eu un somptueux gâteau ; papa aurait tiré sur sa pipe en râlant vaguement sur son âge avancé, mais avec le sourire. Que c'était douloureux.

— Anna, tu casses tout, ai-je dit à haute voix. C'est ta faute s'il est mort.

Un gros insecte est venu s'écraser sur mon pare-brise et j'ai eu envie de plonger dans le même oubli instantané. Je n'avais pas enfoncé un couteau à pain dans les côtes de papa, mais j'étais hantée par la pensée que c'était tout comme.

Mon père était mort immédiatement après avoir appris que j'avais une liaison avec son meilleur ami, Greg. Il avait eu une crise cardiaque dans le pub de Harpenden, celui que Greg et lui fréquentaient

toujours. Ça s'appelait le *Fox and Goose*, un endroit minable avec des murs bruns et un lino poisseux violet, et Whitesnake qui passait en permanence dans le juke-box. Ce n'était pas que papa ou Greg appréciaient particulièrement Whitesnake – Greg s'intéressait à Prog Rock et papa avait été davantage fan d'Acker Bick – mais ils buvaient là depuis si longtemps qu'ils avaient sans doute cessé de remarquer la musique depuis belle lurette.

Ce soir-là, Greg avait emmené papa là-bas pour lui raconter que j'étais amoureuse de lui. Ils étaient assis à une petite table dans le coin ; Greg devait fumer, les yeux fermés. Il aspirait chaque bouffée la bouche en biais tout en s'enfilant pinte sur pinte, tandis que papa s'en tenait à la bière brune et pétunait. Il étalait devant lui tout l'attirail du fumeur de pipe, mais il approchait rarement une allumette du petit nid de tabac dans son fourneau de bois de fruitier.

Je voudrais tellement pouvoir arrêter le temps à ce moment précis, me précipiter pour empêcher Greg de parler, le bâillonner de mes deux mains, et comme ça je pourrais rentrer assister au soixantième et quelque anniversaire de papa, plutôt que de me rejouer la scène à l'infini comme je le fais depuis seize ans... J'aimerais tellement célébrer l'anniversaire de papa en sa compagnie.

Il porterait certainement son pantalon infroissable habituel avec le pli impeccable pour l'occasion, le vert mousse ou le marron clair : l'uniforme de la plupart des papas dans tout le pays jusque dans les années quatre-vingt, avant que Gap ne commence son irrésistible ascension pour la maîtrise vestimentaire du monde. Greg, sans aucun doute, aurait un jean. C'était parce que Greg suivait la mode et portait un

jean que j'étais tombée amoureuse de lui. Le jean et les cigarettes le mettaient à part de tous les autres pères, me faisant croire que nous étions sur la même longueur d'ondes, me rendant aveugle à sa peau rugueuse et à la couperose de ses joues, les marques d'un poivrot approchant les quarante-cinq ans. C'était un vrai jean Lee, sans le moindre pli ni le moindre coup de fer.

Ça paraît tellement futile, mais une des choses que j'ai le plus regrettées à propos de papa, c'est qu'il n'ait pas vécu assez longtemps pour acquérir un certain sens de la mode. Maman a atteint les soixante ans, puisqu'elle lui a survécu une dizaine d'années. Papa aurait été un sexagénaire tellement séduisant. Il était grand et mince, avec un sourire de mannequin et des cheveux souples, comme Jeremy Irons dans *Retour à Brideshead*. Mais il était également timide et je crois que dans un sens, il admirait Greg qui était plus jeune que lui. Il admirait son allure un peu voyou, son style mode et sa capacité à engloutir de grandes quantités d'alcool sans pour autant cesser de baratiner les femmes avec aplomb.

Même si, à l'époque, ce qu'il y avait entre Greg et moi était gravissime, si j'y repense aujourd'hui, ce n'était pas grand-chose. Quelques tripotages dans la cuisine, le soir, tard, quand mes parents étaient partis se coucher, le carrelage blanc glacé contre la peau brûlante de mon dos. Sa main dans mon soutien-gorge, ses promesses chargées d'alcool dans mon oreille, et des heures et des heures de baisers passionnés parfumés au tabac.

Je le voulais depuis des années et j'avais mis au point un véritable système pour qu'il me tombe dans les bras. Après les adolescents boutonneux à la voix

perçante du lycée, sa virilité était aussi ensorcelante qu'un after-shave puissant et quand j'avais dix-sept ans, il m'obsédait littéralement. À la moindre occasion, je lui décochais des coups d'œil assassins de sous mes cils, en m'assurant que mon chemisier d'uniforme était négligemment sorti de ma ceinture et que l'ourlet de ma jupe remontait haut sur mes cuisses quand je croisais les jambes. Je le regardais s'agiter sur son siège, en sueur, et mon pouvoir tout neuf me faisait vibrer de bonheur.

Avec sa femme Jeanette, il venait souvent à la maison prendre l'apéritif et dîner. Chaque fois, je m'arrangeais pour être là et passer les amuse-gueule et les boissons. Un soir, alors que papa était sorti racheter du vin et que maman montrait les nouveaux rideaux de la chambre à Jeanette au premier étage, Greg et moi, on s'est retrouvés seuls, enfin. Nous tremblions tous les deux – même si plus tard, j'ai pensé que s'il tremblait en tirant sur sa cigarette, c'était davantage à cause d'un début de *delirium tremens*.

« Anna, tu es devenue tellement grande, a-t-il dit en se penchant en avant, les yeux luisant de désir.

— Alors, quand donc vas-tu m'inviter à dîner ? ai-je réussi à répondre, en rougissant comme une folle de cette provocation éhontée.

— Quand tu veux. Quand es-tu libre ? »

Nous nous regardions fixement, comme des lapins affolés.

« Je suis très prise, ai-je répondu en essayant désespérément de jouer les désinvoltés. Mais je vais regarder dans mon agenda – je suis sûre qu'il y a un petit trou pour toi. »

Le sous-entendu n'avait pas été intentionnel, mais il n'en fit pas moins mouche. Les pupilles de Greg

s'étaient immédiatement dilatées et son regard avait dérivé vers mes seins. Il a confirmé plus tard que c'était à ce moment-là qu'il était tombé amoureux de moi ; ça faisait des années qu'il avait envie de moi mais ce n'était pas la même chose.

« Lapsus freudien ? » avait-il murmuré en se rapprochant.

J'avais les joues en feu. J'aurais voulu reculer, mais je ne pouvais pas, paralysée par son assurance virile et triomphante. Ses lèvres étaient à quelques millimètres des miennes quand nous avons entendu des pas dans l'entrée. Nous nous sommes brusquement écartés.

« Rouge ou blanc ? s'est exclamé papa en entrant dans la pièce, sa pipe dans une main et le sac en plastique du marchand de vin dans l'autre. Anna, va demander aux femmes ce qu'elles préfèrent, d'accord ? »

Il s'est écoulé huit mois avant que Greg ne parle de nous à papa ; une période pendant laquelle nous avons fait tout ce que nous pouvions, sexuellement parlant, en évitant la pénétration proprement dite. Pauvre Greg. Il y avait de quoi être triste pour lui. Pour dire les choses crûment, il en bavait. Durant les premières semaines, il s'était délecté du côté sexy de nos préliminaires, mais plus le temps passait, plus il devait penser qu'il était vraiment trop vieux pour ce genre de pelotage. Mais je refusais d'aller jusqu'au bout. C'est sans doute la raison pour laquelle il avait fini par se convaincre qu'il était vraiment amoureux de moi, suffisamment pour en parler à papa et prendre le risque de perdre sa femme.

Lors de cette soirée catastrophique, j'avais brièvement retrouvé Greg dans le parking, juste avant son

rendez-vous au pub avec papa. À travers des panaches de fumée, il m'avait annoncé qu'il allait quitter Jeanette, « un point c'est tout ». Je me souviens de lui en train d'écraser son mégot sous la semelle de ses tennis. Les adultes ne portaient pas de tennis à l'époque, sauf pour faire du sport. Encore une chose qui m'avait impressionnée chez lui.

« Un point, c'est tout », il avait dit. S'il avait été moins affirmatif, je lui aurais demandé de renoncer. J'étais amoureuse de lui, mais j'avais déjà dix-huit ans et les portes de l'âge adulte s'entrouvraient devant moi, me laissant apercevoir la liberté et d'innombrables possibilités. J'avais terminé mes études secondaires, j'étais inscrite à l'université de Reading et en octobre, je commencerais des études d'anglais et d'art dramatique. J'avais beau adorer son jean et ses tennis, ses cigarettes et sa poitrine poilue, je n'avais aucune envie de trimballer d'énormes sacs de linge sale à la laverie ni de préparer des steaks-frites tous les soirs. Sans parler du chagrin que j'allais faire à ma famille – Jeanette était la meilleure amie de maman.

Mais devant la fermeté de son ton, toutes les objections que j'avais répétées avaient fondu sur ma langue comme du sorbet. Il avait l'air tellement convaincu, tellement sûr de lui que j'étais incapable de discuter. Je me justifiais en disant que s'il avait tellement envie de la quitter, ça n'avait probablement pas grand-chose à voir avec moi. Je pourrais toujours aller à la fac, je viendrais le voir le week-end. Ou bien il s'installerait à Reading avec moi. Et je me sentais prête à perdre ma virginité. Quand je lui avais annoncé ça, il avait aussitôt regardé sa montre.

« Je n'en ai pas pour longtemps. Je te retrouve au *Feathers* dans une demi-heure. Je parle à ton père, je

te vois pour te raconter vite fait et je fonce chez moi l'annoncer à Jeanette. Notre nouvelle vie démarre maintenant ! Et ne t'inquiète pas, tout ira bien. »

C'est la dernière fois que j'ai vu Greg en tête à tête. Je l'ai attendu pendant deux heures au *Feathers*, un pub situé au coin de la rue où se trouvait le *Fox and Goose*. Je l'ai attendu, réchauffant entre mes doigts tremblants un cassis à l'eau que je sirotais interminablement, mais il n'est pas venu. J'ai même entendu le hurlement de la sirène, mais en ignorant sa destination. J'ai fini par rentrer chez moi et j'ai trouvé le petit mot griffonné en hâte par maman qui me demandait de les rejoindre à l'hôpital. Quand j'y suis arrivée, c'était trop tard.

Greg et Jeanette sont venus à l'enterrement, évidemment, mais chaque fois que Greg m'a regardée avec insistance, j'ai fixé le tapis, remplie d'horreur et de dégoût. La simple évocation de sa poitrine poilue – et de ce que j'aurais trouvé plus bas – me donnait envie de vomir de culpabilité dans les vol-au-vent tièdes que maman avait préparés pour la collation après l'enterrement.

Au moins, il n'avait pas décidé d'en parler d'abord à Jeanette. C'était une maigre consolation.

12

— Vicky, laisse-moi entrer, je t'en prie. Je suis devant ta porte. Je me fais du souci pour toi. Je veux juste savoir comment tu vas.

Une petite voix s'est élevée dans l'escalier.

— Maman, est-ce que tu me trouves adorable ?

Vicky n'a répondu ni à elle ni à moi. J'ai insisté.

— Vicky, viens, s'il te plaît. Je n'arrêterai pas de téléphoner et de frapper tant que je ne t'aurai pas vue. Et je te promets de ne pas te prendre beaucoup de ton temps... Veux-tu que j'emmène Crystal aux balançoires ?

— Maman, je suis adorable ?

— Je vais saturer ton répondeur. Je sais que tu es là, j'entends Crystal par la fente de la boîte aux lettres.

La voix de Vicky a résonné, quelque part à l'étage.

— Oui, Crystal, tu es adorable. La plupart du temps.

Un silence, une grande inspiration que j'aurais pu jurer avoir entendue, puis un cri d'indignation.

— JE VEUX ÊTRE ADORABLE TOUT LE TEMPS !

Bon sang, mais cette gosse était une actrice née. En tout cas, elle avait manifestement réussi là où j'avais échoué, en l'occurrence arracher Vicky aux affres de ses tourments. Quelqu'un a dévalé l'escalier et la porte s'est ouverte brutalement. Vicky était sur le seuil, l'air fâché, Pat installé sur sa hanche gauche. Elle n'était pas maquillée et ses cheveux auraient eu besoin d'un shampoing. Elle avait un teint verdâtre que je lui connaissais bien et même si elle l'avait ignoré, j'aurais pu lui affirmer qu'elle était enceinte.

— Désolée, Anna, je ne t'ai pas entendue frapper.

Me souvenant que j'étais venue lui offrir un soutien moral, j'ai laissé passer le mensonge éhonté. J'ai préféré lui planter un baiser sur la joue, et un autre sur le visage rond de Pat. J'ai eu brusquement envie de l'emmener dans la voiture pour passer sur une grille et voir ses bonnes joues trembloter. C'était ce genre de bébé.

— Salut, tous les deux. Tu m'offres une tasse de thé ? Viens m'embrasser, Pat.

De mauvaise grâce, Vicky m'a fait entrer et m'a passé Pat. Sa maison était encore plus en désordre que la nôtre ; mais si chez nous, tout avait l'air abandonné, un désordre humide et froid, chez Vicky, c'était le chaos de la petite enfance, de la grande fatigue et des journées trop courtes. Le sol était jonché de jouets, y compris le carrelage douteux de la cuisine, et les restes du petit déjeuner traînaient encore sur la table, alors qu'il était onze heures et demie.

— Assieds-toi, ai-je ordonné, je prépare le thé. Où est Crystal ?

— Elle boude là-haut, comme d'hab'. Elle se cache dans notre armoire. J'espère qu'elle ne va pas manger les boules antimites. Oh, je voudrais bien que la garderie commence.

Vicky s'est écroulée dans un fauteuil en osier, sur une pile de vêtements de bébé non repassés. J'ai posé Pat et immédiatement, il s'est mis à ramper vers la lampe, alors j'ai couru derrière lui et je l'ai repris dans mes bras.

— Viens, Patch, tu vas m'aider à faire le thé. Tu verseras l'eau bouillante.

Vicky devait être au trente-sixième dessous parce qu'elle n'a même pas levé les yeux pour vérifier que je plaisantais. Elle regardait droit devant elle en se mordillant l'ongle du pouce. Elle paraissait complètement abattue.

Je me suis accroupie devant elle, les mains sur ses genoux, tandis que Pat repartait à la conquête de la liberté. Sur une des jambes de son jean, il y avait une

grosse tache rosâtre et collante que je supposai être du yaourt de la veille.

— Alors, tu es enceinte.

Elle a hoché la tête, les sourcils froncés, accablée.

— Je ne sais pas quoi faire, a-t-elle chuchoté.

Je ne me serais jamais permis de dire qu'il n'y avait strictement rien à faire, si ce n'était se bourrer d'acide folique et laisser agir la nature, mais je n'ai pu m'empêcher de le penser.

— Tu en as déjà parlé à Peter ?

— Non. Il va être enchanté, a-t-elle répondu d'un air sinistre. S'il était aussi angoissé que moi sur le sujet, ce serait beaucoup plus facile. Je me sentirais moins seule.

— Tu n'es pas seule. Je suis là, moi.

Les yeux de Vicky se sont emplis de larmes et elle a détourné le regard.

— Vicky, c'est vrai, je ne vais pas te laisser tomber si tu as besoin que je t'aide avec les enfants.

— Je ne crois pas que Ken apprécierait que tu t'installés ici vingt-quatre heures sur vingt-quatre, parce que c'est ça qu'il me faut.

Ken ne s'en apercevrait probablement même pas, ai-je pensé en me souvenant de mon expérience mosaïque de la veille avec un brusque accès de joie, immédiatement suivi de honte – pourquoi étais-je si heureuse d'avoir un secret ? J'ai frotté mon pouce droit abîmé par une ampoule, la trace de mon exploit. En dépit du moment délicat avec les commentaires de Paula Gros Ventre, et de mon départ un peu hâtif, je voyais en rose le projet de fresque murale et j'avais l'intention de retourner à Gillingsbury le lendemain. Cette fois, Max serait peut-être présent. Je n'allais pas

rester éternellement assise à pleurer sur le sort de papa et de Holly.

J'avais très envie de proposer à Vicky de m'accompagner – je pourrais faire comme si j'avais repéré le panneau par hasard en me promenant sans but ? Ou peut-être pas... L'idée de supporter Crystal dans la voiture pendant plus d'une heure avant de la voir foncer dans Moose Hall avec Spike et ses potes n'était pas particulièrement emballante. Je me suis aussitôt sentie coupable, mais il m'arrivait parfois de regretter que Pat, si docile et si câlin, ne soit pas mon filleul plutôt que Crystal la hérissée. Je l'aimais vraiment, mais pour l'instant elle portait bien son nom : fragile et précieuse, agréable à regarder mais pas très maniable. J'espérais qu'il ne s'agissait que d'une phase.

En outre, Vicky ne faisait plus rien d'imprévu ; les enfants avaient eu raison de sa spontanéité comme s'ils l'avaient effacée. L'ancienne Vicky me manquait, ai-je pensé, le cœur serré. Nos fous rires me manquaient. Elle avait un don d'imitation et nous avions des conversations interminables avec différents accents, passant sans effort du norvégien au polonais, du pakistanais au russe. Mais les accents, c'était fini ; elle ne racontait plus jamais de blagues ; elle ne jouait plus de rôle pour embobiner les souïards dans les bars : autrefois, elle faisait semblant d'être une millionnaire divorcée à la recherche d'un nouveau mari, ou une ex-Miss Monde (une affirmation qu'elle pouvait se permettre sans difficulté), ou une catcheuse (elle avait les bras trop minces pour être crédible, même quand elle affirmait être un poids coq).

Quand était-elle devenue si sérieuse ? Moi-même, je n'étais plus très portée sur la rigolade. Nous avions

grandi, voilà tout. Mais je le regrettais. Et au moins, elle, elle avait Crystal et Pat pour compenser toute cette gravité. J'aurais seulement voulu qu'elle soit plus heureuse d'être avec eux. Même si c'est dur d'avoir des enfants, être mère m'aurait procuré tant de joie. Ça me rendait triste que, pour Vicky, ce soit un tel combat.

Et elle en attendait un troisième. L'envie m'a tordu l'estomac comme si j'étais en proie à une indigestion et j'ai dû avaler ma salive pour pouvoir parler.

— Je suis très contente pour toi, Vic. Tu n'avais pas envie d'avoir une grande famille ?

— Ouais, a-t-elle répliqué en reniflant. Ça, c'était avant de savoir dans quelle galère j'allais m'embarquer.

J'ai ouvert la bouche pour déverser un flot de platitudes : tout irait bien, elle se débrouillerait, c'était bien d'avoir un autre enfant, elle serait tellement contente une fois sortie de la période des couches ; mais elle m'a décoché un regard tellement menaçant que je n'ai pas prononcé un seul mot.

— Je ne veux pas d'un autre enfant, a-t-elle fini par dire. Je ne veux pas être obligée d'avoir une double poussette et de prendre cinq places si on va n'importe où en avion et d'attendre encore six ans avant d'envisager d'avoir du temps pour moi. Je ne veux pas avoir des nouvelles vergetures, ni de la cellulite ni des rides.

— D'après ce que j'ai vu, tu n'as pas de vergetures. En bikini, tu es magnifique et après deux gosses, ce n'est pas un mince exploit.

— Ce serait la goutte d'eau qui ferait déborder le vase, a-t-elle répliqué en soupirant d'un air énervé. Et le vase, il est déjà bien fendu.

— Pourquoi ne prends-tu pas une nounou ?

— Et où veux-tu qu'on la mette, la nounou ? On

peut quand même pas faire dormir trois enfants dans une seule chambre !

— Pourquoi pas ? ai-je dit en haussant les épaules. C'est le lot de beaucoup d'enfants de partager une chambre.

— Mais pas Crystal. Elle ne supporterait jamais la présence de Pat dans sa chambre Barbie.

— Tu n'as pas besoin d'une nounou à demeure, il suffirait qu'elle soit là dans la journée.

— Anna, as-tu une idée du prix que ça coûte ? On est obligés de passer par une agence, évidemment, et dans le coin, ça coûte déjà plus de mille livres rien que pour s'inscrire ! Et après, il faut leur payer des congés maladie, des vacances et des indemnités quand tes propres mômes sont malades. Katriona avait quelqu'un trois jours par semaine et ça lui revenait à mille trois cents livres par mois ! Peter ne gagne pas tellement plus.

Même si secrètement j'étais horrifiée — ça paraissait épouvantablement cher —, je n'ai pas lâché le morceau.

— Bon, d'accord, mais alors une jeune fille au pair ? Elles sont bon marché et elles font le ménage en plus, non ?

— Et où on la logerait ? a rétorqué Vicky en levant les yeux au ciel. Dans l'abri de jardin ? En plus, je ne confierais pas un nouveau-né ou même Pat à une femme d'Europe de l'Est incapable de parler anglais et avec des références douteuses.

Il était tellement inutile de discuter le caractère précieux de cette remarque que je n'ai pas insisté, préférant aller aider Pat qui s'était entortillé dans les longs rideaux de la salle à manger et qui pleurait pour qu'on vienne le dégager.

— On va chercher ta sœur, Pat ? Voyons voir où elle se cache, ai-je chuchoté dans sa petite oreille veloutée.

Il m'a adressé un immense sourire. Deux dents miniatures émergeaient à peine de ses tendres gencives, comme si elles n'étaient pas encore tout à fait sûres d'avoir le droit d'être là. Je l'ai serré contre mon cœur et j'ai senti son dos vigoureux. Quand il était tout petit, il tenait entier dans ma main. J'ai repensé aux mains d'Adam en train de modeler l'argile humide puis à la poignée de main de Ken.

Je ne savais pas quoi dire d'autre à Vicky. Bien sûr, c'était son droit de n'avoir pas envie d'un autre enfant, mais n'empêche, une vie c'est une vie et même elle admettait que ce serait bien d'avoir des enfants aussi rapprochés, une fois qu'ils seraient grands. Rien que d'avoir le choix, elle était déjà sacrément veinarde.

Je suis montée à l'étage avec Pat dans les bras, en appelant Crystal. J'ai aussitôt entendu un cri et un grand vacarme, celui de cintres métalliques qui dégringolaient d'une tringle. Crystal a émergé de la chambre de ses parents, rouge et échevelée.

— Tatie Anna ! Je savais pas que t'étais là ! a-t-elle dit en s'emparant de ma jambe.

— Bonjour ma chérie. Comment vas-tu ?

Je me suis penchée pour lui embrasser le sommet du crâne, sur ses épais cheveux roux.

— Pas très bien, j'en ai peur, a-t-elle répondu avec gravité. Viens, je vais tout te raconter, a-t-elle ajouté en me prenant la main pour m'entraîner dans sa chambre.

J'ai posé Pat par terre et je lui ai donné un livre

de Spot à mâchouiller, que Crystal a immédiatement remplacé par un autre, assez semblable.

— On ne donne pas ce livre-là à Pat. Seulement celui-là, a-t-elle déclaré avec autorité. Assieds-toi.

Elle tapotait la couette à côté d'elle comme une mini-Margaret Thatcher.

— Alors, qu'est-ce qui t'arrive ?

— Eh bien, je suis tombée ce matin et – regarde ! – ça me fait vraiment vraiment mal.

J'ai louché sur une minuscule tache rouge sur sa main, à peine visible à l'œil nu.

— Hum. Ça ne m'a pas l'air très grave, Crystal. Maman a téléphoné au docteur ?

Erreur de stratégie. La lèvre inférieure de Crystal s'est mise à trembler.

— Non. Je n'ai pas arrêté de lui dire qu'il fallait le faire, mais elle a pas voulu et j'ai même pas eu droit à un pansement.

Elle a ménagé une pause avant d'ajouter :

— Je crois que maman m'aime plus !

Elle s'est effondrée contre moi comme un personnage de sitcom en plein désespoir, secouée de sanglots mais sans une seule larme. Je ne l'en ai pas moins consolée.

— Bien sûr que maman t'aime. Elle t'adore ! C'est juste qu'elle n'est pas très en forme en ce moment alors il faut que tu essayes d'être particulièrement gentille et de bien l'aider, d'accord ?

— Je suis toujours particulièrement gentille et prête à l'aider, répondit Crystal, vraie petite Pollyanna.

— J'en suis persuadée. Et si nous descendions tous les trois dire à maman à quel point nous l'aimons ?

J'ai pris Pat et le bouquin mâchouillé, j'ai attrapé

Crystal par la main et notre petite caravane est redescendue. Vicky n'était plus dans le fauteuil en osier. J'ai fini par la trouver allongée sur le dos sur le petit canapé de leur véranda, profondément endormie. Elle a toujours eu cette capacité enviable de s'endormir brusquement n'importe où, une chose qui doit sûrement l'aider dans sa vie légèrement privée de sommeil. Notre première pièce à la fac, c'était *Alice au pays des merveilles*, et elle jouait, entre autres, le Loir ; chaque fois que je la voyais assoupie, je pensais à elle dans son costume de souris en fourrure brune. Je m'apprêtais à détourner l'attention de Crystal en lui racontant que maman avait une fois fait trempette dans une fausse thêière géante, mais c'était trop tard.

— JE T'AIME VRAIMENT, MAMAN, a-t-elle hurlé dans l'oreille de Vicky en lui secouant vigoureusement le sein gauche.

Très calmement, Vicky s'est redressée en repoussant doucement Crystal. Elle a posé les pieds par terre et m'a prise par la main pour m'emmener jusqu'au salon. Ignorant les protestations des deux enfants, elle a fermé la porte derrière elle et elle a pris une profonde inspiration.

— Je sais que tu n'es pas d'accord, mais je ne te demande pas ton avis, seulement ton soutien.

— Tu ne vas pas...

— Si, a-t-elle dit en hochant la tête. Je vais me faire avorter. Je ne pourrais pas tenir le coup.

— Mais si, bien sûr que si !

Je regardais la photo agrandie d'une mouette en plein vol accrochée au-dessus de la cheminée, le bleu profond du ciel, l'envergure blanche de ses ailes. La liberté. Je comprenais pourquoi Vicky l'aimait tellement. J'étais prête à fondre en larmes.

— Je t'en prie, ne fais pas ça, ai-je dit sans lui lâcher la main mais en pensant aux minuscules doigts fripés de Holly.

Vicky s'est dégagée et m'a tourné le dos, si vite que c'était comme si elle m'avait frappée.

— Non, je t'en prie, ne fais pas ça, toi ! a-t-elle riposté. Il ne s'agit pas de toi, Anna. Il s'agit de moi, et de ce qui est le mieux pour ma famille. J'aurais pu décider de ne pas t'en parler, mais je l'ai fait. Ne me laisse pas tomber quand j'ai besoin de toi.

Je ne savais plus quoi dire, alors que j'étais submergée par une émotion confinant à l'horreur et – même si je détestais me l'avouer – au dégoût.

Crystal tambourinait contre la porte du salon – la poignée était ronde et la porcelaine lui glissait entre les doigts – et Pat pleurait.

— Et si j'emmenais les enfants se promener ? ai-je proposé en évitant son regard. Je vais les emmener chez Lil. Elle disait l'autre jour que ça faisait une éternité qu'elle ne les avait pas vus. Tu pourrais t'offrir un bain.

« Et réfléchir à ce que tu t'apprêtes à faire... », ai-je ajouté mentalement.

Elle n'allait pas se débarrasser de son bébé. Elle n'allait pas faire une chose pareille.

— Comme tu veux, a répliqué Vicky en haussant les épaules. Mais, a-t-elle ajouté en me serrant le bras, trop fort, pas un mot à Lil. Tu me le promets, sur ta vie ?

— Pourquoi ?

À voir la colère qui l'envahissait, j'ai cru, l'espace d'une seconde, qu'elle allait me frapper.

— Parce que je te le demande, voilà tout ! C'est mes affaires, je ne veux pas que vous soyez là toutes

les deux à dégoïser sur le fait que je suis une horrible fille. Je regrette de t'en avoir parlé.

Je l'ai prise dans mes bras, mais ma réticence devait être évidente, parce que notre étreinte était maladroite.

— Désolée. Je te promets de ne rien lui dire.

— Ni à personne d'autre. Ken. Peter.

— Tu ne vas même pas en parler à Peter ?

La situation empirait de minute en minute.

— Dire quoi à papa ? a crié Crystal à travers le trou de la serrure en secouant frénétiquement la poignée de la porte.

Vicky a fini par avoir pitié d'elle – ou plus exactement, a décidé de clore la conversation – et elle lui a ouvert.

— Tatie Anna va vous sortir tous les deux. On va se préparer.

Elle m'a soufflé dans l'oreille :

— À personne d'autre. Promets-le.

— Je le promets, ai-je chuchoté à contrecœur.

Pour la première fois depuis seize ans que nous nous connaissions, j'avais l'impression de la détester. Nous avions déjà eu des hauts et des bas, des querelles idiotes sur des sujets pires encore : quelques jours de rancune quand elle avait obtenu un rôle au théâtre de Wimbledon qui m'intéressait également ; elle avait fait une crise parce que je ne savais pas quoi acheter à Crystal pour ses trois ans et que j'avais proposé de lui donner de l'argent pour qu'elle lui achète ce qu'elle voulait. Mais ça n'avait jamais duré. Pour la première fois, je me disais qu'il y avait peut-être quelque chose de cassé.

Dans une atmosphère à couper au couteau, nous avons réussi à fourrer les petits bras des enfants dans

leurs gilets, à installer Pat dans sa poussette et à coller Crystal sur la planche attachée à l'arrière. Vicky a préparé un sac avec un changé pour Pat et l'a accroché à la poignée de la poussette, comme si elle préférait ne pas me le donner directement.

Et nous sommes partis tous les trois, Crystal avançant sur sa planche comme un surfer sur la vague et Pat, le doigt dans la bouche, prêt pour sa sieste. Au bout du jardin, je me suis retournée mais Vicky avait déjà fermé la porte.

13

Le lendemain matin, j'ai repris la M3, le réservoir plein ; je marquais le rythme des chansons qui passaient à la radio en tambourinant avec mon alliance sur le changement de vitesse. La pluie d'août frappait à l'oblique le pare-brise et le frénétique twack-twack des essuie-glaces m'aidait à oublier l'angoisse qui me serrait le ventre. Il pleuvait tellement fort que j'étais obligée de pousser à fond le volume de la radio.

Tout était de la faute de Lil. Je lui ai raconté ma virée à Gillingsbury et elle m'a encouragée à y retourner, même si Max n'y était pas. J'ai réussi à ne pas lâcher ce qui s'était passé chez Vicky moins d'un quart d'heure plus tôt, mais cet effort m'a tuée. Histoire d'éviter le sujet, je me suis lancée dans une description détaillée de mon petit voyage et du plaisir que j'avais pris à participer à cette fresque. Au bout d'un moment, même avec Crystal et Pat sous les yeux, je me suis aperçue que je parvenais à considérer

notre dispute avec une certaine distance. Lil savait si bien écouter.

Avoir la chance de lui parler de tout ça, c'était un bonus imprévu. Crystal était sage comme une image ; elle jouait avec une dînette que Lil lui avait sortie : une cuisinière Aga en métal avec des serviettes de table à carreaux d'un centimètre carré, des poêles et des casseroles minuscules. Elle était restée silencieuse pendant au moins une demi-heure, à plat ventre sur le tapis à fleurs de Lil, absorbée dans la confection d'un ragoût de raisins secs et la cuisson de morceaux de gâteaux, murmurant pour elle-même l'heure à laquelle Barbie allait rentrer dîner. Une fois loin de chez elle, elle était beaucoup plus calme, comme libérée de la tension et du stress de sa mère.

— Je ne veux pas avoir à mentir à quiconque, ai-je déclaré en regardant Lil bercer Pat endormi dans ses bras.

— Pourquoi faudrait-il que tu mentes ? a répondu Lil en me regardant sans cesser de caresser le sourcil de Patrick.

Un vieux truc de sage-femme, apparemment, pour aider les bébés à dormir : dès qu'on leur caresse les sourcils, ils ferment automatiquement les yeux. Non que ce fût utile avec Pat – il dormait déjà à poings fermés quand nous étions arrivés.

— Dis à Ken, si tu as envie de lui dire quelque chose, que tu participes à un projet de fresque en mosaïque pour la municipalité.

— Et s'il me demande où ?

Elle a posé un autre gâteau dans la main tendue de Crystal. Celle-ci l'a méticuleusement réduit à la taille d'un penny en grignotant les bords avant de le glisser dans son four.

— Dis-lui que c'est un projet municipal ici.

— Je ne sais pas. Ça me paraît... sournois.

— Bon, si ça t'embête, dis-lui la vérité. Dis-lui que c'est à Gillingsbury.

— Il va finir par croire que j'ai vraiment pété les plombs ! ai-je répliqué en lui jetant un regard noir. À moins que je ne lui raconte un autre bobard, du genre que j'ai été embringuée là-dedans par une copine imaginaire, dont il ne m'aurait jamais entendue parler. C'est fou.

Je savais ce qu'elle allait me répondre mais je ne lui ai pas laissé le temps d'ouvrir la bouche.

— Non, je ne veux toujours pas lui parler de Max.

Elle a haussé les épaules, ce qui a fait légèrement glisser Pat de son maigre giron. Il a à peine remué. J'ai fermé les yeux pour imaginer un instant que ces deux enfants étaient l'arrière-petite-nièce et l'arrière-petit-neveu de Lil, venus pour leur visite hebdomadaire. Pauvre Lil, elle avait été tellement heureuse quand, une fois franchies les semaines soi-disant dangereuses de ma grossesse, je la lui avais annoncée. Il semblait de plus en plus évident qu'elle n'aurait jamais d'arrière-petits-neveux, étant donné que mon frère Olly ne touchera jamais une femme, même du bout d'un bâton.

— Alors, tu ne peux pas du tout lui dire que tu es allée à Gillingsbury, a conclu Lil, songeuse.

— Non.

— À vrai dire, il y a peu de chances pour qu'il en parle. Tu ne fais rien de mal. Et comme tu as bien l'intention d'y retourner, n'est-ce pas, tu ferais mieux de mettre ça au clair dans ta tête.

Jusque-là, je ne savais pas encore si j'allais y retourner. Mais la façon dont Lil l'avait affirmé, ça

valait de sa part une approbation. J'ai aussitôt oublié la grossesse de Vicky et même, brièvement, le fait de ne pas être mère ; l'impatience m'a gagnée, comme si ses paroles me donnaient l'autorisation de fermer les yeux sur cette tromperie naissante que ma conscience évacuait déjà à pas de loup.

— Oui, demain.

Pourquoi pas ? Je méritais bien un changement de décor. Et vu l'expression maussade et hostile de Vicky quand je lui ai ramené les enfants, j'avais encore plus envie de mettre cent cinquante kilomètres entre nous.

En atteignant les faubourgs de Gillingsbury, après avoir réussi à débrouiller l'écheveau complexe des routes avec plus d'assurance que la première fois, j'étais contente d'être arrivée. J'avais le dos raide à force d'être crispée au volant, les yeux douloureux à force de fixer le rideau liquide, et j'en avais ma claque de la radio. En plus, j'avais faim et je me sentais infiniment plus nerveuse que deux jours auparavant. La précédente visite aurait pu n'être qu'une expérience, une exception. Alors que là, il s'agissait d'une décision consciente et préméditée.

Cependant, le panneau ne se trouvait pas devant Moose Hall et la porte était fermée. J'ai été frappée par l'ampleur de ma déception à l'idée que le projet soit terminé ou qu'il n'y ait personne. Mais la porte à la peinture écaillée a cédé quand j'ai tourné la poignée métallique ; le hall sinistre était brillamment illuminé. La mauvaise nouvelle, c'est que l'endroit était vide, exception faite de Serena qui s'avavançait vers moi, ses pas résonnant sur le parquet poussiéreux.

— Bonjour ! J'allais partir.

La bouche sèche et la gorge serrée par la nervosité,

je me suis mise à tousser. Je ne pouvais plus m'arrêter. En quelques secondes, je me suis retrouvée pliée en deux, suffocante.

— Tu ferais peut-être mieux de porter un masque cette fois, a dit Serena en revenant vers une table où il y avait une grande bouteille d'eau minérale et quelques verres en plastique.

J'ai pris l'eau qu'elle me tendait et l'ai bue d'un trait.

Une nouvelle partie de la fresque, à peine commencée, était exposée sur la table à tréteaux ; au moins le projet n'avait pas brusquement tourné court.

— Où sont-ils tous ?

— Il n'est pas venu grand monde aujourd'hui. La pluie les a découragés, je pense. On était tellement peu nombreux qu'on a décidé d'aller déjeuner au pub. Je suis restée pour finir ma brouette mais je m'apprêtais à fermer. Tu veux venir avec nous ?

— Ça ne pose pas de problème ?

— Bien sûr que non. Mitch sera ravi de te revoir.

Pourquoi Mitch ? Abattue, j'ai envisagé de trouver une excuse pour aller me promener n'importe où. Me retrouver coincée sur une méchante banquette de pub recouverte de velours rouge à écouter Mitch me déverser son baratin une heure durant, il y avait de quoi me donner de l'urticaire.

— Qui y a-t-il d'autre ? ai-je demandé d'un ton décontracté.

— Seulement Margie, Ralph et Adam. On n'est pas nombreux.

— Ça me fera plaisir de venir. Merci.

Je n'avais qu'à être ferme avec Mitch. Et espérer que Ralph ne porterait pas ce short pornographique.

Le pub était juste au coin de la rue – heureusement,

parce que je n'avais pas d'imper et que la pluie avait encore augmenté. C'était une grosse bâtisse chaulée ; l'enseigne de guingois qui annonçait « The White Horse-Estab. 1595 » s'égoutta dans mon cou tandis que je tenais la porte pour Serena.

À l'intérieur régnait cette atmosphère froide et peu accueillante des pubs les jours d'été – comme beaucoup de vieux pubs, la lumière artificielle devait mieux lui convenir, avec un feu de cheminée ronflant et une foule près du bar. À l'heure du déjeuner, c'était triste et abandonné. Je ne voyais personne, mais Serena m'a entraînée avec autorité dans un coin et ils étaient là, assis autour d'une grande table dans un renfoncement, prêts à attaquer un gargantuesque sandwich. Ralph – j'étais soulagée de voir qu'il portait un pantalon de coton resserré en bas par un élastique – et Margie étaient plongés dans leur conversation mais ils se sont tus en nous voyant arriver.

— Désolé, a dit Adam à Serena. Nous mourions de faim, alors nous avons commandé. Oh, bonjour, Anna ! Comment vas-tu ?

— Très bien, merci, ai-je dit en lui rendant son sourire et en me demandant si Max avait hérité de ses yeux incroyables. J'espère que ça ne dérange personne que je sois là.

— Bien sûr que non ! ont-ils répondu en chœur.

Mitch a tapoté la place à côté de lui – la banquette était effectivement recouverte de velours rouge – mais heureusement Adam en a fait autant et le siège à côté de lui était juste de l'autre côté de la table. Dans ma hâte, j'ai presque bousculé Serena et d'un ton pincé, elle a demandé :

— Qui veut autre chose à boire ?

Légèrement honteuse, je me suis relevée.

— Je vais aller chercher les consommations.

— Mais non, j'y suis presque. Que veux-tu ?

J'ai hésité puis je me suis rassise.

— La prochaine tournée sera pour moi. Je pourrais avoir un panaché, s'il te plaît ?

— Moi aussi, a dit Adam en tendant son verre vide.

— Un Picon-bière, s'il te plaît, Serena, a demandé Mitch en essuyant quelques gouttes de liquide sur sa moustache en bataille.

J'ai dû me retenir de lever les yeux au ciel. « Franchement, qui boit encore du Picon-bière ? Ça date de l'époque de la Dame de Fer et de l'huile de patchouli. »

— Du jus d'orange pour moi, Serena ; tu veux une autre bière, Ralph ? a proposé Margie. Salut Anna, ça fait plaisir de te revoir. Il y a tant de gens qui ne viennent qu'une fois et qui ne reviennent jamais, même s'ils promettent le contraire.

Elle s'est tournée à nouveau vers Ralph pour reprendre la conversation qui les absorbait tellement à notre arrivée.

— Tu ne veux pas manger ? a demandé Mitch.

Il a détaché une épaisse lamelle de jambon, le genre de viande qui me colle le frisson, violacée, l'air crue, entourée de gras blanc, avec des veines louches.

— Ce jambon est délicieux, a-t-il repris. Tiens, goûte.

Il m'en tendait une pleine fourchette de l'autre côté de la table et j'ai reculé. Je supporte à peu près de voir les gens manger ce truc rosâtre, mais il ne faut pas trop m'en demander.

— Non merci, je suis végétarienne.

— Végétarienne, tu parles, Charles. Attends un

peu d'avoir goûté ça. De quoi te guérir définitivement des trucs végétariens.

— Non merci, ai-je répété un peu plus brutalement que je ne l'aurais souhaité.

— Mitch, mon ami, a dit Adam en relevant la tête, je n'avais jamais remarqué que tu mangeais de la viande. Je croyais que tu étais du genre hippy à principes ?

— Je suis un accro du McDo, a marmonné Mitch, la bouche pleine de jambon. Mon péché mignon. J'adore les McDo.

— Tu manges de la viande ? ai-je demandé à Adam.

Son sandwich était un appétissant mélange de brie, d'oignons au vinaigre et de chutney. Mon estomac s'est mis à gronder.

— Excusez-moi. Je vais commander quelque chose à manger, je meurs de faim.

Je me suis arrêtée juste à temps avant de dire : « La route était longue pour venir. »

Oups. Il fallait faire attention. J'ai pris brusquement conscience qu'il ne fallait surtout pas qu'Adam tombe sur mes cartes de crédit, mon permis de conduire ou mon chéquier, qui étaient tous au nom d'Anna Sozi.

— Eh bien, je ne suis pas végétarien à proprement parler. Plutôt un mangeur de poisson qui ne refuse pas un petit bout de poulet.

— Quel bout – ses couilles ? a dit Mitch.

Il a renversé la tête en arrière, nous imposant ainsi la vision de son cou boutonneux et décharné tout en hennissant de rire devant son propre humour.

Cet homme était un cauchemar. Et je n'avais jamais vu personne arborer d'aussi longs poils dans le nez. Sauf un cheval. Ou peut-être un morse.

— Je ne mangeais pas du tout de viande, a continué Adam, mais j'ai un petit garçon et quand il était plus jeune, il était... très malade et il ne mangeait pas grand-chose.

J'ai aussitôt oublié ma faim. J'ai oublié également de respirer et je me suis mordu la lèvre presque jusqu'au sang. Max ! À entendre Adam en parler aussi tranquillement, ça me le rendait si réel, bien plus que dans la lettre ou dans les commentaires de Pamela Wilkins.

— Mais il aimait vraiment le poulet, alors j'ai commencé à lui en faire parce qu'il y avait peu de chose qu'il appréciait. Et du coup, je me suis aperçu que moi aussi, j'aimais ça. Mais aucun de nous deux ne mange de viande rouge.

Max aimait donc le poulet. Je me demandais quelle image précise j'allais pouvoir me faire de lui, quel assemblage de détails glanés par-ci par-là j'allais entasser avant de pouvoir le rencontrer. Je savais déjà que sa mère était absente et qu'il aimait le poulet. C'était un début.

— Il va bien maintenant ? ai-je demandé en m'obligeant à conserver une voix normale.

Les traits d'Adam se sont détendus, il a plissé les yeux ; j'ai eu envie de me pencher pour prendre ses joues entre mes mains et l'embrasser.

— Il va très bien, a-t-il répondu avec une telle fierté que les larmes me sont montées aux yeux.

— C'est formidable. Vraiment formidable. Bon, je vais aller me chercher à déjeuner, ai-je dit en me levant.

— En fait, a continué Adam en regardant derrière mon épaule droite, voilà le bonhomme en personne !

J'ai eu brusquement l'impression que mon corps

n'était plus qu'un tricot ramolli qu'on détricotait d'en bas ; quelqu'un tirait sur le fil de mes talons, ça remontait le long de mes cuisses et ça menaçait de m'engloutir. J'ai fait lentement demi-tour en me forçant à m'éloigner de la table. Ça aurait paru bizarre de me rasseoir et en outre, j'avais besoin de me reprendre. J'ai vu une dame d'un certain âge avec une capuche de pluie démodée qui tenait un petit garçon par la main ; j'ai vu le sommet de la tête de Max, de fins cheveux bruns, des bras minces sortant d'un vieux T-shirt jaunie et des tennis rouges. J'étais incapable de regarder son visage, trop bouleversée.

— Anna, s'est écrié Adam, ça t'embête de commander un soda à la pomme et un sandwich au fromage pour Max, pendant que tu y es ?

J'ai hoché la tête en faisant un signe de la main, incapable de me retourner, complètement assommée par ma chance.

Quand je suis revenue à la table, la dame à la capuche était partie. Max était assis sur un tabouret, à côté d'Adam. Il s'appuyait contre lui, qui l'entourait d'un bras protecteur. À les voir ainsi tous les deux, j'ai été à nouveau saisie de panique, plus du tout sûre de pouvoir affronter la situation... sans paraître extrêmement bizarre. Je ne m'attendais pas à le rencontrer avant des semaines, peut-être même des mois – et il était là, dès ma deuxième visite à Gillingsbury. Allez, Anna. C'est le destin. Concentre-toi.

Je me suis donc concentrée sur Max. Tandis que les adultes discutaient par-dessus sa tête, il était penché sur une voiture de course miniature qu'il faisait rouler sur son bras mince et nu. Ses pieds, qui paraissaient grands dans leurs tennis chics, étaient

posés sur la barre du tabouret. Il avait plus ou moins une coupe au bol, que j'avais vue chez beaucoup de petits garçons et qui paraissait être à la mode en ce moment. Ses cils étaient incroyablement épais et noirs ; comme le nez de Mitch – mais pour des raisons différentes – ils paraissaient étrangers à son visage. Il avait l'air sérieux. Il était absolument magnifique.

Je me suis assise, plus nerveuse que lors de la première, quand je jouais Asa dans *Peer Gynt* au Salisbury Playhouse. Se déplacer sur une scène devant une salle muette et attentive, c'était de la rigolade à côté.

— Ils vont nous apporter à manger dans une minute. Tiens, c'est pour toi, ai-je dit en faisant glisser le verre de soda vers Max.

— Merci, a-t-il répondu timidement en me regardant de ses immenses yeux bleus.

On aurait dit un adorable petit bonhomme dans un film de Hollywood. Je m'attendais plus ou moins à voir Lassie se matérialiser à ses côtés. J'ai dû m'y reprendre à trois fois avant de pouvoir déglutir.

— Voilà Max, mon fils, a dit Adam.

— Salut, Max. Je m'appelle Anna. Je suis venue aider ton papa pour son projet de mosaïque. Tu l'as vu ?

Il a hoché la tête avant de baisser les yeux vers sa petite voiture.

— Vroum vroum.

Puis il l'a garée sur un sous-bock et a pris son verre d'une main tremblante. La paille dansait au milieu des bulles et il a dû s'y reprendre à deux fois avant de réussir à la mettre dans sa bouche. On aurait dit un chaton aveugle cherchant à téter, ai-je pensé sentimentalement.

« Reprends-toi, Anna. »

— À deux mains, Max, a dit Adam.

Max a obéi et il est enfin parvenu à boire en tenant fermement son verre.

— Ça pique beaucoup, a-t-il chuchoté à Adam en fronçant le nez.

— Ton sandwich va arriver dans une minute, a répondu son père en souriant. Tu t'es bien amusé chez Mme Evans ce matin ?

— Oui. Sauf que j'aime pas son chien et l'autre garçon n'a pas voulu jouer avec moi.

— Cameron ?

Il a encore hoché la tête.

— Oh, ne t'inquiète pas pour Cameron. Mme Evans dit qu'il aime bien jouer tout seul parfois.

J'ai suivi cette anodine conversation avec une attention passionnée, celle que je réserve habituellement aux épisodes les plus palpitants de *East Enders*. Je ne pouvais pas croire que j'étais là, à les écouter bavarder. Ni que Max était présent. C'était vraiment inespéré.

Une jeune femme plantureuse, vêtue d'un ample pantalon de treillis et d'un T-shirt trop serré, a apporté mon sandwich au cheddar et celui de Max.

— Papa, a-t-il chuchoté l'air inquiet, en repoussant les quelques feuilles de cresson qui décoraient l'assiette, j'aime pas ce truc.

— Je peux le prendre ? ai-je demandé.

J'ai attendu son hochement de tête puis j'ai pris la salade et je l'ai portée à ma bouche.

— Miam, du cresson, ai-je dit en mâchant les tiges terreuses avec application, alors que je déteste cela. Tu sais que tu peux en faire germer des graines sur du papier ?

J'avais failli dire « sur du buvard », mais il ignorait sans doute ce que c'était. Utilisait-on encore aujourd'hui du papier buvard ? Grâce à Crystal, j'avais quelques lumières sur le fonctionnement du cerveau d'un enfant de quatre ans, mais franchement, je ne savais pas grand-chose. Max était plus grand, il avait presque cinq ans, et de toute façon, les garçons sont très différents des filles. Crystal se serait sans doute dirigée droit vers le bar avec le cresson importun toujours sur son assiette.

« Mais qu'est-ce que c'est que cette saleté ? aurait-elle dit. J'ai demandé un sandwich au fromage tout simple, pas avec ce truc vert dessus. »

Peut-être que ça n'avait rien à voir avec le sexe ni l'âge, mais bien plutôt avec Crystal.

— On essayera une fois, d'accord, Max ? a dit Adam. Je n'ai plus fait pousser de cresson depuis que j'étais gosse. C'était tellement super de regarder germer les petites graines ! a-t-il ajouté en se tournant vers moi. On les voyait pratiquement pousser.

— Oui, et puis après, on se préparait un sandwich œuf et cresson, avec le cresson maison. C'était génial.

Max grignotait son sandwich, l'air peu impressionné.

J'ai coupé mon morceau de baguette en deux pour le remplir de fromage et de pickles, même si mon appétit avait de nouveau disparu.

— Alors, que doit-on faire cet après-midi ? ai-je demandé en le posant intact sur mon assiette. Il en reste beaucoup ?

— La bonne nouvelle, a répondu Adam, c'est que j'ai obtenu une subvention pour deux panneaux supplémentaires — j'espérais trois, mais je ne crois pas qu'on aura les moyens. Alors, oui, il y a encore du

pain sur la planche avant le début du trimestre. Tu peux revenir ?

— Pourquoi pas ? ai-je répondu avec désinvolture.

« Rien ne pourrait m'empêcher de venir », ai-je pensé en contemplant Max.

— Parfait. Depuis la semaine dernière, nous avons perdu des effectifs, alors c'est bien d'avoir du sang frais.

Il a bu une gorgée de panaché et volé un morceau du sandwich de Max.

— Eh, papa ! a dit le petit en souriant.

De l'autre côté de la banquette en velours rouge, j'entendais Mitch déclarer à Serena :

— Demain, on vient vérifier mon taux d'humidité.

N'obtenant pas la réaction désirée, il a ajouté, pour lever le dernier doute :

— Pas mon taux d'humidité personnel, évidemment.

Ce qui a laissé Serena de marbre, comme on pouvait le prévoir. Ralph et Margie étaient toujours plongés dans leur conversation ; je n'avais peut-être pas remarqué l'autre jour qu'ils formaient un couple. Auquel cas, pourquoi avait-il flirté avec moi ?

— Alors, que fais-tu, Anna ? a soudain demandé Adam en me dévisageant.

— Hum, je suis comédienne, ai-je dit légèrement décontenancée même si j'avais décidé de ne pas mentir, en tout cas sur mon métier. Mais, pour le moment, je sais, c'est un peu banal, je me repose et c'est pour ça que j'ai du temps pour collaborer à ce projet.

— Waouh, c'est intéressant. Je n'avais encore jamais rencontré de comédienne. Dans quoi as-tu joué ?

Cette question, je la détestais.

— Oh, rien d'extraordinaire. Dans quelques épisodes de *The Bill*. Il y a quelques années, j'ai eu un rôle important dans une sitcom de la BBC2, je ne sais pas si vous vous en souvenez. Ça s'appelait *Butterfinger*.

Aucune réaction, y compris de la part de Mitch et Serena, même si l'idée que j'étais passée à la télé excitait Mitch. Il avait immédiatement cessé de parler à Serena pour écouter ce que je racontais.

— Mais j'ai surtout fait du théâtre de répertoire avec des tournées. Plus quelques comédies musicales dans le West End.

— Impressionnant, a soufflé Mitch. Comme *Chicago* et tout ça, t'étais habillée avec des bas résille et des talons hauts et tu levais la jambe ?

Beurk. Mais qu'ont-ils, les hommes, avec les talons hauts ? Je me suis demandé ce que Ken était en train de faire ; s'il pensait à moi dans son bureau. Oh, on était vendredi – non, il devait rentrer de Bruxelles. Il ne pensait donc probablement pas à moi, avec ou sans talons. J'ai noté dans un coin de ma tête de sortir les poubelles quand je rentrerais.

— Je n'ai jamais joué dans *Chicago*. J'ai fait partie du chœur dans *Les Misérables*, mais pas le moindre talon aiguille là-dedans.

Adam a été le seul à rire.

— J'adore ce spectacle. Je me demande si tu jouais dedans quand je l'ai vu. Ça date d'un petit moment... en 1995, peut-être ?

— Non, moi, j'y ai joué pendant quelques mois en 1999.

« L'année avant le don de moelle. À ton fils. »

— Tu y es allé avec maman ?

On a entendu la petite voix de Max à un moment où tout le monde se taisait ; ses mots sont restés suspendus dans l'espace comme des guirlandes de Noël hors saison. Jetant un regard autour de moi, j'ai remarqué que tous les autres prenaient l'air détaché en attendant la réponse d'Adam. Il y avait anguille sous roche et s'ils ne connaissaient pas tous les détails, ils en savaient suffisamment pour être curieux.

Pas autant que moi.

Adam a souri, mais il paraissait mal à l'aise et ses yeux restaient graves.

— Oui, j'y suis allé avec maman. Une soirée délicieuse. Nous avons d'abord dîné dans un restaurant thaï de Soho ; j'ai essayé de manger une feuille de bananier, mais en fait c'était l'emballage de mes boulettes et ce n'était pas comestible. Ça s'est coincé dans ma gorge et ça ne voulait pas descendre ; les serveuses étaient prêtes à appeler une ambulance – c'était très gênant. Mais le spectacle après était génial.

— Où j'étais ? a demandé Max en dévisageant intensément son père.

J'ai eu l'impression que la femme d'Adam apparaissait rarement dans leurs conversations. Elle s'était peut-être enfuie avec un autre – si c'était Adam qui avait pris la tangente, il n'aurait pas obtenu la garde de Max.

— Tu n'étais pas encore né, mon chéri, a répondu Adam en ébouriffant les cheveux de Max. Mange encore du sandwich, tu n'as presque pas petit-déjeuné.

Il paraissait abattu et solitaire. Manifestement, il s'était passé quelque chose.

Mitch s'est penché par-dessus la table pour prendre ma main gauche. Il a examiné les quatre anneaux

d'argent que je portais. Il était toujours en train d'échafauder des hypothèses sur le mariage d'Adam, car il a brusquement lâché :

— Tu es mariée, alors, Anna ?

J'ai résisté à l'envie de lui arracher ma main et, alors que j'ouvrais la bouche pour répondre : « Oui, mon mari s'appelle Ken », il s'est produit quelque chose d'imprévu. Rétrospectivement, je suppose que je ressentais tant de compassion à l'égard d'Adam au moment où Mitch m'a posé la question – ce n'est pas une excuse et la duplicité de mon affirmation me poursuivra jusque sur mon lit de mort – mais les mots sont sortis malgré moi. Après, c'était trop tard pour me rétracter.

— Non, je ne suis pas mariée.

14

— Alors, comment s'est passée ta journée ? a tout de suite demandé Ken en rentrant ce soir-là.

C'était rassurant de se retrouver dans un univers connu : le bruit de la clé de Ken dans la serrure, le choc sourd de son sac tombant sur le sol de l'entrée, ses pas venant me chercher à l'endroit où je me tiens habituellement à cette heure – en chaussettes, les pieds en l'air, dans l'angle de mon bien-aimé canapé en velours bleu roi, en train de regarder la télévision. Changer mes habitudes aurait pu me faire le plus grand bien mais le plaisir de la routine ne s'épuise pas si vite. Même la sonnerie de son téléphone portable – pourquoi fallait-il qu'il sonne systématiquement au

moment où il franchissait le seuil de la porte ? – était agréable. Pas autant que la façon dont il a éteint l'appareil sans même y répondre...

— Bien, merci. Et la tienne ?

— Pas mal. Tu veux un verre ?

— J'en ai déjà un.

J'ai montré un verre à moitié plein de vin posé par terre à côté de moi mais malheureusement, Ken a choisi le même moment pour se pencher vers moi et m'embrasser ; involontairement, je l'ai tapé sur la joue.

— Charmant accueil, a-t-il dit en reculant et en se frottant le nez.

— Désolée, chéri, ai-je dit en riant de son expression piteuse. Viens ici.

Nous nous sommes embrassés et il m'a prise dans ses bras, m'enveloppant dans ses odeurs de la journée : la sueur des décisions, l'air recyclé d'une cabine d'avion.

— Alors, qu'est-ce que tu as fait aujourd'hui ? Tu es allée courir ?

— Pas aujourd'hui... En fait, ai-je continué en prenant une profonde inspiration, tu ne vas pas me croire, mais j'ai participé à la création d'une fresque en mosaïque !

— Vraiment ? a dit Ken en haussant les sourcils. Où ça ? Et pourquoi ?

J'ai enroulé une mèche de cheveux autour de mes doigts et j'ai fixé l'écran de la télévision, en m'efforçant d'avoir l'air nonchalant.

— C'était sur l'impulsion du moment – je suis passée devant une petite bâtisse et j'ai vu un panneau « Atelier mosaïque gratuit – débutants acceptés ». Je me suis dit : « Pourquoi pas ? » Tu sais que je m'excite

toujours en disant que je veux faire quelque chose de créatif. En fait, il s'agit d'un projet municipal, on fait une fresque destinée à décorer un passage souterrain près de la gare.

« Ne me demande pas de quelle gare il s'agit ni de quelle bâtisse », ai-je supplié. Quoique j'aurais été bien surprise qu'il le fasse. Ken n'est pas du genre à s'attacher aux détails.

— Waouh, a été son seul commentaire en ôtant sa veste et en délaçant ses chaussures. Tu t'es bien amusée ?

Je l'ai aidé à se déchausser et je l'ai regardé enlever ses chaussettes. Moi, mes chaussettes ne me collent jamais aux pieds quand je me déchausse ; pas plus qu'elles ne sentent la sauce Marmite, contrairement à celles de Ken. C'est peut-être un truc de mec, comme la façon dont son jean s'use toujours exactement au même endroit : à l'intérieur de l'entrejambe à droite. Je trouve cela extrêmement touchant d'être la seule à connaître (je l'espère) ces petits secrets anodins. C'est comme d'avoir une cachette dans sa propre maison ou une planque dans son jardin.

— Oui. Ça m'a plu. Je vais y retourner. C'était amusant. J'ai fait un panier.

— Super, a-t-il dit en m'embrassant de nouveau. Ça te fera du bien de t'investir dans quelque chose de ce genre. Je suis impatient de voir le résultat !

« Hum ! Ça ne risque pas d'être pour demain, à moins que tu ne passes devant la gare de Gillingsbury... » Et il était vraiment peu probable que Planet Music organise son prochain séminaire au Travelodge de Gillingsbury.

— Je vais te chercher un verre de vin, ai-je proposé.

Je me sentais mieux maintenant que j'avais lâché mon secret sans avoir vraiment menti.

J'ai ramassé les chaussures de Ken et je me dirigeais vers la cuisine quand la bande-annonce d'une nouvelle série est passée à la télévision. Un visage familier a envahi l'écran.

— Nom d'un chien, c'est pas possible ! me suis-je écriée. C'est Rosemary Gregson !

« Une dramatique majeure en dix épisodes, adaptée du best-seller de Catherine Kirkbride », vantait le commentaire – bizarrement il n'y a jamais de dramatique mineure en dix épisodes. Rien ne change jamais – je n'avais qu'à regarder la tête de Rosemary Gregson pour voir réapparaître ma vieille envie de lui taper dessus.

— Qui est Rosemary Gregson ?

J'ai secoué la tête, incrédule.

— Elle était dans notre cours, à Reading. Vicky et moi, on lui avait secrètement décerné la médaille de Ratée de la promo. Je ne l'ai jamais vue nulle part jusqu'à maintenant, donc on devait avoir raison. Pour être franche, je l'imaginais bien en grosse mémère avec quatre gosses. Elle avait une voix de cochon d'Inde. Nous étions persuadées qu'elle avait dû coucher avec des profs pour être sélectionnée à l'entrée.

— La voix et l'allure d'un cochon d'Inde, a déclaré Ken avec loyauté, alors que Rosemary était très jolie.

Elle avait toujours ce teint radieux d'Anglaise et des cheveux courts, bruns et bouclés, un peu comme Elizabeth Taylor dans sa jeunesse. À Reading, elle était blonde avec des mèches, la couleur obligatoire pour essayer de ressembler à lady Di, comme disait Vicky en ricanant.

— Il faut que j'appelle Vicky, ai-je dit en me précipitant sur le téléphone sans quitter l'écran des yeux.

« ... avec Rosemary Gregson dans le rôle-titre d'Annabel... »

— Aaargh ! Pas le rôle principal ! C'est pas possible !

J'ai composé à toute vitesse le numéro de Vicky.

Elle a décroché aussitôt.

— Vic, c'est moi. Tu ne devineras jamais qui je viens de voir...

— Je n'ai aucune envie de te parler, m'a-t-elle brutalement interrompue.

— Quoi ?

Je n'avais pas oublié notre désaccord, mais dans l'excitation liée à la rencontre de Max, c'était redescendu dans ma tête à l'échelle d'un hoquet affectif, un simple malentendu. J'avais pensé qu'il en irait de même pour elle.

Je suis passée immédiatement à l'offensive.

— Quoi, parce que tu t'obstines à faire cet...

Je me suis tue juste à temps, réalisant que Ken écoutait ; j'ai réussi à ne pas aggraver la colère de Vicky à mon égard.

— Ça ne te regarde pas.

— Oh arrête, Vicky. Ne sois pas comme ça.

En faisant une grimace à Ken, j'ai quitté la pièce et pris le téléphone à l'étage, ayant complètement oublié toute pensée rancunière à l'égard de Rosemary Gregson.

— Je croyais t'avoir entendue dire que tu avais besoin de moi.

— Oui, a répondu Vicky avec amertume. J'ai besoin que tu me soutiennes, pas que tu me juges de façon aussi lapidaire.

Cela m'a fait tellement mal que j'en ai eu le souffle coupé. Il y a eu une seconde d'éternité, pointée comme une flèche désignant un silence crucial durant un film, où j'aurais pu arranger les choses, m'excuser – mais de quoi, ai-je pensé avec colère : d'avoir perdu Holly, de mes fausses couches, de mon désir ardent de ne pas voir encore une vie humaine gâchée ? –, mais cette seconde est passée lourdement avant de disparaître, s'enfonçant jusqu'à l'infini dans les méandres de la ligne téléphonique, et l'équilibre de notre amitié a basculé.

— Je suis désolée d'être aussi lapidaire, ai-je sifflé. Qu'est-ce que tu crois ? Si tu espères que je vais approuver que tu tues ton enfant à venir rien que parce que tu n'as pas tes dix heures de sommeil quotidiennes, alors j'ai bien peur de ne pas pouvoir t'aider.

À peine prononcées, j'ai regretté mes paroles. Sincères ou non, c'étaient des mots cruels et elle les a traités avec le mépris qu'ils méritaient en raccrochant immédiatement. Je me suis retrouvée en train d'écouter le silence des conversations terminées dans toute la ville puis j'ai balancé le téléphone sur le lit avec une telle force qu'il a rebondi et heurté le mur d'en face.

Un bon quart d'heure plus tard, Ken m'a trouvée allongée sur la couette, en train de contempler le plafond.

— Que se passe-t-il ? Vous vous êtes disputées, Vicky et toi ?

— Oh, Ken, ai-je dit, incapable d'empêcher ma voix de chevroter. Je déteste être brouillée avec elle.

— À propos de quoi vous êtes-vous disputées ?

Il s'est assis à côté de moi et son poids sur le

matelas m'a fait glisser légèrement vers lui. J'ai posé ma tête sur ses genoux et il m'a caressé les cheveux.

— Hum... bon... les gosses. Elle... se plaint tellement à propos d'eux.

Je mourais d'envie de lui dire la vérité, mais si jamais elle l'apprenait, ce serait vraiment la fin de notre amitié. Les secrets commençaient à s'entasser sacrément, une pile de plus en plus vacillante, comme des cartes mal rangées.

— C'est dur pour elle, Annie. Peter ne l'aide pas du tout, c'est ça ? a dit Ken, qui n'appréciait guère Peter, lui non plus. Crystal n'est pas facile, Pat dort mal et il a toujours un pet de travers. Pas étonnant que ça lui pèse parfois.

— Eh, personne n'a jamais dit que c'était facile, que je sache ! Ça fait partie du marché. On accepte le côté corvée des cinq premières années parce qu'on a deux enfants magnifiques, et après on oublie tout le bazar, comme on oublie les douleurs de l'accouchement, non ?

J'avais du mal à dissimuler l'envie dans ma voix.

— C'est peut-être vrai ; mais c'est sûrement plus facile à dire qu'à faire.

— Mais de quel côté es-tu donc ? me suis-je exclamée en retirant ma tête d'entre ses mains.

— Calme-toi, Anna, je ne prends pas la défense de Vicky. Je dis simplement que je te trouve sacrément dure avec elle, alors qu'elle traverse une période difficile.

Je lui ai tourné le dos. « Tu ne connais pas la moitié de l'histoire. » Son portable s'est mis à sonner au rez-de-chaussée.

— Tu m'as affirmé que tu l'avais éteint, ai-je dit d'un ton accusateur.

Il n'a pas répondu.

— Vas-y, va répondre.

Il est descendu d'un pas lourd et, à coups de poing, pleine de colère et de frustration, j'ai frappé ce qui restait de rêves dans mon oreiller. Dans ma vie, tout avait un goût d'amertume. Et en plus de tout, j'allais perdre ma meilleure amie ?

J'ai rencontré Vicky le jour de l'entretien pour l'admission au cours d'art dramatique de l'université de Reading. C'était quelques mois avant la mort de papa, Greg et moi étions en pleine liaison. La première fois que j'ai vu Vicky, elle était adossée au mur des toilettes pour dames dans la section théâtre et un charmant jeune homme était en train de lui rouler une pelle. Collé contre Vicky, il se frottait à elle sans se soucier des passants, comme s'ils étaient seuls dans une clairière à minuit et non pas dans le couloir d'une université en plein jour. Je les ai observés bouche bée : les boucles blondes du garçon se mêlaient aux mèches violettes hérissées de Vicky. Elle portait des bas résille déchirés, une minijupe en jean et un blouson de cuir élimé sur le dos duquel, je l'ai vu plus tard, était écrit « The Circle Jerks » en lettres blanches et tremblées.

J'étais contente de n'avoir pas cédé à ma mère et de n'avoir pas mis mon tailleur, un truc immonde consistant en une longue jupe trapèze et une veste tout aussi mal fagotée, le tout dans un tissu qui ressemblait à du rideau bleu. Je me sentais assez ringarde comme ça, avec ma jupe droite en lainage noir et un chemisier blanc. On aurait pu me prendre pour une serveuse égarée, si je n'avais pas porté mes bonnes vieilles Doc Martens. J'avais prévenu maman que je n'irais pas à cet entretien si je ne pouvais pas les

mettre ; et maintenant, j'étais sacrément soulagée d'avoir tenu bon. Elles étaient noires avec seulement huit trous alors que celles de Vicky étaient rouges avec seize trous, mais au moins c'étaient des Doc.

Vicky s'est dégagée pour respirer et elle m'a vue en train de les observer. J'étais empourprée parce que, même si c'est gênant de l'avouer, les voir se peloter comme ça juste sous mon nez me troublait. J'étais folle de Greg, mais d'un seul coup, j'aurais voulu qu'il ait vingt ans de moins. Greg ne m'aurait jamais bécotée en public. Même quand nous étions seuls, il passait une bonne partie de son temps à regarder avec nervosité par-dessus son épaule.

Levant la main droite et fermant le poing, Vicky m'a adressé un geste de triomphe, avec un sourire tellement gentil et fripon que je n'ai pu m'empêcher de rire. Le garçon m'a entendue, il a fait volte-face, puis il nous a dévisagées à tour de rôle.

« Qu'est-ce que tu regardes ? »

Vicky et moi, nous fixions sans la moindre gêne la bosse dans son jean moulant et nous avons pouffé de rire.

Il a caché son entrejambe de sa main.

« Je t'aurai une autre fois. Peut-être bien. Salope », a-t-il dit avant de filer.

Nous nous sommes écroulées ; moi, je riais surtout d'admiration pour le culot et le toupet incroyables de Vicky.

« C'est ton petit ami ? »

Elle a ri encore en s'essuyant soigneusement les yeux, pour ne pas étaler l'épais trait de khôl noir.

« J'aimerais bien ! Il était sexy, non ? Non, on s'est mis à bavarder et je lui ai dit qu'il pouvait me rouler un palot si ça le tentait. J'étais pas sûre qu'il me

prenne au mot, mais il l'a fait. Une bonne façon de démarrer la journée. Il est ici pour un entretien en génie chimique, mais c'est tout ce que je sais de lui. Il me reste du rouge à lèvres ? »

J'ai examiné les traces de rose pâle sur ses lèvres.

« Non. Je pense qu'il a dû te l'embarquer. »

Elle a ouvert la fermeture Éclair d'une des poches de sa veste pour en sortir un tube de rouge écarlate. J'ai été impressionnée par sa capacité à l'appliquer impeccablement sans avoir besoin de miroir.

« Tu es là pour l'art dramatique ? »

À mon grand plaisir, elle a hoché la tête.

« Oui, et toi ? »

— Oui, à midi, on doit faire nos sketches ?

— Ça te dirait d'ici là de venir prendre un café et fumer une clope ? »

J'ai accepté en souriant et nous sommes parties.

Nous devions préparer un sketch de trois minutes sur un sujet à notre convenance en utilisant un accessoire – une consigne si vague qu'elle en était terrifiante – mais je ne sais pourquoi, je ne m'attendais pas à jouer devant une trentaine de personnes âgées de dix-huit ans. En entrant dans la grande salle de répétition sur les talons de Vicky, j'ai senti ma gorge se serrer devant tout ce monde, avec qui je n'avais sans doute rien en commun, excepté l'âge. J'ai décidé de me concentrer plutôt sur la peinture blanche et écaillée du logo « The Circle Jerks » sur le dos de Vicky, je l'ai suivie jusqu'à l'endroit où nous nous sommes assises sur la moquette bleue et rêche. Le dos rond, elle a croisé les jambes, sans se soucier du fait que le gousset de son collant était parfaitement visible

sous sa jupe courte. Moi aussi, j'aurais voulu m'asseoir en tailleur, mais ça tendait ma jupe droite comme un toit de laine entre mes genoux ; j'ai donc été obligée de replier mes jambes contre moi, ce qui me faisait mal au dos. « Peut-être que je ne suis pas faite pour une carrière d'actrice, après tout », me suis-je dit tristement. Mes petits triomphes dans le club de théâtre municipal paraissaient bien province et minables à l'ombre de la fourmilière de talents rassemblés ici.

Sur notre droite, il y avait une fille habillée en Sloane des pieds à la tête : rien ne manquait. Chemisier à rayures à col relevé – présent. Barbour – présent. Épais serre-tête de velours bleu marine retenant ses cheveux ondulés et décolorés tombant sur les épaules – présents. Perles – présentes. Jupe plissée bleu marine – présente. Rouge à lèvres rose pâle – présent. Elle s'est agenouillée par terre d'un air compassé comme si elle était sur une selle, droite comme un I, avec une expression d'attente énervante. Alors qu'il ne se passait strictement rien, elle avait un carnet ouvert sur les genoux et un stylo Montblanc à la main. Vicky et moi, nous l'avons regardée, nous avons levé les yeux au ciel et délibérément, nous avons refusé de lui parler alors qu'elle était toute seule dans son coin. À l'époque, nous étions deux garces.

Les auditions ont commencé. Vicky s'appelait Attwood, elle est donc passée en premier ; et elle a mis d'emblée la barre très haut. Son sketch était exactement tel que je l'imaginais : désopilant, intelligent, émouvant. C'était l'histoire d'une fille qui tombait enceinte, qui avait un bébé, et multipliait les efforts pour faire face aux épreuves d'une maternité adolescente et solitaire – tour de force qu'elle réussit en trois

minutes, brillamment, avec le seul concours d'un faux bébé.

À la fin, j'avais les larmes aux yeux et j'ai applaudi à en avoir mal aux mains ; à l'évidence, le jury était également impressionné. Simon Maltby, un petit homme enthousiaste et barbu qui était le portrait craché de l'homme représenté dans *The Joy of Sex*, les lunettes en plus, paraissait lui aussi au bord des larmes ; avec l'autre membre du jury (qui répondait au nom impossible d'Elton Casagrande), ils échangeaient force hochements de tête, comme s'ils allaient se décrocher le cou.

J'ai instantanément oublié les sketches suivants, surtout parce que j'étais distraite par la fille Sloane. Dès que Simon et Elton s'étaient levés pour nous accueillir, elle avait commencé à prendre des notes d'une écriture ostensiblement gribouillée et elle avait continué sans relâche pendant l'introduction et les sketches de tout le monde. Quand le jury a appelé son nom – Rosemary Gregson – Vicky s'est penchée pour lui proposer de continuer à prendre des notes pendant qu'elle passerait. Suggestion que Rosemary a accueilli avec un dédain total, comme si Vicky était un bâtard venu renifler les pattes de race de la meute (quelle ironie, en effet, d'autant que nous avons appris plus tard que Rosemary avait grandi dans une petite maison mitoyenne de Ruislip et qu'elle n'était sans doute jamais allée chasser de sa vie).

Rosemary a traversé l'estrade en lissant sa jupe et elle a récité un incroyable soliloque à la mémoire d'un défunt labrador familial appelé Pickles. Elle avait comme accessoires le collier et la laisse de Pickles et même si chaque atome de ma personne ricanait de

cette sentimentalité sucrée et des larmes mélodramatiques que Rosemary laissait couler sans effort, je dois bien avouer que j'étais presque aussi émue que par le sketch de Vicky. J'ai dû tourner la tête pour que Vicky ne me voie pas lorsque Rosemary, de sa voix chevrotante, a parlé de l'endroit marqué d'une croix de bois, au cœur de la forêt, où elle se rendait pour évoquer le souvenir de Pickles.

Vicky, quant à elle, faisait mine de vomir à côté de moi. J'ai chassé mes larmes pour ricaner avec elle ; nous l'avons débinée méchamment après, une fois tout le monde passé. Cependant, le jury n'était manifestement pas d'accord avec nous, parce qu'elle a été acceptée.

J'étais passée après elle. Mon sketch, contrairement aux précédents qui faisaient largement appel à l'émotion, était le piètre monologue d'une femme obèse qui, au téléphone, explique à son amie à quel point son régime marche bien alors que, en même temps, elle s'empiffre de chocolat. Comme accessoires, j'avais apporté un vieux téléphone en bakélite avec un cordon recouvert de tissu tout usé et une barre chocolatée ; sauf que je n'avais pas vraiment réfléchi à quel point il est difficile de s'empiffrer et de parler clairement en même temps. En outre, la barre chocolatée me donnait la nausée. À la fin, il y a eu quelques applaudissements (polis de la part de tout le monde, sauf de Vicky, qui y allait de bon cœur).

« Intéressant. D'où sortez-vous cela ? a dit Simon Maltby, les mains jointes.

— Je l'ai apporté avec moi, ai-je répondu. Je l'ai trouvé dans le garage.

— Non, a-t-il dit avec un sourire condescendant. Je parlais de l'idée, pas du téléphone.

— Oh, ai-je dit en baissant les yeux. »

Après, Vicky m'a appris que j'avais du chocolat au coin des lèvres et qu'un mince filet de caramel me coulait sur le menton.

Quand j'ai su que j'étais acceptée, je ne pouvais pas y croire. J'étais presque encore plus contente à l'idée de passer les trois ans à venir avec Vicky que d'avoir obtenu cette place.

15

J'ai fait l'aller-retour entre la maison et Gillingsbury tous les jours durant les deux semaines qui ont suivi, du lundi au vendredi, laissant les roues de ma voiture avaler bien autre chose que des kilomètres : accélérant d'abord pour oublier le silence blessé de Vicky ; et puis, deux jours plus tard, pour noyer ma déception en voyant mes règles arriver. Comme nous ne faisons jamais l'amour, Ken et moi, si je m'étais retrouvée enceinte, cela aurait été la deuxième Immaculée Conception, mais n'empêche, impossible de me débarrasser de ce sentiment habituel d'abattement chaque fois que j'avais mes règles.

J'essayais d'imaginer ce que Ken et moi nous ressentirions si j'avais du retard, si le test se révélait positif. Une chose était sûre – mêlée au plaisir de l'attente, il y aurait quelque chose de bien plus sombre : la peur. Nous avons tous les deux peur de la familiarité terrible de l'histoire ; de l'espoir qui monte avant d'être pulvérisé en mille morceaux ; des semaines qui passent dans la terreur ; de voir mon

ventre grossir en me demandant chaque jour si j'allais le perdre.

Finalement, c'était plus facile de ne même pas essayer, et le corps de Ken confirmait cela en se rétractant littéralement dès que jè m'approchais de lui. Ce qui ne se produisait pas très souvent – il passait de plus en plus de temps à son bureau et je commençais à me demander pourquoi même il se donnait la peine de rentrer.

Mais si nous n'essayions pas, nous n'aurions jamais de bébé. Ce n'était pas juste. Chaque fois que je pensais à Vicky, je serrais les dents, submergée par des flots d'émotion : la colère, la rancœur, ou peut-être la jalousie et la défaite. En tout cas, ce n'étaient pas des sentiments bien positifs.

Chaque fois que je me mettais en route pour Gillingbury, je me demandais si Max serait là, assis sur une chaise à balancer ses jambes maigres en jouant avec un petit jouet. Je le voyais si souvent en esprit que j'étais toujours légèrement surprise de ne pas le trouver en arrivant, comme si les autres l'avaient caché derrière un rideau pour me faire une blague. Mais je ne l'ai pas vu une seule fois en quinze jours. Une fois, je l'ai raté de peu. Ensuite, il est parti chez ses grands-parents pendant quatre jours ; puis Adam m'a raconté qu'il le laissait chez la nourrice – Mme Evans, la dame au chapeau de pluie qui l'avait amené au pub – jusqu'à ce que la mosaïque soit terminée. Adam n'aimait guère voir Max passer trop de temps à Moose Hall avec toute cette poussière qui s'infiltrait partout (il voulait dire dans ses poumons). J'étais moi-même suffisamment inquiète de l'état de ses poumons pour que cela diminue la déception que je ressentais à l'idée de ne pas le voir.

Prenant alors conscience que l'année scolaire allait commencer, je me suis affolée. Plus de projet de fresque. Plus de possibilité de voir Max, une fois que je n'aurais plus d'excuse pour voir Adam. Je me suis mise à imaginer Max en uniforme d'école, avec un long short gris bien ample, une cravate à rayures et peut-être un blazer bordeaux. Il hantait mes pensées comme s'il était l'objet de mon affection. J'étais amoureuse d'un petit garçon de quatre ans ! Si je n'étais pas bonne à enfermer... mais il fallait absolument que je continue à le voir. Durant chaque trajet de retour, j'essayais de trouver le moyen de combiner un autre rendez-vous sans pour autant flirter avec Adam, ce qui aurait été profondément malhonnête. Adam ne me plaisait pas, me disais-je sévèrement. Même s'il était charmant, ce n'était pas avec lui que je voulais être, mais avec Max.

Mais impossible d'approcher Max sans passer par Adam – qu'est-ce que je pouvais faire, inviter Max à boire un verre au pub ? Ouais, c'est ça. Plus les panneaux muraux avançaient, plus mes chances diminuaient. J'aurais voulu n'avoir jamais rencontré Max. Il aurait été plus facile de l'oublier.

Voilà quelles étaient mes options, dans l'état actuel des choses. Un : je m'inscrivais sur la liste d'attente pour un des cours d'Adam en espérant qu'une place se libérerait. C'était la solution qui me plaisait le moins : même si je parvenais à m'inscrire, il serait bien plus difficile de « fraterniser » avec Adam dans le cadre d'un cours qu'à Moose Hall où Mitch me soufflait dans le cou ; en outre, Max ne serait jamais là. Deux : je prenais l'initiative d'inviter Max et Adam. Mais où ? Et, en se mettant à la place d'Adam, pourquoi ? Si j'aimais bien Adam, il n'était guère

question d'amitié profonde entre nous. Même en passant des journées entières à travailler sur le projet, nous n'avions noué aucun lien durable. Non, en dépit de tous mes efforts, j'avais la nette impression que si Adam appréciait ma présence, je n'étais en rien sa nouvelle meilleure amie. J'imaginai son front plissé de confusion et de surprise polie quand je lui annonçais tout à trac que ça me ferait plaisir de les emmener au cinéma ou au bowling, Max et lui.

Troisième solution : je cessais de mentir et je disais tout. Mais j'en étais toujours incapable. Maintenant que je connaissais Max, mes raisons pour ne pas vouloir révéler mon identité paraissaient encore plus valables ; je frissonnais en imaginant ce qu'Adam penserait de moi qui n'avais pas demandé à rencontrer Max les premières semaines où je l'avais connu. J'aurais l'air d'une folle.

Ce qui me laissait la quatrième solution : traîner autour de leur maison pour « tomber » sur eux par hasard... Bon Dieu, ce serait comme d'avoir de nouveau seize ans. Je n'allais quand même pas m'abaisser jusque-là ?

Mais quand on touche le fond, on est prêt à tout. La fresque était presque terminée et c'est ainsi que, la semaine suivante, je me suis retrouvée dans leur rue par un après-midi chaud et humide. On avait fermé Moose Hall et chacun était rentré chez soi, couvert comme à l'accoutumée d'une légère couche de poussière de carrelage. Adam était parti de bonne heure pour récupérer Max chez la nourrice ; j'avais estimé qu'il lui fallait entre vingt minutes et une heure pour rentrer chez lui (comment pouvais-je calculer cela puisque j'ignorais où vivait la nourrice ?). En revanche, je savais où se trouvait la maison d'Adam

et Max. J'avais vérifié sur les pages jaunes du Net et je m'étais imprimé un plan des rues assez pratique. Le plan était plié dans mon sac et je connaissais déjà par cœur le trajet entre Moose Hall et chez eux : prendre Devizes Road, passer deux carrefours, suivre la rue à sens unique jusqu'à Dean Street, ensuite Hardcourt Road était la troisième à droite. Ils habitaient au numéro quarante-trois.

Je savais également qu'Adam possédait une vieille Saab jaune, dont je n'ai pas vu trace en descendant lentement la rue. Le numéro quarante-trois était une maison mitoyenne à trois étages, banale et mal entretenue, sans garage, sauf s'il se trouvait sur l'arrière. J'ai ajouté ces informations peut-être fallacieuses à mes listes mentales : Max aime le poulet, sa mère n'est pas dans les parages, papa conduit une Saab, pas de garage.

Hardcourt Road n'était pas situé dans les plus beaux quartiers de Gillingsbury. Une carcasse de voiture rouillait sur cales quelques maisons plus loin et de trois fenêtres ouvertes jaillissaient des musiques différentes qui formaient une jolie cacophonie. Au coin de la rue, quatre adolescents et un fervent admirateur, un gamin d'une dizaine d'années, faisaient ce pour quoi les gosses sont particulièrement doués : glander, fumer, ricaner méchamment en prenant l'air désabusé. Je me suis garée non loin et je suis restée assise dans la voiture en laissant le moteur allumé pour profiter de l'air conditionné. Je ne savais pas très bien quoi faire, alors je me suis mise à jouer avec l'autoradio. Sur Radio Two, Steve Wright et sa petite troupe de flagorneurs péroraient : saviez-vous que si votre oreiller avait plus de cinq ans, dix pour cent de son volume était fait de débris de peaux mortes ?

Beurk, me suis-je dit en me souvenant comment j'avais boxé le mien après m'être disputée avec Vicky.

Il me semblait incroyable que Steve Wright soit toujours d'actualité. Il m'évoquait une époque révolue, vers 1984, quand j'avais dix-sept ans et que j'allais me balader après les cours avec ma copine Julia dans sa 2 CV bourdonnante, alias le Péril jaune, ou, de façon prétentieuse, *la Deux-Chevaux*¹. Cette voiture me rappelait les rendez-vous avec Greg, les tournées de Baileys dans des gobelets en carton à l'heure de la cantine quand on écoutait Steve Wright sur le vieil autoradio. Un des jingles de Steve à l'époque, c'était une voix de femme qui protestait en cadence et de plus en plus vite : « Non, non, non... » puis on entendait le bruit d'une fermeture Éclair et puis « ... ooh, oui ». Nous répétions ça sans arrêt, nous le criions souvent par les fenêtres de la 2 CV aux hommes séduisants qui passaient près de nous tandis que nous tournions en rond dans le centre-ville.

Ce souvenir m'a fait sourire et je me suis retrouvée bien loin, perdue dans cette période de ma jeunesse. À l'époque où j'étais innocente, où mes seules inquiétudes étaient de savoir si j'obtiendrais le rôle principal dans la pièce du lycée et si je devais oui ou non laisser Greg dégrafer mon soutien-gorge et poser ses mains sur mes seins.

Qu'étaient-elles devenues, Julia et sa Deux-Chevaux ? L'une des deux au moins devait être à la ferraille, et pas sûr que ce fût la voiture. Julia appréciait beaucoup trop ces tournées Baileys post-cantine, si je me souvenais bien. Les examens de fin d'année

1. En français dans le texte.

s'étaient déroulés pour elle dans une stupeur parfumée à la liqueur et elle avait tout raté. C'est à ce moment-là que nos chemins avaient divergé.

Un coup sec sur la vitre de ma voiture m'a fait sursauter. Un des gamins du coin de la rue se penchait pour me lorgner d'un œil concupiscent et j'ai verrouillé toutes les portes. Ses copains se sont mis à se bidonner comme s'ils n'avaient jamais rien vu de plus drôle. Le petit qui les suivait essayait de fumer en ayant l'air cool mais ça ne marchait pas : après deux ou trois bouffées, il a écrasé son mégot et se l'est refourré dans la bouche en même temps qu'une tétine – ce qui m'a décontenancée presque autant que les coups sur la vitre.

Je me suis reprise et après avoir vérifié qu'on ne me demandait pas simplement un renseignement, j'ai regardé droit devant moi. J'ai attendu sans bouger en refusant de les voir et ils ont fini par s'éloigner, lassés de me faire des grimaces et des gestes obscènes.

Toujours aucun signe de vie au numéro quarante-trois, pas la moindre Saab jaune en vue ; donc, plutôt que de risquer de voir revenir les jeunes, j'ai décidé de sortir de la voiture. J'ai marché jusqu'à un petit groupe de commerces au bout de la rue que j'avais remarqués un peu plus tôt.

Il y avait là un encadreur et dès que je l'ai vu, j'ai compris que j'avais trouvé le bon prétexte pour être dans le coin – j'apportais quelque chose à encadrer. Par souci d'authenticité, je suis entrée dans le magasin, déclenchant aussitôt une bruyante sonnerie électronique en deux temps. J'ai sursauté mais la femme âgée en train de lire derrière le comptoir n'a pas bronché.

J'ai examiné sans conviction un présentoir de cartes

d'anniversaire faites main et un mur couvert d'angles de cadres collés à l'aide de Velcro sur du feutre vert. La femme a fini par relever la tête, surprise d'avoir un client. Elle m'a fait un vague sourire avant de reprendre sa lecture.

Moi non plus, je ne lui prêtais guère attention. Je regardais les angles de cadres avec leurs différentes couleurs et textures. Qu'est-ce que j'encadrerais, si j'avais le choix ? Une photo dédicacée d'Elvis Costello ? Ce joli cliché où on me voit dans le rôle principal de *Ils sont tous mes fils* ? Max, souriant devant l'objectif ?

Non, bien sûr que non, si on parlait d'encadrement fantôme, il ne s'agirait même pas de Max. Plutôt un photomontage de mes propres enfants. La photo d'école de Holly, souriante et édentée, le deuxième anniversaire de Louis, peut-être, en train de souffler ses bougies sur un gâteau en forme de Thomas le Tracteur tandis que le Pat de Vicky l'aide un bon coup (avec ses joues, un vrai spécialiste) ? Gemma assise sur les genoux d'un Père Noël, l'air aussi inquiète que ravie ? Une photo de Joe bébé, vêtu d'une couche imprimée de fruits tropicaux ? (Oui, ça m'était égal de me laisser aller ainsi ; nous leur avons donné des noms à tous.) Voilà ce que j'aurais voulu encadrer, si j'avais pu choisir.

Je suis ressortie en faisant retentir à nouveau la sonnette. La femme était tellement absorbée dans sa lecture qu'à mon avis, elle n'aurait rien remarqué si j'avais fondu en larmes sous ses yeux, mais je n'avais nulle envie de prendre le risque. Je me suis dirigée à nouveau vers la voiture, oubliant l'espace d'un instant pourquoi j'étais là.

Il faisait vraiment chaud, de cette chaleur lourde de

fin d'après-midi qui vous saute dessus pour se réfugier sous les aisselles et dans l'entrejambe. J'ai fouillé dans mon sac à la recherche de mes clés, pensant avec plaisir à l'air conditionné et décidée à rentrer chez moi – j'avais vraiment eu une idée idiote – quand brusquement les quatre terreurs m'ont entourée. Ils étaient sortis d'une allée étroite que je n'avais même pas remarquée. Oh non, il ne manquait plus que ça. J'ai laissé discrètement mes clés retomber au fond de mon sac et j'ai remonté ma bandoulière.

— Oui ? ai-je dit de ma voix la plus maîtresse d'école, en essayant d'avoir l'air à la fois ennuyée et offensive. Vous pourriez bouger, vous me barrez le chemin.

— Vous pourriez bouger, vous me barrez le chemin, m'a imitée le plus grand en faisant l'andouille pour ses copains.

Les bras croisés, il s'est approché de moi. La rue était vide. Mais j'entendais toujours de la musique. Si je criais suffisamment fort, des gens se mettraient bien aux fenêtres. J'ai envisagé une prise de judo – j'avais fait quelques années d'arts martiaux à la fac – mais ça me paraissait risqué. Je ne pourrais pas affronter les quatre d'un coup, même si c'étaient des mauviettes. Pauvre Max, être obligé de vivre à côté de ces minables !

J'ai entendu un déclic et j'ai vu un éclair argenté : le garçon en face de celui qui avait parlé, plus petit et plus boutonneux. Il brandissait sournoisement un canif avec une lame de huit centimètres de long.

— Donne-nous ton sac, a-t-il dit tranquillement.

Je m'étais toujours considérée comme une dure à cuire, courageuse et, même si je n'étais pas bien épaisse, assez forte. Maintenant, au pied du mur, je

n'en étais plus aussi sûre. En dépit de l'adrénaline qui me fouettait, je me sentais les genoux flageolants. J'ai regardé à nouveau autour de moi. Quelle poisse ! — j'avais vécu treize ans à Londres, j'étais rentrée à pied chez moi aux petites heures du matin un nombre incalculable de fois sans problème ; et là, dans un bourg somnolent du Wiltshire, à cinq heures de l'après-midi, en plein été, je me faisais braquer avec un couteau. Un canif, d'accord, mais j'avais quand même la trouille.

Alors — et c'était exactement comme dans un de mes fantasmes adolescents — j'ai été brutalement sauvée.

— Non mais pour qui vous vous prenez, bande de petits cons ? Filez. Tout de suite.

Adam était arrivé derrière moi, cachant Max derrière lui, l'air terrifié, pour le mettre hors d'atteinte.

— Je vais en toucher deux mots à ta mère, a-t-il dit au gamin avec le couteau.

Il faut bien avouer qu'il était plutôt sexy quand il était en colère.

— Ouais, te gêne pas, surtout ! Pauvre connard !

Ils se sont tous mis à rire, mais avec une certaine nervosité. Puis ils ont fait volte-face et d'un seul mouvement, ils ont disparu dans l'allée latérale.

16

— Bonjour, Max ! ai-je dit, sans remercier son père de m'avoir sauvé la couenne.

C'était grossier, mais pour l'instant, j'étais incapable de regarder Adam sans fondre en larmes. J'avais

les jambes en coton ; quel soulagement de m'acroupir, sous prétexte de me mettre à la hauteur de Max. Et quelle bêtise d'être effrayée à ce point par des gamins boutonneux armés d'un canif.

— Tu te souviens de moi ? On se connaît déjà. Je m'appelle Anna.

Mais Max a reculé en cachant son visage dans la jambe d'Adam.

— Qu'est-ce qui t'arrive, bonhomme ? a dit Adam en lui prenant le menton.

— J'aime pas ces garçons, a murmuré Max. Ils m'ont fait peur.

— Tu sais, Max, ai-je dit, la gorge encore serrée, moi aussi, j'ai eu peur. Ce n'étaient pas des gentils. Heureusement qu'il y avait ton papa pour nous protéger.

— Tout va bien maintenant, Max, a dit Adam en lui caressant les cheveux.

Il a tendu la main pour serrer mon bras nu en un geste rassurant. Il avait des doigts solides et calleux et je les imaginais en train de dégager le front de Max quand celui-ci était malade.

— Ça va ? m'a-t-il encore demandé. Écoute, a-t-il ajouté en montrant le numéro quarante-trois, nous habitons juste là. Entre donc prendre une tasse de thé.

Inutile de me le répéter. J'avais les jambes en compote et vraiment besoin de m'asseoir quelque part. J'ai donc suivi d'un pas vacillant Adam et Max de l'autre côté de la rue.

Max a insisté pour tourner la clé dans la serrure et j'ai attendu pendant qu'Adam le portait pour qu'il soit à la bonne hauteur.

— Désolé, a dit Adam. Un de nos petits rites.

Je ne pouvais m'empêcher de regarder derrière moi

pour vérifier qu'on n'allait pas nous sauter dessus, mais la rue était à nouveau vide, à l'exception d'un gros chat roux installé sur le capot d'une voiture, occupé à se lécher les fesses en me regardant par-dessus sa patte tendue.

J'allais entrer chez Max ! Le destin avait frappé. Et je n'avais même pas perdu mon sac à main dans l'affaire. J'ai eu brusquement une vague de reconnaissance à l'égard des quatre ados qui, bien involontairement, m'avaient aidée à atteindre mon but.

Max a enfin réussi à ouvrir la porte et Adam l'a reposé par terre.

— Entre, m'a-t-il dit en s'effaçant.

J'ai pénétré dans une entrée étroite, à la peinture écaillée mais égayée de batiks orange vif et jaune citron accrochés aux murs. Ce n'était pas exactement à mon goût, mais ça avait un charme surprenant et indéniable. On aurait pu dire la même chose du reste du rez-de-chaussée. La déco était quelques crans au-dessus du hippy chic, avec des couvertures indiennes jetées sur les deux canapés du salon et un tapis Gabbeh, abîmé mais magnifique, par terre. Les jouets de Max traînaient partout et du papier journal recouvrait la table de la salle à manger pour la protéger d'une activité peinture que personne n'avait rangée.

— Max et moi, on fabriquait des faux vitraux, m'a expliqué Adam en me montrant des feuilles de plastique barbouillées de peinture. Il faut les laisser sécher vingt-quatre heures, après on les décolle et on peut les mettre sur les vitres.

— Mais le mien n'a pas bien marché, m'a dit Max.

C'était la première fois qu'il m'adressait directement la parole et c'était du miel pour mes oreilles.

— Pourquoi ?

Il m'a pris la main pour m'amener jusqu'à la table.

— Regarde. Papa a bien fait le sien mais moi, j'ai pas réussi à faire sortir la peinture comme il faut, ça a fait des grosses taches.

Il a enfoncé son doigt dans une des créations, l'étalant encore davantage.

— C'est pas encore sec, papa, a-t-il crié.

— Je trouve celui-là joli, ai-je dit en essayant de comprendre ce que pouvaient bien représenter ces taches de peinture rouge.

— C'est une pomme, a-t-il répondu en me jetant un regard en biais.

Il avait compris ce que je pensais. « Il est intelligent », ai-je songé avec une fierté injustifiée.

Ce soir, je m'endormirais avec le souvenir de cette petite main dans la mienne. Ces doigts parfaits et cette peau poisseuse me rendaient plus heureuse que je ne l'avais été depuis très très longtemps.

— Une tasse de thé ? a proposé Adam. Ou préfères-tu quelque chose de plus fort – un cognac ? Ou un verre de vin, si c'est trop tôt pour l'alcool fort ? J'ai du blanc au frigo.

J'ai pensé au trajet de retour. Mais je n'avais pas besoin de repartir tout de suite – avec un peu de chance, je n'aurais pas à repartir tout de suite – et je me sentais bien secouée.

— Je boirais volontiers un verre de vin, si tu en prends aussi.

— Oh, toutes les excuses sont bonnes, a dit Adam en entrant dans sa cuisine étroite. Boire en compagnie, c'est agréable.

Puis il a paru se souvenir des circonstances qui m'avaient amenée chez lui.

— Que s'est-il passé dans la rue ? Ils ne t'ont pas

fait mal ? Jusqu'à présent, je les avais toujours crus inoffensifs. Bande de petites merdes.

— Papa !

Adam a porté la main à sa bouche, faisant mine d'avoir honte.

— Désolé, Max. Anna, viens par là. La pièce de derrière est un peu plus civilisée.

Laissant Max à contrecœur devant la table, où il allumait un ordinateur, j'ai suivi Adam.

— Non, ils ne m'ont pas fait mal. Le couteau, c'était un élément de décor. Je suis sûre qu'ils ne s'en seraient pas servi. Mais j'aurais sûrement fini par leur donner mon porte-monnaie, des fois que.

Rien que de penser à l'éclat de cette lame, j'ai senti mon ventre se serrer.

— Je te remercie beaucoup, ai-je déclaré brusquement.

— De rien, a rétorqué Adam. Ils savent que je sais où ils habitent, alors pas question d'essayer de jouer les méchants avec moi. Le grand et le tatoué, c'est deux frères. Ils vivent avec leur mère en haut de la rue. Je me demande si je vais lui en parler, à moins qu'on aille plutôt voir la police ? Ce serait peut-être plus simple – la mère, ce n'est pas un cadeau et je ne suis pas sûr d'avoir envie de m'énervier contre elle.

La pensée qu'Adam risquait de se mettre en colère à cause de moi m'horrifiait ; sans parler de l'idée d'être interrogée par la police en sa présence. Lui donner un faux nom et une fausse adresse, c'était une chose, mais à la police, c'était une autre paire de manches.

— Oh non, je t'en prie. Franchement, ça va. Je vais très bien. On ne m'a rien pris. Ils ont juste essayé. Et je n'ai vraiment aucune envie de me payer tous les

palabres avec la police, ni que tu aies tous les ennuis du monde avec cette femme.

— On ne devrait pas les laisser s'en tirer comme ça. Je regrette de ne pas leur avoir allongé une bonne baffe pour être sûr qu'ils ne s'avisent pas de recommencer.

Adam parlait avec une certaine violence. Je ne l'imaginais pas en train de frapper quiconque, même s'il en avait certainement la force. Ça ne correspondait pas du tout à l'idée que je me faisais de lui, hippy sur le retour.

Il a servi deux grands verres de vin, a rebouché la bouteille et l'a remise dans le frigo.

— Santé !

— Santé ! ai-je répondu en prenant une grande gorgée. Ah, ça fait du bien !

— C'est un choc de se faire agresser. Ça m'est arrivé une fois en Inde. Deux types m'ont braqué aussi avec un couteau, mais eux ils étaient déterminés, alors je leur ai tout donné : l'argent, mon passeport, tout. Ça m'a pris des jours pour faire refaire tous les papiers. Mais au moins, j'étais indemne.

Adam m'a fait signe de venir m'asseoir dans une véranda bâtie à l'arrière de la maison. C'était mieux rangé qu'ailleurs, mais la petite table en pin était pleine de taches et quand j'ai posé mon coude dessus, je l'ai retrouvé incroyablement poisseux. Il était condescendant de dire qu'il manquait une présence féminine dans cette maison – mieux valait dire qu'il y aurait eu bien besoin de quelqu'un pour faire le ménage.

— Heureusement que tu es arrivé, ai-je dit en essayant discrètement de frotter mon bras collant avec un doigt humide. Je m'apprêtais à faire un truc qui

marche quand on se fait attaquer par un groupe – on lance son sac le plus haut qu'on peut, parce que ça surprend. Ils lèvent tous les yeux pour regarder et comme ça, on peut se barrer. Mais ça ne m'a jamais paru très convaincant, alors je suis plutôt contente de ne pas avoir eu à essayer.

J'ai eu brusquement une vision épouvantable de ce qui se serait passé si j'avais fait une chose pareille. Mon sac, lancé vers le ciel au ralenti, se serait vidé de tout son contenu sur Hardcourt Road : des tampons hygiéniques, du rouge à lèvres, des mouchoirs en papier, des clés, de la poudre, des vieux chewing-gums – et le pire, le plan avec l'adresse d'Adam et tous mes papiers disant que je m'appelais Anna Sozi. Et tout ça répandu par terre pour qu'Adam en profite. Et moi, où j'aurais été ? Je me serais enfuie et me serais bien cachée quelque part mais j'aurais perdu toutes mes affaires personnelles et définitivement éventé ma couverture.

— Plus j'y pense, plus je trouve cette idée ridicule, ai-je continué. Pourquoi ne pas plutôt leur tendre le sac ? Si on le lance en l'air et qu'on s'enfuit, ils auront ce qu'ils voulaient au départ, les cartes de crédit, les clés de voiture et l'argent.

Adam s'est mis à rire. Il s'est penché pour ramasser une demi-carotte ratatinée sous la table et l'a lancée avec une précision mortelle pile poil dans l'évier.

— C'est vrai. Mais je crois que j'ai déjà entendu cette théorie. C'est une stratégie qui convient surtout quand il ne s'agit pas de voleurs mais qu'on est confronté à la violence physique. On peut ainsi profiter de l'élément de surprise.

— Des violeurs, par exemple. Mais on ne tombe pas souvent sur des bandes de violeurs, non ?

— Non, heureusement. Eh bien, a-t-il dit après un petit silence, quelle conversation guillerette !

Sachant ce qui allait suivre, je me concentrais sur une inspection approfondie des dessins de Max sur la porte du frigo, que j'apercevais d'où j'étais. Ils représentaient tous des bonshommes avec des bras qui leur sortaient directement de la tête et des traits verticaux partant de leurs jambes que j'ai pris d'abord pour des brins d'herbe mais qui, je l'ai compris, étaient des orteils. Quatre traits distincts, reliés à rien, et puis un grand cercle pour le gros orteil. C'était mieux que les efforts de Crystal. Au moins, on voyait bien qu'il s'agissait de bonshommes.

— Alors, qu'est-ce qui t'amène par ici ? Tu habites Wealton, non ?

— Je voulais me renseigner pour des encadrements, ai-je répondu avec le plus de désinvolture possible.

— Ah oui, ils sont bien, ces encadreurs. J'ai déjà fait appel à leurs services.

Heureusement, Adam ne m'a pas demandé ce que je faisais encadrer. « Oh, simplement des photos imaginaires de mes enfants dans les limbes... »

— La fresque me manquera, quand elle sera terminée, ai-je dit en changeant encore une fois de sujet.

— Je sais. Ça a vraiment bien marché, a-t-il répliqué avec fierté. L'entrepreneur qui refait le sous-sol près de la gare vient prendre les panneaux vendredi. J'organise une soirée pour tous ceux qui y ont travaillé, histoire de fêter ça. Une pizza. J'espère que tu pourras venir.

— Bien sûr, ça me ferait très plaisir, ai-je répondu même si je ne voyais pas grand-chose à fêter.

À peine avais-je eu l'occasion de rencontrer Max que tout serait terminé.

— Papa, j'ai faim, a dit Max de la cuisine.

Il m'a souri et j'aurais voulu rester là pour toujours. Adam s'est levé d'un bond.

— Excuse-moi, mon chéri. Je suis un père lamentable. Je suis là à boire du vin alors que c'est l'heure de ton dîner. Poisson pané et spaghetti, ça te va ?

— Très bien, a dit Max en mettant le pouce dans sa bouche et en s'adossant au mur.

Il avait l'air fatigué et aussitôt, je me suis inquiétée. Allait-il bien ? Les cernes violets sous ses yeux étaient-ils normaux ou le symptôme de quelque chose de grave ? Adam paraissait paisible.

— Excuse-moi le temps de préparer quelque chose à manger à ce pauvre enfant, a-t-il dit en sortant un grill noirci et gras du four.

Il a pris un paquet dans le congélateur qui aurait eu bien besoin d'un dégivrage. Il était recouvert d'une couche tellement épaisse de cristaux de neige glacée qu'il était impossible de dire ce qu'il y avait dedans, mais Adam semblait le savoir. Il a renversé le paquet au-dessus du comptoir de la cuisine : il en est tombé un morceau de poisson pané, plus un tas de miettes orange.

— Mince, il n'en reste qu'un. On vit de poisson pané. Je ne suis pas un cordon bleu, a-t-il avoué.

J'étais épouvantée : Max ne pouvait pas se nourrir de poisson pané ! Il lui fallait des repas complets, faits maison, sans sel ni conservateurs, bourrés de vitamines. J'ai dû me mordre la langue pour m'empêcher de demander à Adam si Max mangeait suffisamment de légumes frais.

— Et si je préparais autre chose, il ne le mangerait pas, continuait Adam. Il n'aime que la pizza, les œufs,

les saucisses, les nuggets de poulet et les frites, évidemment. Pas vrai, bonhomme ?

— Et le fromage. Et le pain. Et les yaourts. Et les gâteaux. Et les pommes. Et les pâtes, a ajouté Max.

Presque identique au régime de Crystal. Pourtant, Max n'avait pas l'air dénutri.

— Tu aimes les pâtes à la sauce tomate ? ai-je demandé, avec une idée derrière la tête.

Crystal mangeait des kilos de spaghetti, mais seulement avec du beurre et du fromage, « rien qui coule ».

Max a hoché la tête.

— Eh bien, il se trouve justement, a-je dit en me levant, que je fais une sacrément bonne sauce maison pour les pâtes. Je vous en prépare, pour tous les deux ? Étant donné qu'il ne reste qu'un seul petit morceau de poisson. Ça sera ma façon de vous remercier de m'avoir sauvée.

— Euh... a dit Adam en se caressant la barbe sans quitter le plafond des yeux.

Max et moi, nous retenions notre souffle.

— Oh, s'il te plaît, papa, laisse Anna me préparer à manger.

Max tirait sur la manche de son père et moi, j'aurais pu voler jusqu'au plafond sur les ailes du bonheur.

— Waouh, il en a vraiment marre de ta cuisine, ai-je dit en riant.

Mais je suis retombée vite fait sur terre en me rendant compte qu'Adam était vraiment hésitant. J'avais peut-être mal jugé la situation – et si sa petite amie devait arriver plus tard dans la soirée ? Pas formidable pour elle de trouver une femme dans la cuisine.

— J'ai bien peur que nous n'ayons même pas les ingrédients nécessaires, a-t-il fini par dire.

— Tu pourrais aller au supermarché, papa !

Quelle bénédiction, cet enfant, un vrai bonheur ! Mais cela n'a fait que mettre Adam encore plus mal à l'aise.

— Non, mon chéri, on vient juste de rentrer. C'est une idée charmante, a-t-il ajouté en se tournant vers moi, mais je ne veux vraiment pas faire ressortir Max.

J'ai fini par comprendre. Il ne voulait pas emmener Max, mais il voulait encore moins le laisser à la maison avec moi, alors qu'il ne me connaissait ni d'Ève ni d'Adam, justement. Je m'étais laissé emporter. Toutes ces heures passées à rêver au moyen de les rencontrer m'avaient donné une impression d'intimité alors qu'en réalité, je n'avais vu Max qu'une seule fois auparavant, et que je n'avais passé que quelques heures à faire de la mosaïque avec son père. Pour Adam, je pouvais aussi bien envisager d'enlever Max, ou pire.

Ou peut-être ne voulait-il pas que je reste dîner... ? Je me sentais déchirée. Si c'était là la véritable raison, alors proposer d'aller faire les courses n'arrangerait pas les affaires d'Adam. Mais si je ne le faisais pas, l'affaire était dans le lac. J'ai donc décidé que je n'avais rien à perdre, excepté ma fierté. S'il refusait cette proposition, alors, je n'insisterais plus.

— J'irai faire les courses avec plaisir, ai-je dit, gênée par le désespoir que j'entendais dans ma voix. Si vous avez envie que je fasse la cuisine...

— Si ça te dit... a-t-il répondu. Je ne veux vraiment pas que tu te sentes obligée.

— Franchement, ça me fera plaisir, ai-je dit en le

regardant droit dans les yeux, en regrettant que ce ne soient pas ceux de Max.

Au point où j'en étais, je lâchai tout.

— Je serais contente, ai-je repris, de mieux vous connaître tous les deux. On n'a jamais l'occasion de discuter tranquillement au Hall, n'est-ce pas ?

J'ai attendu, les muscles tendus. Le silence a duré une éternité.

Adam a fini par sourire.

— Alors, nous n'avons rien dans le frigo, si ce n'est quelques oignons et une vieille gousse d'ail. Il faut acheter tout le reste. C'est demain le jour des grosses courses.

— Pas de problème, ai-je dit en me voyant remonter droit au plafond, comme un ballon gonflé à l'hélium, ma tête venant heurter l'abat-jour à perles. Où se trouve le magasin le plus proche ?

— Sur Shaftesbury Road.

« Oh non. Est-ce que Shaftesbury Road sera sur mon plan ? On y va à pied ou en voiture ? » J'ai fait la grimace. Adam trouvait-il bizarre que je sois obligée de demander où se trouvait le magasin le plus proche ?

— Désolée, Adam, mais rafraîchis-moi la mémoire – je ne suis pas ici depuis longtemps. Shaftesbury Road ?

— Au bout de la rue, à droite et encore à droite. La grande rue. Ça fait cinq minutes de marche, mais je prendrais la voiture si j'étais toi. Juste pour être sûre que personne ne vienne encore m'embêter.

Les petits voyous. Je les avais oubliés.

— Ah oui.

— Je t'accompagne jusqu'à ta voiture ? Max, reste ici, je reviens dans une seconde.

Adam m'a escortée de l'autre côté de la rue et je suis partie acheter à dîner pour Max et lui, comme si je faisais cela tous les jours. En regardant dans le rétroviseur, j'ai vu Adam au milieu de la rue, en train de me faire joyeusement signe.

Tandis que je déambulais dans les allées du Tesco qui sentaient le pain frais, je ne pouvais me débarrasser de l'étrange sentiment qu'il s'agissait de ma famille et qu'après avoir préparé des pâtes, j'irais border Max dans son lit et m'installerais devant la télé avec Adam. « Bon sang de bordel, ai-je pensé, euphorique. C'est trop bizarre. »

Dans le parking, après avoir posé mes commissions sur le siège à côté de moi, j'ai composé le numéro de Ken. Je suis tombée immédiatement sur la boîte vocale de son bureau.

— Salut, chéri. Écoute, quelqu'un de l'atelier mosaïque m'a demandé si je pouvais m'occuper de leur petit garçon ce soir, alors il y a des chances pour que je rentre tard. Je sais que tu n'es pas là, mais je préfère quand même que tu sois au courant. À tout à l'heure à la maison. Je t'aime. Salut.

Puis j'ai éteint mon téléphone et je l'ai fourré au fond de mon sac.

17

— Papa ?

— Oui ?

— Tu sais ce que j'ai vu à la télé aujourd'hui ?

Nous étions dans la véranda. J'avais nettoyé la table

avec un chiffon que j'avais trouvé sous l'évier et j'avais servi des pennes à la sauce tomate. Dehors, une rangée de six énormes tournesols moribonds s'affaissait au bord d'une petite pelouse pas tondue ; leurs cœurs, jadis brillants, étaient noircis et on les aurait dit vaincus, comme des géants morts. Adam et moi buvions du vin et Max avait une timbale en plastique remplie de sirop de groseille. J'avais l'impression d'être au paradis.

Max se servait de son couteau pour ôter la sauce de ses pennes. J'essayais de ne pas avoir l'air trop déçue tandis qu'il embrochait le penne nettoyé avec sa fourchette pour le porter doucement à sa bouche. Il avait mangé tous les mangetout cuits à la vapeur, mais presque pas de pâtes.

— Qu'as-tu vu à la télé, mon chéri ?

Heureusement, Adam était beaucoup plus performant. Il avait presque terminé son assiette. Une petite goutte de sauce était tombée sur son T-shirt mais il ne s'en était pas aperçu et cela semblait un peu trop intime de le lui faire remarquer.

— J'ai vu comment on fabrique les réverbères. Les réverbères verts sont faits avec de l'huile de feuille chauffée, des petits morceaux de nuage et du métal.

— Ah bon ? a répondu Adam en me souriant. Qui aurait cru ça ? Anna, tu savais comment on fabriquait les réverbères verts ?

— Non, je n'en avais pas la moindre idée jusqu'à ce que Max le raconte. C'est étonnant.

Max a hoché la tête, l'air content de lui. Il a réussi à dénicher deux autres pâtes à peine tachées de sauce, puis il s'est arrêté de manger.

— J'ai plus faim, a-t-il annoncé d'un ton indécis. Je peux sortir de table ?

— Tu n'as pas mangé grand-chose. Tu es sûr que tu n'as plus faim ?

Max a hoché la tête.

— Tu ne veux pas de dessert ?

Hochement de tête inconsolable.

— Bon, a dit Adam en regardant sa montre. Remercie Anna et après, tu pourras jouer dix minutes sur ton ordinateur pendant que nous finissons de dîner. Ensuite, dodo. Tu prendras un bain demain matin.

— Génial ! Quand il y a école, je prends toujours mon bain le soir, m'a-t-il expliqué.

Je me suis immédiatement demandé si le bain retardé était lié à ma présence. Dans ce cas, c'était bon signe – si Adam souhaitait que je parte, il aurait pu prendre ça comme prétexte.

— Tu as envie de retourner à l'école, Max ?

— Oui ! Je ne vais plus être chez les petits. Je vais être en moyenne section et je ne serai plus obligé de jouer avec Aaron White dans le coin maison.

— Je pense qu'Aaron sera toujours dans ta classe, Max, a précisé Adam. Il faut qu'on se procure ton nouvel uniforme d'hiver demain. Toutes ces étiquettes qu'il va falloir coudre !

Il a fait la grimace et j'ai dû mobiliser toute ma volonté pour ne pas proposer de coudre les étiquettes.

— Merci de nous avoir préparé à dîner, Anna, c'était absolument délicieux. En dehors des restaurants, on ne mange pas souvent comme ça.

Max s'est alors tourné vers moi en posant tranquillement sa main sur ma jambe. J'ai eu envie de poser la mienne sur la sienne, d'appuyer dessus pour en être marquée, pour m'en pénétrer.

— C'était un vrai plaisir, ai-je répondu doucement.

Le contact de la main de Max et les paroles d'Adam se combinaient pour me faire comprendre que je n'avais jamais apprécié autant un simple compliment.

Max est parti dans l'autre pièce et nous avons entendu le bruit de l'ordinateur. J'ai bu les dernières gouttes de mon verre et Adam m'a proposé de me resservir.

— Mieux vaut pas. Il faut que je rentre.

— Pas tout de suite, j'espère. Et tu pourras toujours prendre un taxi.

J'ai ri, puis je me suis tue brusquement, inquiète à l'idée qu'il pense que je riais parce que je trouvais l'idée de rester plus longtemps ridicule. Je me demandais comment il réagirait si je lui racontais que rentrer en taxi chez moi coûterait au moins cent livres. Comment allais-je m'en sortir, cette fois ?

— Bon, encore une goutte.

Je n'en avais bu qu'un verre. Pas de problème pour conduire. Et là, j'avais bien besoin d'un petit verre.

— Il reste des pâtes ? a demandé Adam, la dernière bouchée avalée.

— Oui, dans la casserole.

De nouveau, la bizarrerie de la situation m'a donné envie de rire. On aurait dit un vieux couple marié en train de dîner, tout naturellement, tandis que notre enfant jouait un peu plus loin – et pourtant, on venait à peine de se rencontrer.

Néanmoins, j'adorais cela. C'était la scène dont je rêvais depuis des années : la sérénité du foyer, le bavardage d'un enfant, le bonheur de se sentir utile et reconnue. Même si ce n'était pas l'homme qu'il fallait, ni la maison qu'il fallait ni la famille qu'il fallait, je voulais quand même en profiter et prolonger.

le moment le plus longtemps possible. Si Ken ne passait pas son temps à voyager ou à sortir, s'il n'avait pas fait bouillir la marmite aussi clairement, alors on aurait pu basculer plus facilement dans l'idylle, même dans une maison figée par l'absence d'enfant. Mais je n'avais jamais ressenti pareille chose avec lui. L'amour n'était pas en cause ; il ne s'agissait pas d'amour.

N'empêche, j'étais soulagée d'avoir étiqueté ainsi la situation : erreur sur l'homme, sur la maison et sur la famille. Cela aurait été bien pire si j'avais pensé que tout était parfait, que c'était Ken qui n'était pas à sa place.

Cependant, l'enfant, c'était le bon. Max, c'était l'enfant qu'il fallait.

J'aurais aimé savoir pourquoi Adam m'avait permis de rester préparer le dîner. Avait-il pitié de moi ? Était-il trop gêné pour dire non ? Ou était-il attiré par moi et voyait-il cela comme une sorte d'invitation ? J'espérais bien que non. C'était dangereux. J'étais sincèrement contente de l'apprécier autant – sinon, cela aurait été beaucoup plus difficile de me rapprocher de Max – mais il était fondamental qu'Adam n'aille pas s'imaginer qu'on démarrerait une relation de séduction. La dernière chose que je souhaitais, c'était que quelqu'un soit blessé dans cette petite embrouille.

Je m'apprêtais à ouvrir la bouche pour proférer quelques mensonges sur le fait de rentrer parce que mon compagnon n'allait pas tarder à arriver, quand je me dis : « Non, comment puis-je dire ça ? Il croit déjà que je ne suis pas mariée, mais ce n'est pas le problème. Ça paraîtrait vraiment bizarre que j'annonce maintenant, tout à trac : "Bon, je rentre chez moi préparer à dîner pour un autre homme." Ou une

femme. Si j'affirme que je suis lesbienne, cela simplifiera-t-il la situation ? Au moins, comme ça, il saura que je n'ai nulle intention de le provoquer. »

Brusquement, je me suis rendu compte que préparer à dîner pour un homme, c'est un geste intime, à moins qu'il ne s'agisse d'un très vieil ami ou d'un membre de la famille. En tout cas, ce n'était pas la chose à faire quand on ne souhaitait pas s'impliquer dans une relation. L'hameçon qu'était Max, en s'agitant juste sous mon nez, m'avait perturbée et je m'étais précipitée, la bouche ouverte et les yeux fermés. En d'autres circonstances, je n'aurais jamais imaginé faire la cuisine pour quiconque. Pas étonnant qu'Adam ait d'abord été hésitant.

Et maintenant – oh bon Dieu, dans quoi m'étais-je fourrée ? – Adam me regardait avec, à moins que je ne me trompe lourdement, une expression chaleureuse et légèrement rêveuse, les yeux souriants et les coins de la bouche relevés. Il aurait aussi bien pu avoir une bulle lui sortant de la bouche avec les mots : « Tu me plais vraiment, Anna. » Je manque peut-être d'entraînement, mais je sais encore reconnaître un regard enthousiaste quand j'en vois un.

— Tu vas rester encore un peu, d'accord, Anna ? Il faut que j'aille bientôt coucher Max, mais ce serait délicieux de bavarder encore un peu après.

Bavarder. Bavarder. Ce n'était pas de bavardage qu'il était question. « Regarde ces yeux, me suis-je dit, affolée. Je lui plais et parce que j'ai préparé le dîner, il pense que c'est réciproque. Une fois Max au lit, nous boirons encore du vin, il mettra un CD de musique douce et avant que j'aie compris ce qui se passe, on sera en train de batifoler sur la couverture indienne du canapé en attendant de voir qui posera

la première question sur la contraception. Et après, oups, j'aurai une liaison dont je ne veux pas, avec quelqu'un que je connais à peine, qui vit à cent cinquante kilomètres de chez moi et qui ne me plaît pas vraiment. Aaargh. »

Mais si je m'en allais maintenant, juste au moment où je commençais à faire connaissance avec Max, comment pourrais-je revenir, une fois que j'aurais brûlé tous mes vaisseaux avec son père ? Et j'avais envie, une envie presque physique, de lire à Max une histoire avant qu'il ne s'endorme. Ce serait peut-être la seule occasion. Il fallait en prendre le risque. Adam, je pouvais le manœuvrer, le détourner de son objectif... Bon sang, je n'avais qu'à lui dire que je voulais uniquement une relation d'amitié. Simple.

De bizarres bruits électroniques venaient de l'autre pièce, me faisant penser à Ken et à son BlackBerry.

— À quoi joue Max ?

— Au flipper, sans doute. Il n'est pas encore très doué mais d'ici quelques semaines, il sera spécialiste.

— Au flipper ? Comment on joue au flipper sur un ordinateur ?

— Va voir, si tu veux. C'est vraiment bien.

Je ne me le suis pas fait dire deux fois. Je me suis levée pour aller dans le salon comme si j'étais moi-même une boule de flipper, mise en branle par un ressort comprimé. Max était assis et cliquait, accompagné par des bruits qui ressemblaient fort à des gargouillis d'estomac électroniques.

— Oui ! Passé ! a-t-il pavoisé après un gargouillis particulièrement jubilatoire.

— Je peux voir ? ai-je demandé en m'asseyant à côté de lui.

Il a acquiescé d'un signe de tête, sans quitter l'écran des yeux.

Le flipper était identique à toutes les machines sur lesquelles j'avais si souvent joué dans les pubs et j'étais émerveillée de la façon dont un jeu compliqué en trois dimensions était reproduit à plat ; le battement des portes, les rampes et ces trois structures semblables à des champignons entre lesquelles la bille ricoche bruyamment étaient fidèlement rendus. Max contrôlait les deux portes en bas en appuyant sur deux touches de son clavier – le Z et la barre de fraction, à ce que je voyais – et c'était la barre d'espace qui comprimait le ressort permettant de libérer la bille. Mais en dehors de ces détails, tout était identique au vrai flipper. La bille se baladait et j'avais du mal à me dire qu'elle n'était pas réelle.

Comment était-il possible que quelqu'un ait conçu un programme informatique aussi compliqué qu'un flipper virtuel et que personne, dans le vaste champ de la recherche médicale, n'ait encore trouvé le moyen d'empêcher les fausses couches ? Elles n'ont pas toutes pour cause un défaut congénital du fœtus, ça, on le sait. Ce n'est même pas aussi compliqué que de prévenir un rhume classique ou de guérir le cancer. Ça me mettait en colère de penser à ces minables d'informaticiens qui passaient des années à mettre au point un système pour qu'une bille argentée virtuelle se comporte comme une vraie bille dans un vrai flipper alors qu'il y a tellement de découvertes plus importantes à faire.

La machine a émis un gargouillis sourd et triste.

— La partie est finie. Score épouvantable, a dit Max. Seulement six chiffres.

— Non, Max, ai-je dit en louchant sur l'écran. Ton

score est de cent quatre mille quatre cent quatre-vingt-douze – c'est formidable, non ?

— Ça fait moins que six millions ?

— Euh... oui.

— Alors, ce n'est pas bien, a-t-il dit en fronçant les sourcils. Papa a fait six millions. Tu veux essayer ?

— Euh... d'accord, j'essaie une fois. Mais je suis sûre que ton score sera bien meilleur que le mien.

— Je peux m'asseoir sur tes genoux ?

J'en ai eu le souffle coupé.

— Bien sûr.

Max s'est glissé sur mes genoux ; tout en bras et en jambes, son derrière maigre tellement différent de la densité de Crystal. J'aurais voulu le serrer contre moi ; le garder entier, au sens propre du terme, pour toujours. Il sentait la sciure de bois et le shampoing, la sauce tomate et la mine de crayon. J'ai serré les lèvres pour m'empêcher de lui embrasser les cheveux. Il me cachait l'écran – il ne se rendait pas compte qu'il me bouchait la vue – mais ça m'était égal.

Ma première tentative a été catastrophique. La bille est montée mollement en haut de l'écran, s'est jetée sans entrain sur les champignons et a disparu, avalée par le gouffre entre les deux plots que je m'efforçais de contrôler. Score : quinze mille.

— Si tu appuies sur les deux en même temps, ça fait un plus gros trou pour que la bille passe dedans, alors il vaut mieux pas, m'a expliqué mon instructeur avec énergie.

— Hum. Je vois.

J'ai recommencé et j'ai fait un peu mieux, même si cette fois j'ai été distraite par le disque que mettait Adam : Van Morrison, *Astral Weeks*. Ce n'était pas *Sexual Healing* de Marvin Gaye, mais n'empêche, ça

faisait ambiance langoureuse. Tandis que ma bille virtuelle disparaissait, happée dans le trou, provoquant une cacophonie de bruits dans la machine et un « Oh, Anna ! » de Max, je me suis rendu compte que j'étais en train de penser à mes sous-vêtements. Alors même que je n'avais pas la moindre intention de me laisser séduire. « Simple réaction de Pavlov, ai-je estimé. S'il ouvre une autre bouteille de vin ou, Dieu m'en préserve, s'il allume des bougies, je saurai que je suis mal barrée. » La polissonne en moi frissonnait d'avance et j'ai tenté de réprimer ça d'emblée. Mais bon Dieu, qu'est-ce qui me prenait ? La trentaine libertine, voilà comment Vicky appelait ça. J'étais peut-être en pleine crise de trentaine libertine ; même si j'étais mariée et heureuse de l'être, je voulais savoir si je plaisais toujours aux autres hommes.

J'ai jeté un coup d'œil par-dessus mon épaule pour voir ce que faisait Adam. Penché en avant, il ramassait les cartes d'un jeu des sept familles éparpillé par terre. Je n'ai pu m'empêcher de remarquer qu'il avait des fesses assez séduisantes dans son vieux Levi's. Et même très séduisantes.

Mais ce n'était pas du tout le fond du problème.

Je perdais pied. Il fallait vraiment que je parte. Mais le poids et la chaleur de Max sur mes genoux me clouaient là, captive heureuse. « Laisse-toi porter par le courant, disait le diable perché sur mon épaule. Tu t'inquiéteras des complications plus tard. »

— Bon, au lit, Max ! a crié Adam.

Il s'avançait vers nous, une tasse de lait à la main.

— Oh, papa ! a protesté Max mais il a aussitôt quitté mes genoux pour prendre la main de son père.

J'en ai été très impressionnée. Où étaient les colères,

les supplications et les marchandages qui accompagnaient toujours ces moments-là chez Vicky ?

Vicky. Était-elle toujours enceinte, ou non ? Vicky et ses problèmes paraissaient à des millions de kilomètres de cette petite maison et j'en étais heureuse. Être avec Max et Adam, c'était une fuite ; tant que j'étais là, la vraie vie ne pouvait pas m'atteindre ; j'étais protégée de tout sauf de l'expérience immédiate. C'était aussi bon que des vacances. Je ne m'étais jamais rendu compte à quel point j'avais besoin de m'éloigner de ma propre vie.

— Dis bonsoir à Anna. Je reviens dans une dizaine de minutes, a-t-il ajouté, alors installe-toi confortablement. Regarde la télé, si ça te dit — la télécommande est sur le fauteuil.

— Bonsoir, Anna, a dit Max poliment en s'agitant à côté de son père.

Puis il a lâché la main d'Adam pour venir m'embrasser spontanément. L'émotion m'a donné le vertige. Je lui ai rendu son étreinte, incapable de parler, perdant ainsi l'occasion de demander à lui lire une histoire. « Il faut vraiment qu'il y ait une prochaine fois et voilà tout », me suis-je dit en lui faisant un signe tandis qu'il montait l'escalier avec Adam. J'avais la vue tellement brouillée par les larmes que j'avais l'impression qu'ils flottaient.

Dès qu'ils ont disparu, l'enchantement a cessé brutalement. Je me retrouvais seule dans cette maison étroite et inconnue, avec des marques de doigts sur le papier peint et des plinthes grisâtres, Van Morrison en musique de fond et la lueur d'un écran d'ordinateur pour m'accuser de penser à l'infidélité. C'était agréable d'avoir eu l'impression d'être chez moi, mais c'était faux.

Mais si je m'en allais maintenant, quand pourrais-je revenir ? Max me réclamerait peut-être une fois et puis il m'oublierait très vite, dès qu'il aurait repris son rythme de déjeuners à l'école et de genoux couronnés, d'amis avec qui jouer et d'amis avec qui se brouiller. Adam dirait peut-être : « Tu te souviens de cette gentille dame, Anna, qui nous avait préparé à dîner ? » Max froncerait les sourcils. « Non, répondrait-il. Je ne m'en souviens pas. »

J'arpentais la pièce de long en large. Si je n'étais pas totalement paniquée, j'avais sacrément la trouille. L'esprit de décision n'a jamais été mon fort – mon père m'appelait souvent Mademoiselle Indécise – mais je ne savais vraiment pas quoi faire. Je me suis soudain inquiétée à l'idée qu'Adam m'entende piétiner son tapis, je me suis donc forcée à l'immobilité et j'ai cherché à me calmer en inspectant la pièce dans ses moindres détails.

Des photos de Max, certaines avec Adam, d'autres seul, étaient posées sur les étagères de chaque côté d'une morne cheminée carrelée. Il y avait un instantané de Max plus petit, chauve, l'air épuisé à vous fendre le cœur, avec les membres décharnés et la peau translucide d'un enfant malade. Souriant à moitié, il était dans les bras d'une femme qui devait être la mère absente. Son visage épanoui paraissait aux antipodes de l'évidente fragilité de Max. Elle était assez jolie, même si elle avait une face de lune et la mâchoire un peu molle – une de ces femmes qui savent que leur sourire est leur meilleur atout. J'entendais la voix d'Adam dans ma tête, séduit dès leur première rencontre : « Tu as un si beau sourire. »

— C'est pas si vrai que ça, ai-je marmonné à la

photo. Et où es-tu passée maintenant ? Tu ne crois pas que ton fils a besoin de toi ?

Du calme. C'était son absence qui permettait ma présence ici, alors j'aurais dû lui être reconnaissante.

J'ai penché la tête pour lire les titres des livres sur les étagères du bas. C'était un mélange éclectique dont l'immense majorité me donnait l'impression d'être largement sous-cultivée : Wittgenstein, Heidegger, Goethe, Kundera. Je cherchais en vain quelque chose à quoi me raccrocher, un Maria Keyes ou un Stephen King, mais ce qu'Adam possédait se rapprochant le plus de la fiction contemporaine était un exemplaire d'*Inishowen* de Joseph O'Connor. J'étais impressionnée. Il y avait également beaucoup de livres d'ordre spirituel, ce qui confirmait mes soupçons sur les origines hippies d'Adam : *Care Of The Soul* de Thomas Moore ; *Understanding Angels* de Rudolph Steiner, l'*Astrologie* de Parker. Avec Van Morrison en fond sonore, j'ai pris conscience que cette maison me rappelait terriblement une chambre d'étudiant dans une résidence universitaire à la fin des années soixante-dix : les tentures en batik et les coussins *tie and dye*, la philosophie écornée et le tapis pas aspiré, les cactus en pot, Van Morrison et – j'ai vérifié – d'autres valeurs hippies de base comme les Doobie Brothers, Little Feat et les Byrds sur l'étagère à CD.

J'avais assez honte de ma réaction snob, du genre « C'est donc ainsi que vit l'autre moitié de l'humanité ». L'aisance matérielle nous était tombée dessus, à Ken et moi, grâce à ses primes et à ses promotions régulières, et grâce à des royalties qu'il avait touchées sur un album pop qui s'était retrouvé plusieurs fois en tête des ventes deux ans auparavant.

Notre maison, même si nous n'en avions jamais fait grand-chose, était devenue de plus en plus grande, dans un quartier toujours plus huppé ; quand nous avions une vie mondaine, c'était avec des gens de notre propre statut, ou supérieur. J'avais en quelque sorte oublié que tout le monde ne menait pas une vie aussi confortable : deux voitures, un compte dans une compagnie de taxis, dépenser sans sourciller plus de quatre-vingt-dix livres dans un dîner pour deux, ou cinq mille pour quinze jours aux Caraïbes. « Même s'il y a peu de chances pour que ça se produise », ai-je pensé avec une certaine mélancolie. Nous avions les moyens de nous offrir un transat près d'une piscine turquoise dans un environnement tropical, mais Ken ne semblait jamais pouvoir prendre suffisamment de temps pour que ça vaille la peine de partir. Il préférerait plutôt me montrer fièrement ses fiches de paie, et me parlait de ses primes avec autant de tendresse que s'il s'agissait de ses rejetons, comme si ça pouvait compenser.

J'ai été brusquement frappée par le fait que j'aurais volontiers échangé ma vie avec tous ses avantages matériels contre cette petite maison négligée avec Max dedans. L'argent ne pouvait pas acheter ce que je désirais le plus.

En haut, il y a eu un bruit de chasse d'eau, Max a pouffé de rire et j'ai entendu des pas au-dessus de ma tête. Les ressorts d'un lit ont grincé ; on a tiré des rideaux ; la voix d'Adam, calme mais ferme, puis le silence. J'ai tendu l'oreille pour en savoir davantage, mais impossible de distinguer autre chose que le bourdonnement de la lecture.

Pour me distraire de l'envie que j'avais de lire moi-même une histoire à Max, j'ai fouillé dans mon sac à

la recherche de mon portable. En l'allumant, j'ai vu qu'il y avait un texto de Ken : « ESPÈRE QUE TU RENTRES PAS TARD. SERAI LÀ QUAND TU VIENDRAS PARCE QUE J'AI UNE SURPRISE POUR TOI ! JE T'AIME. »

La culpabilité m'a submergée, me baignant dans sa lumière verte et répugnante jusqu'à me donner l'impression de me noyer. Le message emportait ma décision : il fallait que je parte. Il fallait que j'aille retrouver mon mari avant que la situation ne m'échappe, Max ou pas Max. J'ai fourré le téléphone dans mon sac et j'ai cherché de quoi laisser un petit mot à Adam. Si je le voyais, je ne pourrais plus partir.

À ce moment, j'ai entendu un pas dans l'escalier.

— Désolé de te demander ça, Anna, mais tu ne pourrais pas monter une minute ? Max veut te montrer quelque chose.

Ma tête a refoulé la voix d'Adam. Ma tête s'est dirigée vers la porte, a pris mes clés de voiture et est sortie sans un mot. Ma tête savait ce qu'il fallait faire. Ma tête avait pris le chemin du retour — avant de réaliser que mon corps avait escaladé l'escalier quatre à quatre et passait devant Adam pour arriver au pied du lit de Max.

— Devine ce que je sais faire, Anna. J'ai oublié de te montrer tout à l'heure. Regarde.

Max était allongé, la tête sur l'oreiller, dans son pyjama de Bob le Maçon, l'air totalement angélique. Il a mis un doigt dans sa bouche, il a gonflé sa joue et enchaîné plusieurs bruits de bouchon en faisant ressortir son doigt.

— C'est génial. Quand j'ai appris à faire ça, j'étais beaucoup plus grande que toi.

— Et regarde, je sais faire ça aussi.

Il a claqué des doigts comme pour appeler un serveur. Puis il a regonflé sa joue.

Je me suis mise à rire.

— Fantastique. Merci de m'avoir montré ça. Et maintenant, je crois que tu ferais bien de dormir. Je t'éteins la lumière ?

— Oui. Mais laisse la porte ouverte parce que j'ai peur du noir.

— D'accord. Bonne nuit, Max.

— Bonne nuit.

Il s'est tourné sur le côté, serrant sous son bras un tigre en peluche et tripotant une mèche de cheveux. Je mourais d'envie de lui caresser la tête, mais je m'obligeai à rester là où j'étais. Je n'aurais même pas dû monter dans sa chambre. Je lui ai jeté un dernier regard – il y avait un dragon et un château sur sa housse de couette, et un prince et une princesse sur sa taie d'oreiller – et je lui ai souhaité de faire de beaux rêves de contes de fées. Je n'ai pas pu résister au plaisir de plier ses vêtements et de les poser, bien empilés, sur la surface plane la plus proche, en l'occurrence le clavier d'un petit synthétiseur pour enfant aux couleurs vives. J'ai rassemblé ensuite ses chaussures éparpillées, avant de descendre de mon nuage, le cœur lourd.

J'ai pris l'escalier pour retrouver ma vie. Ma vie tellement ennuyeuse, dénuée de sens et privée d'enfant.

Adam m'avait précédée en bas. Comme je l'avais prévu, il s'était empressé d'éteindre le plafonnier et avait ouvert une autre bouteille de vin. Il avait également allumé quelques bougies tordues en cire d'abeille, qui crachotaient tranquillement sur fond sonore (Lowell George avait remplacé Van Morrison). Il avait posé le vin sur une table basse devant le canapé sur lequel il était assis en essayant d'avoir l'air à l'aise. Je l'imaginai cavalant comme un fou dans les deux minutes dont il avait disposé avant que je redescende, tentant d'installer le décor en ayant tout de même l'air cool à mon arrivée. Je n'ai pas été dupe un seul instant et mon cœur a fondu.

Il avait effectivement interprété le dîner comme une proposition et puisque nous étions si bien ensemble, il n'aurait été que naturel de se blottir dans le canapé, à la lueur des bougies, sans se toucher mais en bavardant de façon intime, premier rendez-vous dont le côté improvisé n'était que plus excitant. Je me rendais compte que le bonheur d'un premier rendez-vous, ça me manquait. Je savais que c'était mal et terriblement dangereux, mais j'avais envie que ça ressemble à un premier rendez-vous.

— J'adore cette chanson, ai-je dit quand est passé *Twenty Million Things*. C'est Lowell George, non ? Je n'ai pas ce disque mais j'en ai toujours eu envie, rien que pour cette chanson.

— Ça m'impressionne beaucoup que tu l'aies reconnu, a-t-il dit en souriant, ravi. Little Feat a toujours été mon groupe préféré. Veux-tu un autre verre de vin ?

Il tenait la bouteille au-dessus de mon verre vide, comme pour prouver à quel point l'atmosphère d'attente était dense dans la pièce.

J'avais tellement envie de rester. Le mélange enivrant dont avait été composée la soirée – mon sauvetage, le dîner préparé pour Max et deux verres de vin – lui donnait une teinte rose ; l'attraction évidente d'Adam pour moi me le rendait également attirant. Il y avait quelque chose de si accueillant chez lui : il était chaleureux, ouvert, confortable, rien d'anguleux ni de menaçant. Et il sentait en plus sacrément bon, comme je m'en étais aperçue en le frôlant tout à l'heure pour entrer dans la chambre de Max. Son odeur s'imposait à moi de plus en plus, comme du chèvrefeuille.

— D'accord. Merci. Un autre verre me ferait plaisir. Mais un petit, je ne veux pas dépasser les limites autorisées ; je ne peux pas rentrer à la maison en taxi parce que j'ai besoin de la voiture demain matin.

Je me suis assise, prête à affronter la question inévitable qui allait venir dès que nous discuterions un peu sérieusement. Tout à fait normal : j'avais jusqu'à réussi à détourner la conversation de ce qui concernait ma vie privée et si je continuais à éviter les questions d'Adam, j'aurais l'air de tenir à rester dans le vague. Ce qui était la vérité... mais en fait, mieux valait raconter quelques mensonges que se présenter comme la championne internationale du mystère. Je n'avais nulle envie qu'il me soupçonne d'être sur la liste des individus les plus recherchés par le FBI, par exemple.

— Alors, tu ne travailles pas en ce moment ?

J'ai bu une gorgée de vin. C'était frais et agréable.

Avant de partir, ne pas oublier de boire beaucoup d'eau.

— Non. Ça fait un petit moment que j'ai arrêté, à vrai dire – je voulais du temps à moi et je ne trouvais rien qui me plaise. J'en ai marre des tournées – tous ces voyages – alors je voulais travailler pour la télé. En ce moment, j'attends les résultats d'une audition que j'ai passée pour une sitcom sur les chaînes câblées de la région Ouest. J'espère que ça va marcher.

Disons que j'avais espéré, jusqu'au moment où j'avais appris que ça ne marchait pas... tant pis. Ces détails ne regardaient pas Adam.

— Et qu'est-ce qui t'amène à Gillingsbury ?

— Oh, ai-je dit d'un ton hésitant, aucune raison particulière. La campagne par ici m'a toujours plu. J'avais juste envie de quitter Londres pour vivre dans un endroit un peu plus agreste.

Il a hoché la tête.

— Et... tu vis toute seule à Wealton ?

Puisque c'était une maison imaginaire, j'avais le droit de la remplir d'autant d'habitants imaginaires que je le souhaitais. Je jouais avec l'idée de dire que j'avais un compagnon, mais la fragilité nue que j'ai vue dans les yeux d'Adam m'a retenue. Je risquais de ne plus jamais revoir Max si Adam pensait que j'étais en couple.

— Oui. Jeune, libre et célibataire, voilà ce que je suis !

Oh, quelle abomination. Je ne savais pas ce dont j'avais le plus honte : mentir, entretenir les espoirs d'Adam ou être avec lui alors que j'aurais dû être à la maison auprès de Ken. J'ai tenté d'alléger cette déclaration mais c'était laborieux et peu convaincant.

— Je voulais juste prendre mes distances, me

reposer. Un temps mort, tout ça. Je trouve que tout le monde devrait se retrouver célibataire un petit moment, après une longue relation.

J'ai fait une tête genre « Ne me demande rien de plus, c'est trop douloureux » et apparemment, cela a marché. L'air déconfit, Adam n'a pas insisté.

— Alors, parle-moi de ta famille. Tes parents sont toujours en vie ? a-t-il enchaîné.

« Là, c'est plus facile », ai-je pensé, soulagée.

— Non. Mon père est mort quand j'avais dix-huit ans. Crise cardiaque...

Un souvenir dur à avaler, comme une esquille de noix qui refuse de descendre.

— Et maman est morte quelques années plus tard. Cancer.

Je me dépêchais, je ne voulais pas de ses condoléances. Je voulais continuer à parler d'eux, parce que je me trouvais là en terrain sûr. Des faits immuables, une histoire incontournable qu'on ne pouvait pas réécrire comme j'étais en train de réécrire la mienne.

— J'ai un frère, Olly. Il travaille chez John Lewis, mais il s'est mis en congé pour voyager. Nous nous entendons bien, mais je ne le vois pas souvent.

— Et comment es-tu devenue actrice ?

Encore une question facile.

— C'est ma mère qui m'a donné le virus, je pense ; elle jouait un rôle prépondérant dans le club Am-Dram de Harpenden. C'est là que mes parents se sont rencontrés. Papa ne savait ni jouer ni chanter, il disait qu'il ne venait là que pour les filles. Il héritait toujours des rôles de figurants de deuxième zone. Il admirait maman depuis les coulisses – elle était sur la scène et elle se donnait à fond, quel que soit le rôle. Elle adorait ça.

J'ai poussé un soupir. Ça me semblait dater d'une éternité.

— Cependant, elle n'était pas tellement emballée à l'idée que moi, je fasse du théâtre. Elle disait qu'il valait mieux faire ça en amateur et que j'allais passer mon temps à courir après le travail.

— Et c'est vrai ?

— Oui, ai-je dit d'un ton penaud.

Nous nous sommes mis à rire.

À l'époque, cependant, j'avais été beaucoup moins docile.

« Qu'est-ce que t'en sais ? Je deviendrai peut-être vraiment célèbre ! » avais-je répliqué d'un ton méfiant.

La résistance de maman ne faisait que fortifier mes propres résolutions. C'était son truc à elle – elle commençait par m'encourager et me féliciter et la minute d'après, elle ressassait mes échecs ; elle passait son temps à changer d'avis et à souffler le chaud et le froid. Elle avait fait la même chose avec Olly. Quand il avait annoncé qu'il était homosexuel, un an avant sa mort, elle en était restée muette d'horreur pendant une semaine ; mais ensuite, elle s'était mise à flirter comme une folle avec le premier petit ami d'Olly (ou plus exactement, le premier que nous avons été admis à rencontrer) en se vantant auprès de ses amies de l'Am-Dram. Elles, aucun de leurs enfants n'atteignait un tel degré d'excentricité. L'événement le plus glamour qui fût jamais arrivé à un de leurs redoutables rejetons, c'était quand Joy, la fille de Harold et Minty Handy, avait obtenu un emploi chez Estée Lauder à Debenhams.

— Pauvre maman. Elle me manque toujours.

C'était vrai ; mais jamais autant que la présence

stable et constante de mon père, avec son humour tranquille et ses baisers chaleureux.

— Elle dénigrait très souvent papa en l'épinglant sur ce qui était ses repères à lui : les valeurs familiales traditionnelles, le stoïcisme, travailler dur – mais quand il est mort, elle a été anéantie. Olly et moi, on l'a poussée à se remarier au bout de trois ans, mais elle n'a jamais voulu. Elle est sortie avec beaucoup d'hommes et ça l'amusait de nous raconter ça. Tu sais (je me suis mise à agiter mon verre de vin en parlant d'une voix affectée), « Oh mes chéris, il était tout simplement épouvantable ! Il disait aimer le théâtre mais il était incapable de différencier Shakespeare de Milles ! Et il laissait traîner sa cravate dans la soupe ! »

Adam s'est mis à rire, mais je le sentais plein de compassion.

— L'étincelle s'est éteinte dans ses yeux à la mort de papa, ai-je dit, brusquement triste. Désolée, je suis vraiment bavarde. Mais tu sais très bien écouter.

— Et toi, tu parles très bien.

— C'est un compliment, non ?

— Oui... Quel âge avais-tu quand elle est morte ?

— Vingt-sept ans. Et Olly vingt-quatre. Il n'y a eu qu'un mois entre le diagnostic et son décès. Elle n'a jamais pu accepter sa maladie. Je dirais qu'elle n'en a pas eu le temps.

Elle était morte en rage, accusant tout le monde : Dieu, nous, elle, les médecins, le système de santé... Cela avait été épouvantable, mais Lil nous avait pris tous les trois dans ses bras minces et costauds pour nous aider à traverser cette épreuve ; elle s'était installée chez maman pour s'occuper de tout le monde,

d'elle et de nous. Maman ne s'était jamais rendu compte de tout ce que Lil faisait pour elle.

— Elle ne voulait pas lâcher prise. Ça doit toujours être comme ça... Allez, raconte-moi plutôt quelque chose sur toi.

Alors qu'Adam ouvrait la bouche, j'ai compris à quel point je me sentais bien dans cette maison – même mieux que chez moi. La culpabilité m'a mordu la nuque tandis que j'imaginais Ken déjà rentré du travail ; il devait se servir un verre en appelant le bureau de LA, après avoir branché la télé sur *East Enders* sans le son. Ensuite, il ôterait ses chaussettes, en réfléchissant à ce qu'il pourrait bien préparer à manger. Sur le chemin du retour, il faudrait que je l'appelle pour le prévenir que j'avais déjà dîné. J'ai pensé au texte de son message en me demandant quelle surprise pouvait bien m'attendre.

— Avant que j'oublie, a dit Adam, es-tu d'accord pour ce dîner de fin de projet que j'ai prévu ? Rien d'extraordinaire, quelques bières et un curry au Raj. Ou peut-être une pizza. Je n'ai encore rien décidé.

— C'est quand ? ai-je dit en souriant.

Même si je devais bien avouer que la perspective de dîner avec Mitch et Ralph n'avait rien d'emballant – aucun détail de la vie de Ralph ne me serait épargné et Mitch, lui, allait se soûler au Picon-bière –, ça représentait la possibilité de revoir Adam, donc peut-être une nouvelle rencontre avec Max – ce qui, après tout, était ma motivation première.

— Samedi prochain. On te reverra d'ici là – il ne reste plus que les touches finales – ou bien tu me laisses ton numéro de téléphone pour que je te donne tous les détails ?

— Oh, je ne veux rien rater de la fresque ! Mais ça

dépend un peu si mon boulot marche ou pas. Il faudra peut-être que j'aille à Londres pour un autre entretien. Ça t'embête de me donner ton numéro pour que je t'appelle ?

Sans paraître perturbé par le fait que je n'avais pas voulu lui donner mon numéro, il a écrit le sien avec un des feutres de Max sur un coin de page de l'*Observer* daté du week-end précédent. Il l'a déchiré et me l'a tendu. Je l'ai mis dans la poche de mon pantalon et nous nous sommes installés confortablement côte à côte sur le canapé.

— Max est vraiment, vraiment merveilleux, ai-je dit en contemplant ses photos.

Adam s'est frotté le menton, l'air content.

— Merci. Oui, c'est un gosse fantastique. Je ne sais pas comment il se débrouille pour être tout le temps aussi gai, après tout ce qu'il a traversé. Les enfants, ils ne connaissent que ce qu'ils vivent, pas vrai ? Il est d'un naturel enjoué, voilà.

— Oui. Mais je suis sûre que c'est aussi grâce à toi. Tu verrais ma filleule, Crystal. Elle n'a que quelques mois de moins que Max, mais bon Dieu, elle n'ouvre la bouche que pour se plaindre. C'est une version miniature de Johnny Vegas, sauf qu'elle ne fait pas exprès d'être comique. Je l'adore, hein. Mais je crois qu'on ne s'occupe pas suffisamment d'elle.

— Je m'inquiète à l'idée qu'on s'occupe trop de Max. On a tous mis notre existence de côté quand il a été malade et s'il avait dit « Sautez ! », on aurait demandé : « À quelle hauteur, Max ? » Non que je le regrette ; j'adore passer du temps avec lui. Mais parfois je me fais du souci en me disant qu'il devrait être un peu plus indépendant.

— Je trouve que tu l'élèves d'une manière formidable, ai-je déclaré avec sincérité. À l'évidence, il est très stable et content de la vie.

J'étais attirée malgré moi par la photo de Max avec sa mère et je mourais d'envie de poser des questions, mais c'était impossible.

— Sa maladie, ça a dû être des moments terribles, ai-je dit plutôt.

Les épaules d'Adam se sont immédiatement crispées. Il est resté silencieux un moment et quand il s'est décidé à parler, il fixait un point au plafond.

— Ç'a été la pire période de toute ma vie. Pratiquement tous les matins, deux ans durant, je me suis dit : « C'est insupportable. Je refuse de me lever, parce que je ne supporte plus de voir mon fils dans un tel état, avec toutes ces aiguilles, ces tubes et ces machines. » Il était tellement maigre, il perdait ses cheveux, il ne pouvait rien garder. Il ne jouait pas, il ne courait pas – et même, pendant un moment, il ne pouvait plus ni marcher ni parler. Il était trop épuisé. C'était épouvantable... Mais on devait laisser les médecins faire ce qu'ils avaient à faire, parce que l'idée qu'il pouvait mourir, c'était encore pire que de le voir souffrir. Et, bizarrement, aussi terrible que ce fût, on a fini par s'y habituer. Je me suis tellement habitué à trouver cela insupportable que je l'ai supporté. Si tu vois ce que je veux dire.

Moi, j'étais tellement épouvantée de voir les larmes noyer les yeux d'Adam que je n'ai pas remarqué celle qui roulait sur ma joue. J'ai essayé de ravalier mon émotion, mais il s'en est aperçu ; lorsqu'il a posé sa main sur la mienne et qu'il l'a serrée, je ne l'ai pas retirée. Cela m'a paru la chose la plus naturelle du

monde de retourner ma paume pour laisser nos doigts s'entrecroiser.

— Je suis désolée de t'avoir mis dans un tel état en te faisant parler de cela. Il est... il va tout à fait bien maintenant, non ?

Je voulais entendre Adam le répéter. Il a hoché la tête en souriant, sans me lâcher la main.

— Oui. Il va très bien. Et pardonne-moi. Je crois que jusqu'à la fin de mes jours, je ne pourrai jamais y repenser sans être bouleversé.

— Tout va bien.

Il s'est tourné vers moi ; nous avons échangé un regard si intense que j'en étais muette. Brusquement, j'ai eu peur : les gens disent qu'on le sait quand on rencontre l'âme sœur. C'était ce que j'avais pensé en rencontrant Ken – mais si je m'étais trompée ?

Puis je me suis souvenue que Ken m'attendait à la maison, Ken avec son visage anguleux, gentil et fatigué, et j'ai compris que même si je me sentais très proche d'Adam, même si je commençais à avoir le béguin pour lui, c'était Ken que j'aimais.

— Je suis vraiment content de faire un peu plus connaissance avec toi, Anna, a dit Adam sans lâcher ni ma main ni mon regard.

— Moi aussi, ai-je répondu, avec la maladresse d'une adolescente. J'ai passé une soirée délicieuse – et merci encore d'être venu à mon secours.

J'ai consulté ma montre avec ostentation, ce qui m'a obligée à récupérer ma main. J'ai été sincèrement choquée de constater qu'il était plus de huit heures et demie.

— Oh, bon sang, il faut que j'y aille. J'attends... euh, un appel ce soir.

Je me suis levée et Adam en a fait autant. Nous

étions debout, légèrement coincés par la table basse sur laquelle étaient posés nos verres de vin à peine entamés. Il était plus grand que moi et bien sûr plus large, mais quand il s'est penché timidement pour m'enlacer, l'accord a été immédiat. Au début, je lui ai rendu moi aussi timidement son étreinte, puis avec davantage de conviction – il avait une poitrine tiède et solide, très différente du torse étroit de Ken. C'était Ken que j'aimais mais ça n'empêchait pas cette étreinte d'être géniale. Adam dégageait une odeur sucrée et renfermée. Je n'osais pas bouger ma joue de l'endroit où elle était appuyée contre sa clavicule parce que, si je l'avais fait, j'aurais été tentée de voir si ses lèvres étaient aussi douces que je l'imaginais du fond de ma culpabilité...

Peut-être était-ce cette étreinte inhabituelle, celle d'un autre homme que mon mari, ou peut-être me sentais-je authentiquement liée à cet homme, mais mon corps réagissait de façon très spontanée : une spontanéité que j'avais oubliée depuis un moment avec Ken. J'ai dû reculer afin qu'Adam ne sente pas mes mamelons durcir contre sa poitrine.

J'étais très mal à l'aise : mal à l'aise et en même temps terriblement excitée. Ce n'était pas très confortable.

— Bon, eh bien, merci encore, ai-je bafouillé en vérifiant que j'avais bien mis mon téléphone dans mon sac.

— Appelle-moi pour le curry ou la pizza. Je saurai ça la semaine prochaine. Bonne chance pour ton boulot d'ici là, a dit Adam en souriant et en me caressant tendrement le bras.

Il y avait quelque chose d'infiniment attachant dans cette familiarité.

— On pourra peut-être se revoir bientôt, nous deux ? a-t-il ajouté.

J'ai tenté de me convaincre que ma seule raison d'accepter, c'était Max.

— Absolument. On pourrait emmener Max en pique-nique, non ?

— Génial. Organisons cela au dîner de groupe ou bien appelle-moi. Je ne serai pas beaucoup à Moose Hall demain et vendredi – il faut que je commence à préparer mes cours du trimestre. J'ai laissé la responsabilité à Serena.

— D'accord. Bon, alors on se voit au dîner.

— Oui, j'attends ça avec impatience.

J'ai traversé la rue en courant et je suis montée dans ma voiture, soulagée que personne ne m'ait lacéré les pneus ni rayé la carrosserie. Adam me faisait signe du pas de sa porte mais je n'en ai pas moins inspecté nerveusement les alentours pour m'assurer qu'aucune silhouette ne surgissait d'une allée. Le souvenir de l'incident s'était dissipé cependant, après la joie de cette soirée passée avec Max et Adam. J'avais vu la chambre de Max ! Il m'aimait bien ! Adam aussi !... Même s'il n'y avait pas de quoi se réjouir. L'inquiétude m'a saisie puis, tandis que j'accélérais vers la route de Londres, mon moral est remonté. Adam, je saurais m'en débrouiller. C'était vraiment génial qu'on s'apprécie autant. Il serait facile de transformer cette attirance mutuelle en amitié ; j'en étais persuadée. Il fallait juste que je fasse très attention à mes paroles, que je ne l'induisse pas en erreur. Donc, fini les câlins. Dommage. J'avais beaucoup apprécié.

En réalité, tentais-je de me convaincre en sortant de la ville, tout ça c'était dans ma tête. Notre soirée

pouvait aussi bien s'interpréter comme les débuts d'une amitié que comme le démarrage d'une idylle. Plus que probablement, c'était ma propre vanité qui me soufflait que je lui plaisais.

La nuit tombait et les haies sur les bas-côtés se transformaient en masses sombres que seuls les phares des voitures venant en sens inverse illuminaient de temps à autre. Je ne voyais pas le somptueux patchwork des champs sur les collines environnantes, mais leur présence invisible me reconfortait. Apprendre petit à petit la topographie du paysage m'aidait à m'approprier Gillingsbury et ses habitants, Max et Adam. Sans parler du contact de la main chaude d'Adam ni de l'intimité de notre étreinte.

Ma culpabilité s'évaporait. Même si tout cela était bizarre et tordu, c'était aussi très bien. J'avais passé une soirée délicieuse ; Adam était un homme charmant et Max l'était encore plus. Je m'étais fait deux nouveaux amis et même si j'allais devoir en baver des ronds de chapeaux pour les intégrer dans ma vie avec Ken, j'étais persuadée que le jeu en valait la chandelle. Et j'avais bien l'intention d'y parvenir.

19

— Je suis là !

J'ai crié dès mon arrivée. J'avais les épaules raides et les yeux fatigués après avoir conduit trop vite dans la lumière déclinante pendant plus de cent cinquante kilomètres, ma vessie allait éclater mais j'étais

contente d'être rentrée. J'ai boitillé vers les toilettes du bas, m'attendant à entendre la voix accueillante de Ken, mais il n'y a eu aucune réponse.

Quand je suis ressortie, infiniment plus légère, la maison était triste et silencieuse ; aucune appétissante odeur de cuisine, aucun bourdonnement familial, aucune lueur sur l'écran de télévision pour m'accueillir. Mon cœur s'est serré en voyant un petit mot griffonné au dos d'un des graphiques imprimés de Ken, posé contre un vase contenant des freesias plus très frais. Ma conscience coupable a rué dans les brancards, il avait sans doute découvert que j'avais préparé à dîner pour un autre homme et pas du tout fait du baby-sitting. Je me suis ordonné de me calmer – en aucune façon il n'aurait été assez cruel pour m'envoyer un message me disant qu'il avait une surprise pour moi et qu'il m'aimait s'il était sur le point de me quitter. En outre, n'avais-je pas déjà décidé que je n'avais aucune raison de me sentir coupable ? Il ne s'était rien passé chez Adam. S'enlacer, c'est bien ce que font les amis, non ?

J'ai déplié le mot avec impatience. Il y avait seulement écrit : « J'ai essayé d'appeler pour savoir à quelle heure tu rentrais. » Zut, j'avais oublié de téléphoner en route. Mais ça valait sans doute mieux. Il aurait été difficile d'appeler de l'autoroute en disant que j'étais en train de regarder la télé dans un salon quelque part. « J'ai décidé d'aller me faire une petite partie de tennis. Je reviens à 10 heures. Regarde dans la boîte à pain ! »

Dans la boîte à pain ? La surprise, c'était peut-être qu'il m'avait préparé des gâteaux. Ça, ç'aurait été une sacrée surprise – Ken était un cuisinier exceptionnel, mais de façon exclusivement masculine : tout dans la

frime. Il savait préparer une incroyable aile de raie sur un lit de lentilles du Puy mais je ne l'avais jamais vu faire quelque chose d'aussi banal qu'un muffin ou un sablé.

J'ai soulevé le couvercle de la boîte à pain. À l'intérieur, il y avait une pochette de la British Airways. « Oooh, me suis-je dit avec bonheur, n'est-ce pas ce dont je rêvais, partir en vacances ? » J'ai eu des visions de la Barbade à Noël, ou peut-être même avant, une belle villa en Toscane en septembre, quand il fait encore beau mais plus trop chaud. Il me faudrait un nouveau maillot de bain – si je faisais des milliards d'abdos tous les jours à partir d'aujourd'hui et...

Premier choc – la semaine prochaine ? Il nous avait réservé deux billets pour Ibiza, départ samedi prochain ! La destination me fit sursauter. Mais, et la soirée à Gillingsbury ? J'étais tellement démontée que je n'ai pas entendu Ken arriver derrière moi.

— Qu'est-ce que tu en dis ? s'est-il écrié d'une voix vibrante de fierté.

— Tu m'as fait peur, ai-je dit sans lâcher les billets. Salut, chéri.

Je l'ai embrassé, mais sans pouvoir croiser son regard. Il était toujours en tenue de tennis ; la toison sombre de sa poitrine se dessinait sous la chemise blanche humide qui lui collait à la peau.

— Bonne partie ?

Il a hoché la tête en s'essuyant le front sur sa chemise.

— Oui, mais Simon m'a battu ; six-trois, six-deux. On s'en fiche. Que dis-tu des vacances ?

J'ai ouvert la bouche mais il m'a fallu quelques secondes pour lâcher un mot.

— Je ne sais pas quoi dire.

— Je sais, je sais, je parie que tu pensais que je ne pourrais jamais prendre deux semaines de suite. J'ai réussi à mettre la main sur Olly – ne me demande pas comment, c'était un cauchemar – et il dit qu'il connaît un hôtel pas trop bourré de filles en talons hauts et il a travaillé dans ce club génial...

— Je ne suis pas sûre de pouvoir venir, l'ai-je interrompu.

L'expression de son visage m'a fait tressaillir. Il n'avait pas l'habitude de voir les gens résister à ses initiatives.

— Comment ça ? Combien de fois au cours des six derniers mois as-tu dit que tu mourais d'envie de t'en aller, et combien de fois as-tu répété que ton frère te manquait ? J'ai cru que tu serais ravie.

J'ai pensé à Max, profondément endormi sous sa couette à château.

— La situation a changé.

— En quoi ?

J'ai regardé la cuisine. Ici, rien n'avait changé. Pas de chefs-d'œuvre peints avec les doigts collés sur la porte du frigo, pas de timbale en plastique retournée sur l'égouttoir, pas de taches de céréales séchées sur la paillasse. Comment raconter ça à Ken sans le blesser ?

Mais il n'était pas question que je rate la soirée avec Adam, alors que nous étions en train de nous rapprocher. Il fallait que je le voie pour fixer la prochaine sortie avec Max.

— En quoi la situation a changé ? a répété Ken, les mâchoires serrées. Je me suis donné un mal de chien pour organiser ça, tu sais. Ce n'est pas du tout comme de réserver des vacances toutes faites : j'ai dû écrire à ton frère à la boîte postale qu'il avait laissée sur sa

carte – pas question qu'il possède un téléphone portable en état de marche –, attendre ensuite qu'il veuille bien me rappeler au bureau, m'assurer qu'il connaissait un endroit convenable pour nous, réserver ensuite l'avion...

Je n'écoutais qu'à moitié. Bien sûr, il fallait que j'aille à Ibiza ; voir Olly, décompresser avec Ken. J'étais sûre de trouver une bonne excuse pour calmer Adam. Il n'allait pas m'interdire de voir Max pour toujours rien que parce que je ne pouvais pas aller dîner avec le groupe mosaïque, quand même ? C'était tellement gentil de la part de Ken de s'être donné autant de mal.

Ken s'était éloigné de moi et se versait un verre de jus de pomme. À la tension de ses épaules, je voyais qu'il était furieux contre moi.

— Ken... ai-je dit en touchant timidement son dos humide, je suis désolée.

Tout en contemplant ses cheveux noirs et sa nuque rasée, je me suis rendu compte que si j'allais à Ibiza, je ne verrais pas Max pendant plus de quinze jours. Quand on rentrerait, ce serait déjà septembre ; il aurait fait sa rentrée et les occasions de passer du temps avec lui seraient restreintes. Je ressentais un désir presque physique d'être avec lui, pour me repaître de la vue de ses membres fins et délicats, pour me nourrir de son sourire. J'étais accro, en somme. Maintenant que j'avais passé un peu de temps avec lui, j'en voulais davantage. Et avec Adam aussi... je me suis souvenue de notre étreinte et la chair de poule m'a hérissé bras et jambes.

— Je ne peux pas venir, ai-je lâché, me surprenant autant que j'allais surprendre Ken, parce que j'ai

obtenu ce rôle sur le câble. Tu te souviens de mon audition ?

Ken a fait volte-face, il a posé brutalement son verre et il m'a pris par les bras.

— Tu as eu le rôle ? a-t-il dit, le visage réjoui. Tu l'as vraiment eu ? Je croyais que Fenella ne t'avait pas rappelée, donc que ça voulait dire que c'était râpé. Pourquoi ne m'as-tu pas prévenu ? Tu ne voulais pas tenter le destin, je suppose... Je te connais !

J'ai hoché la tête, pensant que moins je parlerais, moins je mentirais. Je me suis efforcée de prendre l'air aussi enchanté que lui.

— Tu vas retravailler ! Oh, chérie, c'est vraiment une bonne nouvelle. Et le tournage commence déjà ? Mais alors (son visage s'est assombri), tu seras absente combien de jours par semaine ?

— Je ne sais pas encore, ai-je dit, les yeux rivés au sol.

Je n'avais encore jamais menti à Ken et ça me donnait la nausée, d'autant plus que, très récemment, j'avais même carrément nié que nous étions mariés.

— Peut-être trois ou quatre, ai-je repris. Mais ça ne fera pas beaucoup de différence pour nous, non ? La plupart du temps, je suis déjà couchée quand tu rentres. Il faudra seulement mieux profiter de nos week-ends.

J'étais très mal à l'aise et persuadée qu'il savait que j'étais en train de mentir.

Il a hoché la tête et m'a serrée contre lui, en me faisant tourbillonner dans la cuisine. Il était en sueur, mais l'odeur de sa sueur ne m'a jamais dérangée.

— Oh, tu caches bien ton jeu. Je suis tellement fier de toi.

— Je suis désolée pour nos vacances.

— Ne t'inquiète pas. J'ai réservé les billets sur les miles gratuits, alors on ne perd pas d'argent. Je suis sûr qu'on a le temps d'annuler l'hôtel sans être obligé de tout régler. Ton frère sera déçu, mais il comprendra certainement quand on lui expliquera. On ira plus tard dans l'année, d'accord ? Olly dit qu'ils vont rester là plusieurs mois, Russ et lui, parce que c'est tellement bien. Quand tu auras travaillé un bout de temps, tu demanderas un congé. Tu pourrais peut-être suggérer à Fenella d'inscrire deux semaines de congé à Noël dans ton contrat. Chérie, je suis tellement content pour toi !

— Merci. Je ne mérite pas un tel homme ! ai-je dit avec sincérité en le serrant contre mon cœur.

Il m'a embrassé le sommet du crâne.

— C'est exactement ce dont tu as besoin – et ce pourrait être le début d'un tournant dans ta carrière, tu ne crois pas ?

— Eh bien, ai-je dit avec modestie en pensant : « Au point où j'en suis... », ils ont embauché un réalisateur vraiment top. Celui qui a réalisé cette géniale pub télé pour John Lewis, tu te souviens ? D'après Fenella, tout le monde est en extase devant lui.

— Alors, je pourrai te voir sur le câble ?

Si je faisais semblant de jouer un rôle, le mensonge passait plus facilement. Légèrement plus facilement. Impossible de revenir en arrière à présent.

— Non, je ne crois pas. Je suis à peu près sûre que c'est uniquement régional. De toute façon, réalisateur top ou pas, ce sera sans doute nul. Tu sais à quoi ressemblent les sitcoms sur le câble : des décors en carton et pas de budget. Et ça passe tôt dans l'après-midi.

— Bon salaire ?

— Pas trop mal – dans les cinq cents par semaine.

Aucune inquiétude de ce côté-là, tous mes gains de comédienne (même s'ils avaient rarement atteint les cinq chiffres ces dix dernières années) étaient versés sur mon propre compte. Tout ce que j'avais à faire, c'était d'intercepter les relevés de banque, mais c'était facile puisque Ken n'était jamais là quand le facteur apportait le courrier.

— Fabuleux ! Ça va donner un coup de fouet à nos économies. Tu sais, tu devrais t'acheter une nouvelle voiture. Il serait temps que tu te débarrasses de ton vieux tas de tôle.

J'ai hoché la tête, la gorge serrée. J'avais l'impression de creuser ma propre tombe. Pour le moment, la terre était fraîche et douce sur ma peau moite, mais je savais que tôt ou tard, le trou m'étoufferait, froid et humide ; j'aurais envie d'en sortir, mais les parois s'écrouleraient...

Puis j'ai pensé à Max et un éclair de joie pure m'a traversée ; je venais de m'offrir le droit de passer avec lui autant de temps qu'Adam le permettrait. Tout ce qui me restait à faire, c'était de servir le même mensonge à Adam, ainsi ni Ken ni lui ne s'étonneraient de mes absences régulières. Mentir, c'est un état d'esprit, comme d'être sûre de soi. Il faut être effrontée et ne surtout pas manquer de conviction.

Inutile de s'inquiéter des conséquences tant que ça ne s'imposait pas. Et tant que mes relations avec Adam demeuraient chastes, même si un jour j'étais obligée de tout dire à Ken, j'étais sûre qu'il comprendrait. Peut-être qu'on finirait par acheter une résidence secondaire à Gillingsbury pour de bon. D'ici là, on serait devenus suffisamment amis, Adam et moi, pour qu'il ait cessé de me considérer comme une

copine éventuelle. Adam et Ken deviendraient amis aussi. Adam nous laisserait peut-être emmener Max en vacances...

— Tu as déjà prévenu Vicky ?

Vicky. Je me suis demandé où elle en était. Heureusement qu'on ne se voyait plus tous les jours. De tous les gens que je connaissais, Vicky aurait été la plus difficile à tromper. Ken ne s'attendait pas à ce que je lui mente. Adam ne me connaissait pas suffisamment pour s'en apercevoir, mais Vicky ne se laisserait pas abuser deux minutes.

— Non. On est fâchées, tu te souviens ?

— Vous devriez vous réconcilier. Elle sera tellement contente pour toi.

— Je n'en suis pas sûre, ai-je répondu en soupirant. Elle déteste être coincée chez elle avec les gosses. Si je lui raconte que j'ai décroché un gros rôle dans une sitcom, même un truc minable sur le câble, ce sera encore plus épouvantable.

— Bon, c'est à toi de voir, évidemment. Mais la vie est trop courte pour gâcher votre amitié.

Ken m'a lâchée pour se précipiter vers l'étagère à bouteilles dans la salle à manger.

— Il faut fêter ça ! a-t-il dit en brandissant une bouteille de champagne poussiéreuse. Mets ça dans le congélateur pendant vingt minutes, le temps que j'aille prendre un petit bain, et après on l'ouvre, d'accord ? C'est celle qu'on gardait pour une occasion particulière.

Il me l'a donnée avant de disparaître en cavalant dans l'escalier, plus guilleret que je ne l'avais vu depuis des mois.

Je me sentais anéantie – et puis j'ai regardé l'étiquette de la bouteille. C'était du Moët millésimé, la

bouteille qu'on nous avait offerte pour notre mariage, qu'on avait toujours voulu garder pour une occasion vraiment exceptionnelle. Anniversaires, fêtes et Noël's avaient passé, mais rien n'avait jamais semblé assez important. Du moins pas avant mon cinquième mois de grossesse, quand enfin, nous avions commencé à nous détendre en croyant tenir le bon bout : celui-là était décidé à s'accrocher. À neuf mois, j'étais allée en me dandinant jusqu'à l'étagère à vins, j'y avais pris la bouteille pour la mettre à refroidir dans le frigo. Je me suis souvenue que, pendant qu'on remplissait le bassin d'accouchement qu'on avait loué, Ken disposait soigneusement deux flûtes à champagne sur un plateau, toutes prêtes.

Ce que j'avais oublié, c'était qui avait ressorti la bouteille du frigo, qui l'avait reposée intacte sur l'étagère et qui avait rangé les verres dans le placard. Quelqu'un l'avait sûrement fait. Si ça se trouve, c'était même moi.

Je me suis écroulée sur le tabouret de la cuisine, la bouteille serrée contre mon cœur. Peut-être était-ce à cause de mes doigts humides de sueur et de culpabilité, peut-être était-ce le souvenir de cette épouvantable journée ; mais sans que je m'en aperçoive, la bouteille m'a échappé des mains et s'est écrasée sur le carrelage. Ça moussait à mes pieds, les bulles se gonflaient au milieu des éclats de verre et moi, je restais là, assise, pétrifiée d'horreur devant l'énormité du mensonge que je venais de débiter à mon mari. Quand Ken est arrivé en courant dans la cuisine voir ce qui se passait, il a pensé que si je pleurais à chaudes larmes, c'était parce que j'étais triste d'avoir gâché notre précieuse bouteille.

Au beau milieu du désordre, dans ce mélange de verre cassé et de carrelage pétillant sous les bulles, nous avons entendu frapper à la porte.

— Et quoi maintenant ? a dit Ken en jetant une pelle pleine d'éclats de verre vert dans la poubelle pendant que moi, j'épongeais mes larmes et le champagne. Il est plus de dix heures du soir, a-t-il marmonné en passant la main dans ses cheveux humides, ce qui les a fait rebiquer.

— Oh, bonjour ! l'ai-je entendu dire sans grand enthousiasme à notre visiteur. Nous avons eu une petite catastrophe dans la cuisine, mais entre donc.

J'ai examiné en hâte mon reflet dans la porte du micro-ondes, pour m'assurer que je n'avais pas le visage maculé de mascara.

— C'est Peter, m'a annoncé Ken du seuil de la porte sans réussir à masquer son déplaisir.

— Peter ? Bonjour. Entre donc. Tout va bien ?

Peter s'est faufilé jusqu'à un endroit sec, l'air encore plus transpirant que Ken, même s'il n'était pas en tenue de sport ; d'ailleurs, à ma connaissance, le seul sport qu'il ait jamais pratiqué, c'est porter un verre à sa bouche. Vicky parle souvent de lui comme de son « sacré morceau » et on peut dire qu'il est massif, avec la mâchoire carrée et le reste à l'avenant, ce qui, combiné à ses sourcils épais et à sa crinière rousse, lui donne une allure vaguement menaçante. Les rares fois où je l'ai vu prendre Pat, on aurait dit un videur en train d'éjecter un petit emmerdeur d'une boîte de nuit pour bébés.

Abstraction faite de son apparence physique, je

savais qu'il aimait Vicky et c'était ça qui comptait. J'aurais simplement voulu trouver un moyen poli de lui dire que la meilleure manière d'exprimer son amour aurait été d'aller moins souvent au pub et de se lever davantage la nuit pour Pat. Mais le pub, c'était sa priorité. Surtout quand il y avait un match de foot à la télé.

Vicky et moi, nous avons hurlé de rire quand elle m'avait raconté une conversation qu'ils avaient eue au pub, au début de leur liaison. Peter était raide dingue de Vicky, il ne croyait pas à sa chance – à tel point qu'il avait même voulu s'asseoir le dos tourné à l'écran pendant un match.

« Je ne peux penser à rien d'autre qu'à toi », avait-il proclamé d'un ton dramatique.

Mais, avec un sens du comique involontaire, au même moment, il avait bondi de son siège et boxé l'air en criant en chœur avec les trente mâles du pub : « BUT ! »

J'ai décapsulé une bouteille de Becks et je la lui ai tendue sans rien dire. C'était bizarre de le voir sans Vicky.

— Merci, a-t-il dit en regardant et moi et le sol mouillé d'un air soupçonneux. Que s'est-il passé ?

— Anna a un nouveau boulot ! s'est exclamé Ken en m'attrapant par la taille. Nous allions fêter ça, sauf que le champagne est foutu. Si on ouvrait une bouteille de vin à la place, Annie ?

Il a pris deux grands verres dans le placard et débouché une bouteille de blanc qui attendait dans la porte du frigo.

— Félicitations, a dit Peter sans demander de quoi il s'agissait. Ça n'a pas l'air de te faire très plaisir.

Il s'est adossé au plan de travail et je me suis sentie mal à l'aise.

— Comment va Vicky ? ai-je demandé, le plus chaleureusement possible.

— C'est la raison de ma visite.

— Ah bon ?

Ken m'a fait une grimace derrière le dos de Peter, en louchant et en faisant semblant de s'étrangler.

— Je viens de me faire couler un bain, alors si tu permets que je m'éclipse quelques minutes, je saute dedans, a-t-il dit à Peter. J'ai joué au tennis et je suis ignoblement en sueur.

Il était déjà en haut de l'escalier avant qu'on ait eu le temps de lui répondre. Gérant des mégacrisés tous les jours au bureau, il était farouchement adepte de la fuite quand elles se produisaient chez lui.

— Viens t'asseoir, ai-je proposé à contrecœur en jetant un torchon sec par terre pour absorber ce qui restait de champagne.

Ça sentait déjà une odeur âcre ; quand j'ai réfléchi deux secondes à ce que représentait symboliquement ce verre cassé et ce pâle liquide ambré, les larmes me sont montées de nouveau aux yeux. Même si je n'avais aucune envie de discuter de Vicky avec Peter-l'Ébouriffé, cela faisait au moins une diversion bienvenue à la douleur de cette bouteille en miettes et de ces rêves pulvérisés. Sans parler de tous les mensonges.

Je l'ai emmené dans le salon, où il s'est assis d'un air guindé au milieu du canapé, les pieds joints comme s'il allait passer un entretien professionnel. Brusquement, il m'a fait de la peine. Il avait l'air abattu, défait ; je n'étais pas étonnée – je savais par

expérience à quoi Vicky ressemblait quand elle était déprimée.

— Alors, comment va Vicky ? ai-je répété, plus timidement.

— Pas bien, a répondu Peter en haussant les épaules d'un air malheureux.

— Elle est malade ?

— Eh bien, non. Enfin, peut-être. Elle va se coucher très tôt, elle n'a pas du tout l'air en forme mais tu sais, c'est peut-être seulement parce qu'elle n'a pas le moral.

J'ai eu envie de lui donner un bon coup sur la tête. Pour l'amour du ciel, Vicky est enceinte pour la troisième fois, tu pourrais peut-être reconnaître les symptômes maintenant ! Comment pouvait-il être aussi bête ? Ken pouvait annoncer l'arrivée de mes règles trois jours à l'avance et j'aurais parié qu'Adam était capable d'en faire autant avec sa femme à face de lune, avant qu'elle ne parte...

— Alors, je suis venu pour dire que, bon, Vicky en a lourd sur la patate en ce moment, à s'occuper des enfants, et tu sais que Pat est allé à l'hôpital avec une infection urinaire...

— Ah bon ? Pendant combien de temps ? Il va bien maintenant ?

Je me suis brusquement redressée, prête à appeler Vicky pour vérifier que tout allait bien. Ce n'était pas la première fois que Pat se retrouvait à l'hôpital – à sept mois, on avait soupçonné une pneumonie – et Vicky et moi, on avait pleuré toutes les larmes de notre corps en le voyant couché dans ce grand lit à barreaux sous une frise de ballons et de nounours, la respiration haletante. Cela avait été épouvantable.

— Il va bien. Ils ne l'ont gardé qu'une journée. Les

antibiotiques ont très bien marché. Mais tu sais, c'était dur. Il a fallu que je ferme l'atelier de bonne heure et tout ça.

— Et qu'est-ce que je peux faire ?

Peter a éclusé sa bière, comme pour se donner le courage de livrer le fond de sa pensée.

— Tu pourrais t'excuser, a-t-il dit d'un ton froid.

— De quoi ? Pourquoi ?

— Pour ce que tu lui as dit qui l'a mise dans un tel état.

Je suis restée silencieuse, abasourdie, en essayant de trouver la bonne réaction. Un bruit dans la cheminée nous a fait sursauter, suivi par une pluie de suie et de petits cailloux. On a entendu un roucoulement affolé.

— Un pigeon. Coincé là-dedans.

— Allume le feu, a suggéré Peter. Enfume-le, ce crétin.

« Oui, merci, Peter-l'Ébouriffé. Une suggestion constructive. » Oublions qu'il aurait pu penser au pigeon et à ce qu'il ressentait, coincé dans cet endroit étouffant et obscur, sans savoir où se trouvait le ciel. Dans mon esprit, le pigeon avait les traits de Vicky et le crissement pathétique de ses pattes me faisait une peine épouvantable.

— J'ai essayé de m'excuser, ai-je répliqué brutalement. Même si la dispute n'était pas de mon fait – il y a toujours deux côtés dans une discussion et je crois qu'aucune de nous deux n'est particulièrement à blâmer en l'occurrence. Mais elle n'a pas voulu m'écouter. Je ne peux rien faire si elle refuse de me parler.

Peter m'a jeté un regard qui signifiait : « Eh bien,

aplatis-toi devant elle, alors », et le pigeon a poussé un cri.

— Je vais encore essayer de lui parler. Mais pour être franche, Peter, je crois que c'est surtout avec toi qu'elle devrait discuter.

— Avec moi ? a-t-il dit d'un air ébahi. Qu'est-ce que j'ai à voir là-dedans ?

Je suis venue m'asseoir à côté de lui sur le canapé, mais je n'ai pas pu me résoudre à lui prendre le bras, comme j'en avais l'intention. J'avais eu tant de mal à m'éloigner d'Adam tout à l'heure, qui était du même âge et de corpulence égale et que je connaissais encore moins que je ne connaissais Peter. L'attirance, c'est une drôle de bestiole, imprévisible. Je me demandais ce que Vicky penserait d'Adam quand elle le verrait — si elle le voyait —, susciterait-il chez elle des réactions aussi négatives que Peter chez moi ?

— Écoute, j'espère que tu ne m'en voudras pas de te parler ainsi, mais j'imagine que tu es venu parce que tu penses que je peux être utile ?

Peter aurait bien voulu ne pas entendre ce que je venais de dire, mais il était bien forcé d'admettre cette évidence. Il a hoché la tête.

— Je ne crois vraiment pas que notre dispute soit la raison pour laquelle Vicky est malheureuse en ce moment. Je veux bien reconnaître que ça n'a rien dû arranger, mais je suis sûre qu'il y a autre chose.

— Quoi, alors ? Elle n'est pas malade ?

Les mots « Elle est enceinte, connard ! » dansèrent délicatement sur le bout de ma langue, piquants comme un sorbet, et j'ai dû serrer les lèvres pour les empêcher de jaillir. Si je le disais à Peter, ce serait la fin de notre histoire, à Vicky et moi. Elle ne me le pardonnerait jamais.

Mais il fallait peut-être le prévenir, ai-je pensé, brusquement affolée et battant des ailes comme le pigeon pour trouver les bons mots. Peut-être fallait-il sacrifier notre amitié, si c'était pour sauver une vie. Jamais Peter n'autoriserait Vicky à se faire avorter, si ce n'était pas déjà fait. Si je lui disais la vérité, ce serait la fin du débat. Vicky et Peter auraient trois enfants et d'ici dix ans, quand Crystal ne ferait plus de colères, quand Pat ne serait plus une mauviette, quand le nouveau bébé aurait neuf ans et serait en pleine santé, elle me remerciait. « Je n'imagine pas la vie sans eux », me dirait-elle d'un ton fondant de tendresse en contemplant sa nichée.

D'un autre côté, d'ici dix ans, Crystal aurait peut-être perdu la pureté initiale de son prénom en fréquentant quelque racaille adolescente. La santé de Pat se serait peut-être dégradée au lieu de s'améliorer, et le nouveau bébé serait devenu des jumeaux ou des triplés ou il serait handicapé et la vie de Vicky serait un gâchis complet. Ou peut-être s'était-elle déjà fait avorter, Peter allait demander le divorce parce qu'elle l'avait fait sans le prévenir et sa vie allait être encore plus gâchée...

Oh, ce n'était pas juste. Une responsabilité écrasante. Si je parlais, c'était la cata. Si je ne parlais pas, idem.

— Anna ?

— Non, elle n'est pas malade, pour autant que je le sache. Mais elle trouve la vie un peu difficile en ce moment.

Peter a reniflé et s'est essuyé le nez en s'aplatissant les narines de la paume.

— Les enfants sont durs. Particulièrement les

nôtres. On les aime et tout ça, mais ils nous font sacrément tourner en bourrique.

— Vicky a du mal à rester coincée avec eux tout le temps. Ça lui manque de travailler.

— Crystal va à la garderie tous les jours, a-t-il riposté, sur la défensive.

— Oui, mais pas pendant les vacances et uniquement le matin. Elle n'ira pas à l'école avant janvier, c'est ça ? Et puis, elle est fatiguée en rentrant et refuse de dormir l'après-midi.

— Eh bien, c'est la vie, non ? Qu'est-ce qu'elle attend de moi ? Que je lâche mon boulot pour qu'elle puisse recommencer à travailler ?

— Non, je suis sûre qu'elle ne souhaite rien de tel. Mais ça serait peut-être bien si... (oh, comment allais-je formuler une chose pareille ?) si peut-être il y avait moyen qu'elle se fasse un peu aider avec les gosses. Un peu de temps à elle parfois, deux jours par semaine ? Ou si tu te levais la nuit pour Pat deux nuits par semaine ? Je sais comment est Vicky quand elle n'a pas sa ration de sommeil et il lui en faut des tonnes, pas vrai ? Rien que deux nuits complètes par semaine, ça ferait déjà une énorme différence.

— C'est ça que tu veux que je fasse ? Que je me fasse pousser les nibs pour nourrir Pat moi-même ?

Je me suis efforcée de garder mon calme, remerciant ma bonne étoile qui m'avait donné pour époux un homme sensible et respectueux comme Ken.

— Non, mais tu pourrais l'encourager à le sevrer – et une fois qu'il sera sevré, peut-être qu'il dormira mieux.

Peter était en train d'arracher les plumes des coussins du canapé et il les regardait tomber sur le tapis. Au début, simplement agacé par les tiges qui

dépassaient, il les avait attrapées, mais maintenant il tirait dessus comme un fou. Jusqu'à présent, je ressentais à son égard une vague antipathie que je refoulais poliment. Désormais, il me déplaisait carrément. Un sentiment manifestement partagé, à voir le regard qu'il me lançait.

J'ai enfoncé le clou.

— Et trouver quelqu'un pour s'occuper des enfants, peut-être deux ou trois jours par semaine ? Quelqu'un qui s'occuperait de Pat et qui prendrait Crystal à la garderie, juste pour que Vicky ait un peu de temps à elle.

— Je n'en ai pas les moyens, a riposté Peter.

— Ça vaudrait le coup. Franchement, je crois qu'elle en a vraiment besoin.

— Je n'en ai pas les moyens, a martelé Peter. Je suis artisan menuisier, pas banquier.

Il s'est levé en laissant l'empreinte de son postérieur sur le coussin.

— Bon, il faut que je m'en aille. Je me disais que si vous vous réconciliez toutes les deux, Vicky serait de nouveau heureuse. Mais si tu n'as pas envie de le faire...

Je me suis levée d'un bond. Franchement, j'avais ma dose.

— Peter, je t'ai dit que j'ai essayé mais qu'elle n'a rien voulu entendre ! Je t'ai également dit que je réessayerai, mais c'est tout ce que je peux faire. Moi aussi, je déteste la voir dans cet état, et je suis tout aussi inquiète que toi.

Il a hoché la tête en marmonnant : « Bon, merci, je connais le chemin », et il est parti.

J'ai attrapé le coussin le plus proche et je l'ai lancé contre le mur en poussant un cri de frustration. Il y a

eu un nuage de plumes blanches et, dans la cheminée, le pigeon s'est agité, plein d'espoir, s'imaginant que les secours étaient en route. Mais il se trompait – pour lui non plus, je ne pouvais rien faire.

21

Soulevant le voilage, j'ai regardé Peter s'éloigner dans le crépuscule. Il faisait partie de ces hommes qui, alors qu'ils ont déjà le bassin large, s'imaginent que c'est une bonne idée de mettre leur portefeuille dans la poche arrière de leur pantalon, ce qui leur déforme les fesses en plus de leur faire un gros derrière. En le regardant, j'ai ressenti un mélange de soulagement d'être mariée avec Ken et de culpabilité parce que, après la visite impromptue de Peter, j'allais devoir continuer à tromper l'homme que j'aimais.

Avant de monter, j'ai posé mon front contre le mur en me disant que j'avais le droit de faire cela, j'avais le droit de mentir à Ken parce que je n'avais aucun motif vil ou adultérin. Je n'essayais pas de lui cacher quoi que ce fût qui soit susceptible de le faire souffrir – pourquoi serait-il malheureux que je fréquente un petit garçon dont j'avais sauvé la vie ?

« Alors dis-lui la vérité », me dictait ma conscience.

Mais je ne pouvais pas faire cela, parce qu'il serait furieux que j'aie fichu en l'air les vacances qu'il s'était donné tant de mal à organiser et furieux que j'aie pu lui mentir. En outre, il fallait bien avouer que ce serait pratique si Ken croyait que je travaillais. Il risquerait de ne pas comprendre s'il apprenait que je passais

— du moins je l'espérais — beaucoup de temps avec un autre homme.

« Ce n'était pas comme si Ken ne me racontait jamais de bobards », ai-je pensé agressivement. Il éludait souvent la question quand je lui demandais ce qu'il faisait quand il restait travailler tard. Je l'imaginais vissé à sa table, épuisé, en manches de chemise, seul dans le bureau à l'exception d'une femme de ménage aux épaules en portemanteau occupée à pousser mollement un aspirateur. En réalité, comme je l'avais compris en lui demandant pourquoi il puait la fumée de cigarette ou pourquoi il rentrait si tard, j'avais fini par comprendre que « travailler tard » signifiait dîner au restaurant avec plusieurs collègues féminines. Que je pouvais aussi traduire autrement : avec une seule séduisante collègue.

J'ai poussé un petit grognement involontaire, toujours appuyée contre le mur. Mon Mur des lamentations personnel. Et si je griffonnais une prière et que je la planquais sous le tapis — c'était ce qui ressemblait le plus au fait de la glisser entre les pierres antiques du vrai mur à Jérusalem ? Cela allégerait-il la pression sur mon crâne, comme une bonne petite trépanation ? Mais pour quoi aurais-je bien pu prier : pour avoir le courage de ne plus mentir ou la force de continuer à le faire ?

— Mais que fais-tu ?

Ken est apparu en haut de l'escalier, une serviette autour de la taille, les poils des jambes encore mouillés et aplatis par paquets.

J'ai sursauté et, involontairement, je me suis cogné la tête contre le mur.

— Aïe ! Rien. Je me tape la tête contre le mur : Peter est un cauchemar. Je ne comprends pas

comment Vicky reste avec lui. Il ne s'est même pas aperçu qu'...

Je me suis interrompue juste à temps. Il allait falloir être un peu plus disciplinée que ça. La grossesse de Vicky aurait dû être, de tous mes secrets, le plus facile à dissimuler.

— Laisse tomber. Je suis sûre que tu te fiches des tenants et aboutissants de leurs problèmes conjugaux.

— Absolument, a répondu Ken. Nous avons des choses plus importantes à discuter.

Il est descendu m'entourer de ses bras et j'ai savouré l'odeur de sa poitrine chaude et humide.

— Ah bon ? ai-je dit prudemment.

Il était tellement mince, à côté d'Adam. Fâchée, j'ai chassé l'image d'Adam de ma cervelle. Mais enfin ! Pourquoi fallait-il que je les compare tous entre eux : Adam et Ken, Peter et Adam, Ken et Adam, comme si Adam était l'étalon de la virilité auquel devait se mesurer tous les autres mâles. En dehors d'être le père de Max, qu'est-ce qu'Adam venait faire là-dedans ?

— Oui. Par exemple, si on ne part pas retrouver ton frère à Ibiza, alors quand irons-nous en vacances ? Et où ? Pour être franc, l'annonce de ton nouveau boulot me sort une épine du pied. J'ai réservé nos vacances et puis Christian a annoncé qu'il organisait une réunion dans le Sud-Est asiatique et, évidemment, il voulait que j'y participe. J'ai refusé, il n'était pas content, mais maintenant...

— Bien. Il n'y a donc plus de problème.

Il m'a repoussée doucement, pour vérifier sur mon visage si j'étais ou non ironique. Satisfait de ne voir nul sarcasme, il m'a serrée à nouveau contre lui.

— Désolé d'être aussi souvent parti.

— Désolée d'être bientôt si souvent partie, ai-je dit avec sincérité. Du coup, ce sera plus facile pour nous deux. Tu n'auras plus à te sentir coupable de voyager puisque je ne serai même pas là. Le temps qu'on passera ensemble sera particulièrement précieux, voilà tout. Et j'imagine que pour les vacances, il y a des endroits que tu préfères à Ibiza. À propos de temps précieux... ai-je ajouté en l'embrassant.

Il a écarté ma frange et m'a embrassée sur les yeux, en prenant mon visage entre ses mains. J'ai tenté de l'attirer avec moi vers l'escalier, mais il a résisté en riant d'un air gêné.

— Oh, allez, mon cœur, ai-je dit d'un ton câlin en glissant ma main sous la serviette.

J'ai toujours adoré voir un homme vêtu seulement d'une serviette ; et l'escalier était jadis un de nos lieux préférés pour les ébats amoureux.

Mais Ken m'a échappé adroitement, en bâillant exagérément.

— Mieux vaut pas, mon amour. Je suis lessivé ! Demain, j'ai une journée d'enfer et il commence à être tard.

— Ce n'est pas grave, ai-je dit en faisant un effort pour l'embrasser tendrement sur les lèvres.

Je me suis retirée dans le salon où j'ai allumé la télévision : on passait *Sex and the City*. Ça ferait l'affaire à la place.

Quand je me suis réveillée, le lendemain matin, Ken était parti travailler. C'était un matin d'été parfumé ; attirée par le chant des oiseaux et les taches de soleil sur les branches d'arbres, je suis sortie dans le jardin en pyjama, un bol de céréales dans une main et le téléphone dans l'autre, prête à appeler Vicky. Je

ne me sentais pas assez forte pour l'affronter le ventre vide, je me suis donc assise sur la marche devant la pelouse mal entretenue pour manger d'abord ; le cliquètement de la cuillère contre la porcelaine accompagnait le gazouillis d'un merle dans la haie toute proche. Au bout de la pelouse, un écureuil observait mon bol d'un œil intéressé.

Si j'avais un boulot, je n'aurais sans doute pas le temps de faire cela. Si j'avais vraiment décroché ce rôle, je me serais réveillée dans un garni glauque, avec des draps en nylon et du déodorant d'atmosphère, avec une propriétaire qui me surveillerait et râlerait quand j'oublierais de verrouiller la porte de derrière. Je serais en train d'essayer d'apprendre frénétiquement mes répliques – je n'ai jamais trouvé cela facile – en m'inquiétant à l'idée que le moindre gâteau avalé risque de me donner cinq kilos de plus devant la caméra.

Beaucoup plus agréable d'avoir un boulot imaginaire, vraiment. Tous les gâteaux que je voulais, et tout le temps du monde. J'avais tellement de chance de ne pas être obligée de travailler. Mais j'avais quand même du pain sur la planche. Il fallait que je réfléchisse à la façon dont j'étais censée apprendre le scénario et à ce que j'allais raconter sur cette sitcom. Tout cela exigeait une préparation minutieuse.

J'ai renversé la tête en arrière, laissant le soleil, orange derrière mes paupières, me chauffer le visage pendant quelques minutes comme pour m'investir de son pouvoir. Je me soucierais du baratin plus tard. Pour le moment, il me fallait trouver la force de viser juste avec ma plus vieille amie.

J'ai fini par rassembler mon courage pour composer

le numéro de Vicky. Elle a décroché au bout de deux sonneries.

— C'est moi. Ne raccroche pas, je t'en prie.

— Que veux-tu ?

J'ai soupiré. Elle n'avait pas l'intention de me faciliter la vie.

— Simplement savoir comment tu vas.

— Si je suis toujours enceinte, c'est ça ?

— Entre autres choses. Surtout savoir si tu acceptes encore de me parler.

— Non.

Mon cœur s'est serré et j'ai vu chaque brin d'herbe en gros plan. J'ai dû sursauter parce que l'écureuil a disparu dans un arbre. Elle s'était vraiment fait avorter !

— Tu... n'as pas...

— Je ne te parle plus. Mais je suis toujours enceinte.

Intense soulagement. À ma grande surprise, je me suis mise à pleurer. L'infusion d'énergie solaire avait échoué.

— Pourquoi pleures-tu ? m'a-t-elle demandé d'une voix dure, mais tout de même inquiète. Il s'est passé quelque chose ?

Je ne pouvais pas parler. Je voulais reprendre mon souffle, mais les mots ont jailli brutalement.

— Tu me manques, Vicky, c'est tout, et je me fais du souci pour toi. S'il te plaît, ne pourrions-nous pas mettre notre querelle de côté ? C'est ta vie. Fais ce qui est le mieux pour toi. Je suis désolée de m'être mêlée de ce qui ne me regarde pas.

Il y a eu un long, long silence. Derrière, j'entendais Pat parler tout seul et le générique des *Tweenies*.

— Toi aussi, tu me manques, Anna. Et ne crois

pas que je ne comprends pas pourquoi tu réagis aussi brutalement.

— Peter est passé hier soir, ai-je dit, infiniment soulagée mais avec l'impression d'avancer lentement dans un champ de mines.

— Qu'est-ce qu'il voulait ? a-t-elle demandé, affolée.

— Il s'inquiète pour toi.

— Tu ne lui as rien dit ?

— Bien sûr que non. Mais je ne comprends pas qu'il n'ait pas encore deviné. Tu en es à combien de semaines ?

— Huit et demi. Peut-être neuf. Alors, que lui as-tu dit ?

J'ai ravalé ma jalousie face à la désinvolture avec laquelle elle traitait le nombre de semaines de sa grossesse. Moi, chaque fois, j'avais compté jour par jour, pratiquement heure par heure, jusqu'aux soi-disant douze semaines de « sécurité ». Je n'étais jamais allée au bout, sauf pour Holly.

— Il pensait que tu allais mal à cause de notre dispute. Je lui ai dit que c'était sans doute plutôt parce que tu étais très fatiguée et stressée, à force de t'occuper des enfants. Je lui ai suggéré de te fournir de l'aide. Ou de t'aider lui-même un peu plus.

— Oh. Bien. Merci. J'imagine que c'est tombé complètement à plat.

— Tu l'as dit. Et je ne crois pas que ton mari m'apprécie particulièrement... Alors, tu as décidé de garder le bébé, finalement ?

Impossible de retenir plus longtemps la question.

— Je n'ai pas dit ça ! a répondu Vicky en faisant un petit bruit désapprobateur.

— Désolée. Mais tu es toujours enceinte.

— Oui. Vu que je n'ai même pas le temps de me maquiller tous les jours, je ne vois pas comment je pourrais subir une opération chirurgicale sans mettre mon mari au courant.

Je me suis mordu la lèvre au sang. Même si je n'aimais pas Peter, il avait le droit de savoir, mais je n'allais pas le faire remarquer à Vicky. Heureusement, elle a changé de sujet.

— Alors, qu'est-ce que tu as fabriqué depuis quinze jours ?

Brusquement, l'énormité de ce que j'avais fait m'est apparue clairement. C'était fou. Moi qui avais passé des années à abreuver Vicky de tous les détails de ma vie et de mes sentiments, en ne lui épargnant jamais rien, j'étais confrontée à un choix : soit je changeais radicalement de personnalité, ne parlant plus que par monosyllabes, secrète et renfermée – ce qu'elle interpréterait comme de la jalousie vis-à-vis de sa grossesse –, soit je lui servais un tissu compliqué de mensonges, en mentionnant des noms imaginaires d'acteurs et de techniciens, en glosant sur les aventures de mon *alter ego* de sitcom, en décrivant ma vie à... merde, où étais-je censée tourner ? Ah oui, à Bristol.

Il fallait tout lui dire. Étrangement, Ken était plus facile à duper parce qu'il ne regardait jamais de sitcoms et que le détail de mes journées ne l'intéressait guère. Il était plutôt du genre « ici et maintenant » et ne réfléchissait jamais très intensément aux choses qui ne le concernaient pas directement. On pouvait le croire égoïste, mais il ne l'était pas ; simplement concentré sur ce qu'il faisait. Il ne supportait pas que les gens lui racontent leurs rêves, par exemple, alors l'idée qu'il pût s'intéresser même de

très loin à l'intrigue d'une sitcom régionale – même si sa femme y jouait un rôle important – était risible.

Mais mes relations avec Vicky n'étaient pas encore suffisamment restaurées pour que j'aie envie de lui expliquer mes mensonges et lui parler de Max. Pas encore. Et je ne pouvais pas non plus lui raconter des craques, parce que si elle pensait que j'avais un boulot, elle serait encore plus insatisfaite de sa propre vie de femme au foyer. Je pouvais espérer que Peter n'y ferait aucune allusion – j'aurais été bien étonnée d'apprendre qu'on parlait de moi chez eux.

— Pas grand-chose, ai-je dit vaguement. Comme d'hab. Oh, je me suis impliquée dans un projet municipal de mosaïque et c'était assez amusant. En tout cas, ça m'a sortie de chez moi. Et – je parlais vite pour éviter qu'elle ne demande davantage de détails – je vais voir Lil tout à l'heure. Ça se passe bien entre nous maintenant. Et comme de juste je n'ai pas beaucoup vu Ken. Nous... essayons d'organiser des vacances, mais apparemment, il a du mal à trouver du temps libre.

— Bien, dit Vicky. Crystal ! Ne tape pas sur la télécommande, tu vas la casser ! Crystal !

— Bon, je vais te laisser, ai-je dit d'un ton indécis. On peut se voir bientôt ? Pourquoi on s'organiserait pas un petit dîner dans la semaine, rien que toi et moi ? Demande à Peter de baby-sitter, et on pourra s'offrir une bonne conversation autour d'une bouteille de... oh non, tu ne peux pas boire !

« J'ai tout flanqué par terre ! » ai-je aussitôt pensé en regrettant mes paroles. Je n'avais pas voulu jouer les censeurs ; c'était une allusion au fait qu'elle allaitait toujours et non à sa grossesse, mais d'emblée,

j'ai compris qu'elle percevait cela comme une nouvelle critique voilée. Je l'ai entendue pousser un long soupir affligé.

— Si, Anna, je peux boire si j'en ai envie. Je ne m'amuse déjà pas si souvent que ça.

— Pardon, pardon, pardon. Je ne voulais pas dire ça.

— Écoute, je t'appelle si Peter est libre un soir de la semaine prochaine, d'accord ?

— D'accord. Prends soin de toi. Dis-moi si je peux t'aider à quoi que ce soit d'ici là.

— Salut, Anna.

« Je parie qu'elle ne m'appellera pas. » En me retournant, j'ai aperçu le chat des voisins, une grosse bête rousse avec des yeux méchants, en train de finir mon bol de céréales, et ça m'a mise dans une colère noire.

— Fiche le camp ! ai-je crié en lui lançant une petite motte de terre.

Le chat s'est enfui en miaulant, j'ai ramassé mon bol et le téléphone et je suis rentrée dans la maison.

J'avais dit que Lil m'attendait, mais la seule chose que je souhaitais faire, c'était aller à Gillingsbury. Mais mieux valait attendre le dîner du samedi. Je ne pouvais pas rôder autour de la maison de Max et maintenant que la fresque était terminée, je n'avais plus d'excuse.

À moins que... J'ai eu un sursaut d'énergie en réalisant que, depuis ma conversation de la veille avec Ken, les bases d'une vie hors de chez moi quatre jours par semaine étaient posées. Et si j'étais vraiment absente quatre jours par semaine, ce n'en serait que plus convaincant. Waouh. J'allais vraiment faire ça. Je

m'étais tellement concentrée sur la douleur du mensonge que je n'avais pas envisagé la liberté qu'il offrait, ce mensonge. J'avais de l'argent sur un compte d'épargne, quelques milliers de livres que ma grand-mère m'avait légués, et dont Ken ignorait l'existence. Je pouvais louer un appartement à Gillingsbury ! Peut-être pas la maison à Wealton que j'avais imaginée – sans doute trop chère – mais un petit studio ? Suivre quelques cours d'art pendant la semaine ou m'obliger à prendre des leçons de tennis pour pouvoir jouer avec Ken, ou simplement courir sur les routes de campagne. Pas de responsabilités, à part regarder une sitcom mineure dans la journée pour m'approprier un des personnages, afin, en cas de nécessité, de pouvoir discourir sur mon « rôle » avec autorité. Ça ouvrait davantage de perspectives que de rester faire la même chose chez moi.

Vivre dans cette maison, je m'en rendais compte, ne m'avait pas poussée à sortir de moi-même. Comment cela aurait-il pu marcher, alors que tout ici me parlait de regrets et de déceptions ? L'air en était imprégné, les conversations entre Ken et moi en étaient saturées, on en subissait tous deux la pression : lui, dans la chambre et dans le bruit triste de sa clé dans la serrure après une nouvelle journée de seize heures de travail ; moi, en tentant de combattre un vide que rien ne pourrait jamais combler.

J'allais repartir de zéro. Comme si je quittais Ken pour « me retrouver », sans même que Ken soit au courant ! Ce qu'il ignorait ne pouvait pas le faire souffrir – et en même temps, j'en profiterais pour être près de Max. J'allais me réinventer sous les traits d'une femme sûre d'elle, forte, célibataire, menant la vie qu'elle souhaitait. J'aurais quelques aventures. Je

me ferais de nouveaux amis ; pas seulement Adam, peut-être aussi des filles.

Mes nouvelles résolutions m'ont rendue plus heureuse que je ne l'avais été depuis des mois et j'ai escaladé les marches deux par deux pour aller m'habiller. J'avais peut-être le temps de prendre un petit café rapide avec Lil avant d'aller à Gillingsbury m'inscrire dans les agences immobilières.

22

À Gillingsbury, je suis entrée dans toutes les agences immobilières que j'ai pu trouver. J'en ai rapporté des monceaux d'annonces sur lesquelles j'ai réfléchi durant le week-end. Au début de la semaine suivante, je suis allée visiter trois locations : un appartement au-dessus d'un bookmaker (trop minable) ; un studio dans une ancienne église (trop petit) ; et un endroit effectivement à Wealton, un premier étage face à la mare aux canards (une possibilité intéressante). C'était un début.

En rentrant à la maison, j'ai caché à nouveau toutes les annonces sous le matelas et j'ai appelé Adam, sous le prétexte fallacieux de vérifier si le dîner collectif avait toujours lieu ce samedi. Je m'étais sentie irrationnellement déçue de ne pas tomber sur lui ou sur Max en traînant derrière Josh l'agent immobilier, avec son costume gris trop grand et ses paperasses. Un répondeur s'est déclenché et ma gorge s'est serrée en entendant la petite voix de Max sur la bande : « Je suis trop occupé à jouer pour répondre. Laissez-nous

plutôt un message », mais avant que j'aie eu le temps de dire un mot, Max a été interrompu par la voix d'Adam.

— Allô ?

— Bonjour. C'est Anna.

Je me suis tue pour tâter le terrain, dans l'attente d'un silence et de sourcils froncés que j'aurais perçus à l'autre bout de la ligne. Mais je n'ai pas été déçue : il a réagi sans la moindre hésitation et la joie m'a chatouillé le ventre.

— Anna ! Comment ça va ? Quel plaisir de t'entendre !

Dans sa voix, il y avait ce ton particulier qu'on réserve à ceux qui nous plaisent ; une chaleur souriante qui criait : « Tu me plais vraiment. » Je me suis rendu compte, presque horrifiée, que ma propre voix était tout aussi chaleureuse. Je me suis rendu compte également que ça faisait un bout de temps que Ken ne m'avait pas parlé ainsi.

— Bien. Je vais bien. Merci. Et Max ?

— Il a la pêche. Il est retourné à l'école cette semaine.

Puis il s'est produit quelque chose : nous avons commencé à parler. À partir du minuscule gland d'une conversation banale, j'ai eu brusquement l'impression de me retrouver sous le chêne d'un véritable échange, à l'abri de ses branches chargées de feuilles. En vingt minutes, nous avons longuement évoqué Max ; les anomalies dans la sélection des livres de bibliothèque en maternelle ; les habitudes intimes de Mitch, peu enviables ; les panneaux de mosaïque ; la situation de l'enseignement artistique dans la région ; l'état du théâtre en Angleterre ; mon

« nouveau boulot » dans la sitcom avec les compliments impressionnés d'Adam. Chaque nouvelle branche grandissait à l'infini à partir du tronc de notre conversation.

Sans m'en apercevoir, j'avais emporté le téléphone dans le salon et je m'étais étendue sur le canapé, une jambe par-dessus le dossier, parfaitement décontractée. Je m'entendais rire, un bruit qui ne m'était plus très familier, et j'imaginais dans mes narines l'odeur douce de l'étreinte d'Adam l'autre soir. Oh, oh. Il y avait un problème. J'aurais pu lui parler toute la journée. Une partie de moi s'inquiétait à l'idée de le retenir loin d'obligations plus importantes et une autre partie s'inquiétait à l'idée que je mourais d'envie de retrouver cette étreinte.

— Bon. Je ferais mieux de te laisser. Je téléphonais seulement pour...

— Anna, je sais que je vais te voir ce week-end mais nous n'aurons peut-être pas beaucoup l'occasion de bavarder à ce dîner alors je me demandais... Ça te dirait qu'on sorte dans un chinois, rien que nous deux, un autre soir ? La semaine prochaine, peut-être ?

— Oh oui, s'il te plaît, j'ai aussitôt bafouillé comme si je jouais au Snap et que j'étais obligée de parler à toute vitesse pour ne pas risquer de perdre mon tas d'animaux de ferme.

J'étais rouge comme une tomate et j'ai dû m'obliger à décrisper mes orteils au fond de mes chaussures.

— Ce serait très agréable, ai-je repris plus lentement.

Je devrais lui expliquer que nous ne pouvions être qu'amis, mais ça ne posait pas de problème. Comme

il y avait bien longtemps que j'avais perdu mon entraînement à déchiffrer les signes, c'était peut-être exactement ce qu'Adam souhaitait, lui aussi.

Puis je me suis souvenue de notre étreinte, de la façon dont il m'avait regardée, et je me suis dit : « Ouais, t'as raison, cause toujours, tu m'intéresses... »

J'avais vraiment l'intention de répondre : « C'était gentil de me le proposer et j'ai beaucoup apprécié notre conversation, mais je ne suis pas libre. »

— Quand et où, alors ? me suis-je entendu dire.

— Que dirais-tu du chinois de Crane Street ? Ça s'appelle Un Parfum d'Orient. Je pourrais réserver une table pour lundi prochain, à huit heures ?

— Super. De toute façon, on se verra samedi, mais je suis impatiente d'être à lundi. Merci pour la conversation.

— Tout le plaisir était pour moi, a-t-il répondu poliment, mais avec un sourire dans la voix. Merci à toi.

Et vraiment, je le remerciais de cette conversation. Quel plaisir j'y avais pris ! Et intéressante de surcroît, pas uniquement sur ce qui se passait dans *Coronation Street* ni sur ce que faisait Ken à son travail. En racrochant, je me sentais plus joyeuse que je ne l'avais été depuis des siècles ; allais-je avoir le temps de prendre rendez-vous chez le coiffeur avant le grand soir ?

Alors que je m'apprêtais à appeler le coiffeur, le téléphone a sonné. C'était Josh, l'agent immobilier à tête de bébé.

— Je me demandais si vous aviez pris une décision, miaula-t-il. Parce qu'il y a une autre personne intéressée par l'appartement de Wealton qui vous plaisait tant.

Je ne l'ai pas cru une seconde ; il n'était pas convaincant pour un sou, et je le sentais presque suppliant. Mais j'ai repensé à l'appartement en question, avec ses grandes fenêtres ouvrant sur la pelouse municipale et la mare aux canards qui se reflétait dans le grand ciel bleu.

— Pourquoi pas ? ai-je dit, autant à moi qu'à lui. C'est disponible tout de suite, c'est bien ça ? Demain matin, je vous téléphone de bonne heure pour signer le contrat et régler la caution.

23

Ce samedi soir à Gillingsbury, le dîner rassemblant les participants au projet mosaïque était pour moi une première, à bien des égards. Ma première apparition sociale sous l'identité d'Anna Valentine, locataire d'un deux-pièces rikiki à côté de la mare aux canards bêtement pittoresque de Wealton. Mes premières journées loin de chez moi ; la première semaine virtuelle de mon nouveau boulot. Tout avait été beaucoup plus simple que je ne l'avais craint. Les épreuves qui composaient ma vie habituelle écrasée de tristesse – la dispute avec Vicky, les voyages d'affaires de Ken, mon incapacité à décrocher un rôle – étaient passées du négatif au positif, chacune avait basculé pour me donner un sentiment triomphant de libération. Je m'étais échappée ! Et tout allait bien se passer. Si jamais Ken apprenait la vérité, je lui expliquerais qu'il s'agissait d'un profond désir de changer de vie et que je n'avais pas voulu lui en imposer les

désagréments ou les inquiétudes. Il se faisait déjà bien assez de souci pour moi comme ça.

J'avais « emménagé » le jeudi, le lendemain du jour où Ken était parti à Singapour. Sachant qu'il pouvait me joindre sur mon portable, il n'avait pas demandé ma nouvelle adresse, et je lui avais raconté que j'avais trouvé un meublé dans la banlieue de Bristol. Facile. L'appartement était meublé, lui aussi, de façon heureusement assez neutre ; je n'ai donc pas eu besoin d'emporter grand-chose et rien qui puisse manquer à Ken : juste quelques vieilles assiettes et des couverts, des draps de rechange, des serviettes, une trousse de toilette et une valise de vêtements.

La seule chose qui gâchait mon plaisir, c'était de ne pouvoir le partager avec personne. Lil aurait été la candidate idéale, puisque Vicky n'était vraiment pas disponible.

J'avais effectivement vu Lil le jour où j'étais allée visiter pour la première fois des appartements. Alors que j'avais envie de lui dire toute la vérité, je lui avais servi mon histoire de sitcom sur le câble. Parce qu'en définitive, j'avais décidé que mieux valait que personne ne soit au courant. C'était la seule façon de maîtriser entièrement le secret et en outre, j'avais le désagréable sentiment qu'elle n'aurait pas apprécié un tel niveau de duplicité.

Le samedi matin, je me sentais vraiment chez moi. J'ai parcouru les trois kilomètres qui me séparaient de Gillingsbury pour aller au marché ; j'y ai fait des affaires incroyables : dix grosses oranges pour une livre, un bouquet de roses roses et odorantes pour quatre livres et une batterie entière de produits de nettoyage pour moins de cinq livres. J'ai engagé la

conversation avec au moins six habitants de Gillingbury, qui portaient tous – en dépit de la douceur de cette matinée de début septembre – des anoraks de couleur boueuse dans des états variés d'usure, et qui ont tous dit :

— Oooh, Wealton ? C'est joli par là-bas.

Ou encore :

— Actrice ? Vous êtes passée à la télé ?

Je me suis ensuite offert une coupe-brushing chez le coiffeur du coin, puisque mon coiffeur habituel à Londres n'avait pas pu me caser dans ce délai si court. La coiffeuse, Denise, a réussi à me faire une coiffure toute en hauteur mais rien qui ne puisse s'arranger avec une bonne queue de cheval.

Puis je suis rentrée chez moi, j'ai disposé les oranges dans un saladier, les roses dans un vase sur la fenêtre, et je me suis préparé un gros sandwich avocat-tomate avec le pain encore tiède que je venais d'acheter. J'étais très contente de moi. Tellement contente que je ne cessais de rire tout haut devant l'audace de ma propre conduite. J'ai croisé ma voisine du dessous alors que je rentrais en riant toute seule et elle m'a prise pour une folle. C'était une vieille dame qui s'appelait Dora ; elle avait une petite tête perchée sur un gros corps informe et elle marchait le cou tendu en avant, ce qui, combiné à son sourire permanent, la faisait ressembler à l'ours de *The Big Blue House*, un gentil grizzly dans une des émissions de télé préférées de Pat.

Je me suis rapidement rendu compte qu'elle n'était pas en situation de me faire des remarques sur mon comportement antisocial. Tous les matins, jusqu'à ce qu'elle se décide à les sortir, ses deux énormes chiens hurlaient comme celui des Baskerville – c'était sans

doute la raison pour laquelle mon loyer était aussi raisonnable. Cela brisait le calme du village dix minutes par jour et pétrifiait de peur les canards, mais moi, ça m'était égal. Dix minutes, ce n'était pas la fin du monde et de toute façon, je n'étais pas tout le temps là.

Le samedi après-midi, Ken m'a appelée sur mon portable ; il a promis de m'envoyer une carte du Raffles Hotel s'il y allait et il s'est plaint de ne pas savoir si Singapour était agréable ou pas, puisqu'il passait son temps en réunion. Oh, exception faite d'une après-midi au golf. Il a demandé comment se déroulaient les répétitions et paru satisfait d'apprendre que tout allait bien ; le meublé était parfait ; la propriétaire s'appelait Dora et avait deux gros chiens malodorants qui aboyaient beaucoup ; l'équipe était formidable, sauf une vieille mégère qui s'appelait... Valerie (je sortais ce nom de nulle part) qui considérait qu'elle avait le rôle principal alors qu'elle n'était là que pour jouer ma grand-mère sénile.

Tout en bavardant avec Ken, j'ai déchiré la cellophane d'un paquet de fiches que j'avais acheté à Gillingsbury et j'ai écrit sur la première : DORA - GROS CHIENS - PROPRIÉTAIRE ; et sur celle d'en dessous : VALERIE - MÉGÈRE - SE PREND POUR LE NOMBRIL DU MONDE, JOUE MA GRAND-MÈRE. J'adore les fiches. Il m'arrive parfois de souhaiter que ma vie entière soit réglée par les consignes laconiques d'une poignée de fiches ; c'est tellement irrévocable. L'équivalent moderne des injonctions gravées dans la pierre... ou peut-être pas. Mais je les trouvais sécurisantes.

Ken ne m'avait pas posé davantage de questions, sauf pour savoir si j'avais beaucoup de texte à apprendre et si ça me faisait plaisir de retravailler

— deux questions auxquelles je n'avais aucun mal à répondre. D'autant que j'avais l'impression qu'il n'écoutait pas très attentivement les réponses.

N'empêche, ça changeait de ses coups de fil habituels quand il était en déplacement. Pour une fois, je ne ressentais pas cette jalousie et cette frustration pourries parce qu'il m'appelait du port de Sydney/d'une pyramide au Mexique/d'un golf à Buenos Aires alors que moi, j'étais généralement encore en pyjama sur mon lit pas fait, à me curer les trous de nez (métaphoriquement parlant, évidemment). En racrochant, je me sentais toute joyeuse et beaucoup moins coupable.

À quatre heures, j'ai téléphoné à Adam pour confirmer l'organisation de la soirée. J'avais eu un mal fou à me retenir de l'appeler, mais j'avais décidé de m'installer d'abord. Et puis, même si je ne voulais pas me l'avouer, ça me plaisait de me faire désirer. Pour qu'il soit vraiment content de m'entendre.

Il était vraiment content de m'entendre. D'une manière touchante, mais en même temps tellement sincère que mon cœur a eu un raté en entendant sa voix.

— Anna ! Bien content de t'entendre. Je me demandais ce que tu devenais. Comment se passe le boulot ?

— Bien, merci, ai-je dit en croisant les doigts. J'ai fait les premières lectures — j'étais à Bristol ces derniers jours.

Je me suis aperçue sans surprise qu'il était plus facile de mentir à Adam qu'à Ken. Dans un sens, c'était bien parce que je pouvais dire d'abord les choses à Adam, comme une répétition avant de passer à Ken.

— Waouh, félicitations. Je n'arrive pas à croire que je connais une véritable star du petit écran. Max va être drôlement impressionné. Quand te verra-t-on à la télé ? Bientôt ?

— Je crois bien que non, ai-je répondu, émue de sa fierté (mal placée). Ça ne passe que sur le câble, dans le Devon et en Cornouailles, je crois, peut-être dans une partie du pays de Galles.

— Ah bon, il faudra attendre l'été prochain. Max et moi, on va souvent chez un de mes amis dans le Devon pour quinze jours. On ne loupera pas ça !

Aïe. Je me suis efforcée de respirer profondément, le visage en feu, mais une grosse pierre bloquait mes tuyaux. « Garde ton calme, Anna. Ce n'est pas un problème insurmontable. Tu n'auras qu'à trouver le nom d'une vraie sitcom sur le câble de la région ouest et quand quelqu'un dira qu'il l'a vue mais que tu n'y étais pas, tu expliqueras que tu étais absente ce mois-là ; tu étais en vacances. »

Et puis, qui savait ce qui se passerait l'été prochain ? Je pourrais toujours raconter que la série avait disparu ou que mon personnage avait été tué dans un accident pendant une séance d'élagage des arbres. Mieux valait ne pas trop réfléchir à toutes les embûches possibles, sinon mon inquiétude entraverait la bonne marche de mon scénario.

— Je téléphonais juste pour vérifier que ça tenait toujours pour ce soir, ai-je dit en changeant de sujet.

— Absolument. Tu viens, alors ? Fantastique. Nous avons rendez-vous à sept heures et demie dans le restaurant – c'est Emandels dans Bridge Street, près de la tour de l'horloge. Tu connais ?

— Je trouverai bien. Qui sera là ?

Il y a eu un bruit de papier.

— Voilà ma liste... Voyons : Serena, Mitch, Margie, Ralph, sans doute Pamela et peut-être Mary si elle trouve une baby-sitter pour Orlando, toi, et moi, évidemment.

J'avais espéré que Ralph et Mitch auraient eu autre chose à faire, mais bernique.

— Pamela, c'est la dame enceinte ?

— Non, elle, c'était Paula. Elle ne vient pas, son bébé peut arriver d'un moment à l'autre. D'après elle, il lui faut un treuil pour se lever et elle a les chevilles grosses comme des salamis.

« Veinarde », me suis-je dit avec une jalousie qui me faisait trembler.

— Je ne me souviens pas de Pamela. Elle ne venait pas régulièrement ?

— Non, Pamela n'a pas travaillé sur ce projet. Elle est secrétaire administrative à l'école, tu l'as sans doute eue au téléphone. Elle fait du baby-sitting pour moi de temps en temps.

Bien sûr ! La grosse Pamela morte d'amour. Comment avais-je pu l'oublier ?

— Ah oui. Je l'ai vue quand je suis venue essayer de m'inscrire.

— Tu as encore envie de suivre un cours, au fait ? Il y a toujours des gens pour laisser tomber au bout de quelques semaines, alors ça vaut le coup de mettre ton nom sur la liste d'attente.

— D'accord. Oui, je vais peut-être faire ça. Je vais regarder le programme de plus près pour choisir ce qui me tente. Que me recommandes-tu ?

— Ça dépend de ce que tu aimes faire. J'enseigne le dessin d'après modèle, et c'est généralement un bon groupe. Mais ce n'était pas toi qui voulais réaliser un dessus de table en mosaïque ?

Ah oui, c'était bien moi. Ça m'était sorti de la tête.

— Absolument. Je pourrais peut-être m'inscrire aux deux et voir où une place se libère en premier.

— Bon, il faut que je te laisse. Max est chez un copain et je vais le chercher dans une minute.

— Comment va-t-il ?

— Très bien, merci. Il t'a réclamée, à propos.

— Ah oui ?

J'espérais que ma voix n'avait pas révélé la joie qui m'inondait, m'enveloppant dans une euphorie colante.

— Mmh. Tu lui as fait une grosse impression.

— Lui aussi. J'aimerais beaucoup le revoir.

— Bon, on doit pouvoir arranger ça. Peut-être le week-end prochain.

J'appréciais qu'Adam ait toujours un projet d'avance – faisant des plans alors que les précédents n'étaient pas encore réalisés. Nous avions encore notre chinois à deux en perspective. Mais le week-end, il faudrait que je voie Ken.

— Je travaille, malheureusement. Encore des lectures de scénarios. Peut-être un jour après l'école, s'il n'est pas trop fatigué ?

— Oui, peut-être. Mais il est assez occupé, il va chez ses copains, il joue au foot, tout ça.

Je me suis sentie déçue mais j'ai tenté de faire bonne figure.

— Si jamais tu as besoin d'une baby-sitter, ça me fera plaisir de t'aider, si je ne travaille pas évidemment.

Je me suis dit que j'avais l'air un peu trop implorant et Adam a paru penser la même chose.

— Je crois que, de ce côté-là, on est bien pourvus avec Pamela. Mais merci quand même.

D'un seul coup, toute mon assurance et toute ma joie se sont envolées. Je me sentais comme une adolescente qui a rassemblé tout son courage pour inviter à sortir le jeune homme de ses pensées, et qui s'entend dire qu'elle ne lui plaît pas du tout. Adam me paraissait plus distant que lors de notre précédente conversation téléphonique. Il avait peut-être décidé que le moment était venu de la jouer cool – les subtilités des techniques de séduction me sont inconnues, comme un fox-trot ou un two-step dont tout le monde connaîtrait les pas sauf moi. Bien sûr, il y avait somme toute peu de chances qu'Adam les maîtrise mieux que moi, puisque lui aussi était – techniquement – marié, mais j'avais le sentiment que, pendant que je m'emmêlais les pieds en jouant avec mon éventail et mon carnet de bal, il valsait élégamment dans la salle, virevoltant au rythme de la musique... Peut-être avait-il connu des tas de femmes depuis que la sienne était partie. Il était très séduisant, une fois qu'on le connaissait.

Il y a eu un grand vacarme devant ma fenêtre ; un des chiens de Dora s'est mis à courir à fond de train vers la mare, les canards paniqués se sont envolés et le chien les a poursuivis dans l'eau peu profonde. Dora elle-même était sur le bord, retenant l'autre chien qui, bien qu'étranglé par la poigne ferme de sa maîtresse, réussissait quand même à aboyer hystériquement dans les aigus.

— Alors, à tout à l'heure, a dit Adam. Il faut vraiment que j'y aille, sinon Max va penser que je l'ai oublié.

— D'accord. À tout à l'heure.

J'ai raccroché, trop démontée pour penser à courir dehors proposer de l'aide à Dora. Je me suis

contentée de regarder un homme chauve courir le long de la rive après le chien chasseur de canards et récupérer sa laisse. Une petite foule de propriétaires de chiens, de promeneurs et de mères avec bébés s'était rassemblée sur le pont décoratif qui surplombait la mare et regardait, doigts pointés et bouches bées – et pas seulement les enfants. Voilà l'idée que vous vous faites de la campagne, le meilleur moment de la journée, c'est de voir un chien poursuivre des malheureux canards morts de peur.

Qu'est-ce qu'ils penseraient de moi, s'ils savaient ? De quoi alimenter les commérages pendant des semaines. Et pourquoi me sentir aussi abattue à cause d'un homme dont je ne voulais pas et que, de toute façon, je n'aurais pas pu avoir ?

Étonnant à quel point j'étais peinée par le refus d'Adam de me laisser faire du baby-sitting. Cela gâchait la joie de ma journée, affectant toutes mes décisions. Tout en grim pant sur le lit pour vérifier mon allure dans l'unique petit miroir de l'appartement, accroché dans la chambre, je me suis rendu compte que j'avais choisi une tenue tout à fait différente de celle initialement prévue. J'avais remplacé l'ample pantalon noir élégant et la chemise en soie par une jupe en jean ultracourte et mon haut le plus moulant et le plus décolleté : Ann Widdecombe devenue Divine Brown en trois étapes faciles. Comment cela s'était-il produit ? Et comment un simple manque d'enthousiasme face à ma proposition de baby-sitting m'avait-il amené à douter de ma séduction ? J'ai eu brusquement l'impression d'avoir à nouveau dix-sept ans : angoissée et inquiète de

savoir si je plaisais à l'objet de mon affection ou si je me faisais des idées.

Pour la première fois, j'ai affronté l'idée qui, jusque-là, s'était contentée de flotter dans la périphérie de mon esprit. J'avais un mari incroyablement beau, qui réussissait à merveille et – raisonnablement – dévoué ; un homme bon que je respectais, que j'aimais et aux côtés duquel je souhaitais vieillir. Et pourtant, pour quelque raison insondable – et j'étais bien persuadée que ce n'était pas seulement à cause de Max – il avait fallu que je tombe raide dingue d'un prof de poterie chauve et bedonnant.

« C'est vrai », me suis-je dit debout sur le lit, toujours en train de me tortiller pour tenter de voir mes fesses. Je ne m'étais pas formulé les choses ainsi, mais depuis que je leur avais préparé à dîner, je n'avais plus cessé de penser à eux – et je pensais à Adam tout à fait autrement qu'à Max. Je pensais aux yeux bleus d'Adam, si francs, et à son sourire, tellement ouvert. Je pensais à ses épaules larges – en dépit de sa petite brioche, c'était un homme costaud et bien bâti – et à ses jambes solides. Je ne cessais de le voir dans ma tête, penché pour ramasser les jouets de Max. La moindre de ses paroles me faisait rire, me faisait plaisir ou suscitait mon admiration. La peau calleuse de ses grandes mains m'avait fait frissonner quand elles avaient serré les miennes. Cette étreinte...

Je tentais d'analyser ce qui m'arrivait. Peut-être était-ce seulement parce qu'il était si différent de Ken. Depuis que j'étais mariée, je n'avais guère passé de temps avec un autre homme. Ce n'était qu'une passade ; une réaction à l'étrange situation dans laquelle je me trouvais. Je dépasserais cela.

Bien entendu, ça n'avait rien à voir avec le sexe. Mais pourquoi, alors, tous ces mini-fantasmes sur les cochonneries à faire avec un prof de poterie ? Je me voyais dans le cours de dessin d'Adam, sa main guiderait le fusain dans la mienne et nous regarderions le corps parfait d'un modèle (dans mon fantasme, je ne pouvais décider de son sexe ; si c'était un homme, ce serait plus excitant pour moi ; si c'était une femme, Adam mettrait peut-être ma tête sur son corps). Nos yeux se croiseraient au-dessus de mon chevalet, il me féliciterait de mon travail et son expression me ferait comprendre qu'il n'y avait pas que mon dessin pour lui plaire.

Et pourquoi ne pouvais-je m'empêcher d'essayer de me représenter les contours de son corps sous son jean large ? Honteuse, je me souvenais de la façon dont, lors d'un des derniers jours de la fresque, il m'avait frôlé la main en me montrant les joints les plus fins ; j'avais alors rougi comme une écolière. Cela datait donc de ce moment et j'avais nié la chose, en dépit du fait que j'étais prise d'un fou rire idiot chaque fois qu'il sortait quelque chose de drôle – ce qui lui arrivait souvent. C'était pathétique.

Je me suis rassise brutalement sur le lit. J'avais les mains tremblantes, l'entrejambe chaud et humide. Je me suis allongée et j'ai fermé les yeux, me laissant aller à l'imaginer en train de me coincer contre le mur de la cage à hamster qui servait de toilettes pour dames à Moose Hall, les bras au-dessus de la tête. Rien que d'y penser, je retrouvais cette odeur de sciure et de détergent et Adam serait là, en train de chuchoter « Chut, Anna, il ne faut pas faire de bruit » (parce que, même dans mon rêve érotique, Ralph

rôdait près des toilettes, attendant que je sorte pour continuer à me barber avec ses oignons au pied ou ses talents d'escrimeur).

— Chut Anna, dirait Adam avec ce sourire irrésistible.

Il se pencherait vers moi jusqu'à ce que sa large poitrine effleure mes seins et je sentirais son souffle sur mes lèvres et il se rapprocherait de plus en plus jusqu'à ce que son poids m'écrase délicieusement, et quand le bas de son corps serait tout près, la bosse sur le devant de son jean entrerait en contact avec moi au moment précis où sa langue ouvrirait mes lèvres et il exhalerait ce parfum divin, un mélange discret d'after-shave et de jacinthe, supprimant l'odeur de la cage à hamster, et alors nous nous embrasserions, d'abord lentement et puis...

... mais il n'était pas du tout question de sexe.

Pas du tout. C'était simplement un homme charmant, et voilà. C'était tout à fait normal d'avoir envie de se rapprocher d'un homme charmant. Rien d'inhabituel ni d'inquiétant dans le fait d'être attirée par quelqu'un. Tout dépendait de la façon dont on gérait l'affaire. Et je n'avais absolument pas l'intention de donner corps à mes rêves. Heureusement, Adam n'avait pas du tout l'air dans ce genre de dispositions à mon égard. À l'évidence, c'était un de ces hommes sympathiques que la plupart des femmes apprécient. Et bien trop gentleman pour tenter quoi que ce soit.

Je n'avais jamais envisagé d'avoir une liaison et je ne voulais pas en avoir – mais il y avait quelque chose dans la manière dont Adam m'avait regardée, particulièrement quand j'étais chez lui. Abattue, j'ai compris

que si, comme je le soupçonnais, il me trouvait séduisante et me faisait des avances, j'aurais beaucoup de mal à lui résister.

« Oh, Anna, arrête ton cirque. Une liaison, c'est bien la dernière chose qu'il te faudrait. » Rien de tel pour achever Ken. Lui aussi il avait été ravagé par Holly et j'aurais déjà du mal à lui faire avaler mes mensonges à propos de mon travail. Pas question d'avoir une liaison. Je ne pouvais pas lui faire une chose pareille, en plus du reste.

J'avais lu dans un magazine féminin trouvé chez le dentiste que c'était sain pour une femme de tomber amoureuse, tant que ça ne la rendait pas malheureuse. Un bon béguin améliore la circulation et dynamise le système immunitaire, sans parler du plaisir qu'on prend à laisser cavalier librement son imagination. Je me suis donc offert la permission, temporaire, de profiter de nouveaux sentiments si inconnus pour moi. Il n'y avait rien de mal à trouver Adam séduisant, parce que c'était quelqu'un de séduisant, intérieurement et extérieurement. Un individu séduisant qui m'écoutait, qui riait de mes blagues idiotes et paraissait sincèrement intéressé par mes commentaires désinvoltes.

Et de toute façon, si ça se trouvait, je ne lui plaisais même pas. Il était peut-être simplement solitaire.

24

Quand j'ai enfin poussé la porte du restaurant, j'étais perturbée, accablée de doutes et d'inquiétudes. Je me sentais épuisée, à vrai dire, à l'idée que ce

n'était qu'un début. Pas de retour en arrière, plus possible ; pas quand j'avais la possibilité d'entrer dans la vie de Max, et laissé une caution de trois mois pour l'appartement de Wealton.

— Anna ! Salut ! Viens t'asseoir.

Mitch tapotait la chaise vide à côté de lui mais j'ai fait semblant de ne pas l'entendre et je me suis dirigée dans la direction opposée, vers Adam.

Le vertige qui m'avait saisie en voyant Adam me sourire, vêtu d'une chemise blanche impeccable, ne m'avait pas échappé mais je tentai de l'ignorer. Malheureusement, comme mon taxi avait eu dix minutes de retard, les deux sièges de chaque côté étaient déjà occupés par son fan-club, Pamela et Serena. Elles étaient pratiquement suspendues à ses bras, comme des groupies, rivalisant pour obtenir son attention d'une manière manquant pour le moins de subtilité. J'ai dû me glisser entre Pamela et Ralph, ce qui n'était pas une place idéale. Ralph et Margie la Hollandaise se tenaient par la main en se regardant dans les yeux, Pamela, évidemment, ne s'intéressait qu'à Adam ; donc, ils gardaient tous deux leurs distances, comme si j'étais affligée d'un problème d'hygiène intime. Tout le monde m'a dit bonjour, et Adam m'a lancé un petit regard résigné, comme pour dire : « Désolé, je suis un peu coincé mais je m'occuperai de toi quand je pourrai » ; n'empêche, je n'étais pas à l'aise. Je me suis plongée dans l'étude du menu et, quand ils regardaient ailleurs, de mes compagnons de table.

Nous étions huit : moi, Adam, Mitch, Serena, Pamela, Margie, Ralph et la maman d'Orlando — impossible de retrouver son nom. Les femmes étaient toutes plus habillées que moi, foulards vaporeux et robes perlées, barrettes fleuries dans les

cheveux (Margie et Serena), et je sentais l'odeur de la laque qui maintenait l'impressionnante coiffure de Pamela, ainsi que le parfum dont elle s'était inondée derrière ses non moins impressionnantes oreilles. J'étais contente d'être allée moi aussi chez le coiffeur mais à voir Mitch plonger sans vergogne dans mon décolleté, je regrettais amèrement de ne pas en être restée au pantalon noir et à la chemise stricte.

Nous formions une bande mal assortie. Mitch avait brossé ses longs cheveux clairsemés mais portait toujours le même vieux T-shirt que le premier jour où je l'avais vu et il jurait complètement avec sa voisine, la mère d'Orlando – oh, elle s'appelait Mary –, avec ses perles et son chemisier à fleurs. Elle n'avait pas l'air d'apprécier particulièrement ce voisinage et se penchait par-dessus la table pour discuter avec Serena. Je me demandais ce que les autres clients du restaurant pensaient de nous. Ils devaient nous prendre pour un groupe d'Alcooliques anonymes – du moins jusqu'à ce que le serveur nous apporte une bouteille de rouge et une de blanc, les posant sur la table sans proposer à personne de les goûter.

Pour masquer mon malaise, j'ai pris l'initiative.

— Rouge ou blanc ? ai-je demandé à Pamela, en saisissant les deux bouteilles par le col.

— Rouge, s'il vous plaît, a répondu Pamela en me regardant avec cette curiosité qu'on trouve généralement chez les petits garçons découvrant des vers de terre dans un tas de compost. Excusez-moi, je connais votre visage mais je ne me souviens pas de votre nom. Moi, je m'appelle Pamela.

— Anna. Nous nous sommes vues à l'école il y a quelques semaines. Je voulais m'inscrire à un cours d'art mais ils étaient tous complets. Vous m'avez mise

en relation avec Adam et il m'a proposé de venir à cet atelier mosaïque. C'est la raison de ma présence ici.

Ça me plaisait de prononcer le nom d'Adam à haute voix. Je n'avais guère eu l'occasion de m'en servir, et pourtant il était familier et réconfortant – la « mentionite », voilà comment Bridget Jones aurait diagnostiqué ce symptôme.

Pamela a hoché la tête mais à peine son verre rempli, elle s'est tournée vers Adam. Je me suis levée pour distribuer le vin autour de la table, en m'éloignant de Mitch pour éviter qu'il ne plonge dans mon décolleté. Ce qui ne l'a pas empêché de me saisir par le poignet pour m'attirer à lui et me coller un gros baiser humide sur la joue. J'étais à peu près sûre que c'était ma bouche qu'il visait, mais j'avais tourné la tête au dernier moment. Son haleine sentait le vieux hasch et il avait la peau moite. J'ai rempli son verre le plus vite que j'ai pu.

Margie et Ralph étaient toujours collés l'un contre l'autre, mais en parvenant à leur hauteur, j'ai vu que ça se gâtait ; Margie récupérait ses doigts, les dénouant l'un après l'autre pour poser fermement ses mains sur ses genoux. Ralph a levé les yeux au ciel. Formidable. Une querelle de ménage. Je ne comprenais vraiment pas ce que Margie lui trouvait. Il n'était peut-être pas mal, costaud, avec cette allure jamaïcaine décontractée, mais il était rasoir et probablement coureur. J'aimais bien Margie, je lui aurais volontiers dit qu'elle pouvait mieux faire.

Le serveur a daigné réapparaître et Adam l'a prié de bien vouloir prendre notre commande – il avait l'air décidé à n'assurer qu'un service minimum. Ensuite, Serena a fouillé dans son sac pour en sortir un paquet de photos.

— Écoutez, tout le monde ! a-t-elle ordonné en rejetant ses cheveux en arrière. J'ai quelque chose à vous montrer. Paula a eu son bébé : une petite fille ! N'est-ce pas merveilleux ?

En dépit de son sourire, elle conservait son étrange expression pleine d'amertume et d'angoisse.

Il y a eu quelques vagues applaudissements autour de la table et les femmes ont poussé quelques « Aaah ».

— Buons à sa santé et à celle du bébé, a proposé Adam en levant son verre. À Paula et...

— Jasmine. Jazzy, c'est comme ça qu'elle va l'appeler, a dit Serena.

— À Paula et Jazzy, ont repris en chœur tous les convives en entrechoquant leurs verres.

Tout en levant mon verre, j'avais le cœur serré. « Pas de photos de bébé, s'il vous plaît. Ne me montrez pas de photos de bébé. »

Mais c'était obligatoire. Elles ont fait le tour, une série de clichés presque identiques, la seule différence étant la distance à laquelle se trouvait le visage du bébé et si elle avait les yeux ouverts ou fermés. Il y en avait aussi quelques-unes avec Paula, l'air épuisé et blafard dans son peignoir éponge, échevelée et les yeux injectés de sang. On ne reconnaissait plus la femme enceinte pleine d'entrain que j'avais vue à Moose Hall.

J'ai pensé alors à Vicky et j'ai senti une vague de compassion à son égard. J'aurais voulu qu'elle soit là avec moi, à rire de la laideur de Mitch et des délires vestimentaires de Ralph, à me reconforter avec son sens de l'humour et son goût de l'aventure. Je me demandais si je retrouverais tout ça un jour.

— Regardez celle-là ! s'est exclamée Pamela, en

s'adressant directement à moi pour la première fois. Si elle n'est pas adorable !

Elle m'enfonçait son coude dans les côtes, en m'obligeant à prendre la photo qui suivait dans un défilé apparemment interminable. J'y ai jeté un coup d'œil à contrecœur et je me suis mordu la lèvre. Le bébé regardait l'appareil avec des yeux bleus infiniment clairs et la plus délicieuse expression de surprise : « Waouh, mais c'est quoi cet endroit ? Laissez-moi un peu de temps pour m'y habituer, et peut-être que je finirai par l'aimer ! »

Holly avait eu exactement la même expression pendant les dix dernières de ses vingt-sept minutes d'existence, une fois que son petit visage s'était remis de sa sortie mouvementée et que ses traits s'étaient lissés. C'était tellement injuste. Juste quand elle avait commencé à se détendre et à regarder autour d'elle, elle avait dû repartir.

— Si elle est pas magnifique ! insistait Pamela.

J'ai réussi à hocher la tête avant de fourrer la photo dans les mains de Ralph. Lui, les photos de bébé, ça le rendait encore moins heureux que moi. Margie et lui étaient en train de s'engueuler à mi-voix et il lui a passé la photo directement, la tête en bas. Elle ne l'a pas regardée et l'a tendue à Mitch sans un mot.

J'ai vidé mon verre et je m'en suis versé un autre. Il n'y avait plus de blanc, je suis donc passée au rouge, même si j'en buvais rarement. Adam était toujours coincé comme une balle de tennis entre Serena et Pamela, qui discutaient postures de yoga. Personne ne m'adressait la parole. Au moins, les photos avaient cessé de circuler, ce qui était un soulagement.

J'ai posé les coudes sur la table et j'ai contemplé le

plafond pour me distraire. Des douzaines de bouteilles de vin vides, le genre méditerranéen, gainées d'osier, étaient accrochées à de faux filets de pêche. J'ai imaginé qu'elles se décrochaient et venaient s'écraser sur la tête des dîneurs, comme autant de bombes mortelles. Si j'avais pu les diriger – je me voyais tapie dans l'entrée avec un petit détonateur à distance – j'aurais visé d'abord Mitch et Pamela. Et puis tous les autres, un par un, jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'Adam et moi... On pourrait enfin discuter en tête à tête de Max en se regardant au fond des yeux.

— Et toi, Anna, que fais-tu pour te détendre ?

Adam s'adressait à moi. Je me suis redressée brusquement en reculant, parce que Pamela ne bougeait pas d'un poil pour laisser Adam me voir. Adam a reculé, lui aussi, et nous avons échangé ce que j'ai interprété comme un autre sourire secret. J'aurais bien aimé qu'il me fasse un clin d'œil, pour être sûre de notre complicité et du fait que nous étions deux à trouver la soirée glauque, mais il n'y a eu qu'un sourire, trop ambigu.

— Ça dépend des moments. J'aime courir. Je trouve ça très relaxant. Je ne fais plus de yoga, mais de temps en temps, je me mets sur la tête et ça me fait du bien. Autrement, les trucs habituels : la télé, un bon livre, un bain moussant. Pourquoi ? Et toi ?

— Généralement, je joue de la guitare, a répondu Adam, après avoir réfléchi. J'écoute de la musique. Et faire la lecture à Max me détend énormément.

— Comment va-t-il ?

Entendre le nom de Max m'amenait automatiquement à demander de ses nouvelles – j'étais certaine de l'avoir fait à de multiples occasions.

— Bien, merci.

À dessein, Pamela a appuyé ses larges épaules au dossier de sa chaise, me cachant Adam. Nous nous sommes penchés tous les deux, mais elle a réagi aussitôt. Elle me tournait carrément le dos. J'ai remarqué la façon dont sa robe en polyester se tendait à craquer sur son buste. On aurait dit un repas prêt à consommer sous film quand on le sort du micro-ondes et que la vapeur gonfle le plastique. Je me suis vue planter ma fourchette dans le polyester, pour voir si elle allait se dégonfler en soufflant bruyamment. Elle était aussi en train de parler de Max, avec cette allure de propriétaire qu'elle avait eue l'autre fois à l'école.

— Oh, Adam, il va tellement bien en ce moment, Dieu merci ! Petite puce ! Le jour où je l'ai gardé, il avait tellement d'énergie ; il courait dans toute la salle. Je lui ai permis de se servir du tour de potier et, seigneur, il était littéralement couvert d'argile quand je l'ai ramené à la maison ! Ça m'a fait tellement plaisir de lui donner son bain. On a joué à des tas de jeux tous les deux : j'ai dû faire le professeur et apprendre à ma classe à devenir sirènes en versant de l'eau magique sur leurs pieds, comme ça on devait remplir la boîte Tupperware et la verser sur ses pieds. C'était drôle, hein, Adam ?

La jalousie enroulait ses tentacules verts autour de ma gorge et l'espace d'un instant, je me suis demandé si Adam et elle formaient un couple. Non, sûrement pas. J'étais à peu près persuadée que je faisais simplement les frais d'une provocation, resquilleuse qui s'introduisait en intruse dans son monde douillet. Après tout, si j'avais compris que je plaisais à Adam, elle l'avait sans doute compris également.

Mais je me demandais si, moi, j'aurais un jour la chance de jouer aux sirènes dans le bain avec Max. Et rien ne m'aurait fait davantage plaisir.

Chacun de nous s'est retrouvé devant une montagne de spaghetti tièdes, sauf Mitch qui avait commandé un steak. On nous avait particulièrement recommandé les pâtes mais je ne voyais pas pourquoi, à part la quantité et l'exceptionnelle lourdeur de la sauce au fenouil dans laquelle elles baignaient. Après quatre bouteilles de vin supplémentaires, la dynamique de la table s'était modifiée.

Ralph avait réussi à rendre Margie sérieusement malheureuse, parce qu'elle lui tournait carrément le dos pour flirter avec Mitch, au grand plaisir de celui-ci. Ralph tentait de se venger en me regardant droit dans les yeux et en me racontant par le menu le remplacement de ses fenêtres et les ongles incarnés de son ex-femme. Fascinant. Par bonheur, Margie s'est rapidement lassée de Mitch et a décidé de faire souffrir Ralph un peu plus ; elle lui a donc tapé sur l'épaule – un bon coup, même – et je n'ai été que trop contente de le laisser de nouveau aux prises avec sa querelle de ménage.

Adam s'était arraché aux parenthèses Serena-Pamela et s'était installé sur la chaise vide à côté de Mitch. « Mince, ai-je pensé avec plaisir, il doit avoir désespérément envie d'échapper aux harpies s'il préfère encore Mitch. » Je n'entendais pas leur conversation, mais j'en ai déduit qu'ils discutaient de la fresque, à la façon dont ils dessinaient avec enthousiasme des formes dans l'air avec leurs mains.

Pamela et Serena parlaient d'Adam, les dents serrées, répétant si souvent son nom que c'en était

drôle. Encore deux graves cas de mentionite. J'avais oublié que Pamela était de ces femmes partisans du principe « Pourquoi ne dire qu'une seule fois ce qu'on peut répéter six ? » ; elle racontait à Serena, sans se lasser, à quel point le cours de nature morte d'Adam de l'année précédente avait été apprécié.

— Oh, c'était tellement bien. Tout le monde disait qu'il savait si bien expliquer les choses. « Mes fleurs ressemblent tellement au modèle », ils disaient. Ils pensaient tous que c'était bien. Vraiment bien. Tout ceux qui fréquentaient le cours trouvaient ça vraiment bien.

Je me suis tournée vers Ralph et Margie en me disant que, même si Ralph était casse-pieds, au moins il ne disait les choses qu'une seule fois. Mais leurs têtes s'étaient rapprochées, comme deux béliers en train de se battre, et ils étaient en pleine dispute.

Après un échange de propos très vifs, Ralph a repoussé sa chaise et s'est dirigé à grands pas vers les toilettes, l'air furibard. L'expression de Margie disait clairement « Ne me parlez pas » ; j'ai donc regardé Adam plongé dans sa conversation de l'autre côté de la table. Je me demandais pourquoi les femmes le trouvaient tellement séduisant. Il y a des hommes comme ça, c'est tout.

Greg, l'ami de papa, avait été comme ça aussi, mais de façon plus sournoise. En dépit des vingt-cinq ans qui nous séparaient, toutes mes copines de classe étaient jalouses à l'idée que nous sortions ensemble, lui et moi. Je n'avais guère ébruité l'affaire, puisque Greg était marié. Mais c'était difficile de ne pas se vanter du beau blond qui ressemblait à David Soul et qui m'offrait des cadeaux ruineux : du vrai parfum et des bijoux en argent véritable. Difficile de ne pas être

flattée quand il me caressait les fesses en poussant un grognement sourd. Je me souviens de la fois où il est venu m'attendre devant le lycée – je lui avais dit de me retrouver près de la barrière au fond du terrain de sports. Lui avais-je dit que j'avais hockey en dernière heure ce jour-là ? Je ne sais pas. Peut-être, parce qu'il est arrivé en avance. Quand j'ai couru vers lui dans mon polo à manches courtes et ma minijupe de sport, l'expression de son visage était pure douleur. Personne ne m'a jamais regardée avec une telle concupiscence, ni avant ni depuis. La bosse dans son jean se voyait à cinquante mètres. Il a dû faire volte-face et s'éloigner en hâte – pas facile, dans l'état où il était – avant que la prof de gym n'appelle la police.

— Qu'est-ce qui te fait sourire, Anna ? s'est exclamé Mitch.

Adam et lui me regardaient d'un air intéressé.

— Hum. Oh, pas grand-chose. Je me souvenais simplement de mes cours de gym. Et, oui, Mitch, avant que tu ne me poses la question, nous portions des jupes très courtes. Les nôtres étaient vert bouteille, avec des grosses culottes assorties, immondes. Elles ressemblaient davantage à des couches qu'à de la lingerie.

Je n'avais mentionné ces culottes épouvantables que pour couper Mitch dans ses élans érotiques – mais j'étais naïve. À voir l'expression de son visage, il était à peu près dans le même état que Greg bien des années auparavant.

— Je parie que tu devais être drôlement appétissante, a-t-il dit d'un ton rêveur en se caressant le menton.

— Non, ai-je riposté. Pas du tout. Quelqu'un prend du dessert ? J'ai vu qu'il y a du tiramisu.

« Que cela cesse », ai-je imploré en silence.

— Il me semble qu'il y a un orchestre ici un peu plus tard, a dit Adam en regardant sa montre. Ça vaut peut-être le coup d'attendre.

J'en doutais vraiment. L'ennui commençait à me démanger. Je n'avais pratiquement pas parlé à Adam et j'étais triste d'avoir renoncé à des vacances à Ibiza pour ce médiocre repas en compagnie de gens avec lesquels je n'avais rien en commun. J'avais laissé passer l'occasion d'un moment exceptionnel avec mon mari, sans parler du plaisir de retrouver mon frère, que je n'avais pas vu depuis des mois. J'aurais bien pu attendre. Max aurait encore été là à mon retour.

Plutôt que de m'appesantir sur mon erreur, j'ai repensé à l'appartement. Cela n'avait pas toujours été le cas, mais cette fois, j'étais déterminée. Pas question de m'être donné autant de mal pour ne pas finir copains comme cochons avec cet enfant. Surtout après avoir renoncé à mes vacances avec Ken. La pensée de Max endormi sous sa couette dans la lumière rose et clignotante de sa lanterne magique me remplissait d'une nouvelle résolution. Si je réussissais à me faire inviter chez Adam pour boire un café, je pourrais monter sous le prétexte d'utiliser les toilettes et me repaître de la vision de Max. Les enfants sont tellement incroyables quand ils dorment : dans un ailleurs parfait. Même Crystal ressemble à un ange quand elle ronfle sur son oreiller de princesse.

Margie avait l'air moins agressive et les coins de sa bouche s'étaient abaissés tandis qu'elle allumait une cigarette, sans demander si ça dérangeait quiconque.

— Ça va, Margie ? ai-je dit en remplissant son verre tout en tournant la tête pour éviter la fumée.

Elle s'est tournée vers moi : elle avait les yeux brillants de larmes.

— Que se passe-t-il ? C'est à cause de Ralph ? Ça fait un bout de temps qu'il est aux toilettes, non ?

— Le salaud, a-t-elle réussi à dire entre ses dents serrées. Il ne reviendra pas. Et il m'a laissé sa part d'addition à payer.

— Pourquoi vous êtes-vous disputés ? Si ce n'est pas indiscret de ma part...

— Ça ne me dérange pas. Nous nous disputons à cause de sa femme.

— Son ex-femme ?

— C'était ce que je pensais — son ex-femme.

Et ses ongles incarnés.

— Tu veux dire qu'ils vivent toujours ensemble ?

— Nous nous fréquentons depuis deux mois, m'a-t-elle expliqué le visage décomposé, et tout le temps, il répète : « Je vis simplement dans la chambre d'amis parce que je n'ai pas les moyens de déménager. Nous sommes en train de divorcer. Nous ne nous aimons plus. »

— Et ?

— Ils s'aiment !

Son poing s'est abattu sur la table. Tous les convives avaient oublié la carte des desserts et l'observaient avec beaucoup d'intérêt.

— Je suis désolée, ma pauvre. Mais comment le sais-tu ? Il te l'a dit ?

— Il m'a raconté qu'il m'aime mais qu'il l'aime aussi et qu'il ne peut pas la quitter parce que ça lui fait trop de peine. Ils ne couchent plus ensemble, tu comprends. Je crois que c'est pour cela qu'il est avec moi.

— Mais c'est épouvantable, ai-je dit, totalement outrée.

Quel minable d'utiliser ainsi la pauvre Margie ! Et la malheureuse femme de Ralph ? J'ai failli lâcher que le short de Ralph était immonde et que c'était un emmerdeur misogyne et menteur sans lequel elles seraient bien mieux toutes les deux.

— Je crois que je vais rentrer, moi aussi, a fini par dire Margie avec son accent néerlandais. Je suis fatiguée. Ça ira mieux demain matin.

— Je l'espère, ai-je dit avec compassion. J'espère que tout ira bien pour toi.

— J'espère que ça suffira pour nous deux, a-t-elle dit en tendant cinquante livres à Adam. Préviens-moi si ça ne va pas.

— Bien sûr. Merci, Margie. Va te reposer. Comment rentres-tu ?

— À pied. J'habite près d'ici, c'est sans problème. Cinq minutes.

— Tu veux que je te raccompagne ? a proposé Adam.

— Merci, Adam, mais c'est inutile. Je me débrouillerai.

— Alors, ai-je dit à Serena une fois Margie partie, tes enfants sont avec une baby-sitter ce soir, ou est-ce ton mari qui s'en occupe ?

Elle m'a regardée méchamment, sans doute pour avoir évoqué son mari devant Adam. « Comme si elle essayait de nier qu'elle en eût un », ai-je pensé avec hilarité – avant de me souvenir de ma propre duperie, infiniment plus grave.

— C'est mon mari.

— Oh. Et il t'attend à une heure précise ?

— Il m'autorise à sortir, tu sais, a-t-elle répondu en faisant mine de plaisanter mais d'une voix coupante.

— Mon Dieu, mais il est vraiment tard, non ? ai-je dit en regardant ma montre. Et toi, Adam, qui garde Max ce soir ?

Adam a regardé sa montre, légèrement surpris.

— Il n'est pas si tard. Seulement dix heures et demie. La fille d'un voisin me le garde et comme demain, il n'y a pas cours, ça lui est égal que je rentre tard, raisonnablement s'entend. Ça lui fait de l'argent supplémentaire et elle habite quatre maisons plus loin.

— Oh, regardez, a dit Mitch en montrant la porte du restaurant, voilà de quoi nous distraire.

Une grande femme osseuse avec une perruque blonde et bouclée, posée de guingois, est entrée, portant un ampli abîmé, un magnétophone portable et un pied de micro, qu'elle a installé dans un coin près de la cheminée. Elle a enlevé son imper beige sous lequel elle portait un corsage moulant et une large jupe froncée à carreaux, et redressé sa perruque. On aurait dit un travesti.

— Un-deux, un-deux-trois, a-t-elle crié en tapant vigoureusement sur le micro. Bonsoir, mesdames et messieurs ! Je me présente : Dolly du Wiltshire ! Tous en chœur, on crie « Ouais ! »

Elle a été accueillie par un silence perplexe ; tout le monde se regardait dans le restaurant, surpris, jusqu'à ce qu'elle enfonce la touche « Play » de son magnéto et entonne *D-I-V-O-R-C-E* à l'unisson d'une bande sonore ; et là, tout le monde, y compris l'austère Paula, a été pris d'un fou rire rien moins que discret.

— Elle nous la joue Dolly Parton ?

— Sûrement pas. Elle ne lui ressemble pas du tout !

— Regardez, son soutif est plus rempli d'un côté que de l'autre !

La remarque venait de Mitch, qui considérait comme de son devoir d'examiner le buste de chaque femme qu'il croisait. Mais il avait raison. La poitrine de Dolly du Wiltshire était apparemment platée comme la toundra : on aurait dit un haricot vert avec un soutien-gorge rembourré de mouchoirs. Je n'avais jamais vu personne ressemblant aussi peu à Dolly Parton.

Pourtant, son numéro enthousiaste (si mauvais) a réveillé la soirée. Une fois débarrassés de Margie et de Ralph, après avoir descendu quelques bouteilles de vin supplémentaires, notre table est devenue plus conviviale et j'ai commencé à m'amuser. À plusieurs reprises, tandis que je régalais la compagnie d'anecdotes sur mon métier ou de plaisanteries vaseuses (quand j'ai quelques verres dans le nez, j'ai la mauvaise habitude de raconter des mauvaises blagues), j'ai surpris Adam en train de me regarder en souriant ; et chaque fois que je le faisais rire, j'en ressentais un intense plaisir.

Quand Dolly a terminé son numéro et nous nos desserts – un tiramisu aqueux pour Pamela, Adam et moi et des méga-parts de brownie au chocolat pour les autres – il y a eu une accalmie tandis que nous nous reculions sur nos chaises, le ventre plein de sucre et d'alcool. Une sirène a mugé et la vitrine s'est illuminée de bleu au passage de la voiture de police.

— Un samedi soir typique à Gillingsbury, à l'heure où on vide les pubs, a dit Adam d'un ton songeur. Max a la phobie des voitures de police en ce moment.

Soit il deviendra un citoyen modèle, soit il se retrouvera à Borstal dès qu'il aura quatorze ans.

— Pourquoi ? ai-je demandé, les coudes sur la table, immédiatement fascinée.

— Oh, je suis sûr que ça ne durera pas. C'est ma faute — j'ai dû dire une fois que la police allait venir le prendre, bien que je ne m'en souviens pas. Mais il s'est bagarré avec son copain Christopher à l'école la semaine dernière — le premier jour de la rentrée ! Il semble que des garçons plus âgés les aient poussés à se battre et finalement, ils se sont tous fait prendre par le maître. Il est revenu à la maison en pleurant et en disant que la police allait venir l'arrêter pour le mettre en prison. Il était dans un état épouvantable. Il ne voulait pas que je réponde au téléphone, au cas où cela aurait été la police, et il devenait tout pâle dès qu'il entendait une sirène dans la rue.

— Oh, pauvre Max ! on s'est exclamées en chœur, Pamela, Serena et moi.

Pamela a ajouté « Pauvre, pauvre Max » au moins trois fois par souci d'emphase.

Un téléphone portable a sonné.

— C'est le mien, a dit Serena à contrecœur en fouillant dans le grand fourre-tout accroché au dossier de sa chaise. Allô ? Oh. D'accord. T'inquiète. Quoi, partout ? Elle a de la fièvre ? Très bien. Je n'en ai pas pour longtemps. Salut.

Elle a jeté le téléphone dans son sac, l'air extrêmement contrariée.

— C'est Petra, la plus petite. Elle a vomi partout sur son lit. Il va falloir que je rentre. Pas question que Leo nettoie les dégâts au lieu de me demander de rentrer pour le faire, mais qu'est-ce que vous voulez, les hommes, c'est comme ça !

— Oui, les mecs, moi aussi, je crois que je vais me rentrer, a annoncé Mitch. J'ai de la dope à fumer. Si ça tente quelqu'un de venir chez moi, je serai heureux de partager ma pipe.

— Non merci, Mitch, avons-nous répondu en chœur.

Super. Excepté Pamela la Crampon, on est débarrassés de tout le monde. Mitch et Serena se sont mis à traficoter des billets et de la monnaie et après moult histoires de la part de Serena, sont enfin partis. Serena a embrassé Adam avec enthousiasme sur les deux joues, se contentant de me saluer d'un signe de tête. On pouvait dire que je n'avais cimenté aucune nouvelle amitié ce soir – à moins que les choses avec Adam ne prennent tournure.

— Saviez-vous, a dit Pamela quand ils ont été partis, que le nez et les oreilles n'arrêtent jamais de grandir ? Je l'ai lu dans un magazine. Ils n'arrêtent jamais de grandir. Le nez et les oreilles. Ils ne cessent de s'allonger...

— Vraiment ? a dit Adam l'air excessivement intéressé, en frottant ses propres lobes.

Mais lorsque Pamela s'est retournée pour tenter d'amener quelqu'un à nous donner l'addition, il m'a adressé un clin d'œil. J'ai rougi de plaisir, ce petit geste avait hissé mon moral et mes espoirs plus haut qu'ils ne l'avaient été de toute la journée. L'infime mouvement de paupière d'Adam me confirmait qu'il n'y avait rien entre Pamela et lui, rien si ce n'est l'engouement de Pamela. Il fallait tenir bon, il voulait bavarder avec moi en tête à tête, et on touchait presque au but. Il me trouvait donc à son goût et il était bien triste que nous n'ayons pu parler de la soirée.

— Où habitez-vous, Anna ? a demandé Pamela.

— À Wealton, ai-je répondu, sachant ce qui allait suivre.

— Et il est évident que vous n'êtes pas en voiture, a-t-elle dit en fixant sans bienveillance mon verre de vin vide. Les taxis sont débordés le samedi soir. Si vous n'avez pas de voiture, vous devriez commander un taxi maintenant, sinon vous allez attendre indéfiniment. Ils sont débordés.

— Comment rentres-tu chez toi, Pamela ? a demandé Adam en prenant l'addition des mains du serveur.

— J'ai ma voiture dehors. Je vous aurais bien ramenée, Anna, mais j'habite dans la direction opposée. Adam, je peux te déposer au passage, si tu veux.

Un point pour Pamela. Adam était trop gentil pour refuser sa proposition. Ensuite, elle tenterait de lui extorquer un café et en deux temps trois mouvements, elle serait à l'étage, en train de border Max et de roucouler avec lui, pendant que moi je serais coincée là à me taper Dolly du Wiltshire et sa devanture rembourrée. Depuis combien de temps Pamela était-elle amoureuse d'Adam ? Le savait-il ? S'était-il passé quelque chose entre eux ? Sûrement pas. C'était plutôt avec Serena qu'Adam s'était lancé dans une mosaïque extrascolaire. Elle était peut-être casse-pieds, mais au moins, elle était attirante. Et si je la trouvais casse-pieds, c'était peut-être seulement parce qu'elle aimait bien Adam.

— Merci, Pamela, ce serait génial, a-t-il dit et mon cœur a eu un raté.

Quelle soirée gâchée ! Quelles vacances gâchées ! Et je ne m'étais aucunement rapprochée de Max.

— Puis-je te demander d'amener Anna jusqu'à chez moi, si elle doit attendre un taxi pendant des heures ? Je n'aime pas l'idée de la savoir ici à attendre, ou à une station de taxis.

Je lui ai adressé un regard reconnaissant, de nouveau pleine d'espoir.

— Bien sûr, a dit Pamela, les dents serrées.

Après avoir examiné la note, Adam a annoncé la somme que chacun devait. Pamela a fait remarquer qu'elle n'avait bu qu'un verre de vin et qu'elle refusait de payer autant. J'ai donc rajouté dix livres, parce que j'avais bu. Même ainsi, j'ai remarqué que l'argent laissé par tous les autres était désespérément insuffisant ; Adam a fini par mettre cinquante livres de plus pour couvrir le déficit. J'espérais qu'il en informerait les autres plus tard, mais j'en doutais fort.

Dolly du Wiltshire, qui prenait sa pause au bar devant un cocktail fluo, est remontée en scène.

— Me revoilà, Gillingsbury ! a-t-elle crié avec beaucoup plus de vigueur que précédemment.

Sa perruque était de travers et son rouge à lèvres débordait.

— En voilà une que vous connaissez tous !

Elle a tripoté les boutons du magnéto et les premières mesures de *Nine To Five* ont résonné dans le restaurant presque vide.

— Voilà le signal du départ, a dit Adam en repoussant sa chaise.

Nous sommes passés devant la scène improvisée au grand déplaisir de Dolly et nous sommes sortis. Quel soulagement de retrouver l'air frais de la nuit ! À Gillingsbury, l'air était plus pur que chez moi, où Londres se dessinait à l'horizon dans un brouillard jaunâtre de pollution et de respiration urbaines. On

se rendait compte qu'on était à la campagne. En levant les yeux, je ne voyais que les étoiles sur un fond de ténèbres veloutées.

Alors que nous nous dirigeons vers la voiture de Pamela, nous avons entendu un bruit de pas derrière nous. Surpris, nous nous sommes retournés pour voir une haute silhouette avec une perruque blonde de guingois vaciller vers nous, chantant toujours dans son micro sans fil. Sa voix *a capella* (elle était hors de portée de la bande musicale) était atroce, comme des ongles rayant un tableau noir.

— Ces gens-là se tirent déjà ? a-t-elle braillé dans le micro, au beau milieu de sa chanson. Tu peux pas te barrer, chéri – elle a caressé la joue d'Adam et même lui, le plus courtois des hommes, a reculé – t'es bien trop mignon. Pourquoi vous restez pas tous ? Une gonzesse, lui faut un public... « Nine to five, what a way to make a living... »

Refusant de croire que nous étions poursuivis jusque sur le trottoir par une imitatrice de Dolly Parton d'un mètre quatre-vingt, nous nous sommes dévisagés tous les trois et – même la replète Pamela – sans un mot, nous avons pris nos jambes à nos cous, laissant Dolly revenir en ondulant courageusement vers les serveurs indifférents et le barman fatigué.

25

La voiture de Pamela était une antique Coccinelle beige dont le sol était jonché de factures d'essence et d'emballages de bonbons. Arrivée dans la rue

d'Adam, Pamela a éteint le moteur et pendant quelques instants, nous sommes restés là à contempler la maison. Elle était très différente la nuit, la paix du sommeil masquant la décrépitude de la journée, et j'étais heureuse de me retrouver là. Max allait peut-être se réveiller, je pourrais lui donner du lait chaud et lui lire une histoire ? Allait-il falloir faire beaucoup de bruit en bas pour qu'il se réveille ? Je me suis vue en train de taper énergiquement des pieds, de parler très fort en laissant tout tomber – auquel cas Adam risquait plutôt de me mettre à la porte que de me proposer de rendormir son fils...

— Merci beaucoup, Pamela. À lundi à l'école, a dit Adam en ouvrant la portière côté passager.

Un gratte-vitres est tombé, même si ça faisait bien huit mois que le gel avait caramélisé les marques sur les fenêtres de la voiture.

— Y a pas de quoi, a répondu Pamela d'une voix tellement malheureuse que j'en étais triste pour elle.

L'amour non payé de retour, c'est la mort. Elle aussi, peut-être, avait pensé que ce soir, c'était le grand soir. J'ai contemplé sa nuque sombre et terne et je me suis dit qu'on devait se sentir bien seule quand on était vieille fille.

— Oui, merci, Pamela. Merci de m'avoir amenée ici, ai-je dit en m'efforçant de gommer toute note triomphante dans ma voix. Passez un bon week-end – ce qu'il en reste. Je vous contacterai pour m'inscrire sur la liste d'attente d'un cours de dessin.

— Bonsoir.

Elle n'a même pas tourné la tête pour me saluer.

Adam a ramassé le grattoir dans le caniveau, il l'a remis sur la banquette arrière et s'est penché pour embrasser gentiment Pamela sur la joue. Nos deux

portières ont claqué dans la rue calme et elle a démarré. Je l'ai vue nous épier d'un œil suspect dans le rétroviseur. Pauvre Pamela.

— Wilf est célibataire ? ai-je demandé tandis que nous traversions la rue, ayant fait l'association entre Pauvre Pamela et Pauvre Wilf.

— Qui ?

— Wilf. Le réceptionniste de l'école.

— Ah, Wilf, bien sûr. Euh, je crois, oui.

— Tu devrais jouer les marieurs, alors. Pamela et lui seraient parfaitement assortis, non ?

Adam s'est mis à rire en cherchant sa clé dans la poche de son jean.

— Peut-être. Mais je crois qu'ils sont tous les deux bien accrochés à leurs petites habitudes.

— Depuis combien de temps Pamela est-elle amoureuse de toi ?

Il a ouvert la porte et l'air s'est mis à vibrer d'une anticipation délicieuse tandis que nous nous tenions côte à côte dans la petite entrée sombre. Puis Adam a appuyé sur l'interrupteur et la lumière jaune a tout cassé. Il avait l'air brusquement sérieux, comme si son rire s'était éteint quand la lumière s'était allumée.

— Ça se voit tant que ça ?

J'ai hoché la tête. Il est entré dans le salon en articulant « Je te raconterai tout à l'heure ».

Un adolescent était vautré au bout du canapé et une fille s'était redressée d'un bond à l'autre bout. La couverture indienne entre eux avait été hâtivement lissée et ils paraissaient regarder avec passion une retransmission de débat politique à la télévision. La fille était très jolie, avec de longs cheveux blonds et raides et des jambes maigres dans un jean moulant ; le

gars était morose et boutonneux, adolescent typique, nageant dans son sweat-shirt.

— Bonjour, monsieur Ferris, a bafouillé la fille en s'efforçant d'avoir l'air surpris. Je ne vous ai pas entendu entrer. Je vous présente, euh, Chris, il me tenait compagnie, j'espère que ça ne vous dérange pas. Pas de problème avec Max, on l'a pas entendu, vous avez passé une bonne soirée ?

Adam a froncé les sourcils puis il a souri.

— Bonjour, Chris. Oui, merci, Stephanie. Nous avons passé une excellente soirée, n'est-ce pas Anna ?

— Mmh. Très intéressante.

Adam a tendu quinze livres à la jeune fille et en dix secondes chrono, ils avaient disparu, Stephanie répétant « Au revoir-merci-au revoir » et Chris sans un mot.

— Elle aime le genre gros dur silencieux, ai-je dit une fois la porte refermée.

— Dieu seul sait ce qu'ils ont fabriqué dans cette pièce, a dit Adam en cherchant des signes de débauche. Mais je suppose qu'amener son petit ami fait partie des avantages annexes du baby-sitting. Et il n'avait pas l'air trop *déshabillé*¹, non ?

— Si je savais ce que ça veut dire, je pourrais te répondre, ai-je dit en m'écroulant dans un fauteuil. C'est un gros mot ?

— Ça veut dire « déshabillé ».

— Ah, d'accord. Non, pas du tout.

Sans que je sache pourquoi, sa façon de dire « déshabillé » m'a fait frissonner.

— Alors, parle-moi de Pamela.

— Tu veux d'abord un verre ?

1. En français dans le texte.

— Mince, c'est mal, non ?

— Non, pas du tout. Je me comporte en hôte digne de ce nom, c'est tout. Un verre de blanc ou un petit scotch ?

— Oh, du scotch, s'il te plaît.

Je l'ai suivi dans la cuisine.

— En fait, c'est assez tragique, a-t-il dit en contemplant une bouteille de whisky qu'il avait prise en haut du placard. La plupart du temps, nous n'en parlons pas, mais il arrive régulièrement que ça ressorte, généralement aux fêtes de Noël et tout ça. Ça fait des siècles qu'elle en pince pour moi, qu'elle me fait des gâteaux et le reste. Ça a commencé quand j'ai débarqué à l'école, avant la naissance de Max. Il y a sept ou huit ans. Les gâteaux, ça rendait ma femme folle – elle prenait ça pour une critique parce qu'elle ne cuisinait jamais.

— Ta femme ne cuisinait jamais ?

J'étais fascinée et consternée. Pauvre Max.

— C'est hors sujet mais non, très rarement. En tout cas, Pamela a été géniale quand Max... quand Max était malade. Elle venait très souvent le voir et elle m'a énormément aidé. Ils sont encore très proches. Mais moi, j'avais le sentiment...

Il s'est interrompu.

— Quoi ?

— Qu'elle ne faisait cela que pour se rapprocher de moi. Et même si j'appréciais son aide, ça mettait ma femme hors d'elle et, pour être franc, ça me dérangeait moi aussi que quelqu'un se serve ainsi de mon fils.

Je me suis sentie rougir. « Il ne faut pas qu'il apprenne ça, jamais. Ce que j'ai fait est encore pire :

c'est de lui que je me suis servie pour me rapprocher de Max. »

— Bon, Marilyn est partie et je crois que Pamela a pensé que c'était l'occasion d'occuper la place vacante. D'occuper très largement, a-t-il ajouté en faisant la grimace.

Je n'ai pu m'empêcher de sourire.

— C'était horrible. Il a fallu que je la prenne entre quat'z'yeux pour lui expliquer que, même si je l'aimais bien, ça ne pourrait jamais marcher. Je ne cherchais personne. J'ignorais si Marilyn allait ou non revenir. J'ai dit tout ce que je pouvais dire en esquivant la vérité : « Je ne voudrais pas de toi même si tu étais la dernière femme vivante au monde. » Mais je crois qu'elle n'a pas perdu espoir.

Je me souvenais de la jalousie dans ses petits yeux enfoncés – mais ce qui m'intéressait davantage, c'était de savoir que la femme d'Adam s'appelait Marilyn. C'était un prénom qui lui convenait, ai-je pensé en regardant la photo sur l'étagère. J'ai ouvert la bouche pour demander où elle se trouvait, ce qui s'était passé, s'il attendait toujours qu'elle revienne ; mais j'ai décidé que la discrétion serait de meilleur aloi. Chaque chose en son temps.

— C'est très facile de parler avec toi, ai-je dit à la place.

Nous étions dans la petite cuisine, appuyés contre le plan de travail. En me tournant pour prendre mon verre de whisky, j'ai vu notre reflet dans la bouilloire chromée, image incurvée absolument parfaite : Adam et moi à l'épicentre de notre petit univers argenté. Je me sentais incroyablement sereine, j'avais besoin d'être dans cet endroit ; j'y étais chez moi. C'était peut-être de l'autosuggestion, mais je me surprénais

moi-même par la façon dont je réussissais à effacer toute trace de mon ancienne vie : Ken, Lil, Vicky, les bébés – les siens et les miens. Pour l’instant, je sentais que tout ce que j’étais, tout ce que je souhaitais être, se reflétait devant moi dans cette bouilloire, porté à travers les pièces de cette petite maison mitoyenne par le souffle d’un garçonnet endormi au premier étage.

— Avec toi aussi, a répliqué Adam en posant sa main sur mon épaule.

C’était si doux – rien d’hésitant, seulement tendre – mais je n’en ai pas moins sursauté. Il me regardait au fond des yeux et aussitôt, tout le bien-être du moment précédent a disparu et mes genoux se sont mis à trembler. J’ai dû mettre mes mains à plat sur le plan de travail derrière moi pour ne pas tomber et j’étais incapable de croiser son regard. Rougissante comme une écolière, je fixais le sol. J’avais le cœur battant et j’ai eu brutalement conscience des spaghettis installés comme une pierre au fond de mon estomac. Adam s’est approché de moi. Je n’avais pas remarqué que j’avais cessé de respirer avant de m’entendre haleter peu romantiquement, comme un poisson hors de l’eau. Je me rendais également compte que j’étais littéralement terrifiée. Cela faisait sept ans que nul autre que Ken ne m’avait regardée ainsi.

— Tu es tellement belle.

Son souffle m’a chatouillé le visage. De leur propre chef, mes bras lui ont entouré la taille pour l’attirer vers moi. Nous nous sommes étreints. Il a niché sa tête dans le creux de mon cou et son odeur était à la fois familière et évocatrice d’un lointain souvenir : un murmure chinois de parfums oubliés.

— Anna, a-t-il soupiré.

Il a relevé la tête et pris une mèche de mes cheveux.

Nous étions enfin face à face, l'air entre nos bouches entrouvertes pétillait d'attente tandis que la distance entre nous se réduisait. Au moment où ses lèvres ont touché les miennes, me faisant frissonner jusqu'au tréfonds de moi-même, une petite voix malheureuse a jailli du premier étage, interrompant notre étreinte avec un tel sens du comique que nous nous sommes séparés, rouges et riant.

— Papa ! Papa ! J'ai besoin de toi !

— C'est mon fiston, a dit Adam d'un ton sardonique. Désolé, Anna, je vais juste voir ce qu'il veut. Il a dû faire un cauchemar.

« Laisse-moi aller le voir », ai-je imploré silencieusement, alors même que je savais que ce n'était pas une bonne idée. On n'en était pas là — pas encore. Tout en examinant mon reflet échevelé dans la bouilloire, j'ai pensé que c'était pour bientôt et cette idée m'a fait battre le cœur. Puis je me suis demandé, mollement, ce que Ken fabriquait pendant que j'embrassais un autre homme ; je ne ressentais aucune culpabilité. Il ne l'apprendrait jamais. Pour la première fois depuis la mort de Holly, j'avais trouvé quelque chose qui m'apportait une profonde satisfaction ; pas question de laisser quoi que ce soit se mettre en travers de mon chemin. À long terme, ce serait même bénéfique pour Ken et moi que je me sente de nouveau utile.

Adam est redescendu, il a attrapé une timbale et l'a remplie sous le robinet d'eau froide.

— Il veut seulement boire. Ne bouge pas — non, pourquoi tu n'irais pas plutôt t'asseoir là-bas ? J'en ai pour une seconde.

Il est remonté quatre à quatre.

J'errais dans le salon, l'oreille aux aguets pour

entendre à nouveau la petite voix bougonne et pleine de sommeil de Max. J'ai capté quelques chuchotements, mais aucune parole. Je me suis assise sur le canapé encore bien malmené, sentant chacune de mes terminaisons nerveuses vibrer d'inquiétude et d'attente. Comment m'installer ? Comme la baby-sitter, bien droite, avec une feinte innocence ? Ou céder à l'ambiance du moment et m'allonger de façon aguichante, une jambe repliée, ou les deux, dans une pose langoureuse ? Après beaucoup d'hésitation, je me suis décidée pour une attitude faussement décontractée, affalée contre le dossier du canapé, après avoir ôté mes sandales pour donner l'impression d'être parfaitement à l'aise. Puis j'ai changé d'avis et j'ai replié les jambes pour avoir les pieds à plat sur le canapé, les genoux entre les mains. J'ai gratté quelques traces de vernis à ongles qui avait débordé sur mes orteils et j'ai attendu.

Irais-je jusqu'au bout si Adam redescendait, décidé à terminer ce que nous avons si bien commencé ? Je ne sais pas. Même si j'étais profondément satisfaite d'être là avec Max et lui, même si je n'étais pas accablée de culpabilité, l'idée de l'adultère me rebutait. D'ailleurs, j'ai toujours secrètement méprisé les amis ou les collègues qui se vantent de leurs sordides liaisons – les acteurs en tournée ont de multiples occasions d'infidélité et souvent, d'ailleurs, ils les provoquent. Pour moi, les vœux du mariage sont sacrés, sans parler de cette trahison colossale que subit l'innocent partenaire. Il n'y a rien de plus minable, un truc nul né de l'ennui et de la frustration ou de la pensée déprimante qu'on va devoir coucher jusqu'à la fin de ses jours uniquement avec son légitime... Mais si c'est tellement triste pour eux, alors je n'ai pas la moindre

compassion. Ils l'ont choisi. Personne ne les a obligés à se marier et s'ils ne souhaitent pas demeurer fidèles, pourquoi se donner la peine de se fixer ?

C'est ce que j'avais toujours pensé. Je croyais sincèrement avoir envie de vieillir aux côtés de Ken et de porter ses enfants – même si c'était plus facile à dire qu'à faire. Mais là – j'avais du mal à y croire – c'était différent. Il s'agissait de Max, en fin de compte.

— Tu as l'air d'être très loin, a dit Adam qui avait également ôté ses chaussettes et ses chaussures.

Au pied de l'escalier, il me souriait, la timbale rouge vide dans la main. Il avait des pieds compacts et trapus, avec des orteils parfaitement alignés, depuis le gros jusqu'au petit. Chez Ken, c'était le contraire : les orteils étaient tous de taille et de forme différentes, un chaos maigre et disgracieux.

— À quoi tu penses ?

Je lui ai souri, avalant mes inquiétudes comme un médicament.

— J'étais en train de me dire que je ne supporte pas les gens qui disent : « En fin de compte. »

— Ah bon ? Cette expression-là, elle ne me dérange pas trop. Moi, ce qui me rend cinglé, c'est : « Tu vois ce que je veux dire ? » Il y a un gardien à l'école qui est incapable de prononcer une phrase sans la finir par : « Tu vois ce que je veux dire ? »

Il s'est dirigé silencieusement vers la cuisine, a posé la timbale sur la paillasse et a pris son verre de whisky avant de venir me rejoindre.

— Max s'est rendormi ?

— Sans doute. Même quand il crie, il n'est jamais tout à fait réveillé. Il veut juste s'assurer que je suis là, je crois.

Il s'est tourné vers moi, assis en biais sur le canapé comme s'il s'apprêtait à demander ma main.

— Alors, Anna. Je ne suis pas très doué pour tous ces trucs et je ne veux pas que tu penses que je te harcèle – je sais que nous devons déjà nous voir lundi soir – mais ça te plairait d'aller à la piscine avec Max et moi demain ? Évidemment, dis non si tu es prise...

Ken a surgi dans mon esprit, avec ses tennis blancs sur le court. Je le regardais servir, j'admirais la façon dont son polo remontait, découvrant son ventre plat tandis qu'il levait le bras, et le sifflement de la balle lancée à toute vitesse. Ken était incroyablement sexy quand il servait.

Mais je l'ai fait disparaître, aussi vite qu'il était apparu. Pas question de penser à Ken. Ken n'avait rien à voir avec ça ; en plus, il était sans doute dans un bar karaoké à Tokyo, en train de s'enfiler du saké en flirtant avec des hôtes blondes, des Anglaises en année sabbatique. Une chance de passer du temps avec Max – c'était ce que je recherchais depuis le début.

— Ça me plairait énormément.

Adam m'a embrassée à nouveau, plus énergiquement. « Voilà, me suis-je dit. Quoi qu'il se passe plus tard, je ne pourrai plus jamais revenir en arrière. Je ne pourrai plus jamais dire que j'ai toujours été fidèle à mon mari. »

Heureusement que j'étais assise parce que j'avais les jambes en coton. J'avais l'impression qu'on m'embrassait pour la première fois. J'avais presque espéré qu'Adam serait un nul du palot : du genre à coller sa grosse langue dans ma bouche et à la laisser là, comme si c'était mon boulot de m'en occuper ; ou

alors qu'il aurait une haleine fétide – mais non. Son baiser était tendre et en même temps sur mesure, je n'aurais pas pu en souhaiter un autre. Plus il durait, plus ma peur et ma culpabilité s'envolaient et je me sentais fondre. Il m'a doucement repoussée contre l'accoudoir, j'ai senti le bonheur de son poids sur moi et ses mouvements ondulatoires contre ma cuisse. Le pénis d'un autre homme. À quoi il pouvait bien ressembler ?

— J'adore ton odeur, ai-je murmuré quand il a fallu reprendre notre respiration.

— Et moi, j'adore ton goût, a-t-il répliqué en me caressant le visage.

Mais je ne voulais pas coucher avec lui. Ken avait dit une fois qu'il me pardonnerait sans doute un palot aviné – probablement parce qu'il voulait m'entendre dire la même chose pour lui – mais que si je couchais avec un autre homme, notre histoire serait terminée. Dans ma tête, j'ai donc rangé ce que nous venions de faire, Adam et moi, dans la catégorie « palot aviné ». En dépit du fait qu'Adam paraissait totalement sobre et que les cinq verres de vin que j'avais bus n'avaient eu que peu d'effet sur moi, à part marquer mes lèvres et ma langue d'une teinte bleuâtre.

— Tu vas souvent nager ? ai-je demandé, histoire de dire quelque chose.

Adam a posé mes jambes sur ses genoux et s'est mis à caresser mes pieds nus. C'était merveilleux. Seule ma mère m'avait jamais caressé les pieds et dans le contact rugueux des doigts d'Adam sur mon cou-de-pied, il me semblait retrouver un écho des douces mains de ma mère, comme le marron satiné dans sa coque épineuse.

— Quand je peux, a répondu Adam. Quand il ne

fait pas trop froid. La météo n'est pas terrible pour demain, mais il serait déçu qu'on n'y aille pas. Et, ajouta-t-il en voyant mes yeux suppliants, toi aussi, d'ailleurs.

— Ça me ferait vraiment plaisir, ai-je dit en rougissant.

— Moi aussi, a répondu Adam en serrant mes orteils. Et Max également.

Finalement, j'avais vraiment bien fait de renoncer à mes vacances.

26

Vers deux heures, je me suis enfin résolue à quitter la maison d'Adam, le menton irrité par le chaume de sa barbe et les yeux clignotant de fatigue. Avachie sur la banquette du taxi, j'ai tenté de renouer le fil des événements de la soirée ; je devais être plus soûle que je ne le pensais puisque je ne pouvais me débarrasser de la certitude que je rentrais retrouver Ken à la maison alors que m'attendait un petit appartement vide à côté d'une mare municipale. Je ne me sentais toujours pas coupable – mais peut-être l'infidélité prend-elle son temps pour pénétrer la conscience, comme un tissu trop lisse pour absorber un liquide visqueux. J'étais seulement triste en pensant à notre grande maison vide, avec ses fenêtres noires et son air indifférent. Si Holly avait vécu, il y aurait eu de la vie dans cette maison. Si Holly avait vécu, tout aurait été différent.

Je me suis endormie la tête à peine posée sur

l'oreiller et je n'ai rouvert les yeux que le lendemain matin à dix heures, éblouie par un rayon de soleil qui passait entre les rideaux jaunes à fleurs, ces rideaux qui ne m'étaient pas familiers et qui dansaient dans la brise matinale. J'avais rêvé de notre mariage : le plus beau jour de ma vie. Le rêve était plein de la joie que j'avais ressentie ce jour-là et il m'en restait quelque chose, comme du sommeil au fond des yeux ; j'ai senti ma gorge se serrer à l'idée qu'une telle pureté d'émotion était perdue pour moi ; à jamais, semblait-il.

C'était une joie authentique, presque débordante. Comme de rebondir sans contrainte sur un trampoline. L'événement ne m'avait laissé aucun souvenir global, mais tout un faisceau de souvenirs éparpillés, hachés menu comme si la journée avait été tranchée en une myriade de moments, chacun pouvant être examiné en détail dans n'importe quel ordre. C'est une comparaison macabre, mais cela me faisait penser à ce prisonnier condamné à mort qui a donné son corps à la science pour qu'on le découpe en milliers de tranches fines comme du papier ; on les a ensuite photographiées une à une et entrées dans un ordinateur pour obtenir une image 3-D du corps humain, intérieur et extérieur.

Quand je tente de reconstituer la cérémonie, la seule chose qui me revient en mémoire, c'est d'avoir imprudemment accepté la proposition de lingerie de la couturière, en l'occurrence un slip terriblement inconfortable. J'aurais été beaucoup plus à l'aise avec un string mais elle m'avait convaincue d'acheter ce qui n'était en définitive qu'une culotte hors de prix qui me cisailait le ventre et me serrait les fesses. Mais j'ai quand même d'autres souvenirs – l'émotion que

j'ai ressentie en voyant nos deux alliances nichées dans l'écrin de velours rembourré que présentait le témoin : un des anneaux bien trapu, solide comme un jumeau premier-né ; et l'autre délicat, son frère souffreteux. J'ai oublié les paroles prononcées lors de la cérémonie, mais pas les raclements de gorge étouffés, les toux dans l'assistance ni l'élégant vicaire libéral qui avait accepté de nous marier à l'église en dépit du fait que Ken était divorcé. Il ne cessait d'enlever et de remettre ses lunettes pour souligner l'enthousiasme de ses paroles.

Ken a dit que ce jour-là, il était comme hypnotisé ; il avait perdu conscience de ce qu'il était, avalé par le moment présent. Avec Michelle, il s'était marié civilement, il affirmait donc que pour lui aussi, c'était comme la première fois. La précédente n'avait pas compté, déclarait-il avec loyauté. Il savait que tous nos amis et la famille étaient là, à nous regarder tandis que nous remontions vers l'autel, mais il n'avait vu aucun de ces visages rayonnants. Moi, c'était tout le contraire : j'ai soigneusement dévisagé tout le monde, j'ai analysé l'endroit où chacun avait décidé de s'asseoir, comment ils étaient habillés, s'ils paraissaient sincèrement contents. J'ai vérifié que Michelle ne faisait pas brutalement irruption pour empêcher le mariage de sa voix cassante et haut perchée – alors même qu'elle était rentrée aux États-Unis et qu'elle était remariée, cette infime et épouvantable possibilité avait continué à me chatouiller.

La nouveauté de toute chose était pour moi une source de joie dans une église si ancienne. La pellicule intacte dans l'appareil du photographe ; les lys en bouton ; l'éclat de nos alliances ; les chemises incroyables de blancheur des huissiers ; les cheveux

de Ken tout juste lavés. Pour moi, tout cela criait « Nouveau départ », nouvelle donne, nouvelle vie. L'inconnu d'une joie pure. Maman était encore en vie et nos deux mères pleuraient pendant la cérémonie. Moi aussi, j'avais eu envie de pleurer en pensant à papa, c'est lui qui aurait dû m'emmener à l'autel, pas mon frère. Ken n'avait pas remarqué nos mères en larmes ; pas plus que l'enfant de chœur qui ne cessait de chuchoter. Ni le moment où j'avais fait signe au témoin de nous apporter les paroles de l'hymne et où, au lieu de cela, il m'avait offert un bonbon à la menthe.

Même si nous n'avons pas retenu un seul mot du sermon du vicaire, nous n'avons pourtant pas oublié son discours pré-mariage : être toujours prêt à soutenir l'autre, ne jamais humilier l'autre devant un tiers. Présenter un front uni à la face du monde. Nous avons fait cela pour la première fois en remontant triomphalement vers la sortie, mari et femme. Moi, je me sentais déjà presque mère, je me voyais dans une robe de grossesse avant même d'enlever ma robe de mariée. Je savais que nous allions être des parents fabuleux.

Ensuite, pendant la réception, je me suis soulée et j'ai tout oublié des conversations que j'ai pu avoir, comme un bébé qui n'existe que dans la sensation du moment et oublie chaque bonheur passé dès qu'il s'en présente un nouveau. J'avais à peine parlé avec Ken, mais je ne l'avais jamais perdu de vue et le regarder suffisait à mon bonheur.

Tout n'était que délices. La joie ruisselait des fenêtres à meneaux de la salle de réception, à tel point que je craignais qu'elle ne fasse sauter les verres

anciens sous la pression ; le bonheur se fauflait invisible par une brèche à l'arrière des cuisines, là où le personnel entassait sans poésie les poubelles. Je me demandais ce que les autres invités avaient bien pu penser, si nous avions été sur la même longueur d'ondes ou s'ils étaient plus cyniques. « Voilà Ken à nouveau marié, alors. » Mais pour moi, c'était un sentiment d'une telle force que chacun de mes actes en était teinté d'euphorie. Quand nous avons enfoncé la lame épaisse d'un couteau jusqu'au cœur de notre pièce montée ; quand j'ai laissé les discours couler sur moi ; et même quand je suis triomphalement allée faire pipi, après avoir relevé ma robe et posé mon front enfiévré sur le mur blanc et frais des toilettes pour dames.

Après, nous étions tombés d'accord pour dire que cette journée avait été une victoire. Comme si nous avions accompli quelque chose d'extraordinaire et d'unique. De la vraie vie, de la véritable émotion, avais-je pensé. Je le pensais toujours.

27

J'étais en train de m'habituer à mon petit appartement. Au bout de quelques jours à peine, j'en étais venue à me demander comment Ken et moi réussissions à occuper l'espace dans notre grande maison victorienne ; pourquoi rassembler tant d'objets dont nous n'avions pas l'usage : des CD qu'on n'écoutait jamais, excepté une douzaine de préférés ; des DVD encore intacts dans leur emballage ; des livres que

personne n'avait ouverts ; des placards de cuisine remplis de conserves, des câpres ou des fruits au sirop ? La moitié au moins de notre garde-robe ne servait jamais, alors pourquoi conserver tout ça ? On aurait dit que la maison était garnie pour un autre couple, imaginaire, peut-être celui que nous rêvions d'être. Des parents qui faisaient la cuisine, écoutaient de la musique et avaient besoin de tenues différentes en fonction des activités quotidiennes avec leurs enfants. Plus j'y réfléchissais, plus je voyais le côté involontairement artificiel de notre histoire. Notre maison était le décor d'une série télé sur les trente-annaires *middle-class* – nous avions tous les objets exigés aux endroits requis : les bottes en caoutchouc et les rollers au garage ; le vin dans la cave ; les valises dans le grenier ; les outils de jardin dans l'appentis – mais la maison elle-même était morte. J'ai eu brutalement envie de téléphoner là-bas et de laisser un message sur le répondeur, rien que pour animer, brièvement, le vide sans fond des lieux.

J'aimais bien mon nouveau petit foyer. C'était plus facile de faire deux pas pour aller dans la salle de bains plutôt que de descendre un demi-étage et de parcourir un long couloir ; et pour apporter du thé de la cuisine au salon, ce n'était l'affaire que de cinq petits pas. J'avais là un espace à la mesure de mes émotions, alors qu'à la maison, elles erraient comme des fantômes le long des couloirs et des trois étages, mon malheur se déposant comme une toile d'araignée sur les abat-jour et le cadre des tableaux. L'espace d'un instant, je me suis demandé si je pourrais convaincre Ken de déménager pour un endroit plus petit et plus campagnard – et puis je me suis mise à rire. Ken

ne trouvait pas le temps de mettre du sel dans le lave-vaisselle, alors déménager ! Et si nous partions nous installer à la campagne, il serait absent deux heures de plus par jour, enfermé dans les transports.

Pelotonnée dans l'unique fauteuil de l'appartement, regardant par la fenêtre les canards se disputer quelques croûtes peu comestibles que leur lançait un bébé, j'ai pensé à Adam. Il ne fallait plus accepter qu'il m'embrasse. Ce n'était pas loyal par rapport à lui, ni par rapport à Ken ; même si je me sentais davantage coupable de me servir d'Adam pour atteindre Max que de tromper Ken. Je ne le trompais pas vraiment. Je n'avais nulle intention d'avoir une liaison...

Mais c'est alors que le baiser m'est revenu en mémoire, le regard d'Adam plongé dans le mien, direct et tellement bleu, la chaleur de son corps contre le mien et sa solidité qui me donnait envie de m'accrocher à lui comme à une bouée. Il ne m'était pas indifférent, je le savais et je soupçonnais que Max n'était pas seul en cause. Mais aurais-je l'audace de chercher à en savoir davantage ?

Non, pas question. J'allais m'excuser, dire à quel point je l'aimais bien, mais que je voulais conserver une relation d'amitié et que ça ne se reproduirait jamais. J'aimais Ken. Et j'aimais beaucoup Adam, trop pour lui faire du mal.

Un bip sonore sortant de mon sac à main m'a fait sursauter. Je me suis arrachée du fauteuil pour attraper mon portable, donnant au passage un coup de pied dans une tasse pleine de thé tiède qui s'est renversé sur le tapis crème. D'une main, j'ai épongé avec un torchon en me disant que ces derniers temps, j'épongeais beaucoup et de l'autre, j'ai fait défiler mon

message. « BONJOUR MA CHÉRIE. JE T'APPELLE PLUS TARD. J'ESPÈRE QUE LES LECTURES SE PASSENT BIEN. IL FAIT T CHAUD ICI. JE T'M. KEN »

Les lectures. Il fallait peaufiner mon mensonge. Les gens n'allaient pas tarder à me poser des questions sur mon rôle et je ne savais même pas encore le titre de la série. Il n'était pas difficile de rester dans le flou – tous les synopsis de sitcoms sont plus ou moins identiques, mettant en scène, à intervalles réguliers, des liaisons, des trahisons, des poumons artificiels et des bébés illégitimes, mais il fallait être claire sur certains épisodes basiques pour ne pas m'emmêler les pieds. Et il fallait encore prévenir Vicky et Lil. Un frisson d'inquiétude m'a parcouru la colonne vertébrale à l'idée de mentir à celles qui m'étaient si proches mais je me suis dit : « Et alors ? Demain, je vais me baigner avec Max ! » J'ai cessé de m'angoisser sur les mensonges pour me préoccuper plutôt de savoir si je devais m'épiler les jambes avant mon rendez-vous à la piscine. J'ai regardé par la fenêtre les nuages bas et gris, en espérant que ce changement de temps n'allait pas compromettre notre sortie.

Balançant le torchon humide dans l'évier – facile, de là où j'étais, près de la fenêtre du salon – j'ai pris un bloc et un stylo. Mes mains sentaient le torchon mouillé ; l'odeur des mensonges. J'ai décidé de ne pas les laver. Une odeur à laquelle il faudrait bien que je m'habitue, puisqu'elle n'allait plus me quitter. Mieux valait y penser comme à quelque chose d'extérieur.

Un bon titre pour une sitcom ? Il serait moins risqué d'en inventer un, ce qui me laisserait en outre toute licence pour inventer ma propre histoire sans crainte d'être découverte. Il me semblait n'avoir dit à personne le titre de celle pour laquelle j'avais vraiment

passé une audition : *Merryvale*. Je me suis faite mentalement une liste de propositions, mais chaque nom me semblait trop proche de feuilletons déjà existants : *Avondale* était bien, mais ça ressemblait trop à *Emmerdale* ; *Brewster Street* me plaisait, ainsi que *Walcot Square*, mais *Street* et *Square* m'étaient interdits, parce que trop près de *Coronation Street* ou *Albert Square*. Mince, ce n'était pas facile. En définitive, j'ai opté pour le vrai, *Merryvale*. Peu probable qu'une de mes connaissances ait l'occasion de voir ça ; sinon, je pourrais toujours dire que je m'étais fait virer dès le début et que j'avais été bien trop gênée pour l'avouer.

Mon portable s'est mis à sonner. Quel soulagement d'être arrachée à mes mensonges en pleine expansion !

— Allô ?

— Salut, chérie, c'est moi. Tu as eu mon message ?

Ça grésillait et pendant une seconde, perdue, j'ai cru que c'était Adam.

— Oh, bonjour mon cœur. Oui, oui, je l'ai eu, merci.

— Tu peux me parler ? Tu n'es pas en train de répéter ?

— Non, on ne travaille pas le dimanche. Je traîne dans ma chambre. Il y a une mare devant et le chien de ma propriétaire n'arrête pas de courir autour pour effrayer les canards.

— Alors, tu dois être assez loin de Bristol. Ça paraît très campagnard.

— Euh... non, pas vraiment. Jadis, c'était sans doute un village. Maintenant, c'est la banlieue. Alors, qu'est-ce que tu fais ?

— Comme d'hab. Réunions. Dîners. Trop de verres trop tard dans le bar de l'hôtel.

— Avec qui ?

Je me suis reprise ; je n'avais pas le droit de poser des questions d'un ton aussi soupçonneux.

— Surtout avec Marcus Brittan. L'organisateur de la tournée des Cherries, a dit Ken en riant.

— Quoi ?

— Oh, rien. Marcus raconte quelques histoires croustillantes, c'est tout. Il travaillait avant au Mudd Club, tu sais, à New York, au début des années quatre-vingt ; sur le bar, il y avait plein de cartes routières serties sous plastique et ils avaient l'habitude de sniffer la coke le long des autoroutes. Apparemment, les nouveaux venus, on leur donnait LA-San Diego, ce qui n'est pas très long, mais les habitués pouvaient se faire Denver-Chicago ! J'ai trouvé ça désopilant.

— Mmh, ai-je dit en me demandant pourquoi mes conversations téléphoniques avec Ken se déroulaient toujours ainsi.

Pourquoi étions-nous incapables d'aborder un sujet de conversation important ? Puis j'ai réalisé que si l'organisateur de la tournée des Cherries était là, le groupe lui-même devait être dans les parages, ainsi que leur agent, cette femme décharnée. Je les voyais bien tous dans le bar de l'hôtel à trois heures du matin, en train de descendre des tequilas en hurlant de rire à l'idée de sniffer des lignes de coke le long des grandes autoroutes d'Amérique du Nord. À pareille heure, Ken pouvait-il résister à l'attrait d'une peau brune et crémeuse, à choisir entre ces trois jeunes filles qui ne cherchaient que la gloire ? À sa place, je n'étais pas sûre de ce que j'aurais fait. Bordel, je n'avais même pas pu résister à un prof de céramique barbu et corpulent, avec des mains calleuses.

— Alors, tu as fini les lectures ?

— Oui, hier. Ça s'est bien passé. J'ai pas mal de texte, aujourd'hui, il faut que je me vide la tête. Les répétitions commencent demain.

— À quoi ressemble ton personnage ?

— Un peu bimbo. Je porte une perruque rouge et des talons aiguille tout le temps, alors je risque en permanence de me casser la figure et de me fouler la cheville.

— L'équipe est sympa ?

— Oui, ça va. Quelques comédiens, genre éternels collégiens, persuadés d'être meilleurs que tout le monde. Quelques gamins précoces. Mais le metteur en scène est bien ; beaucoup de talent, je pense.

— Pas trop séduisant, j'espère.

— Homo. Évidemment. Ne t'inquiète pas, chéri, ai-je dit en croisant les doigts.

Brusquement, il me manquait. Je regrettais de ne pas être finalement partie à Ibiza avec lui. On n'avait jamais l'occasion de s'amuser ensemble, me suis-je dit avec regret ; mais lui, il s'amusait dans les bars d'hôtel et les restaurants à la mode avec d'autres gens.

— Tu as des nouvelles de Vicky ?

— Non.

Ça, au moins, c'était la vérité.

— Tu vas l'appeler ?

— Non.

— Tu rentres quand à la maison ?

— Pas avant jeudi. Mais après, je suis libre jusqu'à mardi. Toi, tu seras là pour le week-end, non ?

— Presque tout le temps, a répondu Ken d'un ton hésitant. N'oublie pas que j'ai un tournoi de tennis samedi et un dîner ensuite.

— Je peux venir ?

Un silence, beaucoup trop long.

— Bien sûr.

Salaud. Brusquement, je me suis sentie totalement seule, tiraillée, installée nulle part.

— Je m'en fiche.

— Ne sois pas comme ça. Je t'ai dit que tu pouvais venir.

— Cette perspective n'avait pas exactement l'air de t'enchanter.

— Allez, Anna, on ne va pas se disputer. Je sais que c'est difficile, avec moi qui voyage. Je te propose que vendredi soir, on sorte dîner, d'accord ? Et dimanche, on ira au cinéma et peut-être déjeuner au River Café.

— D'accord. Pardonne-moi, tu me manques, c'est tout.

— Toi aussi. Écoute, il faut que je raccroche – il y a quelqu'un à la porte de ma chambre.

Je me suis demandé qui ça pouvait être.

— Très bien. Au revoir, chéri, appelle-moi demain.

— Au revoir, chérie.

28

Domage que pour la première fois depuis des semaines, le soleil ait omis de se montrer, mais ça m'était égal. Je me sentais heureuse sous le ciel gris, assise dans l'herbe sur une des serviettes à rayures d'Adam usées jusqu'à la trame, près de l'eau terne d'une pataugeoire extérieure.

Adam pataugeait justement dedans, son long

caleçon à carreaux tourbillonnant autour de ses jambes, la main sous le ventre de Max. Max donnait des coups de pied tous azimuts, soutenu par des brassards et une bouée. Il n'était qu'un peu de chair pâle dans l'eau, si fragile que même l'écume blanche qu'il formait paraissait plus consistante que lui. Son maillot de bain était si petit qu'on le distinguait à peine, un éclair de nylon bleu marine. Même si Adam le tenait solidement, j'avais le cœur au bord des lèvres et la chair de poule chaque fois que la petite tête de Max s'enfonçait dans l'eau.

— Tu viens, Anna ? a appelé Adam en me souriant.

J'ai fait une grimace en montrant les nuages noirs, gonflés de pluie. Mais je me suis quand même levée et j'ai rajusté mon haut de maillot pour les rejoindre. Il faisait plutôt lourd que froid, mais ça semblait bizarre de ne pas voir le soleil.

— L'eau est bonne, Anna, a gazouillé Max. Regarde ce que je sais faire !

Il s'est bouché le nez, il a fermé les yeux et il a mis son visage sous l'eau ; ses cheveux flottaient de chaque côté de sa tête, partagés par une raie parfaite, une vraie fermeture Éclair au milieu de son crâne. Il s'est relevé presque instantanément, à bout de souffle, l'eau lui dégoulinant sur les yeux.

— Très bien, Max, ai-je dit en applaudissant. Je parie que je n'en fais pas autant.

L'eau tiède me caressait les cuisses. La pataugeoire était presque vide, à l'exception de deux petites filles de trois ans qui faisaient de la soupe dans leur seau de l'autre côté et une femme fortement enceinte assise sur les marches en train de faire des pâtés avec un bébé vêtu d'une couche-culotte. Détournant mon

regard du ventre proéminent de la femme, j'ai surpris Adam en train de mater le bout de mes seins. Ils avaient durci dans mon maillot violet, mais il a détourné les yeux en voyant que je l'avais remarqué. Ça ne me dérangeait pas. On avait l'impression qu'il les examinait davantage par curiosité que d'une façon libidineuse.

Quand nous nous étions retrouvés chez lui pour aller à la piscine, s'il était aussi amical que d'habitude, il n'avait pas essayé de m'embrasser, en dehors du baiser poli sur la joue, ni de se montrer trop familier avec moi. Peut-être avais-je été trop réservée ; à moins que lui aussi n'ait eu des remords. Dans ce cas, voilà qui risquait de me simplifier sacrément l'existence.

À genoux dans l'eau devant Max, je me suis pincé le nez en faisant comme si je ne pouvais pas me résoudre à me mouiller le visage.

— Tu es plus courageux que moi, ai-je dit alors que nos regards étaient à la même hauteur.

Il m'a rendu mon regard avant de poser sa petite main mouillée sur mon crâne, comme pour me bénir.

— Je vais t'aider, a-t-il dit avec entrain en essayant de m'enfoncer la tête sous l'eau.

Je l'ai laissé faire ; puis je me suis dégagée pour me mettre à nager sous l'eau autour de lui, en lui chatouillant l'arrière des genoux. J'ai entendu un cri étouffé et j'ai senti les remous tandis qu'il s'efforçait de m'échapper. Je l'ai poursuivi, toujours sous l'eau, en me faufileant comme un phoque. Je vais trop rarement à la piscine. Il n'y a rien de mieux que cette impression de liberté qu'on a en nageant, même quand l'eau n'a que soixante centimètres de profondeur.

Max s'est caché derrière le dos d'Adam en criant :

— Maison ! Papa, c'est la maison !

Ça, c'était bien vrai ; Adam, c'était « la maison ». Un abri sûr, loin de tout ce qu'il y avait de désagréable ou de menaçant. Adam était quelqu'un d'exceptionnel. Il n'avait pas mérité que je rentre ainsi par effraction dans sa vie, moi, une femme double, une femme mariée qui mentait chaque fois qu'elle ouvrait la bouche.

J'avais honte de moi. Soudain, quelque chose de sinueux s'est faufilé entre mes omoplates, j'ai senti mes seins se libérer comme si mon soutien-gorge de maillot était tellement écœuré de mon comportement qu'il préférait prendre la tangente.

— Oh ! Au secours ! Mon maillot s'est défait.

Affolée, j'ai tenté de refaire le nœud par-derrière, me voyant déjà escortée par les maîtres nageurs hors de l'enceinte de la piscine pour exhibition devant des enfants.

— Laisse-moi faire, a dit Adam en venant derrière moi nouer les deux bretelles de mon soutien-gorge.

Il avait des mains tellement douces, elles m'ont effleuré le cou comme s'il me soufflait de l'air chaud sur la nuque. Je sentais ses yeux sur moi, examinant mon dos d'un œil lent et approbateur, mais ça ne me dérangeait pas. Ça me plaisait.

La pluie qui menaçait depuis longtemps s'est mise à tomber en faisant flic-flac. Max était ravi et moi, je frissonnais de plus belle. Je ne pouvais plus m'arrêter maintenant. Je désirais Adam, davantage encore que la veille. Impossible d'avouer ni de reculer. Debout dans l'eau javallisée, je désirais Adam plus que je n'avais jamais désiré quiconque. Max était à côté, s'efforçant d'attraper des gouttes de pluie sur sa langue, et il faisait partie du lot. Je voulais être comme

la pluie, tomber autour d'eux, les recouvrir ; c'est à ce moment que j'ai pris la décision de ne pas me sentir coupable de mentir, tant vis-à-vis de Ken que d'Adam. La vie entraîne les gens dans des directions inconnues et qui savait ce qu'il en sortirait, si Adam et moi nous lancions dans une vraie relation ? Nous serions peut-être las l'un de l'autre au bout de quinze jours. Mais là, j'étais déjà allée trop loin. Il fallait que je sache.

Adam a dû voir passer le reflet de mes pensées dans mes yeux parce qu'il a pris une des mains de Max et une des miennes, comme si c'était la chose la plus naturelle du monde. Nous nous sommes précipités hors de l'eau pour rassembler serviettes, sacs à dos et vêtements et aller nous réfugier dans la cafétéria. Max râlait parce qu'il n'avait pas envie de sortir ; même si j'adorais tenir Adam par la main, j'ai proposé de repartir dans l'eau avec Max. Mais un roulement de tonnerre a amené le maître nageur à siffler pour vider toute la piscine.

— On ne peut pas y retourner, Max, parce qu'on risque d'être frappés par la foudre.

— Ça ferait mal ?

— Oui. La foudre entrerait dans l'eau et te cramerait. Tant pis, on pourra peut-être revenir bientôt.

— La foudre, c'est pire que les piqûres ? a-t-il demandé en faisant la grimace tandis que nous posions nos affaires sur les chaises en plastique du bar.

J'ai hoché la tête.

— Mais sûrement pas pire que la chimiothérapie, a-t-il dit en s'asseyant.

Sa serviette traînait par terre et trempait dans une flaque de Coca. J'ai vu le visage bouleversé d'Adam

et je me suis sentie tellement triste pour eux que je n'ai su que répondre ; je me suis contentée de me pencher pour ramasser la serviette mouillée.

— Quelqu'un veut boire quelque chose ? ai-je proposé.

— Du jus de pomme, s'il te plaît ! s'est exclamé Max avec enthousiasme. Et des chips ? Papa, tu veux bien ?

— Pas de problème, a répondu Adam. Merci, Anna, je prendrais bien un café.

Pendant que j'étais au comptoir en train de commander, mon portable a sonné au fond de mon sac. J'ai réussi à mettre la main dessus juste avant qu'il ne passe au répondeur.

— Anna, c'est moi, Vicky. Où es-tu ?

— Oh... Vicky ? Tout va bien ?

J'ai dû m'asseoir, déconcertée à l'idée de devoir affronter simultanément les deux cases séparées de ma vie. Le plastique de la chaise collait sur mes cuisses nues et glacées, Max s'est faufilé à côté de moi en posant sa main froide sur ma jambe, comme il l'avait fait cette fois où je leur avais préparé à dîner. J'ai posé ma main sur la sienne et je l'ai serrée ; une fois encore, la joie a jailli de façon inexplicable au milieu de la tension du mensonge. Tant d'émotions, c'était épuisant, et maintenant Vicky par-dessus le marché. J'espérais qu'elle n'appelait pas pour m'en faire baver des ronds de chapeau ; notre conversation de l'autre jour m'avait fait comprendre qu'on était encore loin de l'entente cordiale.

Sans lâcher le téléphone, j'ai réussi à draper mon sarong autour de mes seins, ce qui a absorbé presque toute l'eau ; en revanche, j'avais toujours les fesses désagréablement mouillées.

— C'est la troisième fois que je t'appelle sur le portable et je t'ai laissé deux messages chez toi. Il était question de s'offrir une sortie et je voulais juste essayer d'organiser ça. C'est tout.

— Désolée. Je n'ai pas entendu mon téléphone. Je suis... je suis à la piscine.

« À t'entendre, tu n'as pas l'air d'avoir particulièrement envie de sortir avec moi », ai-je pensé, mais la conciliation n'a jamais été son point fort. Sa voix n'était pas franchement amicale mais au moins, elle n'avait pas ce côté agressif de nos conversations précédentes. J'ai jeté un œil vers Adam qui débarrassait en hâte Max de son maillot mouillé pour lui remettre un short et un sweater. Il m'a regardé, les sourcils levés. « C'est une de mes amies », ai-je articulé.

Il a hoché la tête.

— Attends une minute, Vicky.

J'ai posé la main sur le téléphone tout en sortant mon porte-monnaie de mon sac.

J'ai fait signe à Max de venir.

— Max, tu pourrais être vraiment grand et payer pour tout ça ? Papa t'aidera à tout porter mais tu peux payer.

Je lui ai tendu un billet de cinq livres et ses yeux se sont illuminés à l'idée de l'ampleur de ses responsabilités. Je me sentais tellement fière de lui en le voyant marcher pieds nus jusqu'au comptoir que j'ai failli oublier Vicky au bout du fil.

— Désolée, Vicky.

C'était étonnant à quel point un peu de distance géographique m'avait aidée à prendre de la hauteur par rapport à notre dispute. Je pensais qu'elle allait m'annoncer qu'elle s'était fait avorter ; et, sur le coup, en voyant Max tendre avec précaution son billet à une

dame respectable et attendre la monnaie, j'ai compris que ça ne m'intéressait plus vraiment. Comme si Vicky et ses enfants étaient à des millions de kilomètres et non une centaine. C'était bien ici que je voulais être.

J'ai regardé Adam apporter les cafés et le jus de pomme pendant que Max secouait son paquet de chips. Adam avait enroulé la serviette à rayures autour de sa taille mais son caleçon gouttait toujours par terre. J'étais sur le point de demander à Vicky de patienter pour proposer à Adam de surveiller Max pendant qu'il irait se rhabiller, mais Vicky en avait déjà sa claque de mon manque d'attention.

— Anna, écoute-moi, s'il te plaît. Il faut vraiment que je te parle.

— Là, ce n'est pas le moment rêvé, ai-je dit avec une telle indifférence que j'ai dû m'obliger à me souvenir qu'il s'agissait de Vicky, ma demoiselle d'honneur ; Vicky, la marraine putative de Holly ; Vicky, ma meilleure amie depuis nos dix-huit ans.

Nous avions tout partagé, depuis les parfums jusqu'aux tampons en passant par des tragédies qu'aucune de nous ne pouvait évoquer sans pleurer. Et pourtant, ça arrive que l'amitié s'épuise. Ça arrive même tout le temps.

— Alors, quand ?

Sa voix était redevenue tranchante et ça m'a ébranlée. Le moins que je pouvais faire, c'était de lui donner toute mon attention.

— Non. Je suis désolée, Vicky, maintenant, c'est bien. Mon téléphone n'a plus beaucoup de batterie, c'est tout, alors on risque d'être coupées brusquement. Comment vas-tu ?

J'ai pris une gorgée du cappuccino synthétique sorti

tout droit de la machine que m'avait donné Adam. Je me suis brûlé la langue et les larmes me sont montées aux yeux. Max a posé la monnaie des cinq livres devant moi, avec un sourire satisfait. J'ai levé le pouce pour lui signifier que c'était formidable.

La pluie tombait de plus en plus fort et un vent froid soufflait sur la cafétéria. Je me serais volontiers rhabillée.

— Je garde le bébé, a lâché Vicky.

— Mais c'est formidable, ai-je dit prudemment.

Je ne voulais pas avoir l'air triomphant, pour ne pas être accusée d'être du genre « je te l'avais bien dit ».

— Et tu es dans quel état d'esprit ? ai-je ajouté.

Silence. Jadis, à l'époque pré-enfants, cela aurait signifié que Vicky prenait une bouffée de cigarette, mais c'était fini.

— Déprimée. Mais parfois excitée aussi, davantage maintenant que je m'habitue à cette idée. Je redoute d'avoir des jumeaux. Mais surtout, je regrette tellement de m'être disputée avec toi sur ce sujet. Oh, Anna, ça ne m'étonne pas que tu m'en aies voulu parce que j'envisageais de me faire avorter. Tu me pardonnes ?

— Bien sûr. Et moi aussi, je m'excuse d'être ainsi montée sur mes grands chevaux.

Adam se frottait les mollets avec sa serviette, affectant de ne pas écouter. Max chantait : « Qui a laissé sortir les chiens ? Ouah ouah ouah... » tout en se bourrant de chips. Il a répété la même phrase, avalé ses chips puis, sur l'air de *Polly Put The Kettle On*, a continué : « Qui les a remis à leur place ouh ouh remis à leur place ouh ouh remis à leur place, on va tous aller goûter. »

Adam et moi, nous avons éclaté de rire et j'ai essayé

de transformer cela en toux avant que Vicky ne me raccroche au nez.

— Tu m'as manqué, Anna. Alors, et cette journée dans un centre de beauté, ça te tente toujours ? Je demanderai à Peter de garder les enfants. Mardi, ça te dirait ? Je ne peux partir que pour la journée, pas pour une nuit, mais ça me ferait vraiment plaisir.

— Hum, ouais, tout à fait. Ce serait génial. Mais le problème, c'est que j'ai du travail.

Nouvelle inhalation fantôme.

— Vraiment ? Dans quoi ?

Fais attention. Ne t'emmêle pas les pinceaux – ce que je vais raconter à Vicky doit être le contraire de ce que j'ai raconté à Adam. Quand je suis à Gillingbury, je suis censée être à Bristol, seul Adam croit que lorsque je suis chez moi avec Ken, je suis en fait à Bristol... aaargh. Ça me donnait le vertige. Je me suis levée.

— Je reviens dans une minute, ai-je chuchoté à Adam.

Je me suis éloignée de quelques pas pour aller sous un auvent de toile qui courait le long du grand bassin. La pluie tambourinait bruyamment, ce qui m'obligeait à hausser la voix ; mais lorsque je me suis retournée, mal à l'aise, pour vérifier qu'on ne pouvait pas m'entendre, j'ai vu qu'Adam était allé se changer dans le vestiaire des hommes, emmenant Max avec lui.

— Dans une sitcom du câble. À Bristol. Tu t'en souviens, j'ai passé une audition ? Ils ont mis des siècles à me répondre. J'ai loué un appart là-bas. Je veux dire ici. Et j'y suis maintenant. Je suis passée piquer une tête et là, il faut que je rentre apprendre mon texte pour la semaine prochaine.

Si je continuais à parler, elle ne pourrait pas m'interrompre avec des questions embarrassantes.

— C'est un rôle intéressant, ai-je repris. Pas le personnage central, mais il y a suffisamment de texte quand même. Et le reste de l'équipe a l'air gentil. Peter ne t'a pas dit que j'avais du boulot ? Ken lui en a parlé quand il est passé l'autre soir ; tu te souviens, je t'ai dit qu'il était venu et nous étions justement en train de fêter ça, sauf que j'avais cassé la bouteille de champagne, et puis Peter est arrivé...

J'étais à bout de souffle.

— Waouh. Félicitations, Anna, a dit Vicky mais soit à cause de la pluie, soit à cause du grésillement sur la ligne, j'ai eu du mal à interpréter son ton.

— Donc, je reviens mercredi. Pour le centre de beauté, trouvons un jour la semaine prochaine, d'accord, quand Peter pourra faire le baby-sitter ?

Au moins, dans un centre de beauté, je ne boirais pas. Un bar, cela aurait été la catastrophe – Vicky assise là avec son unique verre de vin, grossesse oblige, pendant que je m'enfilais le reste de la bouteille en m'emmêlant gaillardement les pieds dans mes réseaux de mensonges. Elle m'aurait arraché mes secrets en une demi-heure, avec l'aisance d'une masseuse dénouant les muscles du dos.

— Ce serait bien. Nous pourrions aller dans cet endroit chic, le Ivy Spa. Et je suis impatiente de tout apprendre sur ce boulot, a-t-elle dit de la même voix plate.

Nous nous sommes dit au revoir et tandis que je rangeais le téléphone dans mon sac, j'ai vu Adam et Max près du tourniquet de sortie. Je me suis dirigée vers eux et ils m'ont souri.

— J'ai pris tes affaires, a dit Adam. Va donc te changer et après, on ira à la maison, d'accord ?

Lorsque je suis sortie du vestiaire, ils m'attendaient, comme si c'était ainsi de toute éternité.

29

J'ai poussé la porte du restaurant Un Parfum d'Orient à huit heures cinq le lendemain soir, les épaules en arrière, le visage souriant et les cheveux lisses et brillants. Ken était toujours à Singapour. Je me sentais libre.

Adam m'attendait à une petite table près de la fenêtre. Il me regardait arriver. Il avait taillé sa barbe et arborait une chemise fraîchement repassée, un jean noir et un sourire jusqu'aux oreilles. J'étais contente qu'il ne soit pas sur son trente et un parce que, après ma tenue gratinée de samedi soir, j'avais décidé de la jouer plus tranquille : mon jean préféré, des sandales à semelle de liège et un T-shirt rose avec un logo à sequins en travers de la poitrine.

Il s'est levé et m'a enlacée doucement en m'embrassant la joue. Les sequins se sont accrochés aux boutons de sa chemise. Il était le premier barbu que je trouvais séduisant – mis à part George Clooney, évidemment. Le désir m'a poignardé en douce et je me suis demandé quel effet ferait sa barbe contre les parties tendres de mon corps dénudé... « Reprends-toi, Anna », ai-je pensé, horrifiée. C'était sans doute naturel de tant penser au sexe alors qu'il n'en était plus question avec Ken depuis si longtemps – mais

pas avec Adam ! Il n'était pas question de sortir avec Adam. Ce qui était sans doute la raison pour laquelle j'avais tellement envie de lui.

Un serveur chinois, étonnamment dégingandé, a surgi devant moi.

— Je peux vous offrir quelque chose à boire, madame, monsieur ? a-t-il dit avec un pur accent du Wiltshire, le stylo prêt à dégainer.

Les lèvres d'Adam ont frémi, mais il a regardé le serveur droit dans les yeux.

— Je voudrais une bière Singha, s'il vous plaît.

— Désolé, monsieur, pas de Singha. Seulement Carlsberg.

— Ça ira.

— La même chose pour moi, ai-je dit. Et quelques chips aux crevettes, s'il vous plaît.

Le serveur a disparu. J'ai échangé un sourire avec Adam dans la lumière tamisée du restaurant ; une petite lampe posée sur la table n'éclairait que nos visages. Avec les stores en bois qui obscurcissaient les fenêtres, la salle était extrêmement sombre. Je n'avais même pas encore vu qu'il y avait d'autres couples en train de dîner – l'endroit était aussi tranquille qu'il était sombre.

— L'acoustique est bizarre ici, ai-je chuchoté. Écoute...

Nous avons tendu l'oreille et le fou rire nous a pris : on entendait les bruits de mastication amplifiés, comme du bétail en train de brouter. Aucun dîneur ne parlait, on aurait dit qu'une énorme dispute avait éclaté dans la salle juste avant notre arrivée. Dans l'obscurité, j'ai remarqué que notre plus proche voisin avait pris une assiette de nouilles sur laquelle trônait

un œuf frit et luisant. Cet endroit avait quelque chose d'extrêmement surréaliste.

— Tu es déjà venu ici ? ai-je demandé, curieuse.

Quand Adam a secoué la tête, je n'ai pu m'empêcher d'en être soulagée.

— C'est Pamela qui me l'a conseillé, a-t-il dit d'un air penaud. Avec qui elle peut bien venir ici, mystère. Sa maman, sans doute. Elle la sort déjeuner de temps en temps. Mais la nourriture n'a pas l'air exceptionnelle, non ?

Nous avons examiné de loin les nouilles à l'œuf du voisin, qui flottaient dans une inquiétante flaque de graisse.

Le serveur maigre est revenu avec nos bières et nos amuse-gueule et nous avons passé la commande, évitant soigneusement toute nouille. Puis, comme le silence lourd du restaurant n'incitait pas à la conversation, nous sommes restés muets, à nous dévisager sans le moindre embarras.

— Tu as des yeux magnifiques, a dit timidement Adam. Vraiment bleus.

— Ils sont verts, en fait. Les tiens sont bleus. Ils sont beaux.

J'ai jeté un coup d'œil au couple d'à côté, m'attendant à moitié à les entendre faire des bruits vulgaires devant nos remarques sentimentales. Mais l'homme avait entamé un bruyant monologue sur le chapitre des meilleurs repas qu'il avait pu manger, plat après plat ; sa femme ne cessait de hocher la tête d'un air approbateur. Les autres dîneurs s'étaient eux aussi mis à bavarder, comme si quelqu'un leur en avait donné la permission.

— C'est très facile de parler avec toi, continuait Adam. Mais toi, tu ne dis pas grand-chose. J'ai

l'impression de te connaître, alors que je ne sais strictement rien de toi... c'est étrange.

— Eh bien, ai-je dit en partageant la dernière chips aux crevettes, que veux-tu savoir ?

Adam a cassé la moitié qui restait en deux moitiés pour m'en laisser une.

— Existe-t-il un code de conduite tacite dans tous les restaurants thaïs et chinois, d'après lequel il serait extrêmement grossier d'être celui qui termine les chips aux crevettes ? ai-je ajouté en essayant d'avoir l'air interrogatif. Les gens font toujours ça – ils chipotent des petits bouts de la dernière plutôt que d'être celui qui bouffe le tout.

— Les gens polis, en tout cas, a dit Adam en m'offrant le morceau minuscule, à peine plus gros qu'une miette, qui restait.

J'ai ri et je l'ai mis dans ma bouche.

— Merci.

— Alors, parle-moi de toi. As-tu déjà été mariée ?

À une question aussi directe, il paraissait naturel de répondre la vérité. Ou une certaine forme de vérité.

— Oui. Avec un homme qui s'appelait Ken. Pendant six ans.

« Je t'en prie, ne me demande pas quand nous nous sommes séparés. »

Mais Adam s'est contenté de me regarder d'un air interrogateur.

— Que s'est-il passé ?

— Je ne sais pas. J'imagine que nous avons évolué différemment – la vieille histoire. Il voyage – voyageait – beaucoup. Il travaille pour une grosse maison de disques et quand il n'est pas – n'était pas – en train de travailler, il jouait au tennis. C'est un fanatique de tennis.

— Pas de gosses, je suppose ?

J'ai eu du mal à déglutir, comme si les fragments de chips à la crevette s'étaient reconstitués en une masse visqueuse dans ma gorge. Le revêtement mural du restaurant était comme partout, avec des motifs vert et argent épais comme des bestioles en peluche. En esprit, j'ai vu Holly âgée de huit mois, en train de frotter ses joues potelées contre ces formes douces en riant de plaisir.

— Non. C'était une partie du problème. Nous... euh, j'ai fait plusieurs fausses couches et nous avons perdu un bébé à la naissance, Holly.

C'était la première fois que je le disais à voix haute ; et même si ça m'envoyait une armée de fourmis à travers les reins, même si j'en avais le souffle court, je l'avais dit.

— Je suis désolé, a dit Adam.

J'ai pris une gorgée de bière mais cela n'a pas empêché ma lèvre inférieure de vibrer contre le bord du verre comme si j'essayais de faire de la musique.

— Merci. C'était... Il y avait peu de chances que notre mariage y résiste.

Il a entremêlé nos doigts comme l'autre soir, en frottant son pouce contre ma paume ; il a fait tourner chacune de mes bagues jusqu'à l'annulaire.

— Tu portes toujours ton alliance.

J'ai senti mon cou s'empourprer et la rougeur monter lentement.

— Mais moi aussi, je porte encore la mienne, a-t-il ajouté.

Il a fait doucement tinter les deux anneaux l'un contre l'autre ; comme si les fantômes de nos partenaires se tenaient là, désapprobateurs. Deux anneaux, quatre personnes et une conscience très coupable.

Il n'y avait manifestement rien de plus à ajouter et pour la première fois, notre silence était un peu embarrassé. Le voisin racontait : « Oui, évidemment, il y avait cet Harvester à Altringham. Délicieux cocktail de crevettes, et à un prix très raisonnable... »

Je contemplais le dragon chinois accroché près de notre table. Il avait un rictus doré terrifiant, des joues et des crocs démesurés et des oreilles peintes à la bombe qui s'écaillaient comme une vieille porte au soleil.

— Quelle est la situation avec la mère de Max, alors ? Mais si tu n'as pas envie d'en parler, dis-le-moi. Ce n'est pas un problème.

Adam a fait la grimace en examinant le dragon, lui aussi, et j'ai cru qu'il allait accepter ma proposition. Mais il s'est mis à parler, finalement. Sans me regarder, ses doigts toujours cramponnés aux miens.

— Pendant un bon moment, ça n'a pas mal marché entre nous, m'a-t-il expliqué. Jusqu'à ce que Max tombe malade. Enfin, déjà à cette époque, on avait des périodes de tension – surtout des soucis d'argent. Mon boulot n'est pas très bien payé et Marilyn était secrétaire juridique. C'était la croix et la bannière pour régler le crédit et acheter tous les trucs de bébé dont Max avait besoin. Alors quand on a su ce dont Max était atteint, on a décidé qu'elle devait continuer à travailler autant qu'elle pouvait, parce que c'était elle qui avait un emploi à plein temps. Moi, j'ai pris un congé sans solde et je me suis plus ou moins installé à l'hôpital en permanence pour être avec lui. Je dormais là-bas – je vivais là pendant la semaine – et ça a duré des mois et des mois. Marilyn venait tout le temps, évidemment, et elle prenait la relève le week-end, pour que je puisse me reposer. Mais du

coup, on se retrouvait rarement tous les deux. Si on s'organisait une sortie, on ne faisait que discuter du dernier traitement de Max et de la façon dont il réagissait. Nos vies tournaient autour de la maladie de Max.

— Oui, je vois, ai-je dit et mon pouce a entamé avec le sien une petite danse tourbillonnante.

Nos plats sont arrivés, mais après y avoir jeté un coup d'œil distrait pour nous assurer qu'aucun œuf frit n'y traînait, nous les avons ignorés.

— Je me suis alors rendu compte que Marilyn s'était mise à boire comme un trou. Je ne lui reproche rien – le stress était épouvantable – mais c'était encore une raison supplémentaire pour qu'elle s'éloigne de moi. À la fin, on s'adressait à peine la parole. J'étais en colère contre elle qui perdait les pédales au moment où Max avait tellement besoin qu'on soit forts pour lui. Ce qui n'arrangeait rien, évidemment. Finalement, Max a eu une transplantation de moelle...

Un frisson, presque sexuel dans sa brutalité, m'a électrifié le dos.

— ... et il s'est retrouvé guéri. Une semaine plus tard, Marilyn a fait ses bagages et elle est partie. Je ne pouvais pas le croire.

— Elle a dû te manquer terriblement, ai-je dit, pleine de compassion.

— Non, ce n'était pas le problème. En fait, elle ne me manquait pas du tout. Mais je ne pouvais pas croire qu'elle l'avait abandonné, après tout ce qu'il avait vécu. J'étais furieux.

— Comment Max l'a-t-il pris ?

— À peu près comme tu peux l'imaginer – il était anéanti. Mais après les deux ans qui venaient de

s'écouler, il était habitué à la douleur et aux rechutes. Il a pleuré tous les soirs pendant quinze jours et puis, petit à petit, il a cessé de la réclamer. Maintenant – c'est étrange – il ne parle pratiquement jamais d'elle.

— Où est-elle allée ?

— Partout. Elle a voyagé, elle disait qu'elle avait besoin de se remettre la tête à l'endroit, a-t-il dit en ricanant avec amertume. Nous avons reçu des cartes postales de divers pays lointains, mais je les ai cachées parce que, pour Max, elles ne faisaient que raviver le sentiment de son absence ; et maintenant, il semblerait qu'elle soit revenue vivre près de chez sa mère à Leeds. La dernière chose que j'ai apprise à son propos, c'est que Max lui manque terriblement mais qu'elle ne veut pas le perturber en revenant le voir après si longtemps. J'ai dit à sa mère qu'elle pouvait venir quand même, mais ça, c'était il y a trois mois et depuis, je n'ai pas eu de nouvelles.

— C'est bizarre. Je ne comprends pas comment quelqu'un peut abandonner son enfant. Surtout un enfant aussi magnifique que Max.

— Voilà donc ma lamentable histoire, a-t-il dit en me remerciant d'un petit sourire. Maintenant, mangeons avant que ce ne soit complètement froid. Je n'aime pas le sucré-salé tiédasse, on sent vraiment le glutamate.

— Côte histoires lamentables, on est bien pourvus tous les deux.

Le sourire d'Adam s'est élargi.

— Dans ce cas, on ferait mieux de rester collés, a-t-il dit.

— Comme les nouilles.

— Oui.

Il m'avait lâché la main, mais il me l'a reprise,

tricotant à nouveau nos doigts ensemble, comme des chaussettes bien reprises.

— Tu es tellement belle, a-t-il déclaré soudain. Je pourrais te regarder toute la journée. Je suis si heureux de t'avoir rencontrée.

Les larmes sont montées, brouillant l'image de mon assiette.

— Moi aussi, ai-je répondu, et je me suis brusquement rendu compte que ce n'était pas du tout à Max que je pensais.

30

— Ça te dirait une balade sur la plage ?

J'ai dévisagé Adam, étonnée. La géographie n'a jamais été mon fort, mais la dernière fois que j'avais regardé la carte, Gillingsbury n'était pas sur la côte.

— La mer n'est pas loin d'ici, vingt minutes en voiture, a-t-il expliqué. Je n'ai bu que deux bières et je n'ai pas besoin de récupérer Max chez maman avant demain matin. Qu'en penses-tu ? J'adore entendre la mer. Je suis sûr qu'un jour, je vivrai sur la côte.

J'ai eu une vision démente de nous en train d'acheter ensemble un confortable cottage sur les falaises, avec chaume et grande cheminée, comme celui où nous étions allés en Irlande avec Ken. La maison donnait directement sur le sentier de grande randonnée qui longeait la falaise et chaque fois qu'on faisait l'amour, il fallait tirer les rideaux, sinon les marcheurs, anorak au vent et cheveux en bataille, regardaient par les fenêtres en passant, penchés en

avant à quarante-cinq degrés pour lutter contre le vent. L'idée qu'on ne pouvait arriver là qu'à pied me plaisait. Bien meilleur pour les poumons fragiles de Max, tout cet air marin...

— Je meurs d'envie d'y aller, ai-je dit.

Adam avait raison, il ne fallait pas plus de vingt minutes pour atteindre la mer. Il s'est garé dans un parking désert, balayé par le vent, au sommet d'une falaise.

— Il y a un sentier qui descend, a-t-il dit en montrant la plage. Heureusement que la lune est entière et que la nuit est claire — on verra où on met les pieds.

Dès que je suis sortie de la voiture, mes cheveux se sont dressés instantanément à la verticale, comme si j'étais directement reliée à un générateur Van de Graaff. Le sable filait en tourbillons dans tout le parking, faisant lever des fantômes. Des flaques de lumière ambrée, faible mais irréaliste, tombaient de trois réverbères et faisaient briller le sable, le transformant en poudre d'or. Les réverbères m'ont fait penser à Max et à son analyse de leur composition : métal, huile de feuilles et autre chose... j'avais oublié quoi mais cela m'a fait sourire. Quelque chose lié aux nuages.

— Qu'est-ce qu'il y a de drôle ? a demandé Adam en fermant les portières.

— Je pensais à Max expliquant comment on fabriquait les réverbères, ai-je expliqué et il a souri à son tour.

— Oui. Je ne sais pas d'où il sort toutes ces idées bizarres. En ce moment, il y a un gros trou dans notre rue et il est convaincu que c'est l'œuvre d'une taupe qui était en train de creuser et qui a soudain explosé,

comme dit Max, « avec un très petit pop », ce qui a créé le trou en question...

J'aurais pu l'écouter parler de Max toute la nuit.

— Surréaliste. Quelle imagination, ce garçon !

Nous avons ri tous les deux et nous nous sommes engagés sur le sentier sombre. Adam m'a pris la main et nous avons avancé sans rien dire, éclairés par la lune. Il n'y avait personne, même s'il n'était que dix heures. J'ai lâché un instant la main d'Adam pour fermer mon blouson puis je la lui ai reprise.

— Pourquoi tes mains sont-elles si chaudes et si agréables ? ai-je demandé, tandis qu'il frictionnait doucement mes doigts gelés. Il fait un froid de canard.

— Ça ne va pas ? m'a-t-il demandé d'un ton inquiet. Si tu as trop froid, on fait demi-tour.

— Non, ça va très bien, ai-je répondu en souriant. La lune est incroyable, non ? Et tellement d'étoiles. Ce n'est pas comme ça à Londres.

Nous avons allongé le pas pour compenser la pente forte du sentier. Cela semblait bizarre, d'être ainsi dehors avec lui — ça ressemblait davantage à un rendez-vous galant que le dîner. Je pensais au ciel boueux au-dessus de notre maison à Hampton, quand j'étais pieds nus dans le jardin avec les bras de Ken autour de moi. Ce que je prenais pour des étoiles, c'étaient en fait des avions qui tournaient dans le ciel nocturne comme des prédateurs.

— Londres te manque ? m'a demandé Adam.

J'ai pu sincèrement secouer la tête et dire non, pas du tout. Omettant, bien sûr, d'ajouter que j'y vivais toujours.

La marée était basse et on n'entendait que le doux bruissement des vagues sur le sable.

— Dommage que les vagues ne soient pas plus

grosses, a dit Adam. Mais au moins on pourra se promener sur la plage plus facilement que si la marée était haute.

— C'est trop sombre pour faire des ricochets ? J'adore faire des ricochets. C'est un de mes jeux préférés.

— Moi aussi. On va voir quand on sera en bas.

Dès que nos pieds ont touché le sable, j'ai ressenti ce frisson de plaisir oublié depuis longtemps et que je retrouve chaque fois que j'arrive sur une plage. Imaginant le sable qui allait entrer dans mes chaussures, j'ai envisagé de marcher pieds nus, mais il faisait vraiment froid. En outre, le sable a vite été remplacé par des gros galets sur lesquels il était plus facile de marcher. J'ai pensé de nouveau à Ken. Quand il enlevait ses chaussures en rentrant du tennis, ça m'agaçait de le voir répandre une traînée de petits cailloux rouges ramassés sur le court ; ça s'éparpillait sur le tapis de notre chambre jusqu'à lui donner l'allure d'une mini-carrière.

Mais Ken semblait loin, très loin, assez abstrait, presque un produit de mon imagination. Cette nuit, le monde n'appartenait qu'à Adam et moi. Nous étions ses uniques habitants et je me suis débarrassée de mon époux avec une aisance qui, tout de même, m'a donné un certain malaise.

— On dirait que le ciel tout entier n'est là que pour nous, ai-je déclaré.

Ce n'était pas un accès de sentimentalisme. C'était vraiment l'impression que j'avais — et Adam s'est arrêté, il a posé ses mains sur mes bras et il m'a embrassée, de façon si imprévisible que j'en ai avalé mon chewing-gum. Ses lèvres étaient chaudes et sèches et, par-dessus le goût salé de l'air, j'ai inspiré

sa merveilleuse odeur de jacinthe. Je l'ai entouré de mes bras et j'ai ouvert ma bouche sous ses lèvres. Sa langue me caressait, lentement, profondément, plus fort que lors de notre premier baiser, l'autre soir. On aurait dit que nous étions déjà en train de faire l'amour, j'ai gémi, ce bruit m'a échappé, il s'est perdu dans le vent. Moi aussi, j'étais perdue.

— Oh, Anna, a-t-il dit tristement comme s'il savait que je ne pouvais être à lui. Tu es si magnifique.

— Toi aussi, ai-je répondu en tremblant. Tu es incroyable.

Il m'a embrassée de nouveau, les pierres sous mes pieds ont roulé et j'ai basculé en arrière. Il m'a attrapée par les bras pour m'attirer à lui, comme un poisson au bout d'une ligne. Son dos large faisait un excellent rempart contre le vent — heureusement, la plage était beaucoup plus abritée que le chemin de la falaise — et j'ai senti la peau de mon visage se réchauffer sous la chaleur de son souffle.

— Tu n'imagines pas comme c'est délicieux de t'embrasser, a-t-il dit en souriant.

Il a déposé des douzaines de petits baisers sur ma joue.

— Je suis tout émoustillé, à vrai dire.

J'ai ri. *Tout émoustillé*. Cette expression vieillotte était charmante. Venant de n'importe qui d'autre, je l'aurais trouvée légèrement ridicule, mais d'Adam, elle m'excitait. Depuis que nous nous connaissons, il avait sorti toute une collection de mots et d'expressions passés de mode : *faire des galipettes, youp-laboum, le bidon...* il y avait quelque chose de joyeux et d'affecté dans sa façon de les utiliser. Ça me faisait craquer. Ken aurait dit *baiser, tirer un coup, le ventre* : des mots plus durs, plus efficaces.

— Je pourrais t'embrasser toute la nuit, a-t-il repris. Je mourais d'envie de recommencer.

Et nous nous sommes embrassés, encore et encore ; j'ai fini par oublier mes mains froides et je les ai glissées sous le pull d'Adam. Quand j'ai touché son dos tiède, il a sursauté et failli tomber. Pour se venger, il a glissé ses mains dans la taille de mon jean jusqu'à s'emparer de mes fesses, mais ses mains à lui étaient toujours chaudes.

— Pas juste, a-t-il murmuré. Tes fesses sont plus froides que mes mains.

Nous nous sommes encore embrassés et j'ai oublié Ken. J'ai oublié que j'étais mariée. J'ai cessé de me sentir perdue, plutôt trouvée.

En relevant la tête pour respirer, un mouvement m'a fait sursauter. J'ai regardé par-dessus l'épaule d'Adam, m'attendant plus ou moins à trouver une bande d'adolescents ricaneurs en train de nous regarder ou un promeneur de chien à la mine dégoûtée, mais nous étions toujours seuls. Le mouvement, c'était celui de la marée qui remontait, tissant son chemin silencieux et brillant sur la plage : la mer irriguait le sable comme le sang, en coulant dans mes veines, irriguait des parties de moi-même négligées depuis trop longtemps.

— Attention à ne pas être rattrapés par la mer. Je ne veux pas avoir les pieds aussi froids que le dos, ai-je dit.

Adam m'a entraînée plus haut, sur les gros galets.

— Si nous nous allongions une minute ? a-t-il suggéré un peu sournoisement.

J'ai examiné les galets d'un œil dubitatif mais au moins, ils étaient secs ; nous nous sommes donc retrouvés allongés côte à côte dans le clair de lune. Je

me prenais pour Deborah Kerr dans *Tant qu'il y aura des hommes* – après avoir ôté de sous ma tête les débris d'un gobelet de plastique lavé par la mer et tout en espérant ne pas être couchée sur du goudron. La tendre détermination d'Adam me mettait dans un grand état d'excitation. En dépit de la température et des pierres inconfortables, j'étais folle de désir et bizarrement nerveuse.

Adam a de nouveau glissé sa main dans mon jean, mais cette fois par-devant. Puis il a défait le bouton et la fermeture Éclair ; ses doigts ont trouvé le centre brûlant de mon corps. J'étais un peu interloquée mais je n'avais nulle envie de résister. Même si nous nous comportions comme deux ados en rut, sa douceur et son désir irréprensible me touchaient ; une fois perdue dans les sensations depuis longtemps oubliées du plaisir à l'état pur, je n'ai eu aucun mal à oublier l'air froid et les pierres bosselées qui nous servaient de matelas improvisé. Je n'ai même pas songé à résister quand il a ouvert son propre pantalon et posé ma main sur son entre-jambe. Il avait peut-être un langage démodé, mais ses techniques de séduction ne l'étaient pas. J'aurais cru être trop âgée pour les préliminaires en plein air, surtout sur une plage anglaise froide et pleine de cailloux. Mais c'était une telle libération de se laisser emporter dans les plaines pures du plaisir absolu plutôt que de s'obséder sur les bébés à faire et les bébés perdus, comme chaque fois que je me mettais à penser au sexe.

Lorsque nous sommes revenus à la voiture, soulés par le vent et en ce qui me concerne légèrement éblouie, j'ai baissé le pare-soleil pour m'examiner dans le miroir. Je me suis souvenue du contact satiné

de son pénis : il m'avait suffi de le toucher pour devenir une autre femme. Une femme adultère. En France ou en Espagne, ça n'aurait ému personne ; au Nigeria, j'aurais pu être enterrée jusqu'au cou dans le sable et lapidée à mort à coups de pierres, comme celles sur lesquelles nous venions de nous ébattre. Une autre femme à l'intérieur et une vraie cata à l'extérieur : le nez rougi, les joues blanchies, les cheveux complètement emmêlés, le rimmel étalé, et tout mon rouge à lèvres pailleté totalement disparu. Quelqu'un qui ne pourrait plus jamais affirmer qu'elle était demeurée fidèle à son époux. Nous n'étions pas allés jusqu'au bout, mais c'était théorique. D'autant que maintenant, je désirais encore davantage Adam.

Je l'ai regardé, avec son regard bleu serein, et il m'a souri, comme si j'étais la plus belle femme du monde. Dans la faible lumière de la voiture, ses joues, sa bouche et sa mâchoire étaient illuminées par les paillettes de mon rouge à lèvres, comme des lointaines constellations. J'avais laissé mon empreinte sur lui, comme sur son fils.

31

Quatre jours plus tard, j'étais dans un autre restaurant chinois, dans une autre ville, avec un autre homme. J'avais encore un bleu sur la hanche à cause d'un caillou pointu, l'irritation de mon menton avait disparu, mais étrangement – parlons de déni, d'incrédulité – je n'avais pas le sentiment d'avoir été infidèle ; pas vraiment. Faire l'amour sans pénétration sur une

plage froide à dix heures du soir, ce n'était pas quelque chose que j'avais pu vivre, moi, Anna Sozi. Peut-être Anna Valentine, oui, qui souriait en se souvenant du poids d'Adam se frottant contre elle et du bleu de ses yeux quand il avait crié de plaisir.

Cet autre homme, le mari d'Anna, avait lui aussi entremêlé nos doigts. Pourquoi avait-il fait cela ? Ce n'était généralement pas son genre. Il avait des doigts plus longs, plus sombres et plus minces et je n'ai pu m'empêcher de penser qu'ils ne s'accordaient pas si bien que ça avec les miens. Nous avions commandé des nouilles ; des nouilles plus légères, plus chaudes et deux fois plus chères que celles commandées par le voisin obsédé par la nourriture au Parfum d'Orient. Le vin était un somptueux chablis frais que nous buvions dans des verres élégants, au lieu de la Carlsberg pétillante de lundi ; le serveur avait l'accent de Pékin et pas celui du coin ; la carte des desserts n'était pas illustrée de photos aux couleurs criardes ; et le chef aurait sûrement préféré s'arracher les entrailles avec son désosseur plutôt que de servir un plat avec un œuf frit.

Pourtant, je me sentais désagréablement décalée, parce que j'étais plus heureuse là-bas avec les nappes en papier et le revêtement mural gaufré. Même lorsque Ken me regardait au fond des yeux en disant « Tu es tellement belle ». J'avais trouvé cela plus... réel... quand c'était Adam qui l'affirmait. Ce qui me faisait peur. Ça me faisait peur de tout de suite penser à Adam en souhaitant être assise en face de lui. Ça me faisait peur de ne pas en ressentir la moindre culpabilité. Et ça me faisait peur que, d'un seul coup, tout ce sur quoi j'avais bâti ma vie conjugale – la confiance dans les serments du mariage, la stabilité

d'un foyer agréable et un mari aimant – tout cela avait dégringolé en bas de la pente dans l'éboulement irréprensible du changement, au pied duquel m'attendaient, debout, Adam et Max.

— Alors, tes premières impressions, au boulot ?

Nous en étions arrivés aux deux dernières chips aux crevettes – croustillantes, sèches et tachetées au lieu d'être blanches, grasses et parfumées au glutamate, bien sûr, et présentées dans un bol en porcelaine plutôt que dans un panier en osier minable – mais je n'ai pu me résoudre à accomplir à nouveau le petit rituel. Je lui en ai tendu une et j'ai pris l'autre. « Au boulot », ça me donnait l'impression d'être sur le trottoir. Et finalement, je ne faisais rien de tellement mieux.

— Ça se passe bien.

J'imaginai tout cela avec une pointe de regret : les nouveaux visages, les décors amusants, le fouillis des noms des acteurs et des techniciens, le fouillis identique des câbles, la fiction et la réalité. Les caméras, les costumes, le traiteur. J'aurais bien aimé le décrocher, ce boulot.

— Je crois que je m'en suis bien sortie, ai-je repris. En tout cas, mieux que mon mari à l'écran. C'est un nul – il se plante tellement souvent dans ses répliques que le réalisateur en a balancé son bloc par terre.

— Comment il s'appelle ?

— Qui... mon mari ? Adam. Son personnage s'appelle Adam et l'acteur s'appelle... Len Smith. J'espère vraiment que je ne serai pas obligée de lui rouler une pelle, il est immonde. Barbu avec des petits yeux porcins. Le réalisateur s'appelle Sebastian. Nous sommes censés être une famille qui vient juste de

s'installer dans la rue : Adam et moi avec nos jumeaux.

— Des vrais bébés ?

— Évidemment.

Ken s'est tu et a détourné le regard. J'ai senti l'intensité de sa tristesse. J'ai décidé de lui épargner cette inquiétude muette, qui me donnait la nausée.

— Ça se passe bien, ai-je répété. Je m'en sors très bien. Sebastian dit...

Quoi ? Qu'avait dit Sebastian ? Et était-ce même le prénom que je lui avais donné ? Brusquement, je ne savais plus si j'avais dit que le réalisateur s'appelait Sebastian, même si j'en avais bien l'impression, et pourtant ça ne faisait pas une minute. Avant cela, je me souvenais avoir raconté à Ken que c'était un nouveau réalisateur branché, qui avait fait des pubs formidables mais j'étais incapable de savoir si je lui avais déjà donné un nom. La culpabilité et le poids démesuré du mensonge me faisaient transpirer. Ça se faufilait partout, cédant sous le poids comme les galets sur la plage l'autre jour avec Adam. Amener Holly là-dedans, même indirectement via les jumeaux, m'avait soudain fait brutalement prendre conscience de l'ampleur du mensonge que j'étais en train de servir à mon mari. Des mensonges monstrueux, comme si je lui lâchais des rots géants en pleine figure.

Affronter cela, c'était bien trop gigantesque. J'étais allée beaucoup trop loin. J'ai repoussé l'horreur dans un coin de mon esprit et j'ai serré les dents : il fallait me montrer une menteuse à la hauteur de la situation si je ne voulais pas me faire prendre la main dans le sac ; c'était aussi simple que cela. Pour l'instant en tout cas.

Au moins, je n'avais pas à m'inquiéter de la véracité des détails – Ken n'avait aucune mémoire pour de telles fariboles. Mais au cas où Adam serait différent, je suis partie aux toilettes et j'ai trouvé une facture de station-service dans mon portefeuille. J'ai écrit au dos : MARI : ADAM. ACTEUR : LEN SMITH. BARBU. PETITS YEUX PORCINS. RÉALISATEUR : SEBASTIAN. Je n'aurais plus qu'à recopier sur mes fiches quand je reviendrais à Wealton, pour être sûre de ne pas m'em mêler dans mon histoire.

En revenant à table, j'espérais qu'on changerait de sujet mais Ken était dans une de ses rares périodes « Il faut que je m'intéresse davantage à la vie d'Anna ». (Il faut lui rendre cette justice, mon soi-disant nouveau boulot était la première chose à laquelle il était susceptible de s'intéresser depuis une pub pour une marque de triangles au fromage datant de près de dix-huit mois ; ça n'avait fait l'objet que de deux minutes de conversation, en buvant un verre près de la rivière, par une belle après-midi ensoleillée.)

— Tu as beaucoup de texte ?

— Pas mal, ai-je dit en jouant avec le poivrier. Ça fait bizarre de devoir réapprendre des répliques.

— Si tu veux que je te donne un coup de main, tu n'as qu'à demander.

Avec les baguettes, il a enfourné adroitement du riz et des petits pois dans sa bouche sans en laisser tomber un seul grain. Adam et moi, on avait utilisé des fourchettes. Plus simple.

— Oh... merci. Mais ne t'inquiète pas. Ce qui me réussit le mieux, c'est de m'enfermer quelque part et de faire ça pendant que tu es au travail.

— Ça fait un peu douteux, ton histoire, a dit Ken

en souriant. Je n'aimerais pas entendre cette phrase sortie de son contexte !

À mon grand déplaisir, je me suis sentie rougir. Puis j'ai commencé à m'angoisser sur les scénarios. Ken s'attendait sûrement à les voir traîner dans la maison. Comment pourrais-je bien apprendre mon texte si je n'avais aucun scénario ?

— Finalement, j'ai réfléchi, ai-je dit lentement. Lil m'a proposé d'utiliser sa maison si j'avais besoin d'espace pour apprendre mes répliques. Tu sais comme son salon est agréable, avec la vue sur le jardin. Je vais peut-être accepter. Je crois que ce sera bon pour elle et pour moi de passer davantage de temps ensemble, même si je travaille. Et puis, je préfère ne pas apporter les scénarios à la maison. Si je les laisse tous chez elle, je ne serai pas tentée de passer mon temps le nez collé dedans à la maison.

— Bonne idée, a dit Ken. Je n'ai aucune envie de me faire abandonner pour un scénario.

J'ai failli lui demander comment il pourrait bien s'en apercevoir puisqu'il n'était jamais là, mais je me suis abstenue.

— Tu as goûté le saumon ? ai-je dit plutôt. Il est délicieux.

L'image d'Adam et moi en train de nous embrasser sur les galets a surgi sans crier gare dans mon esprit et j'ai frissonné de plaisir coupable.

— Qu'est-ce qui se passe ? Un fantôme a marché sur ta tombe ? s'est écrié Ken en enfournant une grosse bouchée de saumon.

J'ai hoché la tête en pensant toujours aux mains d'Adam sur mon dos glacé. Et en me demandant quand je pourrais les revoir, Max et lui.

TROISIÈME PARTIE

— Je ne peux rien faire de ce dont j'ai envie, a gémi Vicky.

Nous étions dans le hall du Ivy Beauty Spa, en train de lire attentivement la liste des soins qu'une réceptionniste en blouse blanche nous avait remise. Presque deux mois s'étaient écoulés depuis ce jour gris où Vicky m'avait appelée pour organiser cette virée au centre de beauté, alors que j'étais à la piscine avec Max et Adam, mais en définitive il nous avait fallu tout ce temps pour nous mettre d'accord sur une date et réserver. J'avais prétendu que c'était difficile de faire coïncider cela avec mon emploi du temps professionnel, mais en réalité, je ne voulais surtout pas quitter Adam et Max un jour de plus qu'il n'était strictement nécessaire. Adam et moi, nous formions un couple, et nous vivions, en fait, une « vraie » relation ; Max et lui me manquaient terriblement quand je devais rentrer à la maison voir Ken.

— Ce n'est pas juste. Je peux à la rigueur accepter de ne plus boire et de ne plus fumer mais ne même plus pouvoir m'offrir des trucs sains, comme une séance d'UV ou un enveloppement corporel anti-toxines... alors, à quoi ça sert d'être là ?

J'ai préféré ne pas lui expliquer à quoi ça servait

d'être enceinte, au cas où elle ne l'aurait pas encore compris.

— Les UV, ce n'est pas ce qu'il y a de plus sain, ai-je préféré dire.

— Mais si. Ça donne la pêche et bonne mine, donc c'est très sain.

— Ça rend claustrophobe et ça fait transpirer, sans compter que ça donne des cancers de la peau.

— Rabat-joie, a marmonné Vicky.

— J'essayais de te remonter le moral.

— Tu parles ! Bon, alors qu'est-ce qu'on va faire ?

L'enveloppement corporel anti-toxines aux algues que Vicky avait proposé pour nous deux, avant de savoir que sa grossesse le lui interdisait, ne m'emballait guère ; mais son attitude m'agaçait. Oui, je voulais retrouver nos liens, mais je n'avais pas l'intention de la laisser me piétiner toute la journée avec ses airs de martyr. Quoi qu'elle en pensât, elle portait un petit miracle en elle et si tout ce qu'elle était capable de faire, c'était de geindre, je n'étais pas sûre de le supporter.

— Je crois que je vais quand même faire le truc aux algues, ai-je dit. Ça ne te dérange pas d'aller te baigner pendant ce temps-là ?

— J'imagine que non, a répondu Vicky, en levant les yeux au ciel d'un air sinistre.

Finalement, elle a opté pour une teinture des cils, une manucure et une pédicure, pendant que je ferais l'enveloppement et un massage de tête indien. On nous a tendu d'épais peignoirs blancs, pliés au carré avec leurs ceintures, et nous sommes allées nous changer.

Pendant que nous nous déshabillions, j'ai jeté un coup d'œil sur son corps. Je ne l'avais pas vue nue

depuis une éternité, probablement avant la naissance de Pat. Elle avait toujours été très mince – pas maigre, comme moi, mais avec des courbes douces et fermes que je lui enviais. À présent, ces courbes s'étaient rembourrées et son derrière s'était élargi. Sa grossesse était déjà visible mais son ventre pas encore tendu. Elle en était à cette étape où on pouvait le confondre avec du laisser-aller, ou des abdos absents.

Elle s'est aperçue que je l'observais.

— Ne regarde pas mon horrible corps ! a-t-elle dit en nouant sans douceur la ceinture de son peignoir éponge.

— Il n'est pas horrible, ai-je dit en enfilant le mien.

— Si. Il est immonde et j'en déteste chaque millimètre carré. Maintenant, j'ai même de la graisse dans le dos, sous la bretelle de soutien-gorge.

— Franchement, Vicky, tu as un corps charmant. Tu es simplement enceinte, c'est tout.

— Pense à l'état dans lequel il sera quand celui-là sortira, a-t-elle dit en ricanant.

« Quand celui-là sortira. » Elle n'avait pas idée à quel point je lui enviais cette confiance dans le processus de reproduction.

— Bon, je préférerais quand même avoir ton corps plutôt que le mien. Au moins, il est féminin. Moi, je ressemble encore à un garçon. Pas étonnant que j'aie toujours dû jouer des rôles masculins à la fac.

— Et alors ? C'est bien, non ? Moi, je ne serai plus bonne qu'à jouer planquée sous une peau de bête après ça.

Je me suis détournée pour mettre une pièce dans le casier, sentant mon cœur tomber dans les chaussons blancs fournis par le centre. « S'il faut passer la journée à écouter Vicky se plaindre de son sort, ai-je

pensé accablée, je vais regretter d'être venue. J'aurais pu rester à Gillingsbury et aider la classe de Max à faire des gâteaux aux céréales pendant leur séance hebdomadaire de cuisine. »

Mais après la demi-heure de massage gratuit, elle était ragaillardie, d'autant que nous étions allongées côte à côte dans une salle octogonale remplie de chaises longues, avec un verre en plastique plein d'eau parfumée au citron à portée de main et des compresses froides sur les paupières. Une dame à l'air maternel en uniforme blanc nous avait bordées dans d'épaisses couettes à rayures et laissées avec des piles de *Hello* et de *OK!* à lire. Ce qui posait un problème, avec les compresses.

— Mmh, a apprécié Vicky. On en prendrait vite l'habitude.

— C'est bizarre de se faire border par une femme en blouse blanche. Ça date de quand, la dernière fois que quelqu'un t'a bordée ?

— Chut, a dit l'unique autre occupante de la salle.

Nous avons dégagé chacune une paupière, Vicky et moi, pour l'examiner : une femme d'un certain âge, avec une permanente tellement raide que rien ne semblait pouvoir en aplatir les bouclettes. Mais comme elle avait des compresses sur les yeux elle aussi, notre regard lui a échappé.

— C'est quand même pas une bibliothèque, ici, a dit Vicky à voix haute.

J'ai pouffé de rire et la dame a émis un bruit désapprobateur. Heureusement, la porte s'est ouverte et l'employée a appelé :

— Madame Turner ? C'est l'heure de votre prochain soin.

— Parfait, a répliqué Mme Turner d'un ton dédaigneux. Avec tout ce bruit, on ne se détend pas ici.

Elle est sortie d'un air majestueux, une vraie Margaret Thatcher en peignoir. Avant que la porte ne se referme derrière elle, Vicky a crié :

— Eh, salut, madame Turntruc. J'espère que le soin suivant, c'est un lavement, espèce de vieille mégère.

Nous étions pliées en deux par le fou rire, comme des gamines, et je me suis dit : « Non, finalement c'était une bonne idée. » Tout ce dont Vicky avait besoin, c'était de s'aérer un peu, d'avoir l'occasion de s'amuser.

C'est sans doute ce que je faisais aussi, avec Adam et Max. Mais je m'y habituais tellement que je commençais à avoir l'impression que c'était ma vie avec Ken qui était l'exception, et pas le contraire...

Je me suis redressée et j'ai ôté les compresses qui avaient perdu leur fraîcheur au contact de mes paupières.

— Vicky, j'ai quelque chose à te dire.

Elle s'est redressée également, alarmée par mon ton. Ses compresses sont tombées, elle a ouvert les yeux ; pourtant, je n'étais pas sûre de vouloir lui faire la révélation du siècle.

— Quoi ?

Mais j'étais incapable de parler. J'avais attendu trop longtemps. Le secret était coincé quelque part, comme dans un tuyau bouché ; ou peut-être ne voulais-je pas affronter sa colère d'avoir été si longtemps tenue dans l'ignorance. Je me suis dégonflée.

— Je... je... Ça ne va pas très bien avec Ken en ce moment, ai-je lâché.

C'était vrai ; c'était forcément vrai, sinon je ne me

serais jamais mise dans une pareille situation avec Adam.

— Il y a une raison particulière ?

Je me suis rallongée sur l'oreiller enveloppé de papier et j'ai contemplé le faux lierre enroulé autour du pilier, au milieu de la salle.

— Comme d'hab. Il joue trop au tennis, il travaille trop, il ne parle de rien d'autre que de son boulot. Même notre vie sociale est liée à son job, tu sais, des dîners avec des artistes ou des imprésarios, des concerts, des opérations de prestige.

— Mais ce serait bien pire s'il était au chômage. Au moins, il a un superbon salaire. Et tu aimais bien, avant, toutes ces mondanités avec les groupes et tout ça.

— Je sais. Je... Les choses changent. Je n'ai pas envie de passer toute ma vie à jouer les femmes de cadre.

— Pourquoi ne te mets-tu pas au tennis ?

— Oh, Vicky, ai-je dit avec un reniflement dédaigneux, je crois entendre parler ma mère. Il me faudrait des années pour arriver au niveau de Ken. Et puis, j'ai horreur de ça. Je déteste jouer avec Ken, parce qu'il a l'air de s'ennuyer au bout de deux minutes et il soupire chaque fois que j'envoie la balle hors du court – ce que je fais tout le temps.

— Tu essayes de mettre en route un nouveau bébé ?

Vicky avait évité de me regarder en disant cela. Elle feuilletait *Hello*, tournant les pages où se succédaient faux bronzages, dents trop blanches et décoration intérieure tape-à-l'œil, trop vite pour qu'elle pût lire quoi que ce fût. Ce qui me suffisait pour comprendre qu'elle attendait ma réponse.

— Non. On ne couche même plus ensemble.

— Quoi... plus du tout ?

— Ça fait des mois qu'on n'a pas fait l'amour. Il part très tôt et il rentre très tard. Il joue au tennis tout le week-end. Même si on en avait envie, on n'en aurait pas l'occasion. En fait, il n'en est même pas...

Je m'apprêtais à dire « capable », mais j'ai pensé alors à quel point Ken serait mortifié s'il apprenait que je discutais de ses problèmes sexuels avec mes copines.

— ... ça ne le branche même pas, ai-je plutôt ajouté.

— Mais tu n'as pas envie d'être enceinte ?

Vicky a jeté le magazine pour rouler sur le flanc. J'en ai fait autant et nous nous sommes retrouvées face à face, les yeux dans les yeux, sous nos duvets comme deux pensionnaires qui discutent dans le dortoir après l'extinction des feux.

— Non. Si. Si. Mais c'est compliqué. Ça... ça me fait peur. Et à Ken aussi.

Vicky m'a saisi la main. C'était tellement agréable de lui faire à nouveau des confidences.

— Bien sûr que t'as peur, qui n'aurait pas peur à ta place ? Tu ne pourrais pas en parler à quelqu'un ? Un psy, je veux dire. Et cette femme que tu voyais avant ?

J'ai secoué la tête. Je ne voulais parler de cela à personne, parce qu'il n'y avait personne à qui raconter toute la vérité. Je me suis sentie brusquement complètement seule.

— Parles-en au moins à Ken, a conseillé Vicky. Il te consacrera du temps si tu le lui demandes, j'en suis persuadée. Il t'adore.

Les larmes me sont montées aux yeux. J'ai pensé à

Max en train de jouer au jardin dans sa « cage à poules », suspendu par les genoux à la plus haute barre, son rire aigu résonnant dans l'air tandis qu'il se balançait. En dessous, la pelouse était pelée parce qu'on l'avait trop piétinée, parce qu'on y avait trop joué au foot. Dans notre jardin, à Ken et moi, l'herbe était épaisse et verte, luxuriante, intacte.

Puis j'ai pensé à Adam la nuit précédente ; nous avions fait l'amour avec tellement de tendresse que j'aurais pu mourir de plaisir. Son poids sur moi, sa façon d'écartier mes jambes avec ses genoux, son regard bleu qui ne me lâchait pas un instant, sans ciller. Adam m'adorait, lui aussi.

— Je crois que c'est trop tard pour Ken et moi, ai-je déclaré, formulant pour la première fois la petite pensée enfouie, assoupie, au fond de ma cervelle depuis quelques semaines.

La porte s'est ouverte sur notre « infirmière ».

— Madame Sozi, c'est l'heure du soin suivant.

— Ne dis pas des choses pareilles, je t'en prie, a murmuré Vicky tandis que je me levais en repoussant ma couette, ébahie de ce que je venais d'avouer. Ken et toi, vous êtes faits l'un pour l'autre. Je suis sûre que vous pouvez arranger ça... Écoute, on en reparlera tout à l'heure, d'accord ? Viens me chercher quand tu auras fini ton enveloppement.

Je lui ai souri, réconfortée par notre amitié, par le fait que la roue avait tourné et qu'elle tentait maintenant de m'aider. Même si je n'étais pas persuadée qu'elle avait raison, ça faisait du bien d'ouvrir son cœur.

— À tout à l'heure, ai-je dit.

Je me suis laissé guider jusqu'à une salle plus petite où attendait une autre employée à l'air sévère. Dans

cet établissement, quelque chose évoquait vaguement *Vol au-dessus d'un nid de coucous* : toutes ces nurses Ratchett¹ qui nous trimballaient, dociles comme des moutons dans nos peignoirs blancs, nous ordonnaient de nous déshabiller, de nous allonger, de nous relever, de nous reposer, de nous étirer... il me faudrait sans doute une journée de repos pour me remettre. Au moins, Vicky et moi, on se parlait.

On parlait du fait que notre couple, à Ken et moi, était en train de se briser.

— Enfilez-moi ça, a ordonné mon dernier bourreau en me tendant une toute petite culotte en papier étriquée, très moche.

D'après son badge, elle s'appelait Marie-Rose et elle était bien trop jeune pour me parler d'un ton aussi autoritaire.

— Je vais vous mesurer, pour qu'on puisse voir le nombre de centimètres que vous aurez perdus à la fin.

J'ignorais que j'avais des centimètres à perdre mais, plantée devant le miroir en pied, vêtue d'un immonde slip jetable, avec une esthéticienne de douze ans et demi qui traçait des lignes sur mon corps au feutre noir – les biceps, la taille, les cuisses, les hanches, les genoux – et qui me mesurait avec un mètre ruban à la hauteur de ces traits en notant le « résultat » sur un bloc, je me suis dit : « Bon, il faut peut-être raffermir tout ça. Dès que je me penche en avant, mon ventre forme tout un tas de petits plis qui n'existaient pas auparavant. » J'avais l'impression d'être une carcasse de bœuf prête à être découpée.

1. Infirmière très désagréable dans le livre de Ken Kesey. (N.d.T.)

Il était plus simple de me concentrer sur mon corps que de réfléchir à l'avenir. Cela m'aurait même été égal d'avoir tout le corps aussi plein de plis et de poches qu'un chiot shi-tzu, si seulement quelqu'un avait pu me dire quoi faire, comment tout arranger sans que personne ne souffre.

Marie-Rose s'est avancée vers un seau dans lequel plusieurs bandelettes flottaient dans un liquide brun et mousseux.

— Bon, maintenant, je vais vous envelopper avec ces bandes trempées dans la boue de la mer Morte. C'est plein de minéraux et de vitamines et cela va vous débarrasser des toxines et de tout fluide superflu, mais je crains que ça ne sente pas très bon. On vous les laissera une heure. Cela vous fera la peau douce et lisse et quand nous reprendrons les mesures à la fin, vous verrez que vous aurez perdu quelques centimètres, une fois tout additionné.

Elle n'avait même pas l'air assez âgée pour savoir faire une addition. Elle n'en a pas moins réussi à m'envelopper comme une momie dans ses bandelettes chaudes et malodorantes ; la langue sortie, les sourcils froncés, elle ressemblait à un enfant de maternelle en train de jouer avec de la pâte à modeler.

— Voilà, a-t-elle dit en reculant pour admirer le résultat de ses efforts.

Elle m'a tendu un vêtement de nylon fin et une paire de sandales en plastique.

— Enfilez-moi ça et allez vous reposer. Je vous dirai quand il faudra venir vous rincer.

Le vêtement en nylon s'est avéré être une version approximative d'un survêtement que j'ai rapidement enfilé par-dessus les bandelettes qui refroidissaient. J'étais positivement immonde.

— Quoi, il faut que je sorte comme ça ?

Elle a hoché la tête avec une ombre de sourire sur sa jeune bouche pincée.

— Je viendrai vous chercher d'ici une heure.

J'ai eu envie de lui demander si elle savait qu'elle avait un nom de sauce cocktail, ce mélange bon marché de mayonnaise et de ketchup, mais je n'ai rien dit et je suis sortie en pataugeant dans le couloir froid. La boue des bandelettes dégoulinait le long de mes jambes avant de tomber dans les sandales ; chaque pas faisait un bruit de succion. Des femmes magnifiques dans des peignoirs impeccables fronçaient le nez sur mon passage. J'avais l'impression d'être une créature ignoble fraîchement arrachée à son marais ; pour l'odeur, c'était exactement ça.

J'ai trouvé Vicky langoureusement allongée sur un transat, occupée à lire un magazine en buvant une infusion, les doigts écartés pour protéger ses ongles vermillon vernis de frais et les orteils séparés par des petites éponges. Elle a pouffé de rire en me voyant, boueuse et glauque, portrait craché de la sœur la plus laide de Waynetta Slob.

— Joli survêtement, a-t-elle commenté.

— Je t'emm....

— Magnifiquement accessoirisé par ces « méduses » assorties.

— C'est pas drôle.

— Mais si, Anna, je t'assure. D'autant que tu n'as fait ce soin que pour m'embêter, non ?

Ruisselante, je me suis assise sur la chaise longue à côté de la sienne et une petite mare brune s'est aussitôt formée à mes pieds.

— Oui, bon, c'est le pied pour toi, non ? Je regrette vraiment maintenant. J'ai une dégainée pas possible et

cette boue est absolument glacée. J'espère que ça vaut le coup. Sans parler de l'humiliation – d'ailleurs, je n'ai qu'un mot à te dire : culotte en papier.

— Oh ! la la ! s'est écriée Vicky, secouée de rire. Je suis désolée, Anna. Pour en revenir à ce dont nous discutons tout à l'heure, a-t-elle repris un peu calmée, je suis également désolée que ça aille si mal avec Ken.

J'étais partagée entre l'envie de clore ce sujet et celle de continuer à en parler. J'avais besoin de me confier, même si je ne pouvais pas raconter toute la vérité.

— Je ne sais pas quoi faire, Vicky.

— Il faut que tu lui en parles !

— Je ne veux pas.

— Pourquoi ?

— Parce que... parce que... ça ne sert à rien.

— Bien sûr que ça sert à quelque chose. Si tu n'es pas heureuse, il faut bien qu'il le sache.

— Ça ne ferait que le mettre sur la défensive et il se refermerait comme une huître.

— Mais c'est quand même mieux de mettre ses problèmes à plat.

— L'ennui, Vicky, ai-je dit en soupirant, c'est que je ne sais même pas ce que je dirais si je lui parlais.

Un frisson involontaire m'a parcourue.

— C'est une vraie torture, ce truc ! Je suis gelée.

Vicky m'a tendu sa tasse.

— Bois ça, ça te réchauffera. Attention à mes ongles !

J'ai pris la porcelaine fine entre mes paumes, laissant sa chaleur pénétrer ma peau froide, comme cette nuit sur la plage lorsque les mains d'Adam avaient réchauffé mon corps glacé. J'avais envie de

parler à Vicky d'Adam et de Max, mais je n'y parvenais pas.

— Quand les choses se passent mal entre Peter et toi, ai-je commencé prudemment, ça t'arrive... de... euh... penser à d'autres hommes ?

— Que veux-tu dire ? a répliqué Vicky, l'air aussi circonspect que moi. À des anciens jules ?

— À n'importe qui. Ça t'arrive de fantasmer sur d'autres hommes ? De penser que tu n'embrasseras jamais personne d'autre de toute ta vie ?

— Oui. C'est pour tout le monde pareil, non ? Mais à ce moment-là, on pense à tout ce qu'apporte le mariage : la sécurité, les enfants... hum, excuse-moi...

— Pas de problème.

— ... ne pas être obligée de se déshabiller devant un inconnu.

— Je viens de le faire, il n'y a pas dix minutes !

J'essayai de plaisanter, mais ce n'était pas très drôle.

— Oui, mais ce n'était pas pareil, à moins que tu n'aies l'intention de devenir lesbienne et de te taper ton esthéticienne.

— Non merci, ai-je dit en frissonnant.

— Alors, tu as rencontré quelqu'un qui te plaît ?

— Non. Bien sûr que non. C'était juste une remarque générale. Ça me déprime de ne plus avoir envie de Ken, mais je n'ai aucune autre perspective.

— Je suis sûre que ça va s'arranger. Il y a des moments où je ne supporte pas que Peter me touche. Et à d'autres, je suis insatiable.

J'ai persévéré dans mes questions soi-disant hypothétiques.

— Mais si tu rencontrais quelqu'un qui t'attirait vraiment ? Tu ne t'es jamais demandé à quoi ça

pouvait ressembler de coucher avec quelqu'un d'autre ?

— Bien sûr que si. Mais je ne le ferais pas.

— Même si tu avais bu six cocktails, si Peter était parti passer un week-end entre hommes et si ta mère s'occupait des gosses ?

— Non ! Pourquoi, toi, tu le ferais ?

— J'ai bien peur que oui, ai-je répondu, l'air penaud.

— Oh, Anna, tu ne ferais pas ça. Je te connais trop bien. Tu serais tentée, mais tout bien pesé, tu ne trahirais jamais Ken.

J'ai tiqué devant l'emploi de cette expression cliché que je détestais.

— Il est incroyablement beau, a-t-elle continué, riche, couronné de succès et il t'idolâtre... pourquoi voudrais-tu quelqu'un d'autre ?

Sa confiance mal placée m'impressionnait et me déprimait à la fois. Bercées par le ruissellement de l'eau jaillissant des petites fontaines, ainsi que par le chuchotement des dames d'un certain âge venues passer une journée de détente à discuter serres, maris ineptes et Botox, nous sommes tombées dans un silence assoupi. Vicky s'est même carrément endormie, la bouche ouverte, les doigts toujours écartés. J'avais trop froid et j'étais trop mal à l'aise pour en faire autant – je comptais les minutes avant le retour de Marie-Rose Ratchett qui allait venir m'arrosier pour que je puisse me réchauffer.

Elle est enfin arrivée à ma rescousse et elle m'a ramenée, toujours avec mes bruits de ventouse, jusqu'à la chambre des tortures. Le temps qu'elle déroule la dernière bandelette, je tremblais comme une feuille ; en plus, pour atteindre celles qui étaient

enroulées autour de mes chevilles, elle mettait pratiquement le nez dans mon entrejambe. Une fois débarrassée de toute trace de boue, j'ai enfin réussi à me réchauffer, même si j'ai encore dû rester nue, debout, pendant que Marie-Rose prenait ses dernières mesures et déclarait d'un ton triomphant que j'avais perdu dix centimètres.

— Ça va mieux, ai-je annoncé à Vicky, bien au chaud dans mon peignoir douillet. Je sens à nouveau mes extrémités. Permets-moi de te le dire – c'était vraiment vraiment désagréable.

— Mais maintenant, tu te sens superbien ?

— J'imagine que j'ai la peau douce et lisse. Et apparemment, j'ai perdu dix centimètres – quoique ce soit beaucoup moins impressionnant qu'on pourrait le croire, puisque ça fait un centimètre à la taille, un demi-centimètre à chaque bras et le reste à l'avenant. C'est un peu l'arnaque, si tu veux mon avis.

— Je parie que cette nuit, tu dormiras bien.

— Et pendant que j'étais partie, tu as fait un bon dodo ?

— Mmh, c'était divin, a dit Vicky en s'étirant comme une chatte. Pouvoir m'endormir sans que Crystal ou Pat me saute sur la tête au bout de cinq minutes. Rien que ça, ça valait le prix de la journée.

— On devrait faire ça plus souvent.

— Je ne pourrais pas me le permettre, Anna. Ce n'est pas donné.

Je me suis sentie coupable ; décidément, il y avait des sujets de conversation que chacune regrettait d'aborder devant l'autre ; pour elle, c'était tout ce qui était lié aux bébés ; pour moi, c'était mentionner l'argent, même indirectement.

— Bon, je meurs d'envie de tout savoir sur ton

boulot, a-t-elle repris en changeant délibérément de sujet. Tu n'y as même pas fait allusion ! Franchement, n'aie pas peur de me faire de la peine. Je suis vraiment contente pour toi que tu retravailles et je veux tous les détails.

— Oh, Vicky, ce n'est pas si grandiose. Rien qu'une saleté de sitcom sur le câble. Je n'ai même pas réussi à la trouver sur le répertoire régional.

— Ne te rabaisse pas ! Un boulot, c'est un boulot et certaines de ces chaînes paient correctement, non ?

— Pas celle-là, ai-je dit en tressaillant.

Retour à l'argent.

— Alors, comment ça s'appelle ?

Il n'y avait rien d'autre à faire que se jeter à l'eau en la regardant droit dans les yeux. Au moindre signe de faiblesse, elle m'aurait épinglée comme le terrier chope le rat, m'arrachant la vérité avec ses dents tranchantes comme des rasoirs.

— *Merryvale*. Ça s'appelle *Merryvale*, qui est le nom du village. Je joue l'épouse, dans une famille qui vient d'emménager au village pour s'occuper de la poste.

Une fois que j'avais démarré, c'était plus simple. J'avais passé une bonne partie de ma vie d'adulte à raconter des intrigues de feuilletons à Vicky – on se racontait toujours les épisodes manqués, qu'il s'agît d'*East Enders* ou de *Coronation Street*. J'ai fait comme d'habitude. Vicky m'écoutait de toutes ses oreilles, ne m'interrompant que pour dire : « Des bébés ? » du même ton hésitant que Ken quand je lui avais parlé des jumeaux.

— Oh, tu as tellement de chance, a-t-elle dit en soupirant après avoir écouté le résumé de ce dont je me souvenais du vrai *Merryvale*, corsé de quelques

anecdotes de mon cru sur mes collègues imaginaires pour faire bonne mesure.

— Je ne crois pas que ça va durer longtemps, ai-je continué. Mon contrat n'est que pour six mois, et si les téléspectateurs n'apprécient pas la famille, on se fait saquer. Je ne peux pas dire que j'en serais désespérée. C'est tellement casse-pieds d'être absente la moitié de la semaine... Quand crois-tu pouvoir retourner travailler ? ai-je demandé pour la détourner de *Merryvale* avant que la vérité ne me fasse un croche-pied.

— Dieu seul le sait. Probablement pas avant que les enfants soient à l'école. Celui-là compris, a-t-elle dit en se tapotant le ventre d'un air triste. Donc, au moins cinq ans et demi. Joie profonde.

— Tu pourrais reprendre plus tôt. Si tu avais une jeune fille au pair.

— Anna, nous avons déjà eu cette conversation et il est inutile de recommencer !

C'était ma faute, je n'aurais pas dû mettre le sujet sur le tapis.

— Désolée, ai-je répondu humblement. Si on allait nager ?

Le reste de l'après-midi s'est déroulé dans une atmosphère paisible où il ne s'agissait que de se dorloter et de rester allongée. Nous avons déjeuné d'une salade de germes de soja et j'ai renversé du jus de carotte sur mon peignoir, ce qui a laissé une affreuse tache orange. Une des Ratchett m'en a apporté un propre, pour que je ne gâche pas l'ambiance virginale (c'était sans doute déjà fait, avec cette boue qui me dégoulinait des jambes et gouttait du

survêtement). Vicky s'est offert trois sommes supplémentaires et je suis allée nager deux fois ; à cinq heures, nous étions toutes les deux épuisées et très très propres.

La journée avait été bonne. Je n'avais pas soufflé mot d'Adam et Max, mais, en dépit de tous les mensonges que je lui avais servis, j'avais le sentiment d'avoir retrouvé Vicky.

Mentir, je m'en étais rendu compte, était une chose terriblement facile à faire, une fois qu'on avait commencé.

33

Tricher.

Ce n'est qu'un verbe, après tout, une interprétation sémantique d'un mot qui signifie également « regarder le jeu de l'adversaire au poker » ou « connaître illégalement, avant l'épreuve, les sujets du bac ». Chaque fois que je me réveillais dans le lit d'Adam et que je trouvais son corps tiède et solide collé contre le mien, il devenait très facile de dissocier le mot « tricher » de ce que j'étais en train de faire. Pour la première fois depuis des années, j'avais l'impression de vivre. Sensation peut-être encore renforcée par l'obligation d'une vigilance constante : s'assurer que rien ne dérapait ; que je ne laissais aucun indice. Cela aiguïsait mes sens et, me semblait-il, donnait à nos amours, à Adam et moi, une autre dimension. Mais plus ça se prolongeait, plus j'en étais heureuse, de façon perverse. Le secret en lui-même me donnait la

pêche, ainsi que les petits rites que j'avais mis au point pour couvrir mes traces : n'avoir jamais aucun papier d'identité sur moi à Gillingsbury, ne régler mes achats qu'en liquide quand j'étais avec Adam, afin qu'il ne puisse pas voir mon vrai nom sur ma carte de crédit. Mon absence de scrupules m'inquiétait, mais pas suffisamment pour changer quoi que ce soit. Je devais avoir infiniment moins de morale que ce que j'avais imaginé – mais tant que personne n'en souffrait, c'étaient mes oignons.

Six mois s'étaient écoulés comme un rien, mais Ken paraissait toujours ne rien soupçonner. (J'avais même réussi à passer Noël avec Max et Adam, en appelant Ken pour le prévenir que j'avais attrapé une méchante intoxication alimentaire, lors du dernier jour de tournage avant les congés. Le jour de Noël, nous devions déjeuner chez sa mère et je savais qu'il ne l'abandonnerait pas, puisqu'il avait promis de venir. Je lui ai donc raconté que je passais mon temps au-dessus de la cuvette des cabinets, dans mon appartement de « Bristol » ; il est allé seul chez sa mère. Après, j'ai raconté à Adam que je devais aller déjeuner chez Tante Lil le 26 – c'était vrai – et tout le monde n'y a vu que du feu.)

Ken s'occupait si peu de mon « autre » vie que rien ne me retenait de continuer sur ma lancée. Il avait sans doute ses propres secrets et il était peut-être de son intérêt de ne pas trop s'appesantir sur les miens, au cas où j'exigerais la réciprocité des informations. Il y a eu un moment épineux le jour de la Saint-Valentin, quand il a demandé à sa secrétaire de m'envoyer des roses.

Elle m'a téléphoné sur mon portable pour avoir l'adresse de mon meublé. Je lui ai donné l'adresse

imaginaire que j'avais eu la précaution d'inventer quelques mois plus tôt, avec un code postal de Bristol, et j'ai appelé Ken le lendemain pour le remercier avec effusion des fleurs magnifiques. Comme je l'avais craint, il a eu l'air surpris.

— Bizarre. Alex vient juste de m'apprendre que le fleuriste n'avait pas pu les livrer, que l'adresse n'existait pas.

J'étais préparée à une telle éventualité ; je me suis mise à rire avec nonchalance, en remerciant ma bonne étoile d'être comédienne plutôt qu'employée de banque.

— Ils ont dû mélanger leurs commandes ! Moi, j'ai bien reçu les miennes, je suis en train de les regarder. Elles sont magnifiques, merci beaucoup mon cœur.

J'étais vraiment en train d'admirer des fleurs, seulement ce n'était pas le bouquet extravagant que Ken aurait envoyé. C'était un petit bouquet de primevères fanées que Max avait cueilli pour moi près d'une haie quelques jours auparavant.

Ken n'avait pas proposé une seule fois de prendre un jour de congé pour venir me voir et il n'avait pas exprimé la moindre envie de rencontrer mes « amis » de la sitcom. Il avait demandé à visionner la vidéo d'un épisode, mais sans insister, et mes excuses à répétition – j'oubliais tout le temps d'en prendre une ou la secrétaire de production m'en avait promis une qui n'arrivait pas – n'avaient pas l'air de le déranger. Il voyageait plus que jamais et il pouvait s'écouler trois semaines sans qu'on se voie (inutile de dire qu'il n'avait pas trouvé de temps pour les vacances qu'on devait à l'origine prendre avant Noël). Je commençais même à me demander s'il remarquerait quelque chose

si je déménageais pour de bon. Après notre conversation sur les fleurs, j'ai raccroché, abattue. Ma vie avec Ken ressemblait beaucoup plus à un simulacre que ma vie avec Adam et Max – après tout, le seul rôle que Ken avait joué pour mon cadeau de Saint-Valentin avait été de sortir sa carte de crédit au bon moment et de la tendre à sa secrétaire – c'était elle qui s'était occupée de tout. En pensant à son corps souple et solide moulé dans ses hauts riquiqui et ses minijupes, je me suis négligemment demandé si c'était elle la raison pour laquelle Ken ne s'enquêrait pas trop de mes dispositions domestiques.

— Bonjour, ma chérie, m'a murmuré Adam dans l'oreille, à l'aube de ce jour froid de mars où j'ai décidé de quitter Ken.

J'adorais la façon dont Adam se réveillait avec moi, membre après membre, comme s'il voulait étirer mon corps en même temps que le sien. Pas le genre d'Adam de se précipiter dans la salle de bains pour s'habiller en hâte et se retrouver dehors avant même que sa moitié de lit ait eu le temps de refroidir. Grâce à Max, qui aimablement ne se réveillait pas avant huit heures, Adam ne se levait qu'une demi-heure après avoir ouvert les yeux. Généralement, nous commençons par faire l'amour, alanguis mais avec passion et intensité – il me retournait et collait son ventre contre mon dos en m'enveloppant de ses bras.

Quand nous avions terminé, alors que nous étions encore dans les brumes post-coïtales, une chanson discordante annonçait une nouvelle journée de Max. Peu de temps après, la porte s'ouvrait en raclant le tapis et le lit se retrouvait envahi par Max, avec ses bras et ses jambes maigres, riant et roulant sur moi pour se glisser entre nous deux, la place convoitée.

La première fois qu'il était venu alors que nous venions de faire l'amour, il avait fait la grimace.

— Beurk, c'est quoi cette odeur ?

Nous avions rougi en sentant ce qu'il sentait : une odeur tiède, une odeur de levure et de terreau, celle du sperme et de la sueur, mais ça me plaisait qu'il ait dit ça. Ça faisait partie de l'intimité qui faisait de nous une famille.

Presque tous les matins, il nous racontait une blague – la même. Cela avait été drôle les trois ou quatre premières fois, mais au fil des semaines, c'était la répétition quotidienne qui nous faisait rire, ce qui l'encourageait à continuer.

— Qu'est-ce qu'on gagne si on joue de la country music à l'envers ?

— On ne sait pas, Max, qu'est-ce qu'on gagne si on joue de la country music à l'envers ? nous récita-tions, comme un mantra.

Je commençais toujours à pouffer de rire avant sa réponse et à la fin, j'étais pliée en deux.

— Ton amoureux revient, ton chien ne meurt pas, ta voiture ne tombe pas en panne et... (pause pour l'effet dramatique et gag final lâché avec un épouvantable accent américain, doigt à l'appui)... et il ne pleut plus !

Ce matin de mars, cependant, il n'y a pas eu de blague. Pas non plus de chanson au réveil ; il est entré dans la chambre et il est venu se pelotonner à sa place habituelle.

— Comment tu te sens, bonhomme ? a demandé Adam, inquiet.

— J'ai mal à la gorge. Et mal aux yeux.

— Il est un peu chaud, ai-je dit en lui tâtant le front.

Adam en a fait autant.

— Oui, mais il vient de se réveiller.

— Hier soir, il n'était pas très en forme, non ? ai-je insisté. Et ils sont des tonnes dans sa classe à avoir un virus.

— Je veux pas aller à l'école aujourd'hui, a dit Max d'une petite voix, profitant de l'occasion. On a gym et j'ai vraiment pas envie d'aller en gym.

— Il faut que ça tombe aujourd'hui, a dit Adam en soupirant. J'ai un stage toute la journée à Marlborough et je ne peux pas me décommander. Il y a vingt élèves inscrits. Anna, je suppose que tu... ?

— Mais si, bien sûr. Aujourd'hui, je devais apprendre mon texte mais je suis parfaitement à jour pour le prochain épisode.

La perspective de passer une journée entière seule avec Max, à lui apporter à boire et à jouer à des jeux de société, m'enchantait. Il n'était manifestement pas très malade ; rien qu'un peu d'Advil ne pourrait arranger. Et même si j'avais décidé de quitter Ken, je ne pouvais rien faire pour l'instant, parce qu'il était à Los Angeles.

— Tu es un ange, a dit Adam, soulagé, en m'embrassant les cheveux. D'accord, bonhomme, tu restes à la maison. Mais pas de *Tweenies*, attention, et pas plus de deux cassettes vidéo dans la journée, d'accord ?

— Ne t'inquiète pas. On n'aura pas le temps de regarder la télé, pas vrai Max ? On sera trop occupés à s'amuser.

— Je t'aime, Anna, a dit Max en se pelotonnant contre moi et en nouant ses bras autour de mon cou.

J'ai respiré sa peau tiède de sommeil et, comme

chaque fois qu'il me déclarait qu'il m'aimait, je me suis sentie parfaitement comblée.

— Max est censé être malade, n'oublie pas, a dit Adam avec une expression faussement sévère.

— C'est important qu'il ait le moral, non ? ai-je crié tandis qu'il allait dans la salle de bains.

On a fait un autre câlin avec Max, long et délicieux, et j'ai remercié Dieu de les avoir tous les deux.

Une fois Adam parti après nous avoir laissé moult conseils et recommandations, Max et moi nous sommes installés à la table de la cuisine, la page blanche de notre journée posée devant nous. Max avait mis la robe de chambre et les chaussons Spiderman que je lui avais offerts pour Noël, il avait les cheveux complètement ébouriffés et des yeux immenses dans son visage pâle. Il s'est mis à gri-bouiller distraitement au dos d'une lettre pour Adam venant de l'école. Il avait l'air un peu dans les vapes, mais je n'étais pas très inquiète.

— Tu veux des céréales, mon cœur ?

Il a secoué la tête.

— Du raisin ?

Nouveau hochement de tête.

— Une banane ?

— Je n'ai pas faim, Anna.

— Qu'est-ce que tu dessines ?

Je suis venue m'asseoir à côté de lui pour examiner la forme tremblante qui ondulait en travers de la page, ponctuée ici et là d'un gros point noir.

— C'est une *catre*.

— Une quoi ?

— Une *catre*. Du monde. Regarde, ici c'est le pôle Nord.

Il a désigné un point en haut de la page. Prenant un autre stylo, j'ai écrit soigneusement « PÔLE NORD » en petites capitales à côté du point. Il m'a remerciée d'un pâle sourire.

— Et celui-là, c'est quoi ?

— Notre maison.

J'ai écrit « NOTRE MAISON », juste au sud du pôle Nord.

Pris au jeu, il a désigné un autre point.

— C'est le travail de papa. Là, c'est où les gens meurent. Là, c'est où les chevaux habitent. Et là — il a enfoncé son stylo dans le point le plus au sud de la carte — c'est le Paradis vrai de vrai pour de bon.

J'ai scrupuleusement écrit « LE PARADIS VRAI DE VRAI POUR DE BON ». Mon point préféré, c'était au milieu du pays, un endroit appelé « PIQUE-NIQUE ? S'IL FAIT BEAU ». C'était près de la gare, à côté d'un « VERGER OÙ ON FAIT LES POMMES » et non loin de « LÀ OÙ HABITENT LES TROIS PETITS COCHONS ».

— C'est une carte fantastique ! me suis-je écriée dix minutes plus tard, alors que nous étions complètement absorbés dans notre tâche. Papa va l'adorer. Et ce point, c'est quoi ?

— Le pôle Sud-Est, a répondu Max, mais sa voix n'était plus qu'un murmure.

Quand je l'ai regardé, la peur m'a serré le cœur. Deux taches rouges, comme des points sur sa *catre* imaginaire, étaient brusquement apparues sur ses joues pâles et il avait les yeux dans le vide. Il a repoussé la carte.

— Je ne me sens pas très bien, a-t-il dit en s'appuyant contre moi.

Je l'ai pris dans mes bras pour l'emporter au salon et je l'ai allongé sur le canapé.

— Reste ici, mon chéri. Je vais te chercher ta couette et le thermomètre. Tu veux de l'eau ?

Il n'a pas paru m'entendre, il a seulement marmonné : « On n'a pas mis la maison de maman sur la *catre*. »

J'ai cavale à l'étage, soulevée par les ailes de la panique, le souffle court et haché. Une fois sur le palier, j'ai dû m'adosser contre le mur pour retrouver le contrôle de moi-même.

— Calme-toi, calme-toi, calme-toi, ai-je chantoné. Ce n'est qu'un virus, ce n'est qu'un virus. Pas de problème. Advil. Médecin ? Peut-être. Advil d'abord.

J'ai arraché la couette de son lit et j'ai foncé dans la salle de bains pour prendre l'Advil et le thermomètre digital. J'ai pensé ensuite à passer un gant de toilette sous l'eau froide, je l'ai essoré en hâte et j'ai dévalé l'escalier, les bras chargés.

Max gémissait doucement, ses mains bougeaient devant son visage, attrapant des poignées d'air comme s'il tentait de taper sur quelque chose d'invisible qui l'agaçait. Ses pupilles étaient gigantesques et sa peau avait pris une teinte rose livide. « La méningite, ai-je pensé, la gorge serrée de peur. Et s'il a une méningite, ou si sa leucémie est revenue ? Il pourrait mourir, oh mon Dieu je vous en supplie, non... »

Il était en sueur. Je lui ai ôté sa robe de chambre et j'ai soulevé sa veste de pyjama à la recherche d'une éruption. Il n'y avait rien que la peau pâle, brouillée et humide mais intacte. Les mains tremblantes, j'ai réussi à lui glisser le thermomètre dans l'oreille et à appuyer sur le bouton vert pour lire sa température. 39,5 °C. C'était mauvais, très élevé, mais était-ce dangereux ? Je n'en avais pas la moindre idée.

J'ai attrapé mon portable dans mon sac pour appeler Vicky. Pas de réponse. Quand la sonnerie a basculé sur la boîte vocale, j'ai couru dans la cuisine composer le numéro du médecin de Max affiché sur le tableau de liège. C'était occupé. J'ai réessayé. Toujours occupé. J'ai composé le numéro de Lil.

— Allô ?

— Tante Lil, je t'en prie, aide-moi, c'est une urgence. Je ne sais pas quoi faire.

En prononçant ces mots, j'ai reconnu ceux qu'elle avait utilisés pour m'attirer à nouveau dans sa vie, le jour où elle m'avait vue passer en courant devant ses fenêtres. Je me souvenais à quel point j'avais peur de la vie à l'époque, mais ça me semblait dater de la préhistoire. Là, c'était une peur de tout autre nature.

— Anna ? Que t'arrive-t-il, chérie ?

— C'est... je m'occupe d'un petit garçon. Max. Sa température est brusquement montée à 39,5 °C. La ligne téléphonique du médecin est occupée. Faut-il appeler Police-Secours ? Je ne sais pas quoi faire !

J'ai entendu Lil inspirer. Expirer. Ce bref silence m'a réconfortée et exaspérée à la fois.

— Reste calme, Anna. Il faut garder ton calme. Je suis sûre que tout ira bien. Quel âge a-t-il ?

— Cinq ans.

— À cet âge, la température monte et descend très vite. Refroidis-le.

Je me suis souvenue du gant de toilette humide que j'avais posé sur la couette et qui gisait maintenant sur le sol du salon.

— J'ai un gant de toilette, ai-je soufflé en le récupérant dare-dare sur l'édredon où il avait laissé une tache sombre accusatrice.

Me maudissant de ne pas l'avoir utilisé plus tôt, je

le lui ai posé sur le front. Il a gémì à nouveau, sans cesser de griffer l'air.

— Comment est-il habillé ?

— En pyjama. Je le lui enlève ? Il est tout mou !

— Mouille-le. Mouille-lui la tête et la poitrine.

J'ai appuyé le gant contre l'étroite cage thoracique de Max. Au bout de quelques secondes à peine de contact avec sa peau, toute fraîcheur a disparu. Il a émis un étrange son de gorge, il s'est à moitié retourné, il a roté et il s'est mis à vomir sur moi, un jet mince d'un liquide jaunâtre.

— Il vient de vomir !

La panique dans ma voix montait d'un cran. Je l'entendais – aiguë, inhabituelle.

— Anna ! Écoute-moi ! m'a dit Lil d'une voix sèche. Il est vital que tu gardes ton calme. Fais ce que je te dis. Va chercher une serviette, nettoie-le comme tu peux et reprends sa température. Ce n'est sans doute qu'un virus. Ça va s'arranger.

Max me regardait avec des yeux troubles et j'y ai lu une telle confiance que j'en ai eu le cœur brisé.

— Je suis pas très en forme, hein ? a-t-il marmonné avant de se réenfoncer dans les coussins tachés du canapé, la tête tournée comme pour indiquer que c'étaient ses derniers mots sur la question.

Il me faisait terriblement penser à Adam.

— Non, chéri. Mais ne t'inquiète pas, ça va aller mieux très rapidement, ai-je dit en écartant ses cheveux humides de son front.

Je me sentais à peu près aussi vaseuse que Max mais je suis allée chercher un torchon dans la cuisine et je me suis efforcée de nettoyer le vomi, en commençant par le visage et le corps de Max. Puis j'ai repris sa température.

— Presque 40 °C ! ai-je chuchoté dans le téléphone, refusant de croire à ce que je voyais.

Seigneur, faites que cela ne recommence pas ! Pas Max. Mon Max.

— Très bien. Réessaye d'appeler le médecin et si tu n'y arrives pas, je pense qu'il faut appeler une ambulance. Étant donné son dossier médical... mieux vaut prendre des précautions. C'est bien lui, non ? Le petit garçon qui a reçu ton don de moelle ?

Je n'étais pas en état de rire de sa perspicacité mais j'ai lâché un bruit à mi-chemin du sanglot et du soupir. Elle avait tout compris depuis le début.

— Oui.

— Vas-y alors. Rappelle-moi plus tard et tiens-moi au courant. C'est promis ?

— Oui. Au revoir, Lil.

J'ai enfin réussi à joindre le médecin. Parvenir à mettre les mots dans le bon ordre pour la standardiste s'est avéré problématique, mais elle a fini par me comprendre. Elle m'a fait patienter une éternité avant de revenir avec une réponse simple :

— Le Dr Lark va passer. Elle connaît Max.

Lorsque le médecin a sonné, j'étais au bord de l'hystérie, les jambes coupées par la peur et à moitié asphyxiée par mes efforts pour ne pas laisser voir ma panique à Max. J'étais persuadée qu'il allait mourir et tout ce à quoi que j'arrivais à penser, c'était : « Comment je vais annoncer ça à Adam ? »

— Il va mieux ? a demandé le médecin.

Elle était plus jeune que ce que je ne me l'étais imaginé, mon âge peut-être, avec un tailleur élégant et une coupe de cheveux énergique qui lui donnait

davantage l'air d'un agent de change que d'un médecin.

J'ai secoué la tête, incapable de prononcer un mot. J'ai montré le canapé.

— Bonjour, Max, a-t-elle dit d'une voix qui réussissait à la fois à être apaisante et professionnelle. C'est moi, le docteur Lark. Tu ne te sens pas trop bien, c'est ça ? Quel dommage... Je vais t'examiner, d'accord ?

Elle l'a redressé et il était mou comme une poupée de chiffon entre ses bras. Elle n'avait pas l'air de remarquer l'odeur de vomi humide de la couette. Sur les coussins, l'empreinte tachée de sueur du corps fiévreux de Max a redoublé mon envie de pleurer. J'ai dû me détourner, même si Max était trop mal pour s'en apercevoir. Lui aussi pleurait, des miaulements faibles de douleur et de confusion qui me donnaient envie de me ratatiner, anéantie de chagrin.

— Spesh, a-t-il chuchoté. Je veux Spesh.

Il m'a regardée et ses yeux roulaient comme si j'étais en train de danser devant lui, alors que j'étais immobile.

— Je vais te le chercher, chéri.

J'ai couru à l'étage, j'ai attrapé le tigre en peluche qui traînait par terre à côté du lit et je suis redescendue en trombe. Les doigts de Max se sont refermés sur la patte de Spesh mais il l'a très vite laissé retomber.

Qui aurait cru que si peu de temps auparavant, on était encore au lit en train de prévoir notre journée ? Soudain, la vie avait basculé et elle m'écrasait sous son poids, juste au moment où je me croyais heureuse ; même si les choses risquaient de se corser avec

Ken, j'étais là où je souhaitais être et tout ne pourrait que s'arranger.

— Si vous n'avez pas encore prévenu son père, vous devriez le faire, m'a dit le Dr Lark en rangeant le thermomètre dans son sac. Ce petit garçon ne va pas bien.

Incapable de croire ce qu'elle disait, saisie de vertige, de nausée et complètement terrifiée, je me sentais dans le même état que lorsque Holly était morte ; à tel point que je regardais tout le temps mon ventre, m'attendant à le voir distendu et mou dans un pantalon de grossesse, inutile et vide comme un constat d'échec. Dieu, je t'en supplie, que ça ne recommence pas.

34

Neuf heures plus tard, la crise – en tout cas pour Max – était passée. Il dormait paisiblement dans son lit, vêtu d'un pyjama propre, sous une housse de couette propre, avec Spesh blotti contre lui. Il était encore pâle, toussait de temps en temps mais sa température était normale et il n'avait pas vomi depuis qu'Adam était rentré, peu de temps après le déjeuner.

— C'est juste un virus, avait confirmé le Dr Lark après m'avoir collé la trouille du siècle en me disant de prévenir Adam. Rien de plus grave. Il a besoin de repos, d'Advil et de boire beaucoup. Dans deux jours, il sera frais comme un gardon.

Je n'étais pas sûre qu'on pût en dire autant de moi.

J'étais dans un état épouvantable et j'avais l'impression que ces neuf heures m'avaient fait vieillir de neuf ans. J'avais téléphoné à Adam, j'avais supplié la secrétaire de l'établissement où il se trouvait d'interrompre le cours car il s'agissait d'une urgence. Elle était allée le chercher, et l'angoisse dans ma voix avait poussé le malheureux à abandonner immédiatement ses élèves, laissant un tas de vieilles dames se débrouiller toutes seules avec leurs gouaches et leurs aquarelles, râlant contre les lâcheurs et exigeant le remboursement. Il était rentré dans l'heure – même si j'avais réussi à le joindre sur son portable entre-temps pour lui dire que Max allait mieux et qu'il n'y avait plus lieu de s'inquiéter.

Enfin... ça ne décrivait pas exactement l'enfer que j'avais vécu ce jour-là. J'avais cru Max à l'agonie. J'avais cru que, après tout ce qu'ils avaient déjà dû endurer, Adam allait arriver trop tard et que je me retrouverais obligée de lui annoncer que Max était parti et que tout était ma faute. Papa, Holly et maintenant Max – je n'aurais jamais pu affronter cette situation. Je m'imaginais en train de tendre Spesh à Adam dans un geste d'intense douleur ; je voyais le visage si bienveillant d'Adam se crispier de chagrin tandis qu'il se détournait de moi. Tout avait été si clair dans ma tête que j'avais presque commencé à imaginer l'enterrement de Max et le genre de tranquillisants que j'allais devoir ingurgiter pour encaisser ça.

Adam était en train de me parler. Je le regardais, je voyais ses lèvres remuer tandis qu'il tentait d'accrocher mon regard, mais j'étais incapable de comprendre ce qu'il racontait.

— Quoi ?

Il a traversé la pièce pour me prendre dans ses bras.

— Oh, ma douce, tu as vraiment eu une sale journée, hein ?

Mes dernières forces m'ont abandonnée. J'avais réussi à me tenir à peu près depuis le retour d'Adam, par égard pour eux deux, mais son étreinte pleine de tendresse avait eu raison de ma résistance. Mes genoux ont cédé et je me suis effondrée contre lui.

— Adam... j'ai cru qu'il allait mourir.

— Chut, ma douce, tout va bien. Il va bien. Tu as fait ce qu'il fallait. J'aurais agi de même. Ne t'inquiète pas.

Même si j'étais submergée par les larmes, je comprenais tout de même qu'Adam pensait que j'étais en train de m'excuser d'avoir réagi de façon excessive en l'arrachant à ses cours et en l'affolant autant, alors que tout ce dont Max avait besoin, c'était d'un gros dodo et d'une dose d'Advil.

— Non, tu ne comprends pas. J'ai cru qu'il allait mourir !

— Je sais, je sais. Tu m'as fait passer un très mauvais moment. Mais il va bien.

Brusquement, la rage m'a prise. J'ai eu envie de secouer Adam. Il était en train de me caresser les cheveux mais j'ai reculé d'un bond. Ses doigts sont restés accrochés dans mes mèches et nous nous sommes retrouvés emberlificotés dans tout un réseau d'embrouilles et de nœuds.

— Ce n'est pas le problème ! Ce n'est pas pour ça que je pleure !

« Mais pourquoi es-tu donc toujours aussi calme, bordel ? » me suis-je dit, sentant que je perdais les pédales. Je voulais lui parler, je voulais tout lui raconter, lui expliquer à quel point il était bête, alors

que nous sortions ensemble depuis six mois, de ne s'être jamais étonné de ne pas avoir vu mon permis de conduire ni ma carte de crédit ; comme Ken, il n'était jamais allé sur le Net pour découvrir que je n'apparaissais sur aucun site de sitcom parce que c'était une autre actrice, pas moi, qui jouait le rôle de Trina dans *Merryvale*.

Brusquement, cette confiance des hommes, cette certitude universelle sous prétexte qu'ils sont amoureux, ne m'émouvait plus du tout. Au contraire, la colère me submergeait à l'idée qu'ils puissent être aussi bêtes, aussi crédules – ou dans le cas de Ken, si indifférent envers moi et la vie que je menais – qu'ils n'essayaient même pas de manifester un quelconque intérêt. Une femme n'aurait jamais gobé qu'une partie aussi importante de l'existence de son compagnon pût être ainsi laissée dans l'ombre. Au cas (bien improbable, il faut l'avouer) où Ken ou Adam aurait affirmé avoir décroché un rôle dans une sitcom, je les aurais harcelés pour aller visiter le plateau, pour inviter les membres de l'équipe à dîner, j'aurais surveillé tous les programmes dans les journaux télé. J'aurais voulu savoir tous les détails de l'intrigue, tous les ressorts dramatiques, tous les changements de costumes et les révisions de texte.

Comment avaient-ils pu ne pas voir que je nageais en plein mensonge ? Que c'était Max qui m'avait attirée là en premier lieu ? Quelle que soit la force de mes sentiments à l'égard d'Adam aujourd'hui, nous ne nous serions jamais connus si Max n'avait pas existé.

— Anna ? Qu'est-ce qui t'arrive, ma chérie ? Calme-toi.

Mais j'avais bel et bien pété les plombs. Suffoquée

par le hoquet et les sanglots, j'étais incapable de parler — je n'avais pas appris à pleurer avec retenue. Je prenais brutalement conscience que ma vie n'était plus que mensonge, cette vague emportait brusquement le château de sable que j'avais eu tant de peine à construire, le réduisait à néant depuis les douves jusqu'aux tourelles.

— C'est Max, ai-je hoqueté, pelotonnée sur le canapé, le visage caché entre mes mains. C'est pour lui que je suis là.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

Je me détestais. Comme j'étais égoïste et minable ! Plutôt que d'essayer de régler mes problèmes avec Ken, j'avais préféré prendre la tangente et m'accrocher à Max et Adam. Max n'était pas mon enfant. Oui, j'avais contribué à lui sauver la vie, mais ce n'était que pure coïncidence, rencontre de groupes sanguins et de moelles osseuses compatibles.

Adam s'est accroupi à côté de moi, dans la meilleure tradition des travailleurs sociaux pleins de compassion. J'ai entendu ses genoux craquer en stéréo, très fort.

— Je t'en prie, explique-moi.

— Je ne m'appelle pas Anna Valentine, ai-je marmonné, la tête dans l'accoudoir, le corps recroquevillé en point d'interrogation fœtal, petite fille honteuse. Je m'appelle Anna Sozi. C'est moi qui ai fait un don de moelle à Max.

La pièce était silencieuse, on n'entendait que le bruit de la casquette de baseball de Max qui tapait contre le hublot de la machine à laver, dans la cuisine.

— Comment ça ? a fini par dire Adam. Pourquoi n'as-tu pas... ?

Il s'est tu.

— Je vais nous chercher du cognac, a-t-il repris en se dirigeant précautionneusement vers la cuisine, comme si ma révélation était pure dynamite, comme si le plancher était truffé de mines.

Mais on a sonné à la porte.

— Ne t'en occupe pas, a-t-il crié.

Bien inutilement d'ailleurs, parce que je n'avais nullement l'intention d'aller ouvrir dans l'état où j'étais. Mais le visiteur insistait.

— Qu'ils aillent se faire voir, ai-je entendu Adam murmurer.

Il y avait dans son ton quelque chose de dur que je n'aimais pas. Pourquoi lui avais-je dit les choses ainsi ? Même en pleine crise d'hystérie, le petit ver de l'incertitude au fond de mes entrailles me disait que je m'y étais prise comme un manche : les mauvais mots au mauvais moment.

Il y a eu un silence. Adam a sorti deux timbales du placard et j'ai réussi à cesser de pleurer. J'avais le nez bouché, les temps bourdonnantes et les paupières comme deux oreillers gonflables. Je mourais d'envie d'un verre de cognac, je le sentais déjà me brûler la gorge, me réchauffer, me calmer.

— Je crois qu'ils... a commencé Adam mais une nouvelle sonnerie l'a interrompu. Oh merde, il faut que j'y aille. S'ils continuent comme ça, ils vont finir par réveiller Max, a-t-il ajouté sans me regarder.

Je l'ai entendu frôler les manteaux accrochés dans l'entrée étroite. J'ai entendu la porte s'ouvrir en grinçant. Puis le silence. J'ai cru d'abord que le visiteur avait renoncé et qu'Adam hésitait à le rattraper. Mais alors, une voix de femme a dit : « Maman m'a appelée juste après ton coup de fil... Comment va-t-il ?... Tu ne me proposes pas d'entrer ? »

Mon cœur a chaviré. Pas cette chieuse de Pamela. Mais bordel, pourquoi Adam avait-il appelé sa mère ? Il avait dû essayer de joindre Pamela elle-même et en désespoir de cause, prévenir sa mère. Je ne m'étais pas rendu compte qu'ils étaient aussi proches et ça me dérangeait vraiment. Elle avait appliqué aussi sec et elle allait nous coller toute la soirée. J'ai bondi du canapé – pas question qu'elle me voie dans cet état – et j'ai foncé dans la salle de bains, persuadée qu'Adam saurait bien la retenir le temps que je me rende présentable.

Je me suis aspergé le visage d'eau froide, je me suis poudré le nez et je me suis recoiffée, remarquant au passage mes premiers cheveux blancs. J'avais les yeux injectés de sang et tout gonflés, la peau marbrée. J'ai tiré sur ma paupière inférieure et elle a pris son temps pour se remettre en place, laissant apparaître des petits plis que je ne connaissais pas.

« Je vieillis, ai-je pensé, complètement désespérée. Je n'aurai jamais d'enfant. Tous les mois, ce sera un peu plus dur à avaler et d'ici quelques années, ce sera définitivement trop tard. » J'imaginai mes quelques ovules restants en train de tomber sans entrain l'un après l'autre dans mes trompes de Fallope, comme des balles de bowling mal lancées qui n'ont aucune chance d'atteindre leur cible.

En sortant de la salle de bains, je me suis dirigée à pas de loup vers la chambre de Max. Il dormait beaucoup plus tranquillement à présent, perdu dans le monde de ses rêves. Je lui ai caressé la tête et j'ai remonté la couette pour qu'il soit bien couvert. Il a bougé quand j'ai embrassé sa joue tiède, en poussant un petit grognement guttural, presque un cri. Je me souvenais de cette sensation semi-consciente de mon

enfance : le tendre baiser au milieu de la nuit qui me ramenait doucement à la surface, juste assez longtemps pour sentir le baiser parental, avant de retourner m'enfoncer dans le sommeil, protégée par l'assurance de me savoir aimée.

J'ai dû me répéter que je n'étais pas la mère de Max ; et tandis que je refermais à moitié la porte pour que la voix perçante de Pamela ne le réveille pas, je luttais de toutes mes forces contre l'abattement et la crainte d'avoir tout gâché.

J'avais été tellement sûre qu'il s'agissait de Pamela que lorsque je ne l'ai pas reconnue en arrivant au salon, je me suis dit qu'elle avait suivi un régime et qu'elle s'était teint les cheveux. Puis j'ai remarqué qu'elle avait pris au moins douze centimètres depuis la dernière fois qu'on s'était vues. Et en plus, jamais Pamela n'aurait porté de jean. J'ai alors examiné son visage et compris que ce n'était pas du tout Pamela. La voix était identique, mais cette femme était plus jeune et plus séduisante. Elle avait un visage rond et doux, un visage de nuage. Elle me faisait penser à quelqu'un, mais je n'aurais su dire à qui.

— Anna, a dit Adam en me tendant la main mais toujours sans me regarder.

Je me suis approchée de lui, mon épaule contre la sienne, en un geste inconscient de propriété.

— Voilà Marilyn, ma... euh... la mère de Max. Marilyn, je te présente Anna, mon amie.

Nous nous sommes dévisagées, bouche bée. Nous avions l'air aussi déconcertées l'une que l'autre, mais elle a relevé le menton en baissant les paupières et m'a adressé un petit salut agressif.

— Bonjour.

Son visage de nuage était devenu glacé, perdant ses rondeurs.

Je lui ai répondu, consciente de la chaleur qui me montait au visage et envahissait tout mon corps. Je me sentais si peu à mon avantage, bouleversée et maculée de larmes ; mais plus encore, je me sentais coupable, à nu, vulnérable.

— Tu as fait de la déco, a-t-elle dit sans regarder les murs.

C'était la photo de Max et d'elle-même qu'elle fixait.

— Oui, on a fait ça il y a quoi, trois mois ?

Adam m'a regardée pour que je confirme mais j'étais écrasée de honte.

— C'est très joli, a-t-elle dit. Adam m'a expliqué que Max avait seulement un virus, a-t-elle ajouté à mon intention, d'un ton chargé de tous les reproches que je m'adressais moi-même.

Je ne pouvais toujours pas parler. Adam m'a serrée contre lui et je lui ai été reconnaissante de sa gentillesse.

— La pauvre Anna a eu une journée épouvantable. Il n'était vraiment pas bien et tu sais à quel point c'est effrayant.

D'un seul coup, il s'était mis dans le même clan qu'elle, eux qui avaient l'expérience de soigner Max, contre moi, la cinglée qui dramatisait tout et mettait le monde à l'envers pour une petite poussée de fièvre.

Adam a dû prendre la situation en main, sans que j'aie compris quand ni comment, mais nous nous sommes retrouvés tous les trois assis en train de boire ce cognac tellement attendu. Je n'avais même pas remarqué qu'il était allé dans la cuisine, mais dans mon verre, il y avait deux glaçons qui craquaient.

comme ses genoux tout à l'heure et le contact du verre me rafraîchissait la main.

Marilyn m'avait-elle parlé pendant qu'Adam était parti chercher à boire ? Sûrement pas. Cependant, dès qu'Adam lui a donné son verre, elle a engagé la conversation. Elle s'adressait à lui comme si je n'existais pas. J'ai attendu, espérant un mot gentil ou la pression rassurante de la main d'Adam sur mon genou, mais rien n'est venu. J'aurais aussi bien pu être invisible.

En dépit d'un mal de crâne carabiné et la tête encore embrumée par les larmes, je m'efforçais de capter ce qu'elle racontait. Sa voix était à la fois agressive et fragile, elle ne cessait de me dévisager d'un air significatif, du genre : « Faut-il vraiment avoir cette conversation avec elle ici ? »

— ... sais que ça fait des mois... Pardon de ne pas avoir écrit, je pensais sincèrement que ça valait mieux pour Max de ne pas entendre parler de moi plutôt que d'avoir des lettres et des coups de téléphone... Loin des yeux, loin du cœur... Il fallait que je m'éclaircisse les idées...

« Un sentiment qui ne m'est pas étranger », me suis-je dit en clignant des yeux pour tenter d'y voir plus clair car tout était très flou. Adam était immobile à côté de moi, le regard fixé sur sa femme. Je ne m'étais jamais sentie aussi loin de lui.

Ce n'était même pas son ex-femme. Il était tout aussi marié que moi. Bizarre que je ne me sois encore jamais formulé les choses ainsi. Je me suis appuyée contre le dossier du canapé et j'ai résisté à l'envie croissante de fermer les yeux. J'avais l'impression que quelqu'un avait lâché une enclume sur ma tête.

Marilyn s'est levée pour aller prendre la photo

d'elle et de Max sur la bibliothèque. Elle laissait derrière elle une traînée de parfum ; quelque chose de fleuri et d'écœurant qui masquait la vague odeur de vomit flottant dans la pièce, mais qui augmentait encore mon mal de tête.

— Je suis impatiente de le voir, a-t-elle dit. Mon bébé. Il m'a tellement manqué.

J'ai remarqué vaguement que, même si ses jambes étaient longues, elle avait de grosses fesses en goutte d'huile dans son jean peu flatteur. J'ai tenté de les imaginer au lit, Adam et elle, mais – heureusement – je n'y suis pas parvenue. Au lieu de cela, je les ai vus ensemble à la naissance de Max : elle, écarlate et hors d'haleine, lui qui lui tenait les jambes en criant « Je vois la tête ! » ; et puis, eux se souriant quand Max était sorti, les membres comme des tentacules rouges, sa bouche formant un petit « o » de surprise tout rouge. C'étaient ses parents.

— Maman ?

Max avait surgi en haut de l'escalier, avec exactement la même expression que je venais de lui imaginer le jour de sa naissance : vaguement étonné, mais émerveillé, ravi.

— Maman ! Tu es revenue ! Ma maman !

Marilyn s'est précipitée dans l'escalier, Max s'est mis à descendre les marches d'un pas vacillant, ils se sont retrouvés au milieu dans un énorme câlin fouillis, des jambes et des bras partout, Marilyn sanglotant bruyamment et Max riant et pleurant à la fois tout en serrant et caressant sa maman, interminablement. Quand je me suis tournée vers Adam, j'ai vu ses joues ruisselantes de larmes.

— Adam, ai-je chuchoté en sentant qu'il serait

indiscret de ma part d'essuyer ses larmes, que ce n'était plus mon rôle. Adam, je crois que je vais rentrer.

Il s'est essuyé lui-même les yeux d'un revers de main.

— D'accord, Anna.

— Non, vraiment, ai-je repris comme s'il cherchait à me retenir, Marilyn et toi, vous avez des choses à discuter. Et pour être franche, je ne me sens pas très en forme. J'ai une migraine épouvantable. Tu veux bien m'appeler un taxi ?

— Bien sûr.

Il s'est levé, trop rapidement, il a attrapé le téléphone et composé en un éclair le numéro de la compagnie de taxis. Il ne quittait pas du regard les silhouettes de sa femme et de son fils qui s'embrassaient dans l'escalier.

— ... oui, à Wealton. Le plus vite possible, s'il vous plaît.

J'étais malheureuse comme les pierres. Marilyn était maintenant assise sur les marches, Max sur ses genoux ; elle lui caressait les cheveux, elle le tenait serré contre elle. Il m'a jeté un coup d'œil entre les barreaux mais il ne m'a pas rendu mon sourire. Il paraissait au septième ciel, comme si mon baiser au milieu de ses rêves l'avait amené à se réveiller dans cet univers inconnu où, soudain, ses vœux les plus chers étaient exaucés.

— Il sera là d'ici quelques minutes, a dit Adam.

— Parfait, ai-je répliqué d'un ton sec.

Adam a été le seul à me dire au revoir quand je suis partie, mais son baiser d'adieu était parfaitement formel.

— Nous discuterons de... Nous discuterons une autre fois, m'a-t-il dit d'un ton déterminé.

La porte s'est refermée derrière moi et je me suis retrouvée seule sur le trottoir.

35

Le retour en taxi jusqu'à Wealton a été un amalgame d'arbres sombres et de lumières trop vives qui me blessaient les yeux. La voix du chauffeur vacillait aux portes de ma conscience. Il a tenté en vain d'engager la conversation ; c'était comme si on m'enfonçait une épingle dans la jambe pour me faire réagir. Il parlait en fait de son index manquant, qui était bizarrement pour lui un sujet de fierté démesurée.

— Je parie que vous vous demandez ce qui m'est arrivé, disait-il avec un gros accent du Wiltshire. Aux dernières récoltes, que ça s'est passé. J'aidais mon frère à rentrer son blé. Aux dernières récoltes.

L'histoire me paraissait sans queue ni tête et je ne me suis pas donné la peine de répondre ; le chauffeur a jeté un coup d'œil dans son rétroviseur et il s'est aperçu que j'avais les joues baignées de larmes. Il n'a plus insisté.

Je me demandais où Marilyn allait dormir cette nuit. Il n'y avait pas de chambre d'amis chez Adam. Il allait sans doute lui offrir son lit – le nôtre – et dormir sur le canapé. Ou peut-être qu'elle allait partager le lit de Max, me suis-je dit, et la jalousie a transpercé mon esprit embrumé. L'image de Max

dans son petit lit bas, collé contre elle comme un point d'interrogation, ses membres minces épousant les formes généreuses de sa mère, c'était une image plus douloureuse que celle d'Adam et elle dans le lit conjugal – ce qui restait l'autre scénario possible.

Puis je me suis demandé si Adam lui avait déjà expliqué qui j'étais et dans ce cas, comment il l'avait fait : avec une reconnaissance mêlée d'étonnement ou avec un dégoût plein de tristesse devant mon subterfuge et ses pauvres mobiles ? Heureusement, je me sentais vraiment trop mal en point pour m'attarder sur le sujet. D'autant qu'il ignorait encore un certain nombre de choses.

En ouvrant la porte de mon appartement, j'ai été prise à la gorge par cette odeur de maison de location. J'y habitais depuis six mois, mais ce n'était toujours pas mon chez-moi. Au début, je m'y étais sentie libre ; à présent, j'avais l'impression de n'avoir plus de foyer nulle part. Je me suis débarrassée de mes chaussures et j'ai filé au lit, tout habillée ; j'avais mal partout, des pieds à la tête. Je frissonnais et j'avais les tempes bourdonnantes. Je serais bien allée chercher des analgésiques, mais j'avais une telle nausée que, si je me levais, j'étais sûre de vomir. Je suis restée allongée un moment, pensant à Marilyn et Adam, à Vicky et Peter et à mon Ken – si je pouvais encore penser ainsi à lui. Les relations humaines sont des toiles d'araignée fragiles et ténues, tissées de fils de confiance qui les maintiennent debout, des fils si fins qu'un souffle de vent peut les rompre – et pourtant on fonce là-dedans sans prendre la moindre précaution et on s'étonne de tout casser.

Ken avait confiance en moi. C'était la raison pour laquelle il ne m'avait pas posé la moindre question

sur mon autre vie, sur mon travail – parce qu’il ne lui était jamais venu à l’esprit que je pouvais mentir. Le mépris que j’avais ressenti tout à l’heure pour Adam et lui, avec leur confiance aveugle et mal placée, avait disparu, remplacé par une honte profonde et tarau-dante. Une étreinte, passe encore ; mais où en étions-nous arrivés ? À pratiquement vivre ensemble. Sur le coup, tout paraissait tellement simple, tellement évident : le laisser me prendre dans ses bras, sentir la force de ses épaules et la nouveauté de son odeur, apprécier ses mains inconnues qui me caressaient délicieusement la peau sous mon pull-over. En une seconde, cela avait été comme si je n’avais aucun autre lien nulle part. Toute la toile lentement tissée de la vie avec Ken avait été balayée, elle n’existait plus. Plaisir immédiat, sans doute. Ou s’agissait-il de quelque chose de plus profond : la première vraie rencontre de l’amour ? Comment pourrais-je jamais le savoir ?

J’ai dû rester couchée là à frissonner pendant deux bonnes heures. Brusquement, je me suis sentie couverte de sueur, mes vêtements me collaient au corps. Je ne pouvais plus cesser de penser à Ken. J’avais besoin de lui. En tout cas, je ne lui voulais aucun mal. Je n’avais aucun désir pour lui, mais nos vieilles habitudes rassurantes me manquaient – je voulais qu’il m’apporte une bassine dans laquelle vomir (car c’était toujours à l’ordre du jour), je voulais qu’il me caresse la tête et qu’il me donne un verre d’eau fraîche, comme après mes fausses couches. Mais il n’était pas là, et j’étais toute seule.

J’ai fini par m’endormir, toujours tout habillée, presque contente d’être trop malade pour m’appesantir sur ma situation catastrophique.

J'ai été réveillée le lendemain, non par mes réveill-matin habituels, les aboiements des chiens, les cancanements des canards et les rayons du soleil, mais par mon téléphone. Tout en tendant le bras pour décrocher, encore dans les vapes et toujours nauséuse, j'ai réalisé que je ne savais pas quelle voix j'avais vraiment envie d'entendre, celle de Ken ou celle d'Adam. Moitié-moitié. Si l'un d'eux avait un jour l'idée de consulter l'historique de mes appels téléphoniques, j'étais cuite : tant dans les messages reçus que dans les messages envoyés, on lisait Ken-Adam-Ken-Adam-Adam-Ken, preuve flagrante pour chacun de l'existence d'un autre.

Mais ce n'était ni l'un ni l'autre.

— Anna chérie, c'est Tante Lil.

Sa voix m'évoquait la laine lavande de son tailleur et le parfum léger de son armoire à linge.

— Je téléphone seulement pour avoir des nouvelles du petit. Tu devais me rappeler...

J'ai éclaté en sanglots, soulagée que quelqu'un soit là pour m'écouter, pour se soucier de moi. Pour arranger les choses. Pour m'aider à me dépatouiller de ce marasme.

— Anna ? Que s'est-il passé ?

— Non. Non, excuse-moi, Lil, il va bien – Max va bien. Le médecin est venu et elle a dit que ce n'était qu'un méchant virus.

— Alors, que t'arrive-t-il ?

— Oh, Lil, ai-je gémi. Tout est tellement épouvantable.

— Raconte-moi, ma chérie. Raconte-moi tout.

— Je ne peux pas te raconter ça au téléphone, ai-je dit d'une petite voix. J'ai attrapé le virus de Max,

je crois. Je suis au lit et je me sens très mal. Mais j'ai vraiment envie de te voir.

— Alors viens. Dès que tu seras sur pied. Promets-moi de venir, Anna.

— Je te le promets. Je rentre dès que je suis assez en forme pour conduire.

Je me sentais déjà mieux.

Cependant, il m'a fallu plusieurs jours avant d'avoir la force d'aller voir Lil. Entre-temps, tout avait changé. L'histoire n'était plus la même.

Mes symptômes de grippe avaient disparu mais je n'arrivais pas à me débarrasser des problèmes gastriques dont Max avait également souffert – je vomissais tellement souvent que ma voix n'était plus qu'un croassement rauque et douloureux et j'avais en permanence le cœur au bord des lèvres. Je commençais à me demander si je n'étais pas tout bonnement rongée par un solide sentiment de culpabilité.

Ken était parti pour un long voyage au Moyen-Orient et en Australasie ; il m'appelait souvent sur mon portable, très inquiet ; ma bouche crachait autant de mensonges que de vomissements – « Deux jours de repos » ; « L'occasion d'apprendre mes répliques » ; « Le metteur en scène m'a envoyé des fleurs » – j'étais dans tous mes états. J'imaginai Ken à l'ombre de l'Opéra de Sydney, sous le ciel bleu des antipodes, en train de passer des coups de fil monstrueusement chers de portable à portable (parce que je lui avais dit que je n'avais pas de fixe dans l'appartement) pour s'entendre déverser un nouveau tombereau de mensonges... c'était ignoble. Je me sentais ignoble.

Puis est venu l'appel que j'attendais ; celui que

j'avais été trop lâche pour passer moi-même – Adam, pour dire qu'il fallait que nous discussions. C'était Adam que je voulais, je l'ai compris au moment où il a prononcé mon nom. Pas Ken, en définitive. Mes sentiments à l'égard de Ken étaient compliqués, perturbés par la culpabilité, le devoir, les obligations, l'habitude. Mais c'était Adam que j'aimais.

— Je sais, ai-je répondu, sentant à nouveau la nausée monter. Quand ?

Nous avons décidé de nous retrouver le lendemain, près du canal.

— Alors, a dit poliment Adam, le regard fixé droit devant lui. Mettons les choses au point. Tu as manigancé une rencontre entre nous, en donnant un faux nom, parce que tu te sentais trop responsable par rapport à Max pour nous dire qui tu étais, c'est-à-dire la femme qui lui avait fait un don de moelle. Au cas où il serait mort, tu en aurais porté tout le poids.

Mis comme ça, ça paraissait totalement égoïste et ridicule.

— Euh... oui. Quelque chose comme ça. Même si c'est un peu plus compliqué. Et « Valentine », c'est mon nom de scène, ai-je ajouté en désespoir de cause, pensant au minuscule cercueil blanc de Holly et aux vol-au-vent ramollis après l'enterrement de papa.

Nous marchions lentement sur le chemin qui longeait le canal, un chemin bordé de saules pleureurs et d'énormes buissons d'orties. J'imaginais Max avec nous en train de les frapper avec un grand bâton, courant jambes nues au risque de se faire piquer. Si Adam et moi avions une chance de poursuivre notre relation – et je n'avais guère d'espoir, maintenant que Marilyn avait réapparu –, je savais qu'il fallait me

mettre à table et parler de Ken. Et du faux boulot. Il fallait en finir avec les secrets.

— Tu pourrais ralentir l'allure ? Je ne me sens pas encore très en forme...

J'essayais de ne pas être agressive, mais je n'étais pas certaine d'y parvenir. À vrai dire, j'étais dans un sale état, comme si on avait remplacé le sang qui coulait dans mes jambes par de la sciure de bois. Un canard a atterri à la surface de l'eau, freinant de tous ses pieds palmés, filant comme un léger avion dans la brise. J'aurais voulu me réconforter en prenant les mains d'Adam, mais elles étaient hors de portée, enfoncées profondément dans les poches de son jean.

Il s'est arrêté pour me faire face. Une partie de moi souhaitait vraiment l'entendre dire : « Et quels autres secrets as-tu encore en réserve ? » pour que je puisse prendre mon élan et lâcher le morceau. Par ordre alphabétique ou chronologique, je n'avais pas encore décidé. Il y en avait une telle liste.

— Tu sais que je t'aime, Anna, a-t-il dit.

L'espace d'un instant, j'ai cru que tout était encore possible, que je m'étais trompée et qu'il allait me faire des propositions.

J'ai hoché la tête. Chaque fois qu'il me déclarait qu'il m'aimait, je hochais la tête. Même si moi aussi je l'aimais, j'étais bien incapable de prononcer ces deux petits mots – c'était pousser un peu trop loin le bouchon de la trahison. Une ou deux fois, j'avais marmonné « Moi aussi », mais en dépit de ses yeux bleus pleins de tristesse, je n'avais jamais dit ces mots spontanément.

— Ces six derniers mois ont été tellement incroyables, a-t-il continué et à nouveau, je me suis reprise à espérer. Tu es si belle. Nous nous entendons

si bien sur tant de plans – sexuellement, intellectuellement, au quotidien. Nous sommes faits l'un pour l'autre, tu ne trouves pas ? Et nous avons vraiment vécu des moments extraordinaires, non ?

Que ce fût pour entendre sonner les cloches de notre mariage ou le glas de notre relation, je ne pouvais pas le laisser continuer. Il fallait que je lui parle.

— Stop. Le fait que je me sois arrangée pour te connaître sous un faux prétexte, ce n'est pas le tout. Il y a autre chose. Écoute-moi, je t'en prie.

Nous nous sommes assis sur un banc, sans nous toucher ni nous regarder. J'avais la tête qui tournait mais je m'obligeais à parler calmement.

— Avant que je ne te raconte tout, ai-je commencé en tendant la main pour lui toucher le genou, je veux que tu saches que si je parle, c'est parce que je veux continuer notre histoire, je ne veux pas que nous nous séparions. Je sais que tu as des obligations à l'égard de Marilyn, mais ça ne marchait plus avec elle et si ça ne marche toujours pas, je...

Comment continuer ? « J'attendrai » ? « J'attendrai à la maison avec Ken » ? Oh mon dieu, j'allais devoir également clarifier la situation avec Ken. J'étais bonne pour finir en vieille femme solitaire et ce serait bien fait pour moi.

Adam m'a serré les doigts avant de me lâcher la main.

— Te souviens-tu de la dernière fois où nous avons pris ce chemin ? ai-je demandé avec un sourire un peu grinçant.

Je repoussais le moment fatal en me replongeant dans un souvenir délicieux. C'était peu de temps après l'épisode de la plage et je m'étais aperçue

qu'Adam appréciait particulièrement l'amour en plein air : un soir où il faisait très noir, pas très loin de l'endroit où nous étions assis, il m'avait entraînée sur le chemin jusqu'à un saule des plus commodes. Il m'avait poussée contre l'écorce rugueuse, il avait remonté ma jupe sur mes hanches, il avait baissé ma culotte et glissé d'abord ses doigts puis sa langue en moi et sur moi, s'agenouillant devant moi, les mains sur mes fesses et le visage enfoui contre mon corps. Je me souvenais de sa langue, chaude contre ma peau dans l'air frais de la nuit, et de la crainte excitante de se faire surprendre par un cycliste roulant rapidement avec sa lumière vacillante ou par deux amoureux poussés par la même idée que nous.

— Comment pourrais-je oublier ? a dit Adam, mais sans sourire. Alors, raconte-moi tout.

Je n'avais jamais rien fait d'aussi difficile de toute ma vie.

— Eh bien...

Je me suis tue.

— Je n'y arrive pas.

Je l'ai regardé d'un air implorant.

— C'est si grave que ça ?

J'ai hoché la tête.

Il a soupiré et la bile est montée dans ma bouche.

— Excuse-moi, ai-je dit en me précipitant de l'autre côté du banc pour aller vomir dans les orties.

Adam m'a suivie et m'a frotté le dos. Cette caresse m'a réconfortée. J'ai accepté le mouchoir en papier tout froissé qu'il me proposait et je me suis essuyé les lèvres ; j'ai découvert un chewing-gum tordu dans la poche de mon blouson en jean, histoire de me débarrasser du goût que j'avais dans la bouche.

— Ce satané virus. Je comprends dans quel état était Max.

— Parle-moi, je t'en prie, a dit Adam. C'est insupportable. Vas-y.

— Bon. Ce que j'ai dit est vrai, à propos de ta lettre et du fait que je mourais d'envie de voir Max mais que j'avais trop peur pour annoncer qui j'étais. Je n'ai jamais eu l'intention de t'utiliser ni de te faire souffrir, Adam, ai-je continué en lui agrippant le bras, je te le promets. Je n'avais pas non plus l'intention de te séduire... Je suis simplement tombée amoureuse de toi. Et, oui, j'avoue que Max me donnait très envie de poursuivre la relation, mais seulement parce que lui aussi, je l'aimais beaucoup. Je... je voulais tellement avoir une famille, moi aussi. Et je vous aimais tant tous les deux que l'idée de renoncer à vous m'était insupportable. Alors que j'aurais dû.

Adam me regardait enfin. Deux cyclistes, vêtus de tenues moulantes et fluorescentes, sont passés devant nous sans nous voir ; dans leur sillage, les buissons d'orties ont sifflé.

— Pourquoi ?

Je jouais avec mon alliance en la faisant tourner autour de mon doigt sans la quitter des yeux, indifférente aux larmes qui tombaient dessus. Le visage d'Adam s'est décomposé quand il a enfin compris.

— Je t'en prie, ne me dis pas que tu es toujours mariée.

— Je suis tellement désolée, ai-je chuchoté entre mes dents serrées.

— Je devine, a-t-il dit en s'appuyant contre le dossier du banc. Quand je te croyais au travail, tu étais avec ton mari.

Mon silence honteux a confirmé son hypothèse.

— Alors, a dit Adam en se frottant la barbe, comment trouvais-tu le temps de travailler, entre ton mari et ton amant ?

— Je n'ai pas de travail, ai-je dit d'une toute petite voix. Ce boulot n'existe pas.

Les lèvres d'Adam se sont mises à trembler et j'ai cru qu'il allait pleurer. Et j'en étais responsable. Je lui avais fait tellement de peine, après tout ce qu'il avait déjà vécu avec Max et Marilyn. L'idée de tout avouer maintenant à Ken me donnait envie de mourir. J'ai dû m'agripper au banc pour ne pas aller me jeter dans l'eau noire et lente du canal, la tête enfoncée jusqu'à ce qu'il soit trop tard, pour ne plus avoir à affronter tout cela.

— Je t'aime, ai-je affirmé pour la première fois. Je t'aime vraiment, Adam. C'est fini entre mon mari et moi. C'est fini depuis des mois. J'étais seulement trop lâche pour le lui dire. C'est toi que je veux. Je t'en prie, crois-moi. Je ne te raconterais pas tout ça si je ne voulais pas rester avec toi. C'est vrai. Je rentre ce soir tout lui expliquer, je le promets, si seulement tu me dis que nous avons encore une chance...

— Ne te donne pas cette peine, a-t-il répliqué d'une voix dure et inhabituelle. Épargne-toi une confession – épargne ce pauvre type. Je ne souhaiterais pas une chose pareille à mon pire ennemi – je suis persuadé que ton mari ne la mérite pas non plus.

Il s'est levé d'un bond, a attrapé une branche et a essayé de la casser, mais le saule tendre a résisté, se contentant de plier devant l'agresseur. Il a fini par arracher les feuilles une à une pour les jeter à terre. Cela aurait pu être comique, si son visage avait eu une autre expression.

— Je n'arrive pas à croire que tu aies pu ainsi tout

ficher en l'air aussi magnifiquement, Anna, a-t-il dit, presque sur le ton de la conversation.

— Moi non plus, ai-je répondu en sanglotant. Je donnerais n'importe quoi pour ne pas l'avoir fait.

Un grand chien brun et blanc galopait sur le chemin ; son maître, un homme âgé, le suivait en haletant. Il s'est arrêté à moitié, prêt à échanger quelques plaisanteries, mais s'est ravisé en toute hâte.

— Adam, je t'en prie...

— Marilyn souhaite que nous recommencions tous les deux, a-t-il dit. Alors, peut-être que tout est pour le mieux ainsi. Je ne voulais pas rompre avec toi mais maintenant que je sais que tu n'as jamais été mienne, je ne vois plus de raison de ne pas le faire.

— Tu ne seras pas heureux avec elle, ai-je lâché sans cesser de pleurer.

Il a foncé sur moi. C'était la première fois qu'il élevait la voix contre moi.

— Comment oses-tu dire une chose pareille ! Après ce que tu viens de m'apprendre ? Qui es-tu pour me dire ce qui me rendra heureux – et moi, qu'est-ce que j'en sais ? a-t-il crié, le visage défait. Je croyais avoir trouvé la personne qui me rendait heureux. Quel imbécile crédule je suis ! Tu n'es qu'une menteuse et une tricheuse et je voudrais que tu n'existes pas. Non, ce n'est pas vrai, à cause de Max. Je voudrais seulement ne t'avoir jamais rencontrée.

Il avait raison ; je n'aurais jamais dû dire ça de Marilyn. Mais ça faisait tellement mal de l'entendre dire qu'il regrettait de m'avoir rencontrée.

— Je comprends tout maintenant, a-t-il dit doucement en déchiquetant une des feuilles du saule. Tu étais si affectueuse, si géniale avec Max et je crois que

nous étions vraiment amoureux l'un de l'autre – mais dès que j'essayais d'aborder l'avenir, tu te dérobaïs ou tu changeais de conversation... Au début, je croyais simplement que tu étais prudente, que tu avais peur de souffrir ; et puis j'ai commencé à me dire que cette relation était davantage à sens unique que je ne l'avais cru. J'ai cru que tu ne m'aimais pas.

« Mais je t'aime », avais-je envie de dire. J'aurais voulu le crier à effrayer les canards sur le canal ; j'aurais voulu le crier à faire tinter les vitres de la classe de Max. J'aurais voulu expliquer à Max que son père avait changé ma vie, qu'il m'avait rendu heureuse, qu'il m'avait appris à m'aimer, qu'il m'avait aidée à envisager de nouveau l'avenir. Mais il était trop tard et Adam ne m'aurait plus crue. Je ne pouvais pas le lui reprocher.

J'ai donc levé les yeux vers une rangée de grands arbres qui ondulaient dans le lointain, mais que je n'aurais pas su identifier. C'est déprimant à quel point personne, à l'exception des vieux, ne sait plus reconnaître les arbres et les oiseaux, à l'exception des plus courants. Max et Crystal savent qui est Kylie Minogue et Britney Spears mais ignorent tout de la différence entre un chêne et un sycomore, entre un roitelet et un moineau... Lil, elle, sait reconnaître une draine dans un orme à cent pas.

Il était plus facile de penser à Lil et aux arbres qu'à Adam serrant Marilyn dans ses bras, à ma place.

— Je m'excuse, ai-je répété en essuyant mes joues trempées de larmes d'un revers de main. Je ne voulais pas dire ça. J'espère vraiment que tu seras heureux avec Marilyn...

— Merci. Nous le serons sûrement. Elle a changé. Elle a cessé de boire et elle prépare un diplôme en

formation continue. Elle était décidée à venir, même avant que je n'appelle sa mère pour prévenir que Max était malade. Elle veut vraiment reprendre la vie commune. Pour Max. Elle ne sait plus quoi faire pour lui. Et il est tellement heureux de l'avoir retrouvée...

— Bien sûr, ai-je dit avec la même courtoisie, mais en entendant des volets de fer se rabattre autour de moi pour m'enfermer dans la prison que j'avais moi-même bâtie. Mais je pourrai encore voir Max, non ?

Ma gorge se serrait d'angoisse à l'idée qu'Adam refuse.

— Je ne sais pas.

— Je t'en prie.

— Bon, a-t-il dit en hésitant, d'accord, pour le bien de Max. Après ce qu'a fait Marilyn, ce serait sacrément dur pour lui si tu disparaissais brusquement de sa vie, toi aussi. Mais tu le verras quand je ne serai pas dans les parages.

J'ai eu brutalement une envie désespérée de serrer Adam contre moi, de m'accrocher à lui. Son corps solide et rassurant me manquait déjà. Je l'avais tellement aimé, ce corps – il avait raison quand il disait qu'on était faits l'un pour l'autre.

— Je voudrais lui dire au revoir avant de partir, si c'est possible.

— Avant que tu n'aies retrouvé ton mari, tu veux dire ?

— Je ne vais le retrouver que pour lui annoncer que c'est fini, ai-je dit en me mordant la lèvre.

Et c'était bien ce que j'avais l'intention de faire. Je ne pouvais continuer à rester avec Ken en sachant que j'en aimais désespérément un autre.

— Tu peux aller chercher Max à l'école aujourd'hui si tu veux.

Adam a sorti un mouchoir en papier de la poche de son jean et a réussi à l'aplatir tant bien que mal pour se moucher dedans. Il avait l'air vieux et malheureux, et ses paupières rougies rendaient ses yeux encore plus bleus que d'habitude. Il m'a prise dans ses bras – mais poliment, une simple formalité.

Le nez sur son épaule, je l'ai remercié en me demandant comment j'allais faire, sachant que c'était peut-être la dernière fois que je verrais Max sortir de classe, chargé de ses dessins, de sa boîte à goûter, de ses affaires de piscine, de son cartable ; bondissant quand même sur le grand serpent jaune peint sur le goudron de la cour, jouant à la marelle sur les cases numérotées en courant vers moi, avec tout son bazar battant l'air autour de lui, son existence relevant purement du miracle.

Je m'étais toujours vue aller chercher Holly à l'école ; je l'aurais attendue dans la cour avec tout un tas d'autres parents. Cela m'avait procuré tant de joie de voir Max me sauter dans les bras, de rentrer jouer avec lui à la maison, parfois avec un copain, de lui donner du jus de fruits et des gâteaux, et puis de lui préparer à dîner, le persuadant gentiment de passer des gaufres aux brocoli. Le petit rituel du pipi-laver les mains avant chaque repas, les rations de télé pour enfants et les couches de colle trop épaisses. Je m'étais sentie une vraie mère.

Tout cela allait tellement me manquer. Et l'homme qui me tenait encore dans ses bras, comme il allait me manquer, avec sa barbe rugueuse qui me frottait le crâne ! J'ai fermé les yeux et j'ai pensé à Ken. Peut-être devrais-je au moins essayer de recoller les morceaux avec lui ; passer des yeux bleus aux yeux marron, des *Tweenies* au tennis, du joyeux bazar de la

routine dîner-bain-et-au-lit aux soirées solitaires. J'avais tellement peur de me retrouver toute seule. Je pourrais peut-être arranger un peu l'histoire, juste pour ne pas l'accabler ? Je pourrais peut-être raconter qu'Adam et moi, nous étions seulement amis et que j'avais loué cet appartement uniquement pour me rapprocher de Max ? Mais à l'idée de raconter encore des mensonges, j'ai eu l'impression de sentir le contact rugueux d'une corde se resserrer autour de mon cou. Il fallait désormais dire la vérité, sans se soucier du prix à payer.

Adam a laissé retomber ses bras et s'est éloigné de moi, en regardant sa montre.

— On ferait bien d'y aller. Je vais téléphoner à Marilyn pour lui dire de ne pas aller chercher Max aujourd'hui ; que tu le ramèneras à la maison. Et après, tu t'en vas, c'est ça ?

Cela sonnait comme un ordre. Je les avais perdus, lui et Max.

36

Normalement, quand je prenais Max à la sortie de l'école, je restais dans le groupe des autres mères ; nombre d'entre elles avaient des enfants plus petits qui cherchaient à s'échapper de leur poussette ou qui dormaient dans un porte-bébé contre leur ventre encore distendu. Pour la première fois depuis la mort de Holly, voir d'autres mères n'avait provoqué en moi nulle amertume ; puisque j'étais presque devenue l'une d'entre elles, j'avais même appris à les plaindre :

pas tant parce qu'elles en avaient assez de leurs nuits sans sommeil et de leur vie sexuelle inexistante, mais pour les traces tangibles de ce qu'elles enduraient – les cernes violets sous leurs yeux qu'elles n'avaient pas le temps de maquiller ; les vêtements confortables mais informes ; les cheveux emmêlés ; leurs mines abattues quand leurs enfants ne prêtaient pas la moindre attention à leurs réflexions. Nous bavardions de tout et de rien, du temps, des rhumes, des additifs alimentaires, des ventes de gâteaux. J'adorais ces conversations.

Cependant, pour le dernier jour, j'ai gardé mes distances. Il aurait été agréable de continuer ces papotages une dernière fois, mais j'avais trop peur de craquer. Avec une parfaite injustice, je les entendais déjà cancaner : « Regardez la petite amie du père de Max – Max n'est même pas à elle et elle ne tient pas le coup... elle devrait voir ce que c'est d'en avoir trois ! » À moins qu'elles n'aient compris que Marilyn était revenue dans le paysage, auquel cas elles devaient plutôt me plaindre. Elles devaient se dire : « Bon, j'ai peut-être les fesses qui me tombent au milieu des cuisses, mais au moins j'ai un mari et un gosse bien à moi. »

J'ai mis mes lunettes de soleil, même si le soleil était caché derrière un banc de nuages épais, et j'ai fixé la porte par laquelle Max allait sortir à trois heures. Un panneau à l'entrée de la classe annonçait que la lettre de la semaine, c'était le C et qu'ils allaient parler de Chats, de Chocolats et de Chapeaux. Pas dans la même phrase, j'espérais.

Il fut le sixième à franchir la porte. Tandis que je nommais dans ma tête les enfants qui le précédaient, je me demandais ce qu'ils allaient tous devenir et la

tristesse m'a prise à l'idée de ne plus jamais les revoir. Dominic est sorti en premier – un visage d'ange, avec des boucles blondes et des lèvres de Cupidon, mais un langage de charretier et des poings trop souvent prêts à jaillir. Ensuite Natalie, qui était adorable. Elle était venue jouer avec Max à plusieurs reprises et il en parlait timidement comme de son amoureuse ; je l'avais vu caresser ses couettes brunes quand il pensait que personne ne le regardait. Comme c'était elle qui lui avait expliqué que les garçons mettent leur robinet dans le zizi des filles pour faire des bébés, elle n'était peut-être pas aussi innocente qu'elle en avait l'air. Un groupe de filles la suivait, Katy, Gracie et Amy. Elles étaient bien trop cool pour être copines avec quelqu'un comme Max.

Puis Max est apparu, chargé comme un baudet, à l'image des autres, mais trop préoccupé pour jouer à la marelle sur le dragon jaune.

— Anna ! a-t-il crié en se jetant dans mes bras et en fondant en larmes. Regarde !

Il a tiré sur sa lèvre inférieure pour me montrer une de ses dents du bas. Elle ne tenait plus que par un fil.

— Miss Taylor a voulu me l'arracher, mais j'ai refusé, a-t-il gémi.

Je l'ai pris dans mes bras, presque heureuse de ses larmes qui me donnaient une excuse pour serrer son corps frêle contre moi. Il avait de la peinture bleue dans les cheveux, du yoghourt sur sa cravate et les ongles noirs. J'ai envisagé de le kidnapper ; de m'enfuir avec lui pour commencer une nouvelle vie. Rien que Max et moi.

— Il faut à peine tirer dessus, Max, et elle tombera, ai-je chuchoté. Tu veux que je le fasse ?

— Non, a-t-il dit en se tortillant pour m'échapper. Maman le fera, quand on sera à la maison.

Je l'ai lâché. Je ne pouvais pas le garder. Je priais pour que personne ne nous adresse la parole jusqu'à la sortie, tandis que nous avançons à une allure d'escargot derrière une femme qui tenait la main d'un bébé vacillant. Je n'arrivais même pas à demander à Max comment sa journée s'était passée, comme je le faisais d'habitude.

— Anna, on est vendredi ?

— Non, mon trésor. On est mercredi.

— Pour une fois, je pourrais pas avoir un gâteau le mercredi ? a-t-il dit, plein d'espoir mais sans y croire.

Il a sauté sur le muret qui longeait la maison de retraite, les bras tendus comme un équilibriste sur sa corde. Il avait oublié sa dent.

— Bon, d'accord. Pour cette fois seulement.

Il a poussé un cri de joie.

— Je veux un bonhomme de pain d'épices !

— Mais, et ta dent, Max ? Tu ne peux pas mordre dans du pain d'épices !

Il a eu l'air penaud. Puis il s'est arrêté et s'est tourné vers moi. Debout sur le muret, ses yeux étaient presque à la hauteur des miens et son expression sérieuse me rappelait celle d'Adam sur le chemin de halage, moins d'une heure auparavant. J'en ai eu le souffle coupé.

— Alors, tu peux le faire, Anna.

— Faire quoi ?

— Arracher ma dent. Vas-y. Je pleurerai même pas — pas si je peux avoir un bonhomme de pain d'épices et si la petite souris passe.

Il a ouvert grand la bouche en poussant la dent du bout de la langue.

J'ai pensé à une conversation que j'avais entendue lors d'un dîner professionnel de Ken quelques mois plus tôt. J'étais au bout de la table, coincée entre une autre épouse de cadre et un branché de la radio, je n'écoutais pas ce qu'ils racontaient mais j'essayais de capter la conversation passionnée de Ken avec une rousse séduisante.

— Tu le pincés simplement entre le pouce et l'index dans un mouchoir et tu tournes, expliquait la femme avec enthousiasme.

Je mourais d'envie de savoir ce dont elle parlait. J'avais fini par décider qu'elle lui expliquait comment arracher une dent de lait à un enfant, et ça m'avait émue. C'était une de ces pépites d'information que je mettais de côté dans l'espoir de m'en servir un jour. Même si, plus tard, Ken m'avait raconté qu'ils discutaient en fait de la façon d'empêcher le pollen des lys de faire des taches partout — on ôte l'étamine —, je croyais toujours connaître la bonne méthode pour arracher une dent branlante.

La dent de Max oscillait. Prenant une profonde inspiration pour tenter de dissiper mon malaise, j'ai saisi le minuscule carré blanc et j'ai tiré. Je n'avais jamais fait quelque chose d'aussi intime pour personne. Il y a eu une micro-résistance et Max a pâli. La dent était partie et le sang coulait de sa gencive.

— La voilà ! ai-je crié en la brandissant. Tu as perdu ta première dent — quel grand garçon courageux !

— Anna, je SAIGNE ! a-t-il gémi en fermant la bouche.

— Crache, mon chéri. Bois une gorgée d'eau et crache.

Tout en l'aidant à descendre du muret et en lui

tendant sa gourde, j'ai regretté immédiatement cette extraction improvisée. Je n'avais même pas un mouchoir en papier, nom d'un chien. J'aurais dû au moins attendre qu'on soit rentrés – mais alors Marilyn aurait pris le relais. Comme ça, j'avais eu droit à mon moment. Je serais pour toujours celle qui avait arraché la première dent de Max.

Une des mères – celle de Natalie – s'est arrêtée.

— Ça va ? a-t-elle demandé, plus à moi qu'à Max.

— Vous n'auriez pas un mouchoir en papier ? Je viens de lui enlever cette dent et ça saigne plus que je n'aurais cru.

Max avait récupéré sa dent pour la montrer à Natalie, qui en était sacrément impressionnée.

— C'est la première qu'il perd ? a interrogé la mère de Natalie en me tendant un petit paquet de mouchoirs.

Impossible de retrouver son nom et je ne voulais pas lui poser la question.

— Oui, ai-je dit en souriant avec autant de fierté que si la petite souris avait laissé une livre sous mon propre oreiller.

— Oh ! s'est-elle exclamée. C'est formidable ! Natalie attend ça avec impatience !

J'ai tendu un mouchoir à Max et il s'est tamponné la gencive, qui avait déjà cessé de saigner.

— Allez, viens, Maxie, on va aller acheter un gâteau. Tu veux que je te garde ta dent jusqu'à la maison ?

Il m'a remis sa dent sanguinolente comme un bijoutier présentant un diamant de valeur et je l'ai enveloppée dans un mouchoir propre.

— Merci pour les mouchoirs, ai-je dit à la mère de Natalie.

— Je vous en prie, a-t-elle répondu en souriant gaiement. Bravo, Max ! À demain, tous les deux !

« Eh bien, demain, je ne serai pas là. » Tandis que je la regardais sortir de ma vie, avec Natalie qui tenait la poussette dans laquelle était installé son petit frère, la déprime s'est à nouveau abattue sur moi.

Max a tambouriné des deux poings sur la porte, en criant à travers la fente du courrier :

— Maman ! Maaaman ! Tu sais quoi ?

Il avait la voix assourdie parce qu'il avait enfourné la moitié du bonhomme de pain d'épices dans sa bouche pour se libérer les mains.

Mais c'est Adam qui a ouvert la porte. Mon cœur a fait un bond en le voyant, tellement familier avec sa chemise à carreaux et son jean, ses yeux plissés et son grand sourire, qui s'adressait exclusivement à Max – il a disparu dès qu'il a posé les yeux sur moi.

— Où est maman ? a dit Max en le bousculant. Anna, donne-moi ma tu-sais-quoi que je la montre à maman.

— Elle n'est pas là pour l'instant, mon chéri, elle est allée faire des courses.

Ses traits se sont affaissés et il a posé le tronc mutilé du bonhomme de pain d'épices sur la table, n'y trouvant plus le moindre intérêt.

— Montre-la donc à papa, ai-je proposé en lui tendant le précieux mouchoir.

Max l'a déplié lentement en dévisageant son père de ses grands yeux bleus, guettant sa réaction tandis qu'il faisait apparaître la minuscule dent sur son lit de papier.

— Max ! Mais ce n'est pas ta... a commencé Adam

dont le regard allait de la petite dent au sourire à trou de son fils.

— Anna me l’a arrachée pour que je puisse manger mon bonhomme de pain d’épices, a expliqué Max, rayonnant.

— Oh Max ! C’est formidable ! s’est écrié Adam en le serrant contre lui. Il faut la mettre sous ton oreiller pour la petite souris.

— Elle ne tenait plus que par un fil et c’est lui qui me l’a demandé, ai-je ajouté, ne voulant pas qu’Adam pense que j’avais contraint Max d’une manière quelconque, comme dans un remake de la scène du dentiste dans *Marathon Man*. Si ça ne te dérange pas, je vais monter vite fait. J’ai quelques bricoles à ramasser avant de partir.

— Pourquoi ? Où tu vas, Anna ?

Max s’est accroché à mon bras, l’air légèrement affolé. « Il sait », ai-je pensé.

Je me suis accroupie devant lui.

— Max, maintenant que ta maman est revenue, je... euh... il n’y a plus assez de place pour moi ici.

— Tu pourrais partager ma chambre, a-t-il proposé sans me lâcher.

— Merci, mon chéri, ai-je répondu en le serrant contre moi, mais ça n’irait pas. Tu vois, je vais quitter mon petit appartement et je vais retourner dans... (j’avais failli dire « mon ancienne maison ») là où je vivais avant. Mais je ne vais pas disparaître, je te le promets. Je vais écrire et envoyer des e-mails, te parler au téléphone. Et si papa et maman sont d’accord, on pourrait sortir tous les deux une journée. Aller au zoo ou au jardin – ou tu pourrais peut-être venir dormir chez moi, quand tu seras en vacances ?

Inutile de m'inquiéter de la réaction de Ken – d'ici là, il serait parti depuis belle lurette.

— Tu t'en vas vraiment ? a-t-il dit, l'air sombre. Anna, s'il te plaît, ne pars pas !

Adam s'est détourné. J'ai serré Max contre moi, gravant dans ma mémoire le souvenir de son corps mince contre le mien, exactement comme j'avais fait pour son père. Au bout de quelques instants, je l'ai repoussé doucement.

— Tu veux m'aider à ranger mes affaires ?

— Non.

Il s'est échappé de mes bras pour courir dans sa chambre.

— C'est horrible, ai-je marmonné.

Mais Adam était parti lui aussi, dans la cuisine. La porte de Max a claqué et je me suis sentie complètement abandonnée.

Monter dans la chambre d'Adam, quelle épreuve épouvantable ! J'avais passé là tant de nuits, la pièce m'était tellement familière : les gravures japonaises de travers que personne ne redressait jamais ; l'armoire ancienne en pin mangée par les vers ; les murs bleu pâle que nous avions repeints nous-mêmes. Et maintenant, la chemise de nuit de Marilyn était tranquillement posée sur mon oreiller et de sa valise ouverte sortaient des collants et des T-shirts. La colère m'a saisie à l'idée qu'Adam ne m'avait pas protégée d'un tel spectacle – c'était une chose d'apprendre qu'ils se remettaient ensemble, mais je n'avais nulle envie d'en voir les preuves. Comme s'il lisait dans mes pensées, il est apparu sur le seuil.

— Excuse-moi, Anna. Ce n'est pas ce que tu crois – j'ai dormi sur le canapé du salon. Je lui ai dit que nous ne partagerions pas le même lit tant que toi et

moi n'aurions pas rompu. Cela n'aurait pas été correct vis-à-vis de vous deux.

— J'espère vraiment que vous serez heureux tous les deux, ai-je dit en récupérant mes chaussures de marche au fond de son armoire.

Elles étaient encore pleines de la boue ramassée lors d'une promenade avec Max et lui. Rien que d'ouvrir la porte de l'armoire, je me sentais déplacée.

— Vous méritez d'être heureux.

Je le pensais vraiment mais ça sonnait faux, comme si j'essayais de compenser ce que j'avais dit sur le chemin de halage.

— Heureux, a dit Adam en s'asseyant sur le lit. Je ne sais pas. Bon. Je suppose que je pourrais être heureux, même si je sais que mon cœur est ailleurs. Oh, Anna, pourquoi as-tu... ? a-t-il ajouté en me prenant la main pour me faire asseoir à côté de lui.

J'ai éclaté en sanglots, sans lâcher mes chaussures, en me balançant d'avant en arrière, écrasée sous la douleur des erreurs, des mauvaises décisions et des regrets.

— Je m'excuse, je m'excuse du fond du cœur.

— Ne pleure pas, a dit Adam en me caressant la tête.

Il m'a fait doucement allonger sur le dos ; le matelas a plié sous notre poids.

— Un dernier baiser, a-t-il dit en léchant les larmes qui se frayaient un chemin jusque dans mes oreilles.

Nos langues se sont mêlées, salées et passionnées, et l'indécision m'a saisie. J'aurais peut-être dû me battre davantage pour le garder, le supplier de nous accorder une chance – mais non, Adam n'était plus à moi. Ou plutôt, il ne l'avait jamais été.

De la chambre de Max est venu le son métallique

d'un petit clavier préprogrammé pour jouer *She'll Be Coming round the Mountain*, très vite. Je me suis redressée en repoussant Adam. J'avais besoin de me moucher et en outre, si je restais là à l'embrasser, je n'aurais plus qu'une envie : me déshabiller pour coucher avec lui. Là, je n'étais pas près de partir.

— Je crois que j'ai tout pris, ai-je dit en ramassant les chaussures, un soutien-gorge de sport et une trousse de voyage que j'avais rangée dans la salle de bains.

Les semelles de mes chaussures avaient laissé de petits cubes de boue séchée partout sur la moquette et, hargneusement, j'ai espéré que ça dérangerait Marilyn.

— Je vais te laisser l'adresse de Lil. Si tu trouves quelque chose d'autre, tu pourras me l'envoyer ?

— Bien sûr, a dit Adam tristement en se passant la main dans les cheveux.

J'ai fourré mes affaires sous mon bras et j'ai pris un mouchoir dans la boîte posée sur la cheminée. Ce n'était pas convenable, je prenais mes aises dans la maison d'une inconnue. Après m'être mouchée, j'ai jeté le mouchoir dans la corbeille à papiers. Il y avait là un des dessins de Max, tout froissé. J'étais fâchée contre Marilyn. Moi, je n'avais jamais jeté la moindre production de Max, même quand ses efforts n'étaient pas très concluants – j'en avais un gros dossier dans l'appartement. Cependant, ce que je préférais, c'était les cartes que nous avions faites ensemble quand il était malade. Les *catres*.

— Max, ai-je appelé devant sa porte. Je m'en vais, chéri. Tu viens m'embrasser ?

« Tiens le choc, Anna, encore un petit moment. » J'espérais que mes yeux n'étaient pas trop rouges de

ma dernière crise de larmes. La pièce était plongée dans le silence.

— Max ? S'il te plaît ?

Je n'avais pas le droit d'entrer. J'étais redevenue une étrangère.

J'ai entendu un bruit de pas et la porte s'est ouverte. Max est apparu, Spesh sous un bras et un ballon de foot sous l'autre. Il n'avait pas éteint son piano électronique, qui moulinait toujours une version *allegro* de *We Wish You a Merry Christmas*.

Il m'a lancé Spesh, avec une moue triste. J'ai embrassé le nez rembourré de la peluche.

— Au revoir, Spesh, ai-je dit d'un ton faussement joyeux. Occupe-toi bien de Max pour moi.

— Non, Anna, c'est pour toi.

J'en suis restée bouche bée et Adam a poussé une exclamation de surprise. Il est venu me rejoindre.

— Tu donnes Spesh à Anna ?

— Je veux qu'elle le prenne, papa. C'est mon jouet préféré, c'est pour ça, a déclaré Max, les yeux pleins de larmes.

— Je ne peux pas, ai-je dit en essayant de le lui rendre. Oh, Max, pas ton Spesh.

— Tu l'aimes pas ?

— Je l'adore. Je t'adore. Je... je sais à quel point tu y tiens, c'est tout. Il va tellement te manquer.

— Mais toi, tu me manqueras encore plus, Anna, a dit Max.

Il s'exprimait d'un ton tellement mûr que je l'ai vu sous les traits d'un adulte, mêmes yeux, voix grave, poils, grands pieds... en train de briser le cœur des filles tous azimuts, exactement comme mon cœur était en train d'exploser.

— Tu es sûr ?

— Oui. Mais je le verrai quand je viendrai dormir chez toi, non ?

— Évidemment.

J'ai regardé Adam pour en avoir confirmation. Il a hoché la tête en caressant les cheveux de Max.

— Mon trésor, c'est tellement gentil de ta part. Je suis sûr qu'Anna va beaucoup aimer s'occuper de Spesh.

— Je penserai à toi chaque fois que je le regarderai, ai-je réussi à dire, la gorge serrée. Merci beaucoup.

J'ai laissé tomber mes affaires sur la moquette – y compris le jouet bien-aimé de Max – et je me suis agenouillée. Max a couru se jeter dans mes bras. Une fois encore, Adam s'est détourné et je me suis dit : « Bon, cette fois, il faut vraiment que je m'en aille. Plus je tarde et plus c'est dur. »

Juste à ce moment, il y a eu un bruit de clé dans la serrure, suivi par un froissement de sacs en plastique. Max s'est arraché à mon étreinte et a bondi dans l'escalier, sans lâcher son ballon de foot.

— Maman ! Maman ! J'ai perdu une dent !

Je me suis retrouvée sur le palier, les bras vides et le ventre douloureux.

Je n'ai pas revu Max. Lorsque j'ai quitté la maison peu de temps après, il jouait au ballon dans le jardin avec Marilyn. Par la porte ouverte, je l'entendais multiplier les hypothèses excitantes : la petite souris allait-elle voler ou entrer par la porte ? Combien allait-il avoir pour sa dent ? Il semblait avoir oublié mon départ.

Je suis rentrée le jour même, conduisant très lentement, abrutie de chagrin et par un cocktail de paracétamol, de pastilles pour la gorge et de vitamine C. La cérémonie des adieux m'avait vraiment achevée et je me sentais plus faible qu'un chaton. Je me suis éloignée en tremblant de Wealton, avec Spesh sur le siège passager ; je me sentais bizarrement vide, la vie n'était plus que pertes et regrets. C'était un mélange entre le deuil et ce qu'on ressent après des vacances formidables, quand on sait qu'on ne reverra sans doute jamais les gens et les lieux qu'on quitte. Même si Adam avait confirmé que je pourrais revoir Max, ça pourrait facilement ne jamais arriver – et finalement, à long terme, ce serait peut-être mieux pour nous tous.

J'avais laissé un mot à Dora, ma propriétaire, en lui donnant un mois de préavis pour l'appartement. Je savais qu'il me faudrait y retourner avec une camionnette de déménagement – mais aurais-je la force de revoir Max et Adam si rapidement ? Ou plutôt de voir Marilyn réinstallée dans son rôle de mère et d'épouse ?

Je ne pouvais pas non plus affronter directement Lil ; je suis donc rentrée chez moi. J'avais prévu de défaire mes bagages mais je n'en ai pas eu l'énergie et je me suis effondrée dans un nouveau lit froid, avec le sentiment d'être une nomade. Une nomade nauséuse, parce que dix minutes plus tard, je devais me précipiter dans les toilettes, les entrailles de nouveau en pleine révolution. C'était peut-être la vie telle qu'elle était qui me rendait malade : malade de tous ces mensonges, de ce manque de stabilité, de ce foyer.

construit sur du sable. La marée était montée, et sacrément vite. Bon, les jeux étaient faits à présent. Plus de Max ni d'Adam, plus d'échappatoire. Le reste de ma vie commençait maintenant. Je me sentais affreusement mal.

J'ai enfilé une chemise de nuit et je m'apprêtais à me recoucher, épuisée et morte de sommeil, lorsqu'on a sonné à la porte. Je n'ai pas réagi. On a sonné à nouveau. Apparemment, c'était mon lot d'être embêtée par des gens qui ne décollaient pas leur doigt de la sonnette. Je suis descendue d'un pas lourd, en poussant des soupirs.

J'ai ouvert la porte en m'appuyant lourdement contre le chambranle, m'attendant à une livraison ou peut-être à Lil ou Vicky ; mais c'était un inconnu qui me lorgnait d'un œil indécis dans ma chemise de nuit en nylon défraîchie. Ken détestait cette chemise de nuit. Je l'avais achetée 5,99 livres au marché pour la porter après la naissance de Holly, pensant que ça n'aurait pas d'importance si elle se retrouvait tachée de lait ou de sang – je pourrais toujours la jeter après. Mais finalement, je n'avais pas pu m'en séparer. Elle était toute pelucheuse et dégageait une telle électricité statique que Ken sursautait quand je la portais au lit. Il affirmait qu'elle était coupée dans un tissu traité spécialement anti-sexe ; ça me faisait rire, même si Ken n'avait nul besoin de ce genre de traitement ; apparemment, je le repoussais parfaitement sans aide.

— Anna ?

Un homme d'une soixantaine d'années, avec un gros ventre et des cheveux gris pâle, balayés sur son front dans un style vaguement familial, à la David Soul. Il avait l'air de me connaître, j'ai froncé les sourcils.

— Désolé de débarquer chez toi sans prévenir. Presque vingt ans plus tard.

Il a souri soudain, ce qui lui a donné l'air coquin. Ça a brusquement fait tilt.

— Greg ? Mais bon sang, c'est vraiment toi ? Je ne t'avais pas reconnu.

J'étais trop épuisée pour pouvoir manifester autre chose que de la surprise, mais mon manque d'enthousiasme ne l'a pas dérangé. Il a ouvert les bras, mais je n'ai pas bougé.

Greg, celui qui voulait me déflorer. Greg, l'ami de papa, le catalyseur qui avait provoqué sa crise cardiaque, à cause de moi. Greg, que je n'avais jamais voulu revoir après l'enterrement. Heureusement que je ne m'étais pas enfuie avec lui. En dépit de la pagaille que j'avais pu flanquer dans ma vie, au moins je m'étais épargné un mariage raté avec Greg.

— Oui, c'est bien moi ! Je suis tombé sur ton frère au rayon maroquinerie de John Lewis dans Oxford Street et il m'a donné ton adresse – il ne t'en a pas parlé ? Jolie tenue, au fait.

Il a hoché la tête en direction de mon décolleté et j'ai remonté le devant de ma chemise de nuit pour cacher ma poitrine tout en injuriant mentalement mon frère.

— Il travaille là depuis longtemps ?

— Hum... Ça va, ça vient. Il revient juste d'un an de voyage dans toute l'Europe.

— Il n'est pas marié, alors ? Je lui ai posé la question, mais il a réagi comme si j'avais dit quelque chose de drôle. Un divorce difficile, peut-être ? Il avait besoin de se changer les idées ?

— Non. Il est homo.

Greg en est resté bouche bée, si bien que j'ai pu.

distinguer tous les plombages et les couronnes qui lui garnissaient la bouche, éclairs criards au milieu de ses dents grises.

— Homo ? Non ! Impossible ! Il n'avait pas une charmante petite amie quand il était gosse ?

J'ai soupiré. Une conversation dont je me serais volontiers passée.

— Oui, il avait des petites amies. Il n'est devenu homo qu'à vingt-cinq ans. Maintenant, il a un très charmant petit ami.

Cette nouvelle a semblé totalement anéantir Greg.

— Un homo ! a-t-il répété en secouant la tête. Le petit Oliver... qui aurait pensé... Bon, après tout, ça peut se comprendre... mais n'empêche, qu'aurait dit ton père ?

— Je suis sûre que papa voulait seulement qu'Olly soit heureux, tout comme maman et moi, ai-je déclaré avec raideur.

C'était vraiment bizarre d'être là sur le seuil de ma porte à discuter des inclinations sexuelles d'Olly, vêtue de cette chemise de nuit informe, alors que toute ma vie était sens dessus dessous.

— Bon. D'accord. De toute façon, je ne suis pas venu te parler de ton frère. Il faut que nous discussions, a-t-il annoncé, le visage grave.

Oh, seigneur, et puis quoi encore ?

— Oh, ai-je dit prudemment, de quoi s'agit-il ?

— Je peux entrer ?

— Le moment est mal choisi, ai-je répondu en hésitant. J'ai la grippe et je ne me sens pas bien du tout.

Il m'a examinée à nouveau de haut en bas.

— Oui, effectivement, tu n'as pas l'air en forme, a-t-il déclaré gaiement.

Je me suis sentie vexée. Il pouvait parler, lui, avec sa brioche pleine de bière et sa barbe grise. Il avait des oreilles de vieux, avec des poils qui en sortaient ; et la fossette de son menton, qui était si charmante tant d'années auparavant, paraissait maintenant irritée comme si quelqu'un creusait régulièrement là-dedans à coups de tournevis. J'ai frissonné en pensant à ce que nous fricotions par terre, dans la cuisine de mes parents. C'était atterrante, l'idée que j'aie pu être tellement impressionnée par un jean et une paire de tennis.

Je l'ai fait entrer à contrecœur et l'ai guidé jusqu'à la cuisine. Tout en branchant la bouilloire, je lui ai fait signe de s'asseoir sur un des tabourets. Il a obéi et ses grosses fesses se sont écrasées sur le siège, ce qui m'a fait penser à Peter, la fois où il était venu m'engueuler parce que je m'étais brouillée avec Vicky. Il allait falloir appeler Vicky pour voir Crystal rapidement, ai-je pensé avec culpabilité. Cette séance à l'institut de beauté remontait à des mois et depuis, chacune s'était résolument éloignée de l'autre — à tel point que je n'étais même plus sûre que notre amitié soit encore d'actualité. Je n'avais pas voulu lui téléphoner régulièrement parce que j'avais peur qu'elle ne perce mes mensonges à jour et elle, elle avait gardé ses distances parce qu'elle n'avait nulle envie que je me mêle de sa grossesse. Elle devait être bientôt à terme, ai-je pensé avec un pincement qui ressemblait à une petite contraction.

Je m'attendais à ce que Greg sorte son paquet de cigarettes, qu'il en allume une et qu'il demande ensuite, comme c'était son habitude, si ça me dérangeait mais ses mains, qui ne cessaient de bouger, étaient posées devant lui. Je me souvenais de ces

maines, comment elles soupesaient mes seins et glissaient autour de ma taille. C'étaient toujours des mains de fumeur, la déformation de l'index durcie sous forme de cal jaune de nicotine. Je me suis sentie de nouveau le cœur au bord des lèvres.

— Tu ne fumes plus ?

Il a pris un air satisfait.

— Ça fait deux ans et demi que je n'ai pas allumé une clope, a-t-il fièrement déclaré. J'ai arrêté en même temps que j'ai arrêté de picoler.

— Félicitations, ai-je dit poliment. Thé ou café ?

— Thé, s'il te plaît, ma belle. Trois sucres.

Je me demandais s'il avait toujours été aussi... rustique. Si papa et lui seraient toujours amis. Tout bien considéré, l'amitié de Greg et Jeanette avec mes parents était assez bizarre. Ils n'avaient pas grand-chose en commun. Maman aimait s'occuper du jardin ; Jeanette aimait jouer au bingo. Papa s'intéressait au golf, et Greg jouait au billard. Décidément, leur petite bande faisait bien penser à *Abigail's Party* : les soirées tranquilles à siroter les boissons douceâtres des années soixante-dix en se passant des amuse-gueule. Les nappes en papier, les robes en mousseline, les cravates démesurées. Qu'est-ce qui avait bien pu leur plaire à chacun ? Les parents auraient pu se lier avec une foule d'autres voisins. Ils n'auraient probablement pas manqué de broderie anglaise ni de cravates immondes...

Je me souvenais, pleine de honte, de la façon dont je l'avais séduit : je l'avais mené par le bout du nez en lui faisant croire que c'était lui qui avait l'initiative. C'était totalement sordide, mais à l'époque, je me la jouais romantique et passionnée. En observant la masse de poils grisonnants qui sortait de sa chemise

ouverte en V, je me suis dit : « Ah, les erreurs qu'on commet dans sa jeunesse... » Et puis, je me suis souvenue de la situation épouvantable dans laquelle je me trouvais et je me suis dit : « Oh, les erreurs qu'on commet adulte ! »

Tout était la faute de Greg, ai-je décidé en jetant avec colère deux sachets de thé dans des tasses tandis que la bouilloire sifflait. S'il n'avait pas parlé de notre histoire à papa, papa n'aurait pas été bouleversé et il ne serait pas mort ; de cela, j'étais bien persuadée. Si papa n'était pas mort, je n'aurais pas eu perpétuellement aussi peur pour la vie de Max. Perdre Holly avait été une épreuve épouvantable mais l'idée que le don de moelle que j'avais fait à Max puisse être un échec et qu'Adam le sache était atroce. Me sentir responsable de trois morts. Mais du coup, j'avais dû mentir à Adam et maintenant, je l'avais perdu.

— Alors, comment ça va pour toi, Anna ? s'est enquis Greg, les yeux fixés sur le marbre du comptoir de la cuisine, comme s'il mourait d'envie de ne pas savoir la réponse. En dehors de la grippe, évidemment.

— Très bien, ai-je répondu en posant brutalement la tasse de thé devant lui sans me soucier de lui passer le sucrier. Magnifique. Ma vie est...

Je m'apprêtais à dire « simple comme bonjour » mais inexplicablement, c'est autre chose qui est sorti.

— ... une catastrophe. Ma vie est une catastrophe, ai-je répété d'une voix entrecoupée.

Il faut lui accorder cela, Greg m'a regardée avec sollicitude.

— Qu'est-ce qui t'arrive, ma belle ?

— Excuse-moi, ai-je répondu en m'asseyant à côté de lui. Tu n'es pas là pour écouter mes problèmes

— et pour être franche, je n'ai pas tellement envie de te les raconter. C'est seulement que je ne me sens pas en pleine forme avec cette grippe. Tu débarques au mauvais moment, c'est tout. Ça va s'arranger.

Il m'a tapoté l'épaule avec compassion et j'ai réussi à ravalier les larmes qui m'étaient montées aux yeux à l'idée que j'avais perdu Max et Adam.

— Bon ! a-t-il dit avec entrain. J'ai entendu dire que tu étais devenue actrice. C'est formidable. Tu avais toujours voulu faire ça, non ? Je me souviens être venu te voir jouer au lycée. Un truc bizarre, avec des gangsters, non ? Ça avait un drôle de titre.

— *La Résistible ascension d'Arturo Ui*, ai-je dit en réussissant à sourire. De Bertolt Brecht. Je jouais le rôle principal — Ui.

— Oui, c'est ça. Qu'est-ce que j'étais fier de toi ! J'aurais voulu annoncer partout que tu étais ma souris — mais évidemment, ce n'était pas possible.

J'ai pensé à Adam, qui n'avait jamais rencontré aucun de mes amis, aucun membre de ma famille et qui ne le ferait jamais. Pauvre Adam — il avait commis l'adultère avec moi sans même le savoir. J'avais tout de la bigame. Pas étonnant qu'il ait été complètement retourné quand je le lui avais appris.

J'ai regardé ensuite une photo de Ken quand il était petit garçon, pas beaucoup plus vieux que Max, brandissant un gros brochet qui avait plus de dents que lui. Ce petit garçon ne se doutait pas qu'il allait grandir pour épouser une femme qui allait le tromper. J'étais tellement malheureuse pour tous les deux. L'un comme l'autre, ils méritaient mieux que moi.

— Comment va Jeanette ? ai-je demandé d'une voix faible.

— Je ne sais pas, a répondu Greg en haussant les épaules. Nous avons divorcé il y a dix ans. Elle s'est barrée avec le barman de la salle de bingo.

— Oh. Désolée. Ça t'a perturbé ?

— Ça m'a foutu en l'air, a-t-il répondu en s'es-suyant le front. Anéanti. Les mots sont trop faibles pour...

Où se cachait donc cette adoration pour sa femme quand il essayait de se glisser dans ma culotte ?

— Elle était au courant, pour nous ?

C'était une question que je m'étais toujours posée. Mais elle n'avait sans doute jamais su, sinon ma mère l'aurait su également.

— Oui. Je le lui ai dit après l'enterrement de ton père. Après que tu es partie à l'université. Je me sentais tellement coupable.

— Ah bon ? ai-je dit en le dévisageant avec beaucoup d'étonnement. Elle n'en a jamais parlé à maman.

— Non, jamais. C'était une perle, cette femme. Je lui ai brisé le cœur, et pourtant, ça ne l'a pas empêchée de penser aux autres. Elle a dit : « Eileen a eu sa dose. Elle vient de perdre son mari. Elle n'a sûrement pas envie d'apprendre que sa fille s'envoyait en l'air avec un homme marié deux fois plus âgé qu'elle. »

— Mais elles étaient amies.

— Oui, exactement, a répliqué Greg. Elle ne voulait pas causer encore de la peine à ta mère. Elle n'en a jamais soufflé mot à quiconque.

Je me suis sentie prise d'un nouveau respect pour Jeanette que j'avais toujours secrètement méprisée, avec ses robes à grosses fleurs, ses sourcils épilés et

ses permanentes serrées. C'était pourtant un si somptueux ragot, d'autant qu'elle en était la victime. À sa place, moi, j'aurais été incapable de garder ma langue.

— Nous avons tenté de recoller les morceaux, après ça, mais elle n'avait plus confiance en moi. Pour être franc, je pensais qu'on avait à peu près surmonté la crise quand elle a rencontré... Ricky.

Il a craché ce nom comme une framboise avariée.

Ken non plus ne me ferait plus jamais confiance, si je lui parlais d'Adam. Je ne pouvais pas lui raconter. C'était impossible. J'ai repoussé ma tasse de thé.

— Je suis navrée, Greg, mais je ne me sens vraiment pas bien. De quoi donc souhaitais-tu me parler ?

Je voulais qu'il s'en aille. Je voulais retrouver mon lit, mon refuge, le seul endroit où je pouvais me cacher. Quelle triste vie je menais, si je n'avais pas de meilleure distraction que des oreillers bien gonflés et l'oubli que procure le sommeil. Dommage que je n'aie pas décroché pour de bon ce rôle dans la sitcom. Si j'avais eu un vrai travail, je n'aurais pas eu le temps d'être obsédée par Max et Adam. J'aurais consacré mon énergie à apprendre mon texte plutôt qu'à concocter des mensonges.

— Bon. Comme je te l'ai dit, Anna, je n'ai pas bu une goutte depuis deux ans et demi.

— D'alcool ? ai-je demandé, assez bêtement.

— Je suis allé aux réunions des AA, a-t-il dit en hochant la tête. Les douze étapes, tu sais ?

J'imaginai Greg assis sur une chaise en bois au milieu d'un cercle d'autres chaises en bois, partageant son malheur.

— Absolument génial, je t'assure. Je n'aurais pas cru que quelque chose pourrait me retenir de boire,

mais ça marche. Et en plus, je me sens tellement mieux ! J'ai perdu du poids. Mon teint s'est arrangé, aussi.

Il a tapoté ses joues couperosées d'un air taquin en me faisant un clin d'œil.

« Mince, ai-je pensé en regardant sa grosse brioche et sa peau blafarde, s'il est bien maintenant, à quoi il pouvait bien ressembler avant de cesser de boire ? »

— Tu connais le programme en douze étapes ? a-t-il demandé avec entrain.

— Pas précisément, non. Vaguement. Il faut débusquer sa grande force, tout ça ?

— C'est ça. C'est l'étape numéro deux. « On en arrive à croire qu'une force supérieure peut nous ramener dans le droit chemin. » Moi, j'ai atteint l'étape neuf. Il s'agit de réparer directement mes torts auprès de tous ceux que j'ai blessés pendant que j'étais alcoolique. C'est là que tu intervies.

— Moi ?

— Oui. Tu sais que j'ai toujours bien aimé m'en jeter un derrière la cravate, Anna. Et c'était mal de ma part de te courir après comme je l'ai fait, alors que tu n'étais qu'une lycéenne. Sans parler de ce que j'ai fait subir à Jeanette, évidemment.

— Évidemment, ai-je répété faiblement.

— Et puis toute cette histoire avec ton père. Je ne t'ai jamais soutenue comme j'aurais dû le faire. Il était plus facile de boire quelques verres et d'oublier tout ça.

« Toute cette histoire » avec mon père. « Toute cette histoire », quelle drôle de façon de décrire une crise cardiaque fatale, provoquée par les paroles de Greg. J'ai pensé à l'enterrement de papa, aux deux oies qui étaient passées allègrement au-dessus de nous, en

gloussant de façon indécente, alors que nous étions réunis autour du petit trou dans la terre qui allait accueillir ses cendres. Je me souvenais que Greg et Jeanette étaient présents mais j'avais refusé de croiser leurs regards et j'avais arraché mon bras de l'étreinte de Jeanette quand elle avait voulu me prendre gentiment par le coude, comme pour m'aider à traverser la rue.

Mon père me manquait ; c'était une douleur sourde et vrillante, comme quand les règles vous donnent mal au ventre. Maman aussi me manquait, mais sa mort avait été moins brutale.

Greg continuait à parler, mais j'avais cessé de l'écouter.

— Excuse-moi, tu disais quoi ?

— Je te demande si tu me pardonnes, a-t-il dit en me regardant dans les yeux.

Pour la première fois, je retrouvais le Greg qui m'avait tellement plu et dont la présence me fascinait.

— Et j'espère que ton père me pardonnerait les libertés que j'ai prises avec toi, lui aussi. C'était mon pote, ton père.

Il y avait des larmes dans les yeux de Greg. Et dans les miens aussi. Simultanément, nos mains se sont jointes, avec dix-sept ans de retard. Je ne reconnaissais pas l'odeur de Greg. Sans la fumée de cigarette et sans l'alcool, elle avait dû changer. Mais l'espace d'un instant, j'ai fermé les yeux et j'avais de nouveau dix-huit ans, quand je n'avais nul autre souci que de savoir si oui ou non, je laisserais Greg me retirer ma culotte ; ou, en d'autres termes, si je laisserais « son truc » entrer dans « mon machin ».

— Je suis contente que nous n'ayons jamais

vraiment couché ensemble, ai-je dit. Je crois que cela aurait été encore pire.

J'ai senti qu'il hochait la tête.

— Oui. Moi aussi, j'en suis content – même si j'en mourais d'envie. J'espère que tu as réussi à te garder pour quelqu'un de plus digne de toi, ma belle.

J'ai frissonné. Je n'aurais pas dit que Colin Baxter, un étudiant en théâtre de troisième année alors que j'étais en première année, était « digne de moi ». Après avoir bu trop de cognac et de vin dans le bar de l'association des étudiants, nous avons passé la nuit dans l'étroit petit lit de ma résidence, une nuit mémorable moins pour la passion que pour la douleur (en ce qui me concerne), les flatulences (les siennes), la gueule de bois (pour nous deux) et la vision de son slip kangourou grisâtre joyeusement accroché au bec de la bouilloire, en guise de bonjour, quand j'avais ouvert les yeux le matin. S'il n'y avait eu cette culpabilité à l'idée de papa qui était mort des révélations de Greg, alors Greg aurait été un bien meilleur cheval pour parier sur la course du défloremment.

— Alors ?

— Quoi ?

— Tu me pardonnes ?

— Je ne crois pas avoir quelque chose à te pardonner. À toi, je n'ai jamais rien reproché. Depuis tout ce temps, il n'y a qu'à moi que j'en veux, ai-je chuchoté.

— Mais pourquoi, ma jolie ? a dit Greg en me regardant d'un air étonné.

À mon tour d'être surprise.

— Parce que je suis sûre qu'il n'aurait pas eu cette crise cardiaque si tu ne lui avais pas raconté que tu

quittais Jeanette pour moi. Et c'est moi qui t'ai poussé à faire une chose pareille.

— Oh, ma chérie, a-t-il dit en se penchant pour me prendre dans ses bras.

Son étreinte ne m'était pas désagréable. J'ai posé mon menton sur son épaule parce qu'en l'occurrence, il représentait ce qui pouvait le plus ressembler à un père.

— Durant toutes ces années, c'est vraiment ce que tu as pensé ? Mais je ne lui ai rien dit ! Il se tenait la poitrine à deux mains avant que j'aie prononcé un mot... Ça n'avait rien à voir avec nous.

Je n'en croyais pas mes oreilles.

— Tu me jures que tu ne lui as rien dit ?

Greg a secoué ses bajoues avec véhémence.

— Je te le promets, ma chérie. Je n'ai pas dit un mot avant qu'on soit servis. Au moment où je me tournais vers lui pour lui donner sa bière, il était déjà tombé par terre.

Mon estomac a fait la culbute.

— Excuse-moi, ai-je dit en me levant rapidement. Je vais être malade. Encore.

Quand je suis revenue quelques instants plus tard, Greg contemplait l'unique plante en pot sur le rebord de la fenêtre, une pauvre chose aux feuilles brunies. Ken et moi, nous n'avions vraiment pas la main verte. Nous voyions nos plantes se dessécher lentement et puis, soudain, elles nous devenaient invisibles et nous laissions traîner leurs dépouilles alors qu'elles auraient dû être à la poubelle depuis belle lurette. Chaque fois que j'allais chez Lil et que je voyais ses plantes, éclatantes de santé avec leurs feuilles vertes et vernissées, ça me faisait penser qu'il fallait arroser les nôtres, mais le temps de rentrer chez moi, j'avais déjà oublié.

— Ça va mieux ?

J'ai hoché la tête. Même si je sentais encore le goût âcre du vomi par-dessus le parfum mentholé du dentifrice, mon estomac s'était enfin calmé.

— Oui. À vrai dire, ça faisait longtemps que je ne m'étais pas sentie aussi bien.

— Tu ne m'as toujours pas dit si tu me pardonnais.

— Bien sûr que je te pardonne, ai-je dit en lui souriant. Je suis tellement contente que tu sois venu.

Nous nous sommes à nouveau enlacés, brièvement mais intensément. Je me suis rendu compte que non seulement je lui pardonnais à lui, mais à moi aussi.

C'était un début.

38

Après le départ de Greg, ce n'était pas seulement mon ventre – mon bidon comme aurait dit Adam – qui était moins à l'envers. Dans toute la confusion des jours et des semaines précédentes, il s'était enfin produit quelque chose de positif, de décisif : on pouvait tirer un trait sur la mort de papa. Une si vieille histoire surgissant au milieu d'un tel tourbillon ! J'étais étonnée que cela ait pu traîner aussi longtemps. Mais c'était réglé et le nœud de la culpabilité pouvait se desserrer un peu.

J'ai ôté ma chemise de nuit collante et je suis allée prendre une douche, laissant mon corps se ramollir sous l'eau chaude qui rebondissait sur mes bras et mes épaules et sur ce ventre incapable de nourrir

autre chose que des regrets. Puis j'ai enfilé une robe d'été et des sandales, j'ai attaché mes cheveux encore humides et mis suffisamment de blush pour masquer ma pâleur.

Aussi prête qu'il était possible de l'être, je me suis rendue chez Lil. J'étais nerveuse, Lil allait me cajoler pour m'arracher mes secrets, avec autant d'aisance qu'elle mettait au monde les bébés... alors que je ne savais pas encore moi-même à quoi ces vérités allaient ressembler.

— Bonjour, ma petite Anna chérie, a dit Lil en m'embrassant à sa façon tellement rassurante.

Je lui ai rendu son baiser, savourant la familiarité de son dos mince sous la laine fine, respirant son parfum. Quand elle m'a lâchée, j'ai ramassé les deux briques de lait sur son seuil – le carton était humide et froid sous mes doigts – et je les lui ai tendues.

— Ah, parfait. Le laitier était très en retard ce matin. J'ai cru que j'allais devoir t'offrir du thé nature, mais tout s'arrange. Entre.

Dans la cuisine, je me suis installée sur mon tabouret habituel pendant qu'elle préparait le thé. Je voyais bien qu'elle me jetait des regards en biais et que mes traits tirés ne lui avaient pas échappé.

— Tu es guérie ?

— Je crois, ai-je dit en hochant la tête d'un air dubitatif. J'ai été malade ce matin, mais maintenant je me sens beaucoup mieux. Ça va, ça vient.

— Tu as vu le médecin ?

— Non. Pour quoi faire ? Il me dira simplement que j'ai un virus et qu'il faut que je me repose.

Lil m'a tendu une tasse et une soucoupe. Elle m'a versé du thé bouillant et ambré, qui sortait d'une grosse théière en porcelaine. Elle avait une main

ferme comme un rocher ; je contemplais avec un plaisir avide et un immense soulagement ce qui n'avait pas changé dans ma vie, Lil en train de verser le thé. Elle m'a donné une brique de lait à ouvrir, ainsi qu'une jatte vide, et a poussé vers moi le sucrier et la pince à sucre. Une pince à sucre, il n'y avait plus qu'ici qu'on en voyait encore.

J'étais prête à lui raconter la visite de Greg, histoire d'adoucir les éventuels aveux d'adultère qu'elle saurait bien m'arracher ensuite. Lui révéler que ça faisait belle lurette que j'étais du genre à draguer les maris des autres. Bizarre que je n'aie encore jamais envisagé les choses sous cet angle. J'ouvrais déjà la bouche mais elle a dégainé la première.

— Anna, tu ne serais pas enceinte, par hasard ?

Je me suis mise à rire, spontanément.

— Non, bien sûr que non, Ken et moi, nous n'avons...

Je me suis interrompue au milieu de ma phrase, la bouche aussi béante que le carton de lait. Ken et moi, nous n'avions pas. Mais Adam et moi, nous avons. Les précautions que nous avons prises étaient assez superficielles, pour le moins.

— Anna ? Tu te sens bien, chérie ?

Ma main tremblait tellement que j'ai dû poser le lait. De quand dataient donc mes dernières règles ? Pourquoi n'avais-je rien remarqué ? Était-ce vraiment possible ? Non, je n'étais sûrement pas enceinte. Mes seins n'étaient pas sensibles. Je n'avais aucune démangeaison aux mollets, et pourtant c'était un signe certain lors de mes précédentes grossesses. J'avais vomi, ça oui, mais pour Holly, je n'avais pas du tout été malade...

— Non, c'est impossible. J'ai simplement attrapé le virus de Max.

— Mais pour lui, ça n'a duré que douze heures. Et toi, ça fait des jours que ça traîne.

— C'était plus sérieux, c'est tout. J'ai eu mal à la gorge et tout ça, pas seulement des nausées et des vomissements.

Lil m'a caressé la main.

— Pourquoi ne files-tu pas chez le pharmacien acheter un test ? Juste pour avoir l'esprit tranquille, si tu as le moindre doute. Tu pourrais faire ça maintenant. Je serai là.

Je l'aimais parce qu'elle ne me jugeait pas. Elle ne me posait aucune question : si je n'avais pas couché avec Ken, alors comment pouvais-je penser que j'étais enceinte ? Or, elle lisait sur mon visage que je m'étais rendu compte que c'était une possibilité.

— D'accord.

J'étais enceinte ; bien sûr que j'étais enceinte. Assise sur le couvercle des cabinets dans la salle de bains fleurie de Lil, je contemplais sans y croire la ligne rose sur la baguette blanche. C'était tellement différent de toutes les autres fois où j'avais découvert la rencontre entre l'ovule et le spermatozoïde. La première fois, c'était un pur moment de bonheur. La deuxième : beaucoup de joie et un peu de peur. La troisième : moitié moitié. La quatrième – bon, c'était Holly. J'avais été terrifiée quand j'avais su qu'elle était en route, mais la peur avait lentement reculé devant mon ventre qui grossissait mois après mois, et mon bonheur hésitant s'affirmait au fur et à mesure que je perdais mes pieds de vue.

Mais là... que devais-je ressentir ? Il m'était impossible de ressentir quoi que ce fût, sauf une panique totale. J'ai pensé alors à Vicky et pour la première fois, j'ai compris sa réaction. J'avais tellement envie d'avoir un bébé, mais pas ainsi ; pas toute seule et avec la douleur de Ken. J'avais déjà décidé de tout lui avouer, Adam et le faux boulot, mais comment lui dire ça en plus ? Il serait tellement bouleversé et cela sonnerait le glas de tout espoir de nous remettre un jour ensemble. Nous allions divorcer, sans aucun doute, et je ne pouvais pas le lui reprocher.

Curieusement, je n'étais pas du tout étonnée à l'idée de finir toute seule, faisant pénitence pour mes crimes et mes tromperies. Adam m'avait déjà laissée tomber et il n'était pas question que je me serve du bébé – si tant est que je réussisse à le garder – pour exercer un chantage. En outre, Max avait besoin de sa mère. Je me sentais presque soulagée, comme si Dieu m'avait retiré le pouvoir de décision. Je me suis adossée à la chasse d'eau, épuisée, éperdue de chagrin.

On a frappé à la porte.

— Anna, je peux entrer ?

Je me suis levée lentement pour ouvrir.

— Je suis enceinte.

Nous avons échangé un long regard. Malgré toute son expérience obstétrique, elle n'avait jamais su ce que cela faisait de regarder son propre test de grossesse positif, ce premier souffle. J'ai eu une vision d'elle cinquante ans plus tôt, pleurant comme j'avais pleuré tous les mois au moment des règles. Une jeune femme mince et belle, avec des boucles châtaines et un rire franc, des blouses bien repassées et une lingerie à

échafaudages. Je parie qu'elle devait avoir une sacrée allure en tenue de sage-femme.

À l'époque, ces tests de grossesse si pratiques n'existaient pas. Elle avait passé ses années de fécondité à attendre une absence de sang, et tous les mois, elle avait été déçue : elle était contrainte d'acheter d'épaisses serviettes hygiéniques au lieu de tricoter de la layette ; d'écouter patiemment d'innombrables femmes gémir sur les douleurs de l'enfantement, les souffrances de l'allaitement, les fatigues de la maternité. Ça, ça devait être sacrément difficile.

Mon père était pour elle ce que Max était devenu pour moi, un enfant de substitution, son neveu préféré. J'avais toujours eu le sentiment qu'il était plus proche d'elle que de sa sœur, sa propre mère. C'était drôle que j'aie toujours été plus proche de Lil que de ma mère, moi aussi.

— Reviens dans la cuisine. J'ai refait du thé, a-t-elle dit en me prenant doucement par le coude.

J'étais tellement contente qu'elle soit là.

— Ce n'est pas de Ken, alors, a-t-elle dit tranquillement tandis que nous reprenions le rituel du thé.

Elle a mis deux cuillerées de sucre dans ma tasse, alors qu'elle sait que je n'en prends pas.

J'ai secoué la tête, couverte d'une honte poisseuse à l'idée de devoir avouer cela.

— Il va être anéanti, ai-je chuchoté. J'avais l'intention de le quitter pour Adam, le père de Max, mais ça ne va pas se passer comme ça, finalement. Je voulais quand même tout lui avouer, pour Max et Adam, histoire de voir ce qui pouvait en sortir ; si Ken est toujours d'accord pour essayer de continuer ensemble. Mais un bébé va multiplier ma trahison par cent mille. Il a tellement envie d'être père.

— Tu as toujours envie d'être mariée avec lui ?

— Je ne sais pas. Cela aurait sans doute dépendu de sa réaction en apprenant la vérité, parce que je ne vois pas comment j'aurais pu continuer à être sa femme après tout ça, sauf s'il y tient vraiment.

— Qu'y a-t-il de changé entre toi et l'autre gars ?

J'ai soupiré, incapable de retenir les larmes qui me montaient aux yeux.

— Eh bien, d'abord, la femme d'Adam, avec qui il était brouillé, est revenue sur le devant de la scène. Il lui avait téléphoné parce qu'il était affolé quand Max était malade — c'est ma faute, j'étais tellement paniquée. Elle est venue le soir même, juste au moment où je venais de dire à Adam que c'était moi qui avais fait le don de moelle à Max. Ensuite, je lui ai appris que j'étais encore mariée avec Ken et il m'a larguée. Ce qui est compréhensible. Lui et sa femme — Marilyn — vont tenter de replâtrer leur mariage, pour le bien de Max.

J'avais les yeux fixés sur un alphabet brodé au point de croix que Lil avait accroché près de son réfrigérateur, mais j'avais la vue tellement brouillée que je ne distinguais aucune lettre. Max me manquait à un point tel que j'en souffrais physiquement. Lil m'a tendu un mouchoir et je me suis mouchée en pensant : « Bon, si j'accouche de son demi-frère ou de sa demi-sœur, il faudra bien qu'on se revoie, non ? » Et moi qui disais que je ne pourrais jamais avoir cet enfant. Je n'avais jamais été aussi bouleversée de ma vie.

— Ce jour-là, le jour où Max a été malade, c'est là que j'ai compris ce qu'ils représentaient — ce qu'ils représentent — tous les deux pour moi. Je désirais tellement faire partie de leur famille ; et puis au début,

quand Adam a été attiré par moi, je n'ai pas pu résister. Tout paraissait si parfait... mais je ne m'attendais pas à tomber amoureuse de lui ainsi. Et je voulais être près de Max, pour m'occuper de lui.

— Il n'existe pas un proverbe qui dit que lorsqu'on a sauvé la vie de quelqu'un, on en est responsable ? C'est ce que tu ressentais ?

— Oui. C'est un vieux dicton chinois. Je me suis déjà posé la question et j'imagine que c'était ainsi, même si ce n'était pas conscient. J'avais et j'ai toujours le sentiment que Max pourrait vraiment être mon fils.

— Et Ken ? Il n'a aucune idée de tout ça ?

— Je ne crois pas, non. Ou alors il a lui aussi une liaison et ça l'arrangeait bien que je sois ailleurs. Nous n'avons jamais vraiment discuté de ce que chacun fabrique quand l'autre n'est pas là.

— Ce serait pratique pour toi, non ? a dit Lil en fronçant les sourcils. Tu crois vraiment qu'il a rencontré quelqu'un d'autre ?

— Non, ai-je dit après avoir réfléchi, en secouant la tête d'un air penaud.

— Mais comment as-tu réussi à te débrouiller pour passer du temps avec ces deux hommes tout en tournant ta sitcom ?

J'ai baissé les yeux. Nous y voilà. J'ai pris mon souffle. C'était presque plus difficile à avouer que l'adultère.

— Il n'y a pas de sitcom. J'ai inventé ce travail. Lorsque Ken croyait que je tournais, j'étais avec Adam. Et vice-versa.

J'ai lu la surprise et le blâme dans ses yeux ; cela m'a donné envie de me cacher sous le bar et de rester

là tapie à cuver ma honte, comme cela m'arrivait quand j'étais petite. Il y a eu un long, long silence.

— Comment Adam va-t-il réagir en apprenant que tu es enceinte ?

J'ai pensé aux grands yeux bleus d'Adam. Si seulement je l'avais su deux semaines plus tôt, avant la réapparition de Marilyn, ces yeux se seraient écarquillés de bonheur en apprenant que nous allions avoir un bébé. L'espace d'une seconde, mon propre cœur s'est emballé, lui aussi. J'étais enceinte ! Cette fois, ça allait peut-être marcher, celui-là allait s'accrocher...

Deux semaines auparavant, cela aurait été un coup de pied aux fesses suffisant pour me faire quitter Ken et démarrer une nouvelle vie, avec ma nouvelle famille dont j'allais devenir un membre légitime et non plus un élément rapporté... Mais je me suis souvenue qu'à l'époque, il me restait encore à raconter à Adam que je l'avais trompé. Peut-être qu'en apprenant l'existence de notre bébé, il aurait été plus compréhensif ; peut-être pas. De toute façon, ça n'avait plus d'importance.

— Oh Lil, je t'en prie, aide-moi, ai-je supplié sans répondre à sa question, parce que j'en étais incapable. Je ne sais pas quoi faire.

— D'abord, il faut que tu réussisses à en parler à Ken.

— Je sais. Il ne me pardonnera jamais.

— Peut-être que si. À toi de décider si tu souhaites qu'il te pardonne et que vous continuiez ou que tu lui expliques pourquoi c'est fini entre vous.

— Oui, ai-je répondu faiblement. Mais je l'ai tellement mal traité – lui et Adam...

Ma voix s'est brisée.

— Tout ce que je voulais, c'était avoir une famille.

Lil m'a frotté le bras avec compassion avant de me caresser les cheveux.

— Évidemment, ça prendra du temps, pour tous les deux. Tu ne peux pas espérer que Ken accepte ça d'un seul coup. Mais vous pourriez peut-être vous faire aider ?

— Pour qu'il accepte d'élever l'enfant d'un autre ? Ça ne ressemble pas du tout à Ken. Il n'y arrivera jamais. Non, il faut que je lui parle pour qu'il puisse divorcer.

Le téléphone de Lil a sonné. Le répondeur s'est mis en marche et la voix tremblante d'une vieille dame a laissé un message très long et très embrouillé à propos du tableau de service des fleurs dans l'église. Elle devait lire la liste complète au téléphone. Lil a émis un petit bruit désapprobateur et couvert la voix de la vieille dame.

— Chère Édith. Elle fait toujours ça. J'ai envie de lui dire de mettre la liste au courrier mais elle s'imagine que je suis tellement impatiente de connaître la répartition dès que la feuille est imprimée. Certaines de ces pauvres vieilles ont des vies tellement vides.

J'ai réussi à faire un petit sourire. Ça faisait du bien de se reposer un moment, une pause publicitaire dans le drame compliqué de ma propre vie – j'aurais bien aimé qu'elle soit suffisamment vide pour que j'aie envie de me préoccuper des fleurs de l'église. Édith a continué à réciter des dates et des prénoms démodés, comme Ivy, Doris ou Marjorie, jusqu'à ce que la cassette arrive au bout et que sa voix s'interrompe au milieu d'un mot.

— Dieu merci, a dit Lil avant de revenir à la

question que j'avais laissée en suspens. Et Adam ? Quand as-tu l'intention de lui parler du bébé ? Penses-tu que cette nouvelle pourrait le faire changer d'avis par rapport à sa femme ?

— Je ne sais pas. Je ne crois pas. Je lui ai fait tellement de mal. Et puis, ce n'est pas juste par rapport à Max. C'est la mère de Max... Non, je ne vais rien lui dire, en tout cas pas pour l'instant. Il le faudra bien, plus tard, mais je ne voudrais pas qu'Adam pense que je me sers du bébé pour l'obliger à me choisir.

J'avais déjà fait tant de choses égoïstes. Je pouvais au moins assumer celle-là avec altruisme. Max avait besoin de sa mère. Un jour, il m'avait chanté une chanson qui parlait des mères. Il l'avait apprise à l'école et j'avais été irritée par son institutrice, une jeune femme blonde avec un visage de bébé – elle-même encore si proche de l'enfance – qui manquait de sensibilité. Elle devait bien savoir que Marilyn n'était pas là.

La chanson, chantée par la voix enfantine de Max, donnait cela :

*Il y a des centaines d'étoiles dans le ciel
Il y a des centaines de poissons dans la mer
Il y a des centaines de gens partout dans le monde
Mais moi je n'ai qu'une seule mère
Mais moi je n'ai qu'une seule mère*

Fier de sa récitation, il avait eu un grand sourire de satisfaction puis brusquement son visage s'était assombri. « Où est maman ? » m'avait-il demandé, du genre « Mais où je l'ai laissée ? » ; comme si Marilyn

avait été des lunettes de piscine ou un jouet, jadis aimé mais qui avait glissé sous le canapé, oublié.

— Je ne sais pas exactement, mon petit cœur, avais-je répondu en lui caressant le front. Mais je suis là. Et je t'aime.

Je n'aurais pas dû dire cela ; je n'en avais pas le droit. Pour Max, il n'existait qu'une seule mère, et ce n'était pas moi.

— Pourrais-tu envisager de te faire avorter, pour sauver ton mariage ?

Un avortement. Rien que le mot me faisait horreur. Lil appelait un chat un chat – elle faisait claquer les mots sur la table comme de la viande crue.

— Non. Il n'est pas question que je me fasse avorter.

Même si j'étais plongée dans un bordel sans nom, il était impératif que je me sorte de tout ce labyrinthe de secrets et que j'en ressorte propre. Un avortement, cela aurait été le pire des secrets. En outre, j'aurais été incapable de me débarrasser volontairement d'un bébé. Pas question. L'idée me révoltait – gaspiller cette chance après toutes ces années où j'avais tellement voulu un enfant ? Et quelle hypocrisie de ma part après toute la morale que j'avais faite à Vicky sur le sujet.

— J'en suis contente, a dit Lil. Mais Adam a le droit de savoir.

— Oui. Je le lui dirai. Seulement quand j'aurai passé le cap des trois mois, et même peut-être pas avant la naissance... au cas où.

Il était inutile de lâcher ce genre de bombe sur Adam et Marilyn si jamais cette grossesse devait se terminer comme c'était déjà arrivé trois fois sur quatre. Et cela leur laisserait le temps de réfléchir à

leur propre relation, sans que mon fantôme soit là à les hanter.

— Mais tu vas en parler à Ken avant, non ?

J'ai soupiré, j'avais déjà la peur au ventre à cette idée.

— Oui, il faut bien que je le fasse. Je ne supporte plus de garder un secret une minute de plus que ce n'est nécessaire.

C'était vrai. Après des mois passés à mentir sans effort, je me sentais empoisonnée par toutes ces tricheries. Je voulais être propre pour mon bébé, pas pourrie et obstruée de partout. Je voulais connaître mon destin.

— S'il me fiche à la porte, je pourrai venir chez toi ?

— Il ne te fichera peut-être pas à la porte, a dit Lil en m'entourant de son bras. Mais tu es évidemment la bienvenue ici.

— Même si je souhaitais rester avec lui, il ne voudra jamais élever l'enfant d'un autre.

— Tu me l'as déjà dit. Mais ce sont des choses qui arrivent.

— Ah bon ?

— Oui. Mon amie Betty de la chorale, bon, elle est morte en 1998, mais son mari l'adore toujours, même après toutes ces années ; et il s'est avéré qu'il savait depuis toujours que leur plus jeune fils n'était pas de lui. Elle avait eu une liaison pendant des années. Le vrai père était le parrain du gamin.

— Quoi, il le savait avant même la naissance de l'enfant ?

— Apparemment. Alors, tu vois, ce sont des choses qui arrivent, si le couple est suffisamment costaud.

— Ça ne pourrait pas fonctionner dans notre cas, Lil. Si notre couple était suffisamment costaud, rien de tout cela ne serait arrivé.

— Peut-être. Peut-être pas.

Cela semblait bien étrange de discuter de mes sordides petites histoires avec Lil mais je savais qu'elle était plus objective que, disons, Vicky. Il allait bien falloir tout raconter à Vicky, à un moment ou un autre, mais pas avant de savoir à quoi allait ressembler mon avenir avec Ken. Je n'aurais pas pu supporter l'intervention d'une tierce personne.

Lil s'affairait à arroser un rosier miniature posé sur le rebord de la fenêtre. Elle utilisait un petit arrosoir de cuivre, astiqué à merveille, avec un long bec fin, et je voyais son reflet dedans. Cela m'a rappelé la première fois avec Adam quand nous avons vu nos visages déformés dans l'inox de la bouilloire. Quelle sérénité j'avais alors ressentie !

— Je prierai pour toi, chérie. Je suis sûre que tout ira bien, a dit Lil vivement.

Mais elle ignorait que j'observais son expression qui se reflétait dans l'arrosoir et, en dépit de ses paroles rassurantes, elle paraissait tout aussi désespérée que je l'étais.

39

Ken scrutait la photo d'Adam, Max et moi. Décidément, j'avais eu tort d'entasser les accessoires pour tenter de soutenir ma cause. Cet examen attentif et

muet ressemblait bien à l'examen de preuves transmises à un jury dénué de bienveillance.

Je ne parvenais plus à respirer. Toute cette expérience avait quelque chose d'incroyablement décalé. J'aurais voulu que Lil soit là, mais évidemment, c'était impossible ; c'était une chose que je devais affronter seule. Depuis deux jours, je m'étais maintes fois posé la question de savoir si j'aurais tout avoué s'il n'y avait pas eu le bébé, preuve vivante. Je n'aurais pas pu vivre plus longtemps dans le mensonge – mais si ça se trouve, en avouant tout, je me montrais encore égoïste. Ken aurait peut-être préféré tout ignorer.

Jusque-là, il était resté très calme même si en regardant la photo, son visage brun avait pris la couleur grise de la cendre – et presque sa matière, comme s'il suffisait de souffler un bon coup pour qu'il disparaisse dans l'air, la poussière redevenant poussière. Cela me terrifiait davantage que s'il avait été ivre de rage et prêt à me hurler dessus.

Il m'a rendu la photo mais ma main tremblait tellement que j'avais du mal à la tenir. Vu la façon dont Adam et moi nous regardions sur ce cliché, il était inutile de feindre.

— Alors, a-t-il dit. C'est ce petit garçon ?

— Max.

— Et son père a une bonne raison pour te tenir ainsi par l'épaule ?

J'ai avalé ma salive. J'étais sûre que les sarcasmes n'allaient pas tarder – Ken devait avoir la même voix pour virer les employés qui se servaient dans l'armoire à CD.

J'ai lâché la photo pour aller prendre Spesh dans la boîte. Spesh, le vieux tigre de Max. Je l'ai tendu à Ken qui l'a attrapé par une oreille, avec une expression de

dégoût que j'ai trouvée insultante, même dans cette situation.

— C'est quoi, ça ?

— Il... s'appelle Spesh. C'était le bien le plus précieux de Max. Il a été à l'hôpital avec lui pendant toute sa maladie. C'est pour ça qu'il est aussi abîmé.

L'espace d'un instant, le visage de Ken s'est affolé et je l'ai aimé pour cela. Même au milieu de cette tourmente, il s'inquiétait de l'état de santé de Max.

— Alors, pourquoi est-ce toi qui l'as ? Max n'est pas...

— Max va bien. Si j'ai Spesh, c'est parce que...

J'avais la gorge tellement serrée que ma voix n'était plus qu'un croassement.

— ... parce que Max me l'a donné. Il m'a dit que je n'étais pas comme les autres et qu'il voulait me donner ce qu'il aimait le plus au monde. Et c'était Spesh.

— Parce que tu lui as sauvé la vie.

J'ai regardé Ken au fond de ses yeux sombres.

— Non. Il ignore que je lui ai sauvé la vie. Adam, son père, l'ignorait aussi ; mais maintenant, il est au courant.

— Je ne comprends pas.

Ken m'a rendu Spesh.

— Ils ne connaissaient même pas mon vrai nom. Ils croyaient que je m'appelais Anna Valentine... Je voulais seulement faire sa connaissance, j'en mourais d'envie...

J'avais une étrange sensation, comme si j'étais une digue en train de craquer ; le goutte-à-goutte des infos menaçait de devenir un torrent. Et vas-y, ma vieille. Le point de non-retour. Comme lorsque j'avais perdu les eaux. Je n'étais qu'à dix mètres de l'endroit où

nous nous trouvions justement. Le monde avait changé ce jour-là, pas seulement pour Ken et moi, mais pour toute l'humanité : Holly était née le 11 septembre 2001.

Et elle était morte en même temps que tous ces gens innocents. Quand tout avait été terminé, alors que nous étions assis, complètement assommés, près de la piscine d'accouchement remplie d'eau froide, je m'étais sentie coupable d'avoir tant de chagrin. Même si je savais qu'il était parfaitement compréhensible que je sois aussi malheureuse, une partie moins rationnelle de moi estimait que cette souffrance aurait dû être réservée à ceux qui se trouvaient dans les tours et à leur famille. Pour les épouses qui avaient vu leur bien-aimé sauter vers la mort. Pas pour un petit bébé mort.

Peut-être que je ne m'étais jamais autorisée à la pleurer comme j'aurais dû.

Mais pas question d'évoquer ce jour devant Ken, pas maintenant. Ce n'était pas juste d'amener Holly là-dedans, de l'utiliser comme une excuse. Mais si nous avions davantage parlé d'elle depuis qu'elle était morte, je ne serais peut-être pas là en train d'essayer d'expliquer ce que j'essayais d'expliquer. Je ne serais pas obligée d'observer le visage de Ken passer par vingt nuances d'émotion dont la plupart reflétaient une souffrance infinie.

J'avais beau essayer de me concentrer sur autre chose – des pétales de rose pâlis qui tombaient d'un vase, des coulées de cire figée le long des bougies sur la table, un pot de fleurs retourné dans le jardin, laissant échapper de la terre et des racines duvetueuses – rien ne semblait pouvoir détourner mon regard de la souffrance inscrite sur le visage de Ken.

La souffrance que je lui avais causée, moi, moi toute seule.

Il contemplait le dos d'une carte postale représentant John McEnroe, en essayant de comprendre les mots que j'avais écrits en lettres majuscules parce que j'étais trop lâche pour les prononcer à haute voix : « MA SITCOM N'EXISTE PAS. JE N'AVAIS PAS DE TRAVAIL. J'AI TOUT INVENTÉ. QUAND JE DISAIS QUE JE TRAVAILLAIS, J'ÉTAIS AVEC MAX ET ADAM. »

J'étais tellement malheureuse pour lui. Connaissant Ken, je savais qu'il était surtout accablé par la honte du cocu : humilié à l'idée qu'il ne m'avait pas suffi. La bêtise de celui qui est trompé. Même s'il était complètement à côté de la plaque, c'était quand même bien ce qu'il pensait.

Et je ne lui avais pas encore dit que j'étais enceinte. La journée paraissait interminable, comme si le pâle soleil de mars brillait sans arrêt depuis trente-six heures. J'aurais voulu qu'il se couche pour pouvoir en faire autant et rester là, cachée sous mes couvertures. À hiberner comme une tortue jusqu'à la date de l'accouchement, et là, recommencer à vivre. Le bébé, c'était ma priorité d'entre les priorités.

— Alors, tu me quittes pour cet Adam, a dit Ken, les yeux fixés sur une trace de fiente d'oiseau sur le toit en verre de la véranda.

Le chauffage était branché et l'atmosphère étouffante n'arrangeait pas cette culpabilité qui me picotait déjà le crâne. Une goutte de sueur a glissé sur la joue de Ken et un instant, j'ai cru que c'était une larme. Mais même s'il avait les yeux rouges, il ne pleurerait pas. Il ne pleurerait presque jamais. Après la mort de Holly, il m'avait dit un jour : « Je ne suis pas très doué pour pleurer devant les autres » et j'avais pensé :

« Comme c'est étrange, il en parle comme si le fait de pleurer était un exercice qui exigeait de l'entraînement avant de pouvoir s'accomplir en public. »

— Non. C'est fini entre Adam et moi.

J'ai eu brusquement envie de poser ma main sur son genou, de le prendre par le cou, de le supplier de me pardonner – mais je n'osais pas. Dehors, un merle piochait la terre à la recherche d'un ver, inconscient de la présence de l'horrible chat des voisins qui avançait le long de la barrière, en le lorgnant d'un air de convoitise. Je détestais ce chat.

— Alors, pourquoi me racontes-tu tout ça ? Tu t'es donné tellement de mal pour me le cacher pendant si longtemps, j'aurais pensé que la dernière chose qui t'intéressait, ce serait de tout avouer.

— Je ne supporte plus les mensonges.

— Alors, tu as rompu avec Adam ?

J'ai hésité.

— Pas exactement. Je lui ai dit que j'étais déjà mariée.

Ken s'est mis à rire, le rire le plus douloureux que j'aie jamais entendu.

— Et c'est lui qui t'a larguée, c'est ça ? Alors tu t'es décidée à te rabattre sur ton second choix, le chieur accroché à son boulot avec lequel tu es justement mariée. Quel boulet, hein ? Comme c'est embêtant d'avoir bêtement promis de rester avec moi jusqu'à ce que la mort nous sépare. Je parie que tu le regrettes drôlement, maintenant !

Je trouvais ça légèrement injuste. Après tout, Ken avait promis la même chose à sa première femme, jusqu'à ce que j'arrive.

— Non, ai-je répondu, je ne le regrette pas. Je regrette seulement...

Les larmes coulaient sur mes joues et tombaient sur le corps rembourré de Spesh. Je ne pouvais plus les retenir et les mots jaillissaient de moi par à-coups.

— Je regrette seulement ce qui s'est passé depuis. Les bébés. Holly. Ne pas avoir réussi à te parler de tout cela. Les choses n'auraient pas dû se passer ainsi. Holly aurait dix-huit mois aujourd'hui. Si elle était là, rien de tout cela ne serait arrivé.

Apparemment, je ne pouvais pas m'empêcher de l'introduire dans notre conversation.

— Alors c'est ma faute, parce que nous n'avons pas parlé de Holly ?

— Non ! Je ne te fais aucun reproche... même si ça ne nous a pas beaucoup aidés que tu sois si souvent absent.

À nouveau, ce rire atroce.

— Je me demandais au bout de combien de temps tu allais enfin mentionner mon travail.

J'ai pris une profonde inspiration. C'était tentant de commencer à se disputer là-dessus, de me plaindre que Ken était davantage marié avec son travail qu'avec moi ; mais il fallait que je reste calme si je voulais qu'il garde son sang-froid. Chercher des justifications ne ferait pas avancer la situation.

— Alors c'est la seule raison pour que tu me racontes tout ça maintenant ? Parce que tu veux être franche avec moi ? Cela aurait été beaucoup plus facile si je n'avais jamais rien su de tout cela.

J'ai adressé une prière fervente à Dieu, à mon ange gardien, au ciel pour qu'ils me prennent tous en pitié et qu'ils me viennent en aide, moi, une idiote d'humaine si faible. Et qu'ils aident Ken également.

— Tu aurais forcément fini par l'apprendre.

J'ai pris dans la boîte la dernière carte : André Agassi.

« JE SUIS ENCEINTE. C'EST L'ENFANT D'ADAM. »

Ken a bondi de sa chaise avec un cri de souffrance si intense que c'était presque un hurlement et il s'est mis à déchirer la carte. Je n'avais jamais entendu un bruit pareil et j'espère que ça ne m'arrivera plus. Le merle s'est enfui, affolé, et j'ai vu la queue du chat disparaître de l'autre côté de la barrière.

J'ai cru qu'il allait me frapper et sur le coup, j'aurais bien voulu qu'il le fasse si cela pouvait l'aider. Enfin, il pleurait tout en me jetant les morceaux de la carte à la tête ; puis il a balancé la boîte en carton par terre, éparpillant mes pathétiques petits soutiens. Un morceau de la jambe poilue d'Agassi s'est pris dans la manche de mon T-shirt et je l'ai chassé.

— Je m'excuse, Ken, l'ai-je imploré, affolée. Je m'excuse vraiment. Je n'avais rien prévu de tout ça, je te le promets, je voulais seulement faire la connaissance de Max et tout ça m'a échappé...

Ken avait réduit la carte en miettes. Planté en face de moi, les poings serrés, il avait le visage noir de colère et de chagrin, ce qui était en décalage avec la lumière étincelante du soleil. Quand il s'est décidé à parler, sa voix n'était qu'un murmure rauque.

— Va faire tes bagages et quitte cette maison, Anna, espèce de sale garce. Je ne veux plus jamais te revoir. C'est terminé entre nous.

Je suis arrivée chez Lil tenant Spesh dans une main et mon sac dans l'autre. J'avais sans aucun doute un regard égaré. Pour compléter l'image de la réfugiée, il ne me manquait plus qu'une boîte en carton

contenant un masque à gaz autour du cou et une étiquette de bagage à mon revers.

J'avais déjà préparé mon sac un peu plus tôt dans la journée, prévoyant tristement ce qu'allait être le verdict de Ken : un pyjama, une trousse de toilette, des vêtements de rechange. Ça m'avait rappelé quand j'avais fait mon sac pour aller à l'hôpital accoucher de Holly – même si j'avais accouché à la maison, on m'avait conseillé d'avoir un sac prêt au cas où il faudrait m'embarquer en urgence. Ce qui s'était produit, même si j'y étais arrivée trop tard, alors que Holly était déjà morte.

N'empêche, au moins, j'avais eu ma brosse à dents.

Lil m'a fait entrer sans un mot, l'air malheureux ; elle est restée au pied de l'escalier tandis que je fonçais droit dans la chambre d'amis. Elle était déjà prête à m'accueillir, avec une discrète boîte de mouchoirs sur la table de chevet et un petit bouquet de fleurs du jardin sur la commode. C'était trop propre, trop blanc et trop fleuri pour les émotions que j'allais déverser ; le pire drame que cette pièce avait dû connaître, c'était que la poussière des plinthes ne soit pas nettoyée quinze jours d'affilée.

Je me suis assise sur le couvre-lit en chenille et j'ai commencé à sangloter. J'ai sangloté jusqu'à me sentir déshydratée et vide, un réceptacle totalement vidé, sauf de mon bébé, son petit corps en forme de cacahuète développant des embryons d'yeux et de membres comme ceux d'un têtard dans sa grosse tête disproportionnée. J'étais vraiment persuadée que c'était la seule chose pour laquelle il fallait vivre.

Lil est montée me rejoindre. Elle m'a prise dans ses bras et ne s'est éloignée que pour me donner un

nouveau mouchoir ou une tasse de thé. Pendant très très longtemps, nous n'avons pas échangé un mot.

Sur le dessus de la cheminée, il y avait une petite statuette, une bergère qui tenait ses jupons de porcelaine blanche en dansant le tourbillon du bonheur, avec un sourire rêveur et des boucles impeccables. Je l'aimais depuis que j'étais enfant et je me souvenais l'avoir prise à maintes occasions quand Lil avait le dos tourné, pour toucher son petit corps froid ; je caressais respectueusement la robe bouffante et les cheveux ondulés, étonnée de ne pas les sentir tièdes. Elle avait des lèvres arquées, minuscules et très rouges et deux taches roses sur les joues, grosses comme des têtes d'épingle. Elle me plaisait tellement. J'avais très souvent suggéré à Lil de me la donner. Même, plusieurs fois, j'étais allée jusqu'à la cacher pour l'emporter hors de la maison et lui faire passer quinze jours poussiéreux sous mon lit, d'où je la sortais pour des inspections furtives le soir. Mais ma conscience me dictait toujours mon devoir et quand je retournais chez Lil et Norman, je la rapportais discrètement. Quand elle était loin de chez elle, elle n'était jamais identique parce que moi, j'étais bien trop coupable.

Qu'était devenue ma conscience ? Quand j'étais enfant, j'avais une perception aiguë du bien et du mal. J'aurais pensé que cela grandissait avec l'âge, mais chez moi, ça avait diminué au point que je ne comprenais même plus que c'était mal de coucher avec un autre homme que mon mari ; de ruiner des vies à cause de l'égoïsme de ma conduite. Quand j'étais enfant, j'attendais impatiemment d'être adulte. Maintenant que j'étais adulte, j'aurais voulu retrouver le sourire de cette bergère et mes repères moraux tout en noir et blanc, des repères extensibles mais incassables.

Quand j'ai pu enfin parler, j'ai montré la bergère et déclaré, d'une voix pâteuse :

— Je volais régulièrement cette statuette.

— Je sais, chérie, a dit Lil en souriant et en me caressant les cheveux. Norm et moi, on en plaisantait. Nous espérions plus ou moins que tu te déciderais à nous envoyer des cartes postales de sa part, comme font parfois les gens qui volent des nains de jardin. On aurait dit : « Je me demande où elle est partie cette fois ? » et on l'aurait imaginée, comme Julie Andrews, dans les montagnes suisses ou dans un pré quelque part, en train de chanter.

— Excuse-moi. Elle était seulement sous mon lit.

— Tu la rapportais toujours et sans qu'elle soit le moins du monde abîmée, alors ça ne me dérangeait pas.

— Oncle Norman te manque encore ?

— Tous les jours, a-t-elle répondu en contemplant la bergère.

— C'était ton âme sœur ?

Moi, j'avais pensé que Ken était mon âme sœur. Et puis j'avais rencontré Adam et je m'étais posé à nouveau la question. Maintenant, je n'étais plus très sûre qu'une telle chose existât.

— Je ne saurais pas te répondre. Il était mon ami, mon compagnon, mon... protecteur. Je l'aimais énormément. Je ne peux pas dire grand-chose d'autre.

J'avais fortement l'impression qu'au contraire, Lil aurait pu en raconter bien davantage.

— Crois-tu qu'il existe une personne idéale pour chacun ?

— Oui, j'y crois, a-t-elle répondu en me regardant au fond des yeux. Mais je crois également qu'il faut avoir énormément de chance pour tomber dessus.

Je... euh... j'ai bien trouvé la mienne, mais il était marié avec quelqu'un d'autre.

— Il est toujours en vie ? ai-je demandé, le souffle court.

— Oh non. Il est mort dans les années soixante. Sa femme est devenue après une de mes amies, à vrai dire. Tu te souviens même peut-être d'elle... Doreen ? Elle n'a bien sûr jamais rien su à propos de Lawrence et moi. Ça l'aurait tuée.

— Tu as eu une liaison pendant que tu étais mariée avec Oncle Norman ?

Je ne pouvais pas y croire.

Elle a hoché la tête et dans son regard, j'ai vu la jeune femme qu'elle avait été, déçue de l'amour, pleurant ce qu'elle ne pouvait avoir.

— Rien de physique, évidemment, pas du tout comme de nos jours, a-t-elle dit. On a dû s'embrasser une demi-douzaine de fois. Mais des années durant, jusqu'à sa mort, nous nous voyions de temps en temps. Il était mon destin. Je rêvais souvent que Norman, ou Doreen, partait avec quelqu'un d'autre et que nous, nous pouvions nous retrouver. Mais aucun d'eux n'a jamais fait une chose pareille et pas plus Lawrence que moi ne voulions les faire souffrir à ce point.

— C'est tellement triste, ai-je dit en posant ma main sur son bras.

Elle a lissé sa jupe sur ses genoux, un geste qui lui était bien particulier.

— Seigneur, non, pas vraiment, a-t-elle dit d'un ton enjoué. Norman était si gentil avec moi. J'étais heureuse... ça excepté. Mais maintenant, c'est de l'histoire ancienne.

— Mais il ne l'a jamais su ?

— Non.

— Ken est au courant pour Adam et moi, maintenant... J'ai tout gâché.

Lil a pris mon visage entre ses mains et serré doucement mes joues.

— Tu ne sais encore rien. Ce n'est pas parce qu'il a réagi très violemment qu'il ne va pas ensuite changer d'avis. Ça peut arriver dans quelques semaines, dans quelques mois ou même quelques années, personne ne le sait. Mais ne renonce pas à lui si tu sens que vous devez rester ensemble, toi et lui.

— Mais je ne sens pas qu'on doit rester ensemble, ai-je répliqué, désespérée. Je veux Adam, mais lui ne veut pas de moi. Je ne peux pas vivre avec Ken rien que parce qu'Adam ne veut pas de moi – ce ne serait pas loyal à l'égard de Ken.

— Même s'il accepte d'essayer de te pardonner ? Tu lui as dit la vérité, maintenant il faut lui laisser le temps de la digérer et ensuite il faudra que vous décidiez tous les deux comment vous souhaitez continuer vos vies, ensemble ou séparément...

J'ai bâillé, brusquement accablée par une fatigue démesurée. Je me sentais épuisée, vidée et tout ce que je voulais, c'était dormir.

Lil a écarté mes cheveux de mon front.

— Fais un somme, ma chérie, tu as l'air à bout. Il va falloir que tu te reposes le plus possible maintenant, d'accord ?

Elle s'est levée et, après avoir ramassé nos tasses vides, elle a quitté la chambre en refermant doucement la porte derrière elle. J'étais toute seule avec la bergère. Ses yeux peints demeuraient grands ouverts ; ils me contemplaient avec indulgence comme pour me dire : « Eh bien, cette fois, tu es

vraiment allée au bout, Anna » mais les miens se sont fermés au bout de quelques secondes. Les paroles de Lil, « Fais un somme », résonnaient encore dans ma tête, et j'avais très envie de voir Max dessiner une de ses *catres* – celle où on avait écrit « LE PARADIS VRAI DE VRAI POUR DE BON », « L'AÉROPORT », et « L'ENDROIT OÙ ON FABRIQUE LES HISTOIRES ».

Après, je me suis endormie. J'ai rêvé de mon bébé : c'était un petit garçon blond, le petit frère de Max. Il ressemblait à Max. Il me regardait à travers une petite barrière, il gloussait en gazouillant, il montrait le grand ciel bleu dans lequel passait un avion ; dans cet avion, je savais qu'il y avait Ken qui partait en voyage d'affaires – ou peut-être qui sortait de ma vie pour de bon. « Je m'excuse », je répétais encore, mais ces excuses ne faisaient pas vraiment l'affaire. L'avion était représenté sur la carte de Max avec une ligne en pointillés, comme on le fait souvent dans les films pour indiquer un itinéraire. Il passait au-dessus de « LA MAISON DU GRAND MÉCHANT LOUP », au-dessus de « NOTRE MAISON » et il se dirigeait vers « LÀ OÙ MEURENT LES GENS ».

La bergère souriait toujours quand je me suis réveillée cinq heures plus tard.

— Je t'en prie, reste là, ai-je dit à voix haute à mon bébé, les mains sur le ventre.

Si je ne pouvais plus voir Max, je voulais voir son frère.

QUATRIÈME PARTIE

Sept mois plus tard.

George Valentine est né par césarienne. Une césarienne facultative. Mon obstétricien me l'a proposée et j'ai accepté sans hésitation ; ce n'était pas que j'étais trop feignante pour pousser, comme on dit souvent, mais l'idée de savoir exactement l'heure et le jour à laquelle il allait arriver dans le monde me plaisait bien. Ça me donnait l'impression de laisser moins de place à l'erreur.

Je ne cessais pas de m'émerveiller devant la rapidité de l'opération, hygiénique et sans douleur. J'ai senti qu'on m'ouvrait brusquement le ventre, j'ai senti le contact étrange de mains gantées qui me fouillaient, mais je ne regardais pas leurs silhouettes vertes penchées au-dessus de moi derrière le rideau qui partageait mon corps en deux. Je regardais plutôt les deux personnes qui me tenaient chacune une main : Vicky d'un côté et Lil de l'autre, elles ne me quittaient pas des yeux, l'air inquiet, et j'avais l'impression d'être une souris de laboratoire ouverte sur la table de dissection. Néanmoins, si je les regardais sans faillir, cela m'aidait à maîtriser les vagues de terreur qui menaçaient de me submerger.

Secrètement, j'avais eu peur que la présence de Lil .

me rappelle la naissance de Holly, mais en fait non. C'était tellement différent. Et je n'aurais pas pu me passer d'elle ; de sa main fraîche et fine. Elle ne disait pas grand-chose, elle se contentait de murmurer un mot d'encouragement de temps en temps, préférant laisser le bavardage à Vicky.

Vicky, par contraste, parlait presque sans arrêt, son masque ne cessait de bouger et ce mouvement m'hypnotisait. Avec Chloé, son bébé de six mois, elle m'avait accompagnée dans toutes les visites prénatales, pendant que Peter-l'Ébouriffé s'occupait des deux autres – en se plaignant remarquablement peu, semblait-il. Depuis la naissance de Chloé, il se démenait vraiment et il avait réduit sa semaine de travail à quatre jours pour laisser à Vicky une journée entière. Je ne savais pas si notre histoire, à Ken et moi, avait eu sur eux un impact salulaire, mais en tout cas, ils paraissaient beaucoup plus heureux ensemble.

— Je regrette de n'avoir pas su à quel point c'est simple d'avoir une césarienne ; j'aurais fait ça pour les trois. Personne n'est là à contempler ton intimité. Personne ne te demande de pousser. Aucune sage-femme n'est obligée de récupérer ton caca avec un tamis dans la piscine d'accouchement... C'est tellement humiliant, même avec les contractions toutes les trente secondes, j'avais encore le temps d'être mortifiée... Et au bout de trois, j'ai le plancher pelvien comme un vrai trou de souffleur. J'ai toujours pensé que les abdos ne se remettaient pas d'une césarienne, mais en fait ça s'arrange si on travaille, après tout, regarde Victoria Beckham, pas de bidon pour elle...

Un bidon. Ce mot me faisait toujours penser à Adam. Adam n'était jamais très loin de moi – comment pourrait-il l'être, alors que j'étais en train de mettre

son enfant au monde ? Max et lui me manquaient toujours énormément, mais durant ces derniers mois, j'avais consacré toute mon énergie à faire grandir George.

Vicky continuait à jacasser.

— ... Mon ventre, c'est horrible en ce moment – quand je me couche sur le côté, il est posé à côté de moi, comme un petit chien. Quand tes six semaines postnatales seront passées, on va se faire des millions d'abdos, tu verras, c'est l'horreur... Les bébés pourront jouer ensemble pendant qu'on suera – il lui faut un copain, à Chloé. Elle a passé l'âge de la gym pour bébé. C'est drôle comment six mois de différence, ça va être énorme la première année et après, ça va se rattraper. Et puis, la pauvre petite Chloé a besoin d'avoir un allié de son âge, avec Crystal et Pat qui la torturent dès que j'ai le dos tourné...

Au début, j'avais envie qu'elle la boucle, mais au bout d'un moment, j'ai trouvé ça bizarrement réconfortant. En outre, pendant que je l'écoutais, je ne pensais pas au bazar qu'on était en train de me faire dans le ventre. Je me rendais compte qu'elle ne m'avait encore jamais parlé de ses accouchements ni de la future relation entre son bébé et le mien, par peur de m'inquiéter ou si jamais j'allais encore vers un échec. C'était donc bon signe.

Vicky a fini par se taire, parce que les médecins sortaient mon bébé, ils le levaient en l'air, ils coupaient le cordon et je le voyais pour la première fois, aussi violet et sanguinolent que Holly, mais indigné et protestant bruyamment contre cette grossière intrusion dans sa vie tranquille, ses bras minuscules frappant l'air. J'ai compris alors qu'il allait bien. On l'a posé sur ma poitrine et il s'est calmé instantanément en me

regardant comme pour dire : « Bon, alors je valais le coup d'attendre, non ? »

— Oh ! a sangloté Vicky, les larmes ruisselant sur son masque. Un garçon ! Les garçons regardent toujours leur maman comme ça ! Il t'adore déjà... Oh, Anna, c'est formidable ! Félicitations. Il est parfait.

George ne me quittait pas des yeux. Il avait une trace de mon sang sur la joue et cela m'a fait sourire de penser à toutes les autres traces de sang à l'avenir, son propre sang, plus le mien, les égratignures et les écorchures d'un petit garçon. Dégringoler des arbres et tomber dans la cour de récréation, les accidents de vélo et peut-être même pire. J'ai cessé de sourire à la pensée, qui n'était jamais très loin, que, peut-être, il ferait une chute grave ou attraperait une maladie épouvantable – mais en le voyant dans mes bras, si réel, si costaud, si humain, je me suis dit : « Bon, peut-être que tout ira bien. Et s'il lui arrive un pépin, je l'en sortirai, comme Adam a réussi à guérir Max. Ensemble, nous affronterons toutes les épreuves. Quoi qu'il arrive, il a sa personnalité, son destin et rien de ce que je ferai n'y pourra rien changer. » Moi, il fallait que je sois toujours là pour lui et ça, je savais que je serais à la hauteur.

— Bonjour, mon bébé chéri, ai-je dit. Je te présente ton arrière-grand-tante.

Je l'ai tendu à Lil et elle l'a pris contre elle. Les petites jambes maigres s'agitaient confortablement sur ses avant-bras. J'ai réussi à détacher mon regard de ses chevilles, plus petites que des billes, et de ses mollets encore repliés – ils avaient poussé dans mon ventre ! – pour regarder les larmes rouler sur le visage de Lil, tandis qu'elle appuyait doucement sa joue toute ridée sur sa peau rose et douce.

Mon fils chéri. Il avait les yeux d'Adam.

Le 31 octobre 2003

Cher Adam,

J'espère que tu ne seras pas fâché d'entendre parler de moi. J'espère aussi que tout va bien pour toi, Max et Marilyn. Je t'en prie, dis à Max qu'il me manque et que ses e-mails me manquent. Je sais que je ne lui ai pas beaucoup écrit ces derniers mois, moi non plus, mais – bon – c'est pour cette même raison que je t'écris maintenant cette lettre... j'y viendrai plus tard. En tout cas, je meurs d'envie d'apprendre son meilleur score au flipper et de savoir combien de dents il a perdu. Dis-lui que Spesh va bien. Il dort avec moi toutes les nuits et il garde mon lit pendant la journée.

Je vis chez ma grand-tante, Lil, où je me suis installée depuis la dernière fois que je t'ai vu. Mon mari et moi, on s'est séparés et nous attendons le dernier jugement pour être complètement divorcés. Il y a sept mois, je lui ai parlé de toi et de Max et sa réaction n'a pas été différente de la tienne quand je t'avais parlé de lui. Mais tout va bien. Lil a été formidable avec moi et j'ai passé beaucoup de temps avec ma meilleure amie, Vicky, et ses enfants. Je ne travaille pas mais Vicky et moi, nous avons décidé de monter des ateliers de théâtre pour enfants – Wigwam Drama – d'ici quelques mois.

Ken, mon bientôt ex-mari, a une nouvelle petite amie. Elle s'appelle Nadine, elle a vingt-sept ans et c'est une championne de tennis (lui, il adore le tennis, je t'avais dit que j'avais horreur de ça ?) ; elle est

belle, mince et bronzée – Ken est fou de joie. Et je suis étonnée de voir à quel point ça me fait plaisir. Je l'ai tellement mal traité, il mérite bien ça. Il était tellement fâché contre moi quand je lui ai tout raconté, mais depuis qu'il a rencontré Nadine, il est plus amical. Nous sommes obligés de nous voir régulièrement, à propos d'argent, pour vendre la maison et tout ça, et c'est beaucoup plus agréable maintenant qu'il se montre de nouveau courtois. Mais comme toi, il ne pourra jamais me pardonner tout à fait.

Tu me manques, Adam. Je pense à tout ce que nous faisons ensemble et, à moins que je ne voie le passé avec des lunettes teintées de rose – ce que je ne crois pas –, je me rends compte que nous étions faits l'un pour l'autre. Je sais que je ne devrais pas dire ça, mais tout me manque : nos réveils ensemble, faire l'amour avec toi, jouer avec Max. Faire partie de votre famille, c'était ça que je souhaitais. Tous les jours, j'entends dans ma tête les mots que tu as prononcés : « Je n'arrive pas à croire que tu aies pu ainsi tout foutre en l'air aussi magnifiquement, Anna », et tu avais raison, j'ai tout fiché en l'air. C'était tellement bête de ma part, de ne pas être franche dès le départ. Bon. Je n'insisterai pas davantage – ça doit te mettre sacrément mal à l'aise et je n'en ai nulle envie. Même si tu me manques beaucoup, je te souhaite sincèrement d'être heureux et je sais que je serai toujours en trop chez toi. À part le don de moelle, je n'ai aucun droit pour tenter de prendre la place de Marilyn. Je m'excuse.

J'ai quelque chose d'autre à te raconter... Je me souviens de la lettre que tu m'avais écrite, pour me dire que j'avais sauvé la vie de Max. Tu disais que tu pleurais en l'écrivant, et que tu ne pouvais pas

t'en empêcher. Eh bien, moi aussi, ce que je vais te dire me fait pleurer. Je pleure parce que c'est dans une lettre que je te l'annonce et je pleure parce que j'ai tout fait capoter ; j'ai tout « fiché en l'air ».

Voilà, j'y vais... Le mieux est sans doute de te donner les faits bruts : j'ai eu un bébé. Ton bébé. Il s'appelle George Adam Valentine et il a presque quatre semaines. Il est absolument magnifique et il te ressemble beaucoup (Valentine, c'est mon nom de jeune fille et mon nom de scène).

Je ne t'ai pas dit que j'étais enceinte en partie parce que je voulais que Marilyn et toi, vous ayez vraiment l'occasion de faire repartir votre histoire sans que cette grossesse vienne tout compliquer, en partie parce que je ne voulais pas – et je ne veux toujours pas – que tu te sentes responsable de nous ; et en partie, de façon plus pratique, parce que j'avais peur que l'histoire se répète et que, même si je menais ma grossesse à terme, ça se passe mal à la naissance comme pour Holly. Je n'aurais pas supporté de t'annoncer ça pour après devoir te le « désannoncer ».

Mais tout s'est bien passé. Il est magnifique et en pleine santé, et moi je vais bien. Je ne veux rien de toi, Adam, alors je t'en prie, ne te sens même pas obligé de répondre si tu n'en as pas envie. Je comprends que Marilyn puisse trouver ça un peu dur à avaler et je vous ai déjà causé assez de problèmes comme ça. Peut-être prévoyez-vous de faire d'autres enfants – Marilyn est même peut-être déjà enceinte. Mais tu avais le droit de savoir que tu as eu un autre fils.

Je ne joins aucune photo parce que ça ressemblerait à du chantage affectif – mais si tu veux savoir à quoi il ressemble, envoie-moi un e-mail ou une lettre et je

te ferai parvenir quelques-unes des milliers de photos que j'ai déjà accumulées... le pauvre petit pense que sa mère a un appareil photo collé au bout du nez.

Sérieusement, Adam, je le pense : je ne cherche pas à obtenir quoi que ce soit de toi. Je sais que ce que je t'ai fait subir est impardonnable, je sais à quel point je t'ai fait du mal et je comprendrai parfaitement que tu ne réagisses pas à cette lettre. Lorsque George sera plus âgé, tu voudras peut-être entrer en contact avec lui, mais c'est à toi de décider et comme je te l'ai dit, je comprendrai très bien que tu ne le fasses pas.

Je pense à Max et à toi tout le temps. Même après l'énorme gâchis que j'ai fait, je ne peux pas m'empêcher de penser que chacun de nous a fait à l'autre le plus beau cadeau du monde – je t'ai rendu Max et toi, tu m'as donné George. Comme tu le disais dans ta lettre : « Je pourrais remplir des pages et des pages de mercis, mais cela ne suffirait pas pour vous exprimer toute ma gratitude. »

*Je t'embrasse,
Anna*

42

— Tatie Anna, regarde, George a les deux nez bouchés.

— Crystal, il n'a qu'un seul nez, mais voyons ce que nous pouvons faire.

J'ai attrapé un mouchoir dans ma manche et tenté de nettoyer les narines morveuses de George, mais elles étaient si petites et si pleines que c'était un

exercice vain. Mon fils avait attrapé un sacré rhume et il faut bien dire qu'il n'était pas au mieux de sa forme. Il m'a jeté entre ses paupières bordées de rouge un regard qui signifiait : « Fiche-moi donc la paix. »

— Cette poussière ne doit rien arranger, ai-je ajouté avec inquiétude à l'intention de Vicky.

Elle était perchée sur une échelle dans l'ancienne maison de Ken et moi et, un plumeau à la main, elle délogeait une vaste tribu d'araignées qui s'était installée dans les moulures de l'entrée.

Crystal et elle étaient venues m'aider à donner un bon coup à la maison. Ça faisait cinq mois qu'elle était en vente et personne n'en voulait ; au téléphone, chez Lil, l'autre jour, l'agent immobilier s'était servi du mot « fatiguée » pour la décrire. Je savais, et lui aussi, que ça voulait dire « sale ». Ken et moi, on ne s'était jamais donné la peine de l'embellir quand nous y vivions et encore moins depuis que nous avions déménagé. Mais on attendait une visite pour l'après-midi, une femme qui avait déjà vendu sa propre maison et qui était impatiente d'en racheter une, donc j'espérais bien la montrer sous son meilleur jour.

Avec ce que la vente devait me rapporter, j'avais vraiment envie d'acheter un endroit plus petit dans le coin pour George et moi – Lil avait été géniale, mais j'étais prête à prendre un peu d'indépendance, maintenant que j'étais remise de l'accouchement et qu'apparemment, je parvenais à faire face à la maternité.

Ken se montrait raisonnable sur les clauses du divorce et à plusieurs reprises, il avait reconnu qu'il fallait un endroit suffisamment grand pour moi « et le bébé », même s'il ne parvenait pas à appeler George par son nom et encore moins à le voir.

— Oh, ne t'inquiète pas ! s'est exclamée Vicky. Un peu de poussière, ça ne change rien. Crystal, pourquoi ne joues-tu pas avec George dans l'autre pièce, maintenant qu'on y a passé l'aspirateur ?

— Je veux pas de ses crottes de nez sur moi, a déclaré Crystal en toisant le pauvre George d'un air dédaigneux. Je veux continuer mon coloriage.

Elle a brandi un petit livre.

— Qu'est-ce que tu colories, Crystal ? Ça a l'air joli.

— Ce n'est pas joli, Tatie Anna, c'est le Roi Rat de *Dick Whittington*. Regarde, il y a une photo de ma maman là-dedans.

— Montre.

Crystal a feuilleté les pages du programme jusqu'à trouver un cliché en noir et blanc de sa mère, l'air beaucoup plus jeune, tout en fossettes et en anglaises, avec la légende : « VICKY DYER, *Les Cloches magiques* ».

— Oh, cet affreux spectacle de Noël ! C'était en quelle année ?

Vicky s'est démanché le cou du haut de l'échelle.

— En 1994. J'avais presque oublié ce truc et je l'ai retrouvé l'autre jour sous le canapé – il devait être là depuis des siècles. J'ai pensé que ça amuserait Crystal pendant qu'on faisait le ménage. À la fin, il y a plein de jeux pour les enfants : des labyrinthes, des mots à chercher...

J'ai déchiffré le texte sous la photo de Vicky.

FORMATION : Vicky a étudié l'art dramatique à l'université de Reading ; en 1989, elle a remporté le Laurence Olivier Award de la débutante la plus prometteuse de l'année au théâtre, pour son rôle dans Vu du Pont.

THÉÂTRE : Elle a joué également Susan dans No Sex

Please – We're British (*Bournemouth Pier*) ; Comedy Of Errors (*Théâtre Royal, Nottingham*) ; Mother Goose (*Derby Playhouse*) ; Stripped (*Riverside Studios, London*)...

J'ai passé la liste de ses rôles.

TÉLÉVISION : On l'a vue dans *Holby City*, *The Bill*, *A Touch Of Frost*...

Le bazar habituel.

— En termes de carrière, ça le fait pas tellement, non ? a dit Vicky d'un air triste.

J'imaginai ma propre bio : « Anna a étudié l'art dramatique à l'université de Reading. Sa carrière de comédienne était particulièrement discrète, elle n'a jamais eu la moindre distinction même si elle a réussi à tromper avec beaucoup de succès à la fois son mari et son amant en prétendant avoir un rôle dans une sitcom d'une des chaînes du câble, dans l'ouest du pays. »

Je me souvenais de l'épouvantable panique aveugle que provoque le mensonge, de tous ces mois où je savais que le moment crucial allait venir, que j'allais être obligée de faire un choix ; cette conscience qui me taraudait continuellement, qui me torturait et qui me pétrifiait alors même que tout allait si bien par ailleurs. Perdre Adam et Max, c'était inconcevable, mais l'idée d'annoncer à Ken que je lui avais menti, que je l'avais trompé, que je le quittais et que la vie que nous avons eu tant de peine à construire ensemble... Cette idée-là m'était tout aussi insupportable... Devoir choisir entre ces deux hommes, alors

que je les aimais tous les deux différemment et pour des raisons différentes, alors qu'aucun des deux ne méritait d'être traité aussi mal... Quelle période horrible.

J'ai regardé George dans son siège-auto, avec ses adorables petites joues qui tremblaient légèrement pendant que Crystal le berçait, et mon cœur a fondu. J'avais dépassé tout ça, toute cette peur. Le ciel ne m'était pas tombé sur la tête quand j'avais tout avoué à Ken et lui n'était pas tombé en mille morceaux. Et même si cela faisait encore mal, moi, je me débrouillais sans Max et Adam. C'était un tel soulagement de ne plus être obligée de mentir. J'ai achevé mentalement ma bio imaginaire, bien ragaillardie : « Anna a joué Davina dans *Butterfinger*, à la BBC, *Les Misérables*, *The Bill*, *Casualty*... mais le seul rôle qu'elle a toujours voulu tenir, c'est celui d'aujourd'hui : la mère de George, bébé de quatre mois. »

— Je trouve que ça fait beaucoup de choses pour une carrière, ai-je déclaré à Vicky. Sans compter trois enfants magnifiques et le lancement imminent de Wigwam Drama. Tu devrais être fière de toi – on devrait toutes les deux être fières de nous. Tu veux du thé ?

Vicky a regardé sa montre.

— Merci, Anna, mais il va falloir qu'on parte. J'ai promis que je remplacerais Peter à trois heures pour qu'il puisse aller travailler. Il doit grimper aux rideaux après être resté avec Pat et Chloé toute la matinée.

— Bon, merci pour ton aide, ai-je dit en les embrassant, Crystal et elle. Je vais encore nettoyer le marteau de la porte et la boîte aux lettres et après je considérerai que ça suffit. Je veux rentrer chez Lil pour la sieste de George, comme ça je finirai mes

e-mails. Il faut que j'écrive à mon comptable – une histoire de pension pour le divorce – et je veux aussi écrire à Max.

Vicky m'a regardée avant d'essuyer doucement une trace de poussière sur ma joue.

— Tu as eu de ses nouvelles récemment ?

J'ai secoué la tête, et le chagrin m'est monté aux yeux comme des larmes.

— Pas depuis très longtemps. Il n'a pas répondu à mes quatre derniers e-mails. Je n'arrête pas de me dire qu'il est très occupé à l'école, mais je crois plutôt qu'Adam a parlé de George à Marilyn et qu'elle a décidé que Max devait m'oublier. Je ne lui reproche rien – c'est normal. Même si Adam ne m'appelle jamais, rien que le fait de connaître l'existence de George, il y a déjà de quoi la mettre dans tous ses états.

— Alors, tu n'as aucunes nouvelles d'Adam non plus ?

J'ai pris le siège de George et je l'ai posé sur la moquette du salon, pour pouvoir nettoyer la rampe sans m'inquiéter à l'idée qu'il respire la poussière d'années de négligence. Et aussi pour cacher mon visage à Vicky. Ça faisait plus de trois mois que j'avais écrit à Adam et il n'avait pas répondu.

— Non. Je n'arrête pas de te le répéter, Vic, je n'en aurai pas. Je n'y croyais pas vraiment. Même s'il avait envie de se manifester, il sait à quel point ce serait dur pour Marilyn. Ça va. J'ai George, et ça me suffit. Ça me suffit même amplement.

Et c'était vrai. George était un cadeau du ciel – je ne le méritais pas. J'aurais bien aimé avoir Adam aussi, mais je savais que c'était vraiment trop demander.

Mon portable a sonné. Je l'ai récupéré dans le siège de George, coincé sous ses petites cuisses dodues.

— Allô ?

— Allô, chérie, c'est moi. Je t'appelle simplement pour...

La voix de Lil a été brusquement interrompue et je n'ai plus eu droit qu'à une série de borborygmes incompréhensibles. J'ai entendu « venir » et « maison » mais c'était tout. La communication a été coupée.

Le réseau dans notre rue a toujours été mauvais, ce qui agaçait beaucoup Ken. Il détestait devoir mener des négociations importantes avec des managers de tournées debout au milieu de la rue ou au fond du jardin, à côté du tas de compost.

J'ai essayé de la rappeler, mais la ligne était occupée.

— Tant pis, ai-je dit à Vicky qui mettait son manteau à Crystal et ramassait les crayons de couleur. Elle rappellera si c'est urgent. Merci d'être venue aujourd'hui. Et, Crystal, merci de t'être si bien occupée de George.

— Je ne l'embrasserai pas, a-t-elle déclaré. Pour pas attraper ses microbes.

J'ai préféré ne pas lui faire remarquer que c'était elle qui lui avait refilé son rhume.

Dès qu'elles ont été parties, j'ai remis George dans l'entrée, à l'abri des courants d'air, je lui ai donné des jouets et je me suis mise à frotter le cuivre de la porte d'entrée. Ça faisait belle lurette – des années sans doute – que personne ne l'avait fait et en deux minutes, j'avais les mains noires et j'étais en sueur. J'entendais des petits gazouillis et des bruits de succion de l'autre côté : de quoi me rassurer, tout allait bien, mon fils était là.

Mon fils. Ces deux mots rattrapèrent presque tout le reste. C'était sublime de savoir qu'il était là, qu'il existait ; de pouvoir lui parler de l'autre côté de la porte en imaginant ses petites mains tenant un hochet qu'il mordillait sans merci. Je pensais aux innombrables fois où j'avais franchi cette porte, seule, souhaitant tellement avoir un bébé dans les bras plutôt que ces sacs du supermarché, ou, pire encore, les mains vides. Cette maison ne me manquerait pas quand elle serait vendue. Trop de souvenirs tristes. J'étais impatiente de trouver un endroit pour George et moi.

Un petit tas de chiffons noircis s'entassait sur le seuil à mes pieds ; je me suis attaquée à la plaque de la maison et j'ai frotté avec entrain, heureuse de faire briller les numéros. J'allais bien. Mon fils allait bien. Ma maison était propre (à peu près), mon ex-mari paraissait heureux et j'étais prête à affronter ce qui m'attendait. J'ignorais de quoi l'avenir serait fait, mais je savais qu'il n'y aurait plus de mensonge.

Depuis la naissance de George, l'énormité de ce que j'avais fait à Ken et à Adam – et à Max – m'était apparue d'une façon différente que lorsque j'étais emmêlée dans tout ce réseau de mensonges. Je ne reprochais leur réaction à aucun des deux hommes. Ça me paraissait tellement absurde que, s'il n'y avait eu la présence de George comme rappel constant, j'aurais presque pu penser que toute cette histoire était arrivée à quelqu'un d'autre.

J'ai cessé de frotter pour aller embrasser George. Je me suis agenouillée à côté de son siège et je me suis penchée, mes mains sales dans mon dos.

— Ça va, mon trésor ? Maman n'en a plus pour

longtemps. Je finis la porte et après, on rentre chez Lil.

J'ai entendu des pas écraser les graviers de l'allée. Zut, ai-je pensé en me relevant. J'ai souri à George qui m'a répondu, le nez morveux mais mâchant toujours son jouet. C'était l'agent immobilier, je n'avais même pas rangé l'échelle ni les produits de nettoyage... Je ne voulais vraiment pas être présente quand il allait faire visiter les lieux à l'acheteur potentiel – je ne voulais pas le voir faire la grimace devant les encadrements de fenêtres pourris ou murmurer d'un ton méprisant « Cela aurait besoin d'un petit rafraîchissement » et « Le couple vendeur s'est séparé... Oui, je suis sûr qu'ils s'intéresseraient à votre proposition ».

— Excusez-moi, ai-je dit en me penchant pour ramasser la pile de chiffons sales sur la marche de l'escalier. Je ne pensais pas que vous viendriez...

Je me suis interrompue, bouche bée. C'était Adam.

S'il n'y avait eu ces yeux bleus si familiers, j'aurais eu du mal à le reconnaître. Il avait perdu du poids, il s'était fait couper les cheveux très court et il s'était rasé la barbe.

— Bonjour, ai-je bafouillé la gorge serrée comme si j'avais avalé la totalité des chiffons sales.

J'étais sidérée par sa beauté. Il portait son vieux jean délavé et la simple vue de ses cuisses dures me faisait perdre tous mes moyens. J'ai eu un souvenir éclair tout à fait inopportun : nous en train de faire l'amour dans la chaleur de l'été, collés par la sueur, nos bustes faisant des petits bruits qui évoquaient les vagues à l'assaut d'un rocher.

Il m'a adressé un sourire hésitant.

— Bonjour, Anna. Désolé d'arriver sans prévenir.

Ta grand-tante ne t'a rien dit ? C'est elle qui m'a envoyé ici quand je me suis présenté chez elle.

— Elle a essayé de m'appeler, mais je n'entendais pas ce qu'elle disait. Il n'y a plus de poste fixe ici et la réception est mauvaise pour les portables.

J'étais toujours paralysée par tout un cocktail d'émotions : la timidité, la honte, le choc, le désir – un seul coup d'œil et j'avais envie de lui.

George a gazouillé et reniflé de l'autre côté de la porte et je me suis demandé comment faire pour les présenter l'un à l'autre. J'avais peur d'être obligée de m'asseoir tant j'avais les jambes tremblantes. Et s'il disait qu'il ne voulait surtout pas voir George ? Que c'était insupportable pour lui ? Il n'était peut-être venu que parce qu'il était toujours furieux contre moi. Ou – bien pire – c'était peut-être pour Max ; et s'il était venu m'annoncer que Max...

Je me suis donc assise, brutalement, sur le seuil, sans me soucier de tacher mon jean de graisse noire..

— Je t'en prie, dis-moi que Max va bien, ai-je dit, brusquement convaincue que c'était la raison pour laquelle Adam était venu.

Mais son visage s'est détendu, il a tendu la main à moitié vers moi, avant de la laisser retomber, maladroitement.

— Non, il va bien. Ne t'inquiète pas. Il est génial.

Il y a eu un long silence difficile.

— Tu as bien travaillé, a-t-il fini par dire en montrant la porte reluisante. C'est ta maison ?

— Plus pour très longtemps, ai-je répondu en jetant les chiffons sales dans une poubelle. Quelqu'un va venir dans une minute la visiter. Je vais acheter quelque chose pour George et moi... Au fait, tu as bien eu ma lettre ?

Il s'adossa au mur et me regarda, l'air légèrement penaud. Une brindille sèche de glycine s'était prise dans ses cheveux et je mourais d'envie de la lui retirer.

— Oui. Excuse-moi de ne pas avoir répondu. Je voulais d'abord régler un certain nombre de choses dans ma tête, sans rien faire d'impulsif.

— Oh, ne t'inquiète pas, tout va bien, franchement, ai-je dit d'un air faussement désinvolte comme s'il s'excusait d'avoir renversé du thé sur le tapis.

Cela me gênait de l'entendre s'excuser – c'était moi qui ne pourrais jamais assez m'excuser. Et maintenant que je savais que Max allait bien, j'étais convaincue qu'Adam était toujours fâché contre moi et qu'il était venu me dire que j'avais gâché sa vie. Je me sentais aussi mal que s'il les avait déjà prononcés, ces mots accusateurs. Mon instinct me dictait de prendre George et de m'enfuir, le plus vite possible.

George toussa délicatement, comme pour attirer notre attention.

— Alors... ? a dit Adam en souriant brusquement, ce qui a aussitôt fait piler mon train de pensées négatives. Je peux... C'est lui ? C'est George ?

Il souriait pour de bon : le merveilleux sourire d'Adam, tellement chaleureux, et qui m'avait tellement manqué. J'ai eu du mal à lui répondre.

— Oui, oui, oui, bien sûr – excuse-moi. Il a attrapé un sacré rhume, c'est pour ça que je le mets à l'abri des courants d'air. Attends, je vais me laver les mains, elles sont toutes noires – non, écoute, entre plutôt et je vais me laver pendant que vous ferez connaissance...

Je me suis levée. J'avais envie de prendre Adam par

les genoux et de le supplier de me pardonner ; d'aimer mon fils autant qu'il m'avait jadis aimée.

Mais je me suis contentée d'ouvrir la porte avec mon coude ; George était là, clignant des yeux dans la lumière. Adam m'a suivie et s'est agenouillé presque respectueusement devant lui, posant ses grandes mains de chaque côté du siège, dans un geste instinctif de protection.

— Salut, George, a-t-il dit, et l'émotion dans sa voix m'a gagnée.

Il s'est penché pour l'embrasser, au moment précis où George éternuait, arrosant généreusement le visage d'Adam.

— Heureusement que tu t'es rasé la barbe, ai-je dit en riant et pleurant à la fois.

J'ai baissé les yeux vers les larges épaules d'Adam, qui enveloppaient George comme les ailes d'un ange gardien, le dérobaient à ma vue, mais je savais qu'il était parfaitement à l'abri là où il était. D'une certaine façon, ça ne me dérangeait pas de ne pas voir leurs visages lors de leur première rencontre. Je voulais leur laisser leur intimité, pour les aider à bâtir une relation en dépit du gâchis que j'avais fait avant ce moment béni.

— Tu as un mouchoir ? m'a demandé Adam d'une voix étranglée.

Je suis allée chercher du papier absorbant et j'en ai profité pour laver mes mains grasses, sans me soucier de laisser le savon noir et l'évier dégoûtant – c'était bien la peine de faire le ménage – puis je suis revenue en courant, pour ne pas en perdre une miette.

— Je peux le prendre ?

— Évidemment, ai-je dit en lui tendant le papier et en l'aidant à défaire le harnais de George.

Mais Adam avait déjà pris George qu'il élevait à la hauteur de son visage. Il le contemplait avec tant d'amour que cette intensité était presque douloureuse. George a gloussé de plaisir d'être ainsi libéré et s'est mis à agiter vigoureusement bras et jambes.

— Oh, Anna, il est magnifique.

Il a serré George contre lui, en lui caressant la nuque avec son pouce.

Je me souvenais de la façon dont il me caressait, moi, avec ce pouce. Et ce sentiment de perte avec lequel j'avais fini par apprendre à vivre est revenu en force. « Mais pour l'instant, ce n'est pas de moi qu'il s'agit », ai-je pensé en les regardant tous les deux. J'étais si heureuse qu'Adam soit là, son fils dans les bras. Je regardais les larmes rouler sur ses joues et tomber sur la petite tête duveteuse de George et j'aurais voulu garder cette image pour l'éternité. Je les voyais tous les deux comme une mosaïque compliquée, des éclats d'émotions brillantes et pulvérisées recollés ensemble avec le ciment gris de la situation, dans une réalité très proche de la vraie vie. Ce qui avait été jadis brisé pouvait être recollé, différemment mais pour toujours.

« Que ce soit pour toujours », ai-je prié en silence.

— Tu disais que tu attendais une visite ? a dit Adam en me regardant vraiment pour la première fois.

J'ai tenté de me ressaisir, ayant conscience de l'allure que je devais avoir : des traînées de larmes dans un visage maculé de poussière, des ongles noirs, des vêtements sales... mais brusquement, j'ai compris que ça n'avait aucune importance ; Adam me regardait parce que j'étais la mère de George, pas pour juger de mes capacités de séduction. C'était bizarrement réconfortant.

— Oui. Une dame va venir visiter avec un agent immobilier. Je ne veux pas être là quand ils arriveront. Je vais juste ranger cette échelle et l'aspirateur et puis... De combien de temps disposes-tu ? Tu veux aller faire un tour ? La poussette de George est dans la voiture.

Et il était de nouveau là, le grand sourire d'Adam.

— Ce serait génial.

43

Dix minutes plus tard, nous marchions le long d'une allée de châtaigniers dénudés par l'hiver, dans le parc. Deux parents promenant leur enfant dans sa poussette sur la terre gelée, par une froide journée de février. C'était la scène que je désirais depuis si longtemps et que j'avais si souvent imaginée. J'étais loin d'avoir atteint mes objectifs, mais tandis que l'air frais rosissait les joues de George et que ses yeux s'embrumaient de sommeil bien qu'il s'efforçât de nous regarder, je me suis dit : « Je vais m'en contenter. »

Il m'est venu à l'esprit que c'était la première fois que j'avais réellement l'occasion de parler à Adam en toute franchise, maintenant que je n'avais plus de révélations à faire. J'avais tant de choses à dire, à raconter et à demander que, pendant un moment, j'ai été incapable d'ouvrir la bouche. Nous marchions en silence, observant tous deux le visage de notre fils tandis qu'il glissait dans le sommeil.

— Max est au courant que tu es venu me voir ? ai-je demandé. Se souvient-il seulement de moi ?

— Bien sûr qu'il se souvient de toi. Je suis désolé s'il ne s'est pas manifesté ces derniers temps, mais Marilyn pensait...

— Ne t'inquiète pas. Je peux imaginer ce que pense Marilyn.

— Alors, non, je n'ai pas dit à Max que je venais te voir, sinon il aurait insisté pour m'accompagner. Il va passer le week-end chez Marilyn.

Adam m'a lancé un regard en biais, guettant ma réaction.

— Il va passer le week-end chez... ?

Ses lèvres se sont contractées, mais je n'aurais su dire si c'était d'amusement ou de chagrin. Il s'est éclairci la gorge.

— Oui. Euh... Ça n'a pas marché entre nous. Elle s'est installée à Southampton peu de temps après Noël. Ce n'est qu'à trente kilomètres, alors elle voit beaucoup Max. Nous lui avons demandé s'il préférerait aller vivre avec elle, mais il a dit qu'il voulait rester avec moi.

Je me suis arrêtée si brusquement que George a failli se réveiller.

— Vous vous êtes séparés ?

Mes jambes recommençaient à trembler. Je serrais la poignée caoutchouteuse de la poussette tellement fort qu'elle céda légèrement sous mes doigts, comme ces jouets pour cadres stressés que Ken rapportait régulièrement à la maison, des balles publicitaires en caoutchouc rouge décorées de logos de groupes musicaux. Les articles promotionnels de Ken paraissaient des reliques d'une vie passée.

Adam et Marilyn s'étaient séparés.

— On a essayé, avec toute notre énergie. Mais nous savions tous les deux que ça ne marchait pas et

que nous ne faisons cela que pour le bien de Max. On agissait mécaniquement. Nous estimions que c'était ce qu'il fallait faire mais à long terme, nous avons compris que si aucun de nous n'était heureux, il ne le serait pas non plus. Alors, nous nous sommes donné jusqu'à Noël. Mais pour dire la vérité, notre mariage était fichu la première fois où elle est partie.

— Oh.

Je ne savais pas quoi dire. Je pensais à George qu'on avait retiré de mon ventre et à ma cicatrice violacée.

— J'aurais bien aimé que tu sois là quand George est né, ai-je bredouillé en pensant : « Quelle phrase égoïste et mal venue. »

— Moi aussi, a répondu Adam en posant sa main sur la mienne et en la caressant doucement. Je m'excuse.

— Mais c'est ma faute, puisque je ne t'ai pas prévenu. Je n'aurais pas dû dire ça. Je suis désolée pour Marilyn et toi. Je sais que tu voulais que ça marche.

Adam s'est frotté le menton, comme si la pensée de sa barbe fantôme le réconfortait. Sa main libre couvrait toujours la mienne et le contact de ses doigts tièdes suffisait à faire monter le désir en moi.

— Eh bien, oui et non. Je ne parvenais pas à t'oublier, Anna. C'était le problème.

— Tu ne pouvais pas me pardonner, non plus.

— C'est ce que tu disais dans ta lettre. Et, oui, j'avoue qu'au début, j'ai bien cru que je ne pourrais pas te pardonner. Mais plus le temps passait, plus je pensais à ce que nous avions vécu, à quel point tu étais proche de Max, et aux sentiments que j'avais pour toi – je me suis rendu compte que ma réaction

avait été disproportionnée. Que tu n'avais jamais eu l'intention de me faire souffrir ; loin de là.

— Oui.

— J'ai été en colère pendant un petit moment – du moins, c'était ce que je croyais. Mais en réalité, j'étais plus en colère contre moi que contre toi ; au début, parce que j'avais l'impression de m'être fait piéger. Et après, parce que je t'avais laissée partir.

— Vraiment ?

— Oui. Plus j'y réfléchissais, plus ta présence nous manquait, à Max et moi, plus je me rendais compte que ce que tu avais fait était... oui, courageux.

Je ris, d'un rire malheureux.

— Courageux, c'est le dernier mot que j'emploierais pour me décrire.

— Tu as été courageuse. Tu venais de perdre ton bébé, tu avais peur de te rapprocher de Max au cas où tu viendrais à le perdre lui aussi, mais quand même, tu as voulu le rencontrer. Nous rencontrer. Après coup, j'ai tout compris – pourquoi tu étais tellement affolée cette fois où il était malade, le jour où Marilyn est revenue.

— J'ai cru qu'il allait mourir, ai-je dit, mes yeux s'emplissant de larmes à ce souvenir.

— Tu portais toute cette responsabilité toute seule. Je n'imaginais pas ce que tu vivais. Tu nous as connus quelques mois après avoir perdu Holly ; tu étais encore à vif. Et moi, j'étais là à me vanter constamment de Max qui était tellement merveilleux. J'avais Max – grâce à toi – et toi, tu n'avais pas Holly... Mais tu t'es donnée à nous deux, sans un murmure.

Je pleurais tellement que pendant un long moment, je n'ai pas pu prononcer un mot.

— Mais les mensonges... ai-je fini par dire.

Les larmes brûlaient mes joues froides et j'avais l'impression de pleurer Holly pour la première fois ; comme si toutes mes larmes passées n'avaient été que pur entraînement.

Adam m'a pris dans ses bras.

— Personne n'est parfait, Anna. Nous com-mettons tous des erreurs. Et, en l'occurrence, je trouve que tu as eu un comportement extrêmement courageux. Tu viens juste de vivre une grossesse et un accouchement sans compagnon, et après tout ce que tu as vécu auparavant, il a dû te falloir du cran.

Brisée par l'émotion et embarrassée par ces compliments peu mérités, je me suis dégagée pour m'affairer à vérifier que George était bien couvert.

— Tu es toujours somnambule ?

Je me suis mouchée dans une des couches propres de George en regardant Adam, surprise.

— Je ne suis pas somnambule.

Comme c'est gênant pour lui. Il me confond avec Marilyn.

— Mais si. Tu l'as été, en tout cas, à plusieurs reprises, quand tu vivais avec nous. Je me suis souvent réveillé au milieu de la nuit pour aller te récupérer. Tu étais généralement dans la chambre de Max, adossée contre le mur près de son lit.

Je me souvenais de m'être assise une fois dans la chambre de Holly pour lire la lettre d'Adam, mais je n'avais aucun souvenir de visites nocturnes dans celle de Max.

— Je m'inquiétais un peu à l'idée que Max se réveille et te trouve là ; il n'aurait pas compris que tu dormais.

— Oh, je suis désolée. Pourquoi ne me l'as-tu jamais dit, le lendemain matin ?

J'étais perplexe et vexée, et je ne pouvais pas m'arrêter de pleurer.

La voix d'Adam chevrotait et son regard me fuyait.

— J'ai toujours voulu le faire. Mais la nuit, tu étais... tellement malheureuse, comme si tu étais une autre. Tu pleurais souvent et parfois tu parlais, surtout de Holly. Et puis le matin, tu te réveillais, contente et géniale comme d'habitude et ça me paraissait... cruel, presque, de t'en parler. J'aimais tellement nos matins ensemble. Je me disais que c'était sans doute mieux de laisser ton subconscient vivre son chagrin durant la nuit, sans en plus t'obliger à le vivre durant la journée... Je ne sais pas. J'ai probablement eu tort. Ce n'est pas à toi de t'excuser, mais à moi. Je savais à quel point tu souffrais et pourtant, je n'ai même pas essayé de t'en parler.

Un vent glacé soufflait dans le parc, fouettant les branches et m'engourdisant les oreilles. Adam s'est arrêté pour fermer sa veste. Comme il était penché sur sa fermeture Éclair, ses paroles me sont parvenues d'abord étouffées ; puis il s'est redressé.

— Je m'excuse de ne pas m'être manifesté plus tôt, mais je voulais être sûr que c'était complètement fini avec Marilyn, que nous n'avions aucune chance d'y arriver, elle et moi. C'était déjà ce que je pensais, avant même de recevoir ta lettre, mais j'ai quand même attendu. Je voulais laisser passer Noël, être sûr que Max ne souffrirait pas de ce nouveau départ de Marilyn. Et je voulais aussi réfléchir aux sentiments que j'avais pour toi, prendre le temps de savoir s'ils étaient authentiques et pas simplement un certain sens des responsabilités.

Il a fait doucement remonter ses mains le long de mes bras jusqu'à mon cou ; j'avais toujours eu l'impression que ses mains me soutenaient : quand elles couvraient mes seins, quand elles m'encerclaient la taille, quand elles me tenaient les fesses. Grâce à ses mains, j'étais entière. Quel veinard, ce George, dont le corps tout entier tenait dans ces mains-là.

Comme je ne pouvais plus articuler un mot, je me suis contentée de hausser les sourcils.

— Tu sais ce que j'ai fait le jour où j'ai reçu ta lettre ? Je suis allé jusqu'au canal, là où nous avions discuté ce fameux jour, je me suis assis sur le même banc — celui derrière lequel tu as vomi — et j'ai pleuré. Pendant des heures. Je ne faisais que lire et relire ta lettre et je n'avais plus autant pleuré depuis la maladie de Max. J'ai failli attraper des engelures. Mais j'avais tellement envie de te voir. J'aurais voulu sauter dans ma voiture sans réfléchir, foncer jusqu'à chez toi, vous attraper, George et toi, et ne plus jamais vous laisser repartir...

— Et maintenant ? ai-je dit en m'essuyant les yeux. J'espérais connaître la réponse.

Il y a eu un silence.

— Voilà ce que je suis venu te dire : tu me manques, Anna. La façon dont tu illumines une pièce en y entrant me manque ; ta façon de fasciner tous ceux que tu rencontres me manque. J'étais tellement fier qu'on me voie avec toi — ça me manque de regarder les gens te regarder et de lire l'admiration sur leurs visages. C'était un tel pied de savoir qu'à la fin de la soirée, c'était moi qui t'emmènerais. Ça me plaisait tellement de voir Max t'adorer et ta façon de nous faire rire — nous n'avons pas ri comme ça depuis

ton départ et ça aussi, ça me manque. Ton corps délicieux me manque, et la forme de ta bouche quand tu prononces certains mots et la façon dont tu chantes toujours les mélodies qui passent à la radio...

— Quels mots ?

Instinctivement, mes mains ont glissé sur sa taille pour s'enfoncer dans les poches arrière de son jean. J'avais enfin réussi à cesser de pleurer.

— La forme de ma bouche quand je prononce quels mots ?

Adam a fait mine de réfléchir.

— Bon. Dis : « Oui ».

— Oui...

Ma bouche n'avait pas l'impression de faire quelque chose de particulier.

— Mmh, c'est bien. C'est un des mots. Maintenant, dis : « Adam ».

— Adam, ai-je répété, obéissante.

— Tu es extrêmement sexy quand tu dis « Adam ».

Dis : « Je veux ».

— Je veux...

Il a lissé une mèche égarée derrière mon oreille et il m'a regardée dans les yeux, en souriant. L'attente me coupait presque le souffle. J'ai jeté un coup d'œil à George, mais il était parti dans ses rêves de bébé, et son haleine s'élevait en petits nuages qui flottaient jusqu'à moi comme s'il me les offrait.

— Bien. Maintenant, dis : « Rester avec toi pour toujours ».

J'ai ouvert la bouche mais il a continué à parler.

— Anna, tu m'as tellement manqué, et je veux vraiment vivre avec George et toi. Je t'en prie, pouvons-nous recommencer ? Tu seras peut-être d'accord pour venir à Gillingsbury mais si tu n'en as

pas envie, Max et moi, nous pourrions emménager par ici...

Je l'ai serré si fort contre moi que nous avons presque failli basculer en arrière et nous avons été obligés de nous rattraper à la poussette. George a bougé et s'est mis à ronfler, mais il ne s'est pas réveillé.

— Oui, Adam, je veux rester avec toi pour toujours, ai-je dit lentement, posément.

Je me souvenais du jour où je leur avais préparé à dîner pour la première fois. Les pâtes qu'on avait racrées, le vin frais et la table poisseuse. Le corps tiède d'Adam contre le mien. Et puis toutes ces semaines qui avaient suivi. Max nouant ses bras minces autour de mon cou et moi qui me réveillais tous les matins avec le sentiment d'avoir trouvé ma place.

— Et j'adorerais emménager à Gillingsbury, ai-je ajouté.

Des visions de bonheur m'ont fait tourner la tête, tourbillonnant comme les toupies de Max. Vicky et les enfants pourraient venir nous voir, tout comme Lil. Lil allait adorer Max. Si Vicky était d'accord, je pourrais peut-être lancer Wigwam Drama en même temps à Gillingsbury – ce serait une franchise. Je nous ai tous vus en train d'en discuter chez Adam – chez nous : Vicky et Adam plongés dans leur conversation, Crystal régentant Max et Pat, Chloé et George passant leurs mains sur les parois de leur parc en riant de ce petit bruit amusant. George porterait un des vieux pyjamas de Max. Il serait trop grand et les jambes vides traîneraient par terre, ce qui ne l'empêcherait pas de gazouiller et de s'agiter...

Nous étions revenus à l'entrée du parc. Une voiture s'est arrêtée au carrefour, devant les grilles, pour nous

laisser passer, une chanson a jailli des fenêtres ouvertes comme une vague de chaleur faisant fondre l'air froid : Jackie Wilson, *Sweetest Feeling*. La musique nous a accompagnés jusque de l'autre côté de la rue, nous étions main dans la main, Adam et moi, les cils de notre bébé tremblaient sur ses joues et le temps d'atteindre le trottoir d'en face, nous étions devenus autre chose : une nouvelle famille, à part entière. Comme de la porcelaine cassée, j'étais désormais reconstituée pour former quelque chose de durable et de beau.

— Je suis très impatiente de revoir Max, ai-je déclaré d'un air extasié.



Aubin Imprimeur

LIGUGÉ, POITIERS

*Composition et mise en pages réalisées
par ÉTIANNE COMPOSITION
à Montrouge*

Achevé d'imprimer en octobre 2004
pour le compte de France Loisirs
123, bd de Grenelle, 75015 Paris
N° d'édition 41550 / N° d'impression L 67522
Dépôt légal, novembre 2004
Imprimé en France

Louise Voss a travaillé dix ans dans le monde de la musique pour des labels comme Virgin ou EMI. Elle est l'auteur de trois romans à succès dont *Je t'ai donné la vie*, publié en avant-première aux Editions France Loisirs, est le premier à être traduit en français.

LOUISE VOSS

Je t'ai donné la vie

Anna désespère tenir un jour un enfant dans ses bras : plusieurs fausses couches et surtout la mort de son bébé peu de temps après sa naissance l'ont fragilisée et ont ébranlé son mariage. Lorsqu'elle reçoit une lettre lui annonçant qu'elle a sauvé la vie d'un petit garçon grâce à un don de moelle osseuse, le besoin de faire la connaissance de cet enfant devient impérieux. Sans dévoiler son identité, elle prend contact avec le père de Max, quatre ans. Comment aurait-elle pu prévoir qu'elle s'attacherait autant à cette petite famille, au point de mettre en péril son couple ?